

L'Atelier contemporain

catalogue

2013 • 2023

200 livres



SOMMAIRE

Camille Saint-Jacques:	
<i>Dix ans!</i>	5
Régis Quatresous:	
<i>L'Œuvre méconnue</i>	7
Vincent Wackenheim:	
<i>La poésie de l'érudition</i>	11
Jacques Moulin:	
<i>L'Atelier Deyrolle</i>	15
Jean-Pascal Dubost:	
<i>Comment faillir ne pas rentrer dans le catalogue...</i>	17
Jérôme Thélot:	
<i>Un manuscrit retrouvé du temps de la catastrophe</i>	23
Jean-Jacques Gonzales:	
<i>De ce qui jamais n'a été, la photographie se souvient</i>	27
Daniel Payot:	
<i>Trois rencontres, quatre moralités</i>	33
Gérard Titus-Carmel:	
<i>Portraits de mémoire</i>	37
<hr/>	
Écrits d'artistes	47
&	113
Essais sur l'art	133
Beautés	201



Phalènes	211
Squiggle	219
Constellations	255
Studiolo	259
Photographie	313
Hors collection	335
Littératures	347
À paraître	471
Index	473
Remerciements	479

DIX ANS !
Camille Saint-Jacques

Ce que le nombre des années fait à l'affaire ?

- Rien. Tout ce qui se mesure périt.

- Oui, mais : dépenses = recettes, dit le comptable...

- Toutes les « maisons » sont pareilles, tant qu'on y vit, on n'en finit pas de dépenser pour elles. Le simple fait d'y vivre tient lieu de recette jusqu'au jour où l'on se décide de vendre. Tenir suffit.

Alors, comment ? Comment l'édition peut-elle être à la fois une entreprise viable et une « maison » ? Une *domus* : fruit d'un effort collectif pour conjuguer les tensions économiques, esthétiques, éthiques... pour « tenir l'édition non pas pour le commerce d'une marchandise en son nom propre, mais pour la conduite d'une affaire au nom d'un autre »¹ ?

- L'air, tout simplement. Une maison c'est de l'air, l'air qu'on y respire, le blanc qui entoure et baigne les mots écrits, la colle qui tient les pages ensemble. Le même air, le même blanc, la même colle pour des voix et des auteurs différents qui se côtoient ou s'ignorent mais respirent pareil.

François-Marie Deyrolle a créé l'Atelier contemporain afin de tenter ce pari. Pour les gens comme moi, plutôt responsables et sérieux, c'est un pari fou ; autant essayer de rejoindre

¹. Emmanuel Kant, *De l'illégitimité de la reproduction des livres*, 1785, in *Qu'est-ce qu'un livre ?*, éd. P.U.F., trad. Jocelyn Benoist, 1995, p. 120.

l'horizon à la nage ! Fou, mais essentiel car en matière de placements et d'investissements, si certains ne rêvent que de pourcentages et de fonds de pension, nous avons plus que jamais besoin d'investir aussi dans notre dignité et notre liberté. Et c'est parce que la prise de risque est intimidante aux frileux qu'elle est héroïque et aussi lumineuse qu'un brasier dans un désert².

Et les choix, hein, les choix ? Comment choisir ?

- Lorsqu'on refuse de se laisser guider par la boussole du succès attendu, l'océan des possibles est sans limites. La recette qui consiste à voler au secours des victoires du moment est bien aléatoire.

- Certes, mais elle est rassurante aussi, en ce qu'elle permet de s'imaginer en phase avec l'époque. Même si le résultat n'est pas à la hauteur de l'attente, on aura fait ce qu'il fallait, appris de quoi faire mieux la prochaine fois...

- Au fond, peu importe le choix des auteurs pourvu qu'il résiste à la mode, témoigne de notre diversité, marque une différence en allant à contre-courant de ce qui domine. L'Atelier contemporain est là pour ça.

2. Victor Serge, *Pour un brasier dans un désert*, éd. F. Maspéro, 1972.

L'ŒUVRE MÉCONNUE

Régis Quatresous

On ne sait pas assez à quel prix s'achète le travail d'une maison indépendante. Tout contribue à le cacher, à commencer par la pudeur de la maison elle-même, qui tient de la bienséance, et celle du lecteur, plus proche du désintéret. Cette réserve réciproque est bien compréhensible ; plus encore, elle est naturelle ; peut-être est-elle même nécessaire. Si la maison et le lectorat ont besoin l'un de l'autre par définition, la première a aussi besoin de secret pour surprendre, et le second de recueillement pour mieux apprécier son travail. Chacun sa place, en somme – et pourquoi vouloir en dire plus ? Parce que l'ignorance du lecteur l'empêche justement d'apprécier jusqu'au bout, et parce que ce léger défaut de reconnaissance prive la maison d'être tout entière ce qu'elle est. L'impudeur est un vice, sans doute, et la curiosité aussi, mais l'une et l'autre ont parfois leurs vertus. À l'occasion de ce dixième anniversaire, maison et lectorat voudront donc bien excuser un auteur, moins encore : un traducteur, autrement dit l'un de ceux qui ont un pied de chaque côté, de se livrer à un petit déballage. Il ne s'agit du reste que d'aligner deux ou trois lieux communs, avec le vague espoir de les améliorer.

Travail d'une maison *indépendante*, avons-nous dit. Or on sait bien ce que recouvre aujourd'hui ce terme d'indépendance. Même si nous ignorons que les livres, une fois écrits, relus et maquetés, doivent trouver un imprimeur, un

diffuseur, un distributeur et des promoteurs éventuels avant d'atteindre le public, une expérience de plus en plus commune enseigne que le statut d'indépendant désigne souvent un état d'équilibre entre la dépendance et l'échec solitaire. L'indépendance, dit-on, se conquiert, se garde, se cultive, se préserve, se défend, ce qui semble confirmer qu'il y a menace contre elle. L'indépendance ressemble à un mélange entre un noble idéal qui dit : « Fais ton chemin, la voie est libre » et une réalité plus morne qui ajoute : « Nous la pavons d'embûches ». Telles sont les règles, pour le meilleur et pour le pire ; il ne s'agit pas de s'en plaindre, mais de garder à l'esprit que les règles, cela s'écrit, et que les dés parfois sont pipés. À ce jeu-là, L'Atelier contemporain n'est certes pas une exception, mais le présent catalogue nous montre que cette maison est plus aventureuse que d'autres, plus courageuse peut-être, ou bien plus folle, plus âpre au mal. Elle tient le cap de l'exigence, elle prend des risques et vit dangereusement. Cela se paie. Il faut s'en souvenir et, si on aime ses livres, lui en être reconnaissant.

Travail d'une *maison*, donc. Mais avant d'être une maison d'édition, L'Atelier contemporain est un éditeur, autrement dit un visage, visage qu'on n'a pas forcément à connaître (lui-même n'en demande pas tant) mais qu'on gagne à imaginer au même titre au moins que n'importe quel autre, pour conjurer l'indifférence. Une maison-visage, une entreprise monocéphale : et cette tête pensante, montée sur des épaules et une échine très sollicités, s'appelle François-Marie Deyrolle. Pensons à lui de temps en temps, lui qui souvent y pense trop peu. Et pour que les choses aient été dites au moins une fois avec exactitude, nommons encore d'autres visages, ses collaborateurs, « indépendants » aussi pour la plupart d'entre eux : Juliette Roussel, la plus fidèle, aux maquettes ; Leïla

Brett, Stéphane Hamann, Jean-Marc Nigon, pour certaines maquettes également ; Clément Willer, assistant d'édition ; Guy Léopold à la photogravure ; quelques stagiaires de passage que notre propre ignorance et le manque d'espace empêchent de citer tous et toutes – et, étonnamment, personne d'autre. Que le livre qui parvient au lecteur, pour prendre la forme qu'on lui connaît, soit passé entre toutes ces mains, cela lui confère plus de prix ; qu'il soit passé par *si peu* de mains et ait cette forme *malgré tout*, voilà qui le rend remarquable.

Car il y a, enfin, le *travail*. Sauf que le travail de cet éditeur-là mérite plutôt le nom d'œuvre. Si nous manquons de nous en rendre compte, c'est parce qu'il y a difficulté à percevoir conjointement le bijou et l'écrin, le tableau et le cadre. Et cependant voilà des livres dont on peut affirmer sans trop exagérer qu'ils sont *au moins* à la hauteur de leur contenu. On sent ici à l'œuvre un amour de l'objet-livre à la fois délirant et sagement pondéré ; une quête effrénée du beau qui sait que le beau, en la matière, est aussi de se retenir, de se limiter au confortable, au fonctionnel, à une discrète sublimation, de se faire oublier en somme ; enfin la conviction que la beauté sauve, et que le rôle d'un éditeur d'art est d'en créer lui-même. Prenons la peine de remarquer de temps à autre, quand nous lisons un de ces livres, qu'ils sont vraiment *tous* différents en dépit de leurs similitudes ; que la typographie, les marges, l'alignement du texte, la place des cahiers d'illustrations, les titres courants, les rabats, et cent autres détails savants qui nous échappent encore et qu'il faudrait pourtant nommer, ont été pensés, ajustés dans le souci de servir avec élégance le texte retenu, les œuvres commanditées ; qu'ils sont le fruit non d'une recette, mais d'une tradition du beau livre chaque fois interprétée à neuf. En artiste, pourrait-on dire.

Et quand nous aurons eu tout cela à l'esprit, nous saurons qu'il existe de très bonnes raisons de se réjouir que L'Atelier contemporain soit là depuis dix ans, et de souhaiter qu'il reste pour quelques décennies encore.

LA POÉSIE DE L'ÉRUDITION

Vincent Wackenheim

Être éditeur, ça consiste, comme au tarot, à mener vaille que vaille le petit au bout. Non sans difficulté, tant les obstacles sont nombreux, les projets trop onéreux, trop volumineux, trop ambitieux, ou incertains, et parfois mal ficelés.

Dans l'âme de l'auteur, s'installe souvent le doute, pernicieux et tenace, mortifère et dévastateur quand il constate que le monde tournerait tout aussi bien sans ce livre-là, qu'il a porté sur le temps long. Car enfin est-il si raisonnable de souhaiter voir se matérialiser en un bloc de feuilles, vaille que vaille rassemblées et reliées, ce qui n'était à l'origine que simple réflexion, une idée sur le papier ? Pour lui, la fréquentation des librairies est une épreuve (que de nouveautés alignées, que de gros livres joufflus, souvent beaux et réussis, qui sont là à tenter le chaland), au même titre que le sont les séances en bibliothèques dites de recherche, souvent dimensionnées pour accueillir des bataillons, alors que nous ne sommes qu'une petite escouade, certes vaillante, mais clairsemée, à la manière des rares fidèles qui dans les vastes cathédrales assistent à la messe du matin – ce qui donne une idée assez déprimante du possible nombre de lecteurs du futur livre que l'on porte comme la dernière merveille du monde.

Autour de soi, de bons esprits pétris de certitudes brandissent un « à quoi bon ? » empreint du plus tenace matérialisme. Ils auront alors beau jeu de comparer le tirage d'un

livre (sans parler des ventes...) avec (1) le nombre d'habitants en France, (2) le nombre d'utilisateurs de smartphones, (3) la taille du marché de la nourriture pour chiens, autant de conversations de comptoir qui font aussi de ces esprits éclairés, le temps d'un guignolet-kirsch, les meilleurs sélectionneurs de l'équipe de France de foot, des stratèges militaires d'exception, comme en 40, et des économistes de haut vol, tous candidats au Prix Nobel.

Cessons de nous voiler la face : ils ont raison, les bougres. Question de bon sens, que diable. Il n'est que temps de reprendre un guignolet-kirsch.

Conscient du risque pris, j'ai donné à lire à un ami le petit livre que j'ai consacré, à L'Atelier contemporain, à la nouvelle de Hanns Heinz Ewers, *Les Cœurs des Rois*, paru en 1908, illustré en 1922 par le graveur autrichien Stefan Eggeler, auquel ont été adjoints des dessins de Denis Pouppeville. Faut-il le dire, je l'aime bien, ce livre, il est touffu, compliqué, mais honnête. Il m'a demandé des heures de travail pour traquer un détail, le vérifier, et rédiger telle ou telle note de 3 lignes, ce que le lecteur ne soupçonne pas, et qu'il avalera comme un bonbon, si par extraordinaire il la parcourt. À vrai dire, j'ai immodestement l'impression d'avoir fait œuvre utile.

Je vois bien qu'il est embêté – moi aussi, puisque son regard m'importe plus que celui de l'amateur de guignolet-kirsch – et qu'il ne veut pas me froisser (« c'est pas ma came » diraient certains), car enfin, c'est un ami. Profitant de l'atmosphère apaisée du Café Suisse qui nous réunit de temps à autre, en face du jardin du Luxembourg, pour dire des choses impérissables, il se lance, non sans courage : « tu pratiques parfaitement la poésie de l'érudition. »

Faut-il le dire, je sors de cet entretien un tantinet dérouté. Deux mots qui en soi font mouche (qui nierait que ce sont là des valeurs de notre Panthéon ?) – mais qui, accolés, m'interpellent. L'érudition vous a un petit côté honorable mais poussièreux, désuet et dépassé. Dirait-on de Rimbaud, de Claudel, de Céline, qu'ils furent des érudits ? – assurément non. Quant à la poésie, admettons qu'elle a connu des jours plus cléments, pour le pire et le meilleur (« Victor Hugo, hélas ! »).

Irais-je jusqu'à faire figurer cette mention sur mes cartes de visite (qui a encore une carte de visite – mais quel plaisir ce serait alors de les corner) ? : Vincent Wackenheim – Poésie de l'érudition. Avouez que ce serait faire montre d'un certain panache. On ajouterait, en italique : *Sur rendez-vous – de 18 heures à 20 heures* Comme sur les publicités des marabouts, qu'on distribue au métro Strasbourg-Saint Denis, qui se font fort de ramener l'être aimé et d'atténuer les petits désagréments de la vie, ce qui n'est pas sans présenter une certaine utilité.

Mais enfin, le jugement est tombé, et au fur et à mesure que la lumière baissait sur les marronniers de Marie de Médicis, je m'en contentais – mieux, je m'en satisfaisais. Plus encore, en allant chercher mon autobus, j'en arrivais à croire que c'était à prendre comme un encouragement.

Il n'est que temps de repenser à l'éditeur qui n'en a que peu à consacrer à ces arguties. Car lui se demande comment il va réussir à mener à bien le dispendieux projet que je lui ai soumis, et qu'il a par miracle accepté dans son principe, consistant à publier une manière d'anthologie des « Danses des morts modernes, de 1785 à 1966 ». 85 artistes, 700 pages, 750 documents photographiques, 800 000 signes, cousu, cou-

verture cartonnée, quadrichromie. Un cadeau ! Moi je gambade comme un cabri à l'idée de voir ce livre paraître un jour, et lui se demande s'il n'est pas un peu fou de l'avoir ne serait-ce qu'envisagé. Vous avez dit « poésie de l'érudition » ? Lançons-lui sans plus attendre un grand coup de chapeau, à ce gaillard qui, comme La Gloire de *L'Arrache-cœur*, vient récolter, plutôt que nos péchés, nos insensées rêveries - mais pour en faire de l'or.

L'ATELIER DEYROLLE

Jacques Moulin

Deux catalogues pour les éditions de *L'Atelier contemporain*, deux parcours d'éditeur qui couvrent une architecture, pour configurer une demeure. *L'Atelier* est une demeure tant elle habite les arts et la littérature, et rayonne depuis ses ailes.

Il a suffi de quelques battements d'ailes et de pages pour assurer l'envol.

Il a suffi à François-Marie Deyrolle cet empan de dix années pour refonder une maison de bonne assise.

Il a suffi d'accepter le tapuscrit de *À vol d'oiseaux*, pour donner le coup d'envoi des éditions de *L'Atelier contemporain* en 2013.

J'avais parlé à l'ami Deyrolle de ce recueil achevé, que j'avais sous le coude, auquel je tenais, et qui attendait de se lancer hors du nid.

Quel éditeur pouvait-il me conseiller ?

– Nous allons le publier, ce sera mon retour en édition.

Interloqué, j'interroge. La revue *L'Atelier contemporain* ne pouvant convertir en livres autonomes tous les textes qui lui sont proposés, il est temps d'ouvrir une nouvelle maison d'édition, éponyme.

Quand on entre en atelier Deyrolle, on touche à tout dans l'exigence du geste. On parle du texte, du papier, de typographie, et on songe à l'image. On entre donc aussi dans l'atelier du peintre. Ce fut, suggéré par l'éditeur, celui d'Ann Loubert. décennie. Deux vastes ailes, comme on dit en Une lumi-

neuse rencontre un jour de belle lumière avec des oiseaux à la fenêtre. Ils étaient déjà là sur leur page. On fit écho entre mots et formes. Des traits s'étirent depuis le poème. Des traits croisent le poème. Les feuillets sont bientôt en main. Retour en l'atelier Deyrolle.

Où l'on retrouve ici l'essence même de l'atelier – ce « lieu où se pratiquent des activités d'art [...] où s'élabore une œuvre », selon le TLF. Le parquet est notre table de travail. On laisse les feuillets se déposer au gré de leur migration, puis genou à terre on redispose l'ensemble. On discute et on tranche, sous l'œil avisé de l'éditeur. Le regard textes-images prend forme. On sait qu'un livre va sourdre.

L'Atelier contemporain est une école du regard, de l'écoute, du savoir et de la création qui donne à chacune et à chacun sa juste place, son juste livre.

Une décennie pour un flux continu de voix. Pas de pause dans l'envol. Une longue route pour donner à lire, à voir et à entendre des ouvrages qui ouvrent, ressourcent, approfondissent, établissent. Des ouvrages toujours considérés comme essentiels. La quête est incessante, effervescente, efficiente. L'éditeur fait œuvre.

On souhaite à François-Marie Deyrolle et à sa maison d'édition longue demeure et plein atelier.

LETTRE À FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE,

OU COMMENT FAILLIR NE PAS ENTRER
DANS LE CATALOGUE DE L'ATELIER CONTEMPORAIN

Jean-Pascal Dubost

Cher François-Marie,

Inhabituelle entreprise que d'écrire une lettre à son éditeur qui ne soit pas une lettre accompagnant un manuscrit dans laquelle on célèbre la beauté et la prédominance de ce qu'on lui adresse, d'écrire un texte commandé par lui pour un catalogue célébrant dix années d'édition et qui ne soit pas non plus un tissu de paroles losengières tout en lui mandant les agréables sentiments qu'on éprouve pour un travail passionné et acharné d'éditeur convaincu par la nécessaire portée de sa tâche. Aussi, afin de ne prodiguer nul encens d'aimable admiration auteuresque ni de flagorner vilement, je vais m'attarder dans l'anecdote, narrer comment j'ai failli ne pas entrer dans ton Atelier par les seuls faits de mon inadvertance et de ma distraction dont je suis facilement et régulièrement sujet. (L'anecdote n'étant significative de rien, sinon de ma sempiternelle étourderie et de mon absence de carriérisme littéraire, osé-je penser avantageusement de mézigue, ni à considérer comme un mode d'emploi pour entrer dans ledit Atelier.)

Ton catalogue, je l'ai connu avant ton catalogue, je veux par là dire que je connus bien les Deyrolle éditeur que tu fondas auparavant L'Atelier contemporain, dont plusieurs

titres sont bien installés dans ma bibliothèque (notamment les trois livres d'Antoine Emaz, mais aussi Claude Louis-Combet, Jean-Patrice Courtois...), ainsi que la copieuse revue éponyme des éditions actuelles, dont trois numéros également ont place dans ma bibliothèque. À la réception des premiers livres que tu publias sous ta nouvelle enseigne, force m'est de t'avouer que je n'accrochai pas à leur esthétique, ne retrouvai pas la tenue de ceux publiés sous la première enseigne. Mais cela changea assez vite, et vite tu marquas de ton empreinte une nouvelle esthétique, honorant par icelle le livre au plus haut degré, y appliquant ton goût prononcé pour les arts plastiques. J'appréciais hautement son apparence faite d'élégance et d'érudition artistique, de méticulosité et de soin au service de l'œil, des auteurs et des artistes, relevant du souci de conjoindre littérature et arts plastiques, de la belle ouvrage, du bel œuvre, et preuve de ton immense amour pour l'objet livre, assurément et sans conteste. Faite, entre autres beaucoup d'autres genres littéraires, de carnets, de journaux, de notes, ton œuvre d'éditeur montre ton intérêt à la question que posait Francis Ponge, « Que se passe-t-il, en somme, dans l'atelier contemporain ? » Que se passe-t-il derrière et avant l'œuvre aboutie ? J'ai le sentiment que remonter le cours de l'œuvre et entrer dans l'atelier de l'artiste ou de l'auteur, c'est, ce faisant, se rapprocher de l'humain au cœur de ses fabrications ; le sentiment que tu aimes connaître l'amont d'un texte ou d'une œuvre d'art, comme si cet amont était œuvre en elle-même. En ce sens, je tiens pour exemplaire (et pour un chef-d'œuvre de la littérature contemporaine) *Les Corps vulnérables* de Jean-Louis Baudry, associant questionnements amoureux, existentiels et littéraires dans l'atelier du journal intime, livre posé sur ma table de chevet depuis plusieurs années et dont je n'ai pas achevé la lecture parce qu'une telle somme accompagne une vie et qu'on l'absorbe avec lenteur ; mais je pourrais

aussi citer, dans la diversité foisonnante de ton catalogue, les *Écrits intimes* de Guillevic, le *Journal* de Käthe Kollwitz, ou les correspondances entre Valère Novarina et Jean Dubuffet et celle entre Christian Prigent et Francis Ponge ; on entre dans divers ateliers de fabrication par des portes de différents bois.

Pour ce qui est de l'anecdote dont je m'étais donné de faire la narration, en fait, elle est assez confuse dans ma mémoire, ou plutôt vague et incertaine et en conséquence plus qu'imprécise dans le souvenir que je vais rendre, quoique certaine dans les faits. Un jour, c'était à l'occasion du Marché de la Poésie de Paris (ce me semble... j'ai doute et faillance mémorielle), tu me dis que tu aimerais me publier. Évidemment, tout auteur (ou presque) serait ravi sinon honoré voire flatté et sa superbe aussitôt engrossie qu'une telle demande fasse irruption dans son cheminement littéraire ; je l'étais, comme tout auteur (ou presque), mais dans le même temps, déstabilisé, entrant ensuite en léger chagrin dépit pour la simple raison que je n'avais aucun manuscrit à te proposer, aucun texte abouti, rien qui ne valût la peine d'être déposé sous tes yeux, édonc, en retour, je ne te proposai rien. Après t'avoir remercié, je m'installai alors dans un « à voir » ou un truc aussi con et presque aquoiboniste et très certainement attaqué par la dépression qui alors atteignait mes facultés à la joie ; un attentisme que je pensai pourtant provisoire. Or j'atermoyai tant que passèrent des mois et puis des années qui effectuèrent un généreux travail de vidage de mémoire en moi, dont ta proposition. « Car je n'en reconnoy quasi trasse [de mémoire] en moy, et ne pense qu'il y en aye au monde une autre si monstrueuse en defaillance. J'ay toutes mes autres parties viles et communes. Mais en cette-là je pense estre singulier et très-rare, et digne de gagner par là nom et reputation », écrivait Montaigne (*Essais*, I, « Des menteurs ») ; pareil pour moi.

Pourquoi cet oubli ? Je ne sais mie. Sans doute un début de dégradation du cerveau. Pourtant, je continuai de m'intéresser à tes éditions, aux livres que tu publiais, constatais l'évolution esthétique, impressionné souventes fois par le catalogue qui se construisait grâce aux diverses collections que tu créais et dans lesquelles tu accueillais de beaux noms de la littérature et des arts plastiques ; nonobstant ce, ne remontait pas en ma mémoire ta proposition, si bien qu'elle avait fait beau voyage vers le néant, c'est-à-dire l'oubli. Un jour, par soutien lors d'un moment difficile des éditions et, s'il me souvient bien, suite à un appel lancé sur les réseaux sociaux, je commandai le livret *Ce qu'il aurait fallu* de Christophe Fourvel, modeste contribution à la hauteur de mes très modestes revenus, livret que tu m'expédiais en l'accompagnant d'un petit mot de remerciement et me rappelant ton invitation d'il n'y a guère. C'était en 2017, et diantre, tu avais de la suite dans les idées (et meilleure mémoire). Un « bon sang ! » a dû surgir dans mon esprit. Pour cette fois, je n'attendis point les œuvres de Saint Glinglin ni les calendes grecques pour te répondre mon grand souhait d'entrer dans ton catalogue (j'avais entre-temps accumulé quelques ensembles mis en hibernation dans mes fichiers). Nous échangeâmes par courriel sur les possibilités d'un compagnonnage, et tu me dis très clairement :

« Et si jamais nous travaillions ensemble que cela soit un vrai chemin emprunté de concert — je m'engage auprès d'écrivains, pas juste pour un livre, et j'aime les histoires qui durent. Il faut penser donc quelle place trouver avec vos autres éditeurs, un travail qui soit complémentaire avec celui des autres. »

Une vision de l'édition que je retrouve chez Isabelle Sauvage et Alain Rebours, chez François Boddaert et Djamel Meskache, pour citer ceux avec lesquels je compagne depuis quelques années, et quelques autres que je connais et

pour qui éditer un auteur est un travail de fond et de fonds, de confiance, de suivi, sinon de fidélité et, souvent, avec le temps, d'amitié (je n'en cite aucun autre car j'en oublierais). Une vision qui m'agrée hautement et que je recherche itou. Éditer, ce n'est pas seulement fabriquer des livres. C'est bien ce qui différencie un éditeur et un grand groupe d'édition : d'un côté l'humain et ses idées, qu'il transmet à travers les auteurs qu'il choisit et accueille, et de l'autre, une machine à produire des livres et à faire du profit. D'un côté, publier des livres pensants, de l'autre, des livres qui marchent ; l'homme de lettres versus l'entreprise. Un éditeur est un penseur, pas un marchand de livres, et à travers ses choix, il diffuse une pensée ; ce sont là les vertus, selon moi, des dites ou prétendues « petites maisons d'édition », des éditions indépendantes c'est-à-dire ; et c'est à mon sens dans ces maisons d'édition que se joue la pensée démocratique, pas dans ces usines à fabriquer du livre dont le seul objectif est de tirer bénéfices grâce à des livres intellectuellement anesthésiants et creusant du temps de cerveau disponible pour tous les pouvoirs et dangereux pour la santé de l'intelligence. Les éditeurs sont les serviteurs de la pensée (pour reprendre une expression de Bernard Grasset), et ont cette difficulté pesante (et admirable) de devoir garder l'équilibre entre la pensée par le livre et l'économie du livre.

Mais sortons de cette digression. Et donc que fis-je alors ? Ne sachant quoi te proposer parmi les textes en sommeil ni vraiment dans quel sens aller, je t'en envoyais deux, des textes de prose pensive (espéré-je) : *Lupercales* (un conte érotique moderne un rien foutraque) et *Du travail* (un journal de résidence d'écriture) ; te proposant de choisir lequel conviendrait le mieux à la perspective que tu donnes à tes éditions. Peu de temps passa avant que tu ne me répondisses, provoquant

une surprise, une stupéfaction et une joie dont je puis acerter qu'elles furent de tailles conséquentes :

« je suis très très enthousiaste à l'idée de publier ces deux textes, tous deux fort réjouissants, passionnants, drôles, denses & légers, si particuliers, troublants ; votre amour de la langue, de la matière, est enivrant. »

J'ai dû échapper un « fichtre ! » au même endroit que le « bon sang » déjà évoqué. Cette décision était inattendue.

Ainsi donc, avec ces deux textes, j'entrai dans ton Atelier, non sans éprouver une naïve fierté au regard de la population d'auteurs que tu accueilles et qui ont leur mot à dire dans l'histoire des Lettres, des arts et de la pensée.

Je ne sais comment achever cette lettre, qui ne peut s'achever sur une formule de politesse ni sur une formule de gratitude, quoi serait bien artificiel, aussi, le mieux que puisse faire un sauvage de Brocéliande est de souhaiter longue durée à ta passion éditoriale, avant de retourner en son ermitage.

Jean-Pascal Dubost

UN MANUSCRIT RETROUVÉ DU TEMPS DE LA CATASTROPHE

Jérôme Thélot

*O*n a retrouvé parmi des gravats et des cendres (et on a déposé dans la Nouvelle Bibliothèque d'Irlande) le texte reproduit ci-après, qui renvoie à des faits antérieurs à la Catastrophe. Les feuillets sur lesquels on a pu le déchiffrer malgré les salissures et les traces d'incendies sont d'un format dont on usait dans la France disparue, celle d'avant les Mois Noirs et les Premiers Ravages. L'écriture manuscrite tracée à la mine de plomb est aisément lisible quoiqu'un peu tremblée. L'auteur en est inconnu, et le nom dont il signe : Melchior Duvaast, n'a à ce jour pas permis de l'identifier. Mais tout porte à croire qu'il a composé son texte dans les derniers moments de la Catastrophe, voulant alors témoigner de ce qui, avant les dévastations dont nous sortons, se faisait de plus noble et de plus juste. Nous est à peine moins inconnue la figure héroïque de son récit, François-Marie Deyrolle, dont il trace le portrait avec une admiration qu'on voudrait aussi édifiante qu'elle est communicative. Puisse en effet chacun trouver dans ce témoignage un encouragement décisif au recommencement qu'aujourd'hui il nous faut, après tant de désastres.

Jérôme Thélot

François-Marie Deyrolle était debout, juché sur un radeau battu par des flots dont l'épaisseur et la violence ne dissimulaient pas les hauts-fonds qui terrorisaient ses compagnons d'infortune. Mais c'était sans trembler, et avec une fermeté apparemment imperturbable, qu'il conduisait ses rescapés, hommes et femmes rassurés par ses soins, de ports précaires en côtes plus ou moins hospitalières où, vaille que vaille, ils pourraient poursuivre leur aventure sur la terre ferme. Lui, vigile à son mât, qui pour rien au monde n'aurait quitté son beau radeau frêle, parlait peu, quand au contraire ses amis paniqués s'étourdissaient de discours, débattant sans cesse avec talent mais non sans présomption, des meilleures voies, des plus dangereuses, des écueils et des courants fatals ou favorables, des risques à prendre et des chances d'en réchapper. Même il donnait l'impression d'écouter chacun et chacune avec une équanimité si réfléchie et si affectueuse qu'il les convainquait de l'immense intérêt de recommencer leurs bavardages. Bref, il était le courage même, impavide par-dessus les eaux noires, et quand il prononçait brièvement ses décisions et ses conseils, nul n'eût songé à les contester.

On lui voyait facilement deux visages. D'un côté, on aurait dit Shackleton (le maître absolu des endurants explorateurs), mais, d'un autre côté, il vibrait alerte et dru comme un cabri. Car il y avait autour de son visage une sorte de buée ou d'invisible auréole qui en imposait sans la moindre dureté, et derrière laquelle se tenaient sa réserve, sa volonté colossale et son agilité dans la tempête. De grandes choses s'ensuivirent, des plus étonnantes. Je les transmets telles qu'avant les Premiers Ravages elles ont été souvent rapportées.

L'un des rescapés, Cédric Demangeot, trouvant au radeau de François-Marie Deyrolle l'ultime asile qu'il lui fallait par-delà son errance, devint à bon droit le plus écouté des poètes irrésignés de ces temps d'épouvantes. Un autre,

Alexandre Hollan, force et prière impliquées réciproquement, était parmi les peintres l'un des plus loyaux que l'époque eût connus, comme son ami Farhad Ostovani, artiste impeccable et de profonde douceur, qui préférait le radeau à toute autre embarcation. Et Stéphane Spach et Jean-Jacques Gonzales, les deux énormes photographes (chacun porté par son enfance), trouvèrent auprès de François-Marie Deyrolle un tel accueil et un tel réconfort qu'en dépit des hauts-fonds et des vents tournants leur œuvre fut sauvée. Moi-même, je peux en parler. Quoi qu'on dit sur le radeau, quoi qu'on y peignît ou photographiât, pourvu que ce fût sincère et marqué de justice, François-Marie Deyrolle y faisait la meilleure place comme si de rien n'était. On admirait qu'il n'eût pas trop de ses dix-huit bras pour lancer jour et nuit ses bouteilles à la mer. On aimait à chercher quel ami lointain sur quelle plage improbable ramasserait *Les Pierres filantes*, le grand roman de Livane Pinet aux mille merveilles. Aussi l'ai-je entendu, par exemple, ne prononcer sur Demangeot que les mots simples du respect : car il avait le don de la pudeur et surveillait ses émotions. Puis, devant les photos de Gonzales, je l'ai entendu extraordinairement se taire : car un puits sans fonds s'ouvrait dans son regard. Enfin, je l'ai vu convoquer fermement un quidam (qui passait par là) à s'exprimer séance tenante sur l'œuvre de Spach : ainsi donnait-il sa confiance, et c'était notre gloire d'être de ses amis.

Je forme le vœu que mon récit survive à la Catastrophe et tombe quelque jour entre des mains assez insolentes pour le transmettre à l'avenir de l'esprit.

Melchior Duvaast

DE CE QUI N'A JAMAIS ÉTÉ LA PHOTOGRAPHIE SE SOUVIENT

CONVERSATION TARDIVE

Jean-Jacques Gonzales

Le 17 juin 2022 paraissait, aux éditions L'Atelier contemporain, *Conversation tardive*. La publication de ce livre a mis *fin* (je risque la formulation) à un projet entamé le 19 mars 1998. Un carnet à couverture de cuir noir, au fond d'un tiroir, en atteste. Crayonné, encre bleue, rouge. Terminé le 11 novembre 2002 pour être transposé et continué sur la machine informatique. Et depuis jamais interrompu. Une partie – concernant uniquement la photographie – aura été publiée sous le titre *La fiction d'un éblouissant rail continu*¹ en complément de l'ouvrage de Jérôme Thélot aux mêmes éditions², deux ans plus tôt.

Si le projet est ancien – vingt-cinq années –, la découverte du titre est plus récente – 11 février 2000 : quatre jours avant le voyage du retour à Oran. Trente-huit ans après la guerre et l'exil. Je venais de terminer la lecture des *Journaux* de Jules Roy. Voici un passage fulgurant, m'étais-je dit, peut-être l'épigraphe de *Conversation tardive* : « Voilà ma patrie : une terre qui ne nous appartenait pas, un coin funèbre qui nous a même été enlevé, des noms de lieux effacés, retournés à leurs ténèbres, nos traces maudites. » Et puis j'avais onze ans. L'enfance se terminait aussi. Exil et prime jeunesse indissolublement mêlés.

1. Mallarmé, *Quant au livre*.

2. Jérôme Thélot, *Le travail photographique de Jean-Jacques Gonzales*, 2020, L'Atelier contemporain.

La continuité fut doublement rompue. Définitivement.

Le projet avait trouvé ses *vocables* qui en résumaient tous les instants ; une adresse qui ne finit pas. J'allais faire mon pèlerinage dont le chiffre mallarméen de *fiction d'un éblouissant rail continu*, me dis-je, aujourd'hui, en fut la conscience rigoureuse.

On naît avec l'idée que dans le temps qui nous est compté, le dernier sera le plus propice à l'éclaircissement, mais ce dernier temps se diffère sans fin. Nous ne croyons pas qu'il finira un jour. C'est ainsi que nous vivons, persuadés du contraire que nous sommes, au fond de nous. Cette *conversation tardive* je n'ai jamais pu la mener à son terme. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé.

J'ai toujours pensé que mes aînés détenaient un secret, qui, le moment venu, serait mien. Que le voile se lèverait. J'ai toujours vécu avec cette idée, avec cette part d'incomplétude qui ne me quitte pas. Le moment était venu, croyais-je, d'avoir cette conversation avec ceux qui avaient disparu, avec les traces qu'ils avaient laissées, avec les monuments qu'ils avaient érigés.

Quand Rose, ma mère, fut morte au printemps 2012, et que j'eus la charge de liquider l'héritage, de vider la maison familiale je crus que quelque chose ferait jour. Et que j'allais trouver les mots que je presentais.

On croit qu'enfin le secret sera levé – on croit toujours qu'il y a un secret –, mais rien, je n'y trouverai rien que des tiroirs encombrés de babioles, d'odeurs confites, évanouies, de talons de carnets de chèque (en quantité) et relevés de banques, de poudriers vides, de stylos Bic séchés, de lunettes ébréchées, de médications périmées, de documents administratifs, listes de commissions, diplômes, médailles, recettes de cuisine, timbres-poste, boîtes de pastilles vides, piles, etc.,

comme on peut facilement l'imaginer. Des photographies, des dizaines de photographies, des albums familiaux, vus et revus sans y prendre garde. Mais rien, crus-je un moment, qui ne me parlât davantage que mes souvenirs ; rien ne témoignait d'une vie que j'aurais ignorée et qui éclaircirait ceci dont l'obscurité m'échappait. Rien.

Ce qui manque au souvenir, me dis-je, c'est le temps, sans trop savoir ce que je voulais dire.

Le souvenir assombrit la mémoire, il la fixe dans des figures, l'éparpille, il en brise le flux, obscur et vivant.

Mais les photographies.

Derrière les souvenirs, les photos. Une vie disparue, émietlée dans des images arrêtées ; on se souvient mieux, me répétais-je, des photographies que des choses mêmes, peut-être parce que les temps y sont solidifiés, hors d'eux-mêmes – enchâssés dans l'espace (l'étendue) –, devenus disponibles, simultanément, en tout point disponibles : la fenêtre et la table, mes yeux quittent l'une pour aller à l'autre, et reviennent, la pomme est toujours sur la table, le rideau toujours à demi tiré, des objets que je n'avais pas vus apparaissent, un stylo, une boîte d'allumettes, une trace d'un cadre disparu sur le mur, une tache sur la toile cirée, quelques miettes de pain près d'une cuiller, un livre marqué à une page – il y a toujours quelque chose d'arrêté dans une photographie – me dis-je. Tout y est silencieux, dans une attente sans hâte (une image de la sérénité), l'espace (l'étendue) est affranchi (délivré) des mouvements du corps qui le parcourt, des yeux qui s'ouvrent et qui se ferment, de l'air, du vent, de la chaleur, de la poussière, du tumulte des voix, du bruit des choses, du tintamarre, de la fatigue. Là, en dehors de mes vues.

Parfois derrière un souvenir un autre se dérobaît, le flot est ininterrompu ; les souvenirs qui s'amoncelaient dans cette

maison me semblaient être comme ces boîtes remplies de négatifs qui attendaient leur jour pour ressembler au monde.

Je quittais alors la maison pour n'y plus revenir qu'une fois vidée. C'était le début de l'hiver 2013.

Ce fut l'été 2020, FMD³ et son garçon s'en vinrent me rendre visite à Biarritz. Nous regardâmes quelques photographies, envisageâmes quelques projets, prîmes le café. Le petit Jacques furetait dans l'atelier, parmi les livres et les images. La conversation allait son train.

Sur le départ FM s'arrêta devant une bribe de ce *Conversation tardive* qui ne finissait pas, et dont nous n'avions pas parlé, deux images côte à côte, une de Rose et une de Manuel mes parents, jeunes, bien avant ma naissance, accompagnées d'un court texte de mon cru, sur une feuille blanche accrochée au mur, encadrée.

« Tu devrais faire un livre comme ça. », dit-il.

Et il partit, avec le fiston.

Non pas écrire (se souvenir), et *ajouter* des photos, me dis-je, mais renverser l'affaire ; les photographies élargissent plus loin que le souvenir ; elles avaient vu ce que je n'avais pas vu. Elles ramassent tout. Elles n'illustrent rien. Elles se souviennent de ce qui *n'a jamais été* dont ne subsiste aucun souvenir. Impavides.

Rêver d'une impossible *jonction*⁴. Une mémoire d'Orphée⁵. « *Une ébauche lente à venir*⁶ », un livre, textes et photographies intimement mêlés.

3. François-Marie Deyrolle.

4. Martin Rueff, *La jonction*, 2019, éditions Nous.

5. À ce propos on lira avec profit le texte de Jérôme Thélot *Orphée photographe* (in Stéphane Spach, *Parcelle 475/593*, L'Atelier contemporain).

6. Baudelaire, *Une charogne*.

Faire parler les photographies, parler à partir des photographies. Délivrer la mémoire au-delà des souvenirs. Tenir cette parole toujours en deçà d'elle-même, *cette conversation infinie* au-delà des souvenirs, avec les photographies. Les considérer. En elles-mêmes.

L'injonction de FM confortait l'intuition qui lentement commençait à faire jour ; il avait su voir ce que j'avais sous les yeux, et que je ne voyais pas.

Le livre parut quelques temps plus tard.

Aucune photo faite par moi. Presque toutes de Manuel. Presque toutes d'un temps d'avant moi. Toutes d'Algérie.

Conversation tardive ; Le livre porte la trace de tout ceci qui vient d'être dit, finalement, qui m'attendait, « *épars dans le futur*.⁷ »

Biarritz, juillet/août, 2023.

7. Mallarmé, *Tombeau d'Edgar Poe*.

TROIS RENCONTRES, QUATRE MORALITÉS

Daniel Payot

Ma première rencontre avec Gérard Titus-Carmel fut purement livresque. Entre Vincent Van Gogh et Valerio Adami, entre la *Critique de la Faculté de juger* de Kant et *L'origine de l'œuvre d'art* de Heidegger critiqué par Meyer Shapiro, il se tenait là, avec plusieurs reproductions de ses « coffins », au milieu d'un ouvrage de Jacques Derrida souverainement intitulé *La vérité en peinture*. Ce titre, qui évoquait une affirmation de Paul Cézanne (lettre à Émile Mâle du 23 octobre 1905 : « Je vous dois la vérité en peinture, et je vous la dirai »), constituait un maillon décisif dans le vaste et dense réseau de références à l'intérieur duquel Derrida insérait le texte « Cartouches » initialement rédigé à l'occasion de l'exposition *The Pocket Size Tlingit Coffin et les 61 premiers dessins qui s'ensuivirent*, présentée au Centre Georges Pompidou en mars-avril 1978.

J'ai entre les mains le volume, Champs-Flammarion, format poche, couleur jaune-maïs, pages légèrement jaunies, dos encore lisible mais un peu décoloré. Plusieurs soulignements, notes, traits et signes dans les marges témoignent d'une lecture attentive mais sans doute erratique, déroutée, de celles qui fixent beaucoup parce qu'elles ne savent pas au fond ce qu'il leur importe de retenir en priorité.

Page 285, Gérard Titus-Carmel pose, devant La Grande Bananeraie culturelle de 1969, yeux grands ouverts, cheveux mi-longs, pull à motifs géométriques impétueux, main droite dans la poche de son pantalon, expression mi-sérieuse, mi-amusée, avec peut-être un brin de fierté provocatrice.

J'avais oublié la plupart des raisons données par Derrida pour justifier le titre du texte – ces « Cartouches », au pluriel, féminin et masculin, étaient bien sûr approché-e-s selon une proliférante polysémie –, mais je me rappelais les pages énumérant toutes les relations imaginables entre les dessins du « coffre » et l'objet en volume fabriqué par Titus-Carmel, petite boîte d'acajou, miroir posé en son fond, morceaux de fourrure, couvercle de matière synthétique transparente, lacets. Cet objet avait-il le statut de modèle (Derrida préférait le mot « paradigme »), dont les dessins seraient alors des représentations, des figurations mimétiques ? Les dessins et l'objet avaient-ils été conçus simultanément ? L'idée de fabriquer l'objet n'était-elle venue à l'artiste qu'à un moment donné de la série, à l'incitation ou sous l'influence de dessins déjà réalisés ?

Ces interrogations nous renvoyaient à des thématiques développées par Derrida depuis plusieurs années – la différence, l'indécidable, la dissémination, le « glas » (et la mort, évoquée par l'objet-coffre) –, mais elles parlaient aussi de l'artiste que, grâce à ce texte, nous, lecteurs de Derrida, découvrons, dont il faisait une sorte d'allié dans son entreprise philosophique de déconstruction. Un artiste, en tout cas, dont les productions mobilisaient plusieurs modes d'expression, plusieurs supports, plusieurs « styles », et qui avait le don de les confronter de telle sorte que de leurs frottements ne naissent aucune issue lénifiante, aucune emphase totalisante, aucune « solution » péremptoire, mais plutôt des questions renouvelées, des énigmes bienheureusement aggravées.

Tel est l'enseignement que j'avais retenu de cette première rencontre : Titus-Carmel faisait de l'art une expérience plurielle et inachevable, indissociablement physique, sensible et conceptuelle, dans laquelle la relation entre les termes semblait prévaloir sans pour autant imposer silence à aucun des éléments singuliers mis en œuvre.

De nombreuses années plus tard – après plusieurs centaines d'expositions dans le monde entier et une cinquantaine de textes, poésies, essais, écrits sur l'art, autant de témoignages de l'insatiable activité créatrice de Gérard Titus-Carmel –, la chance me fut offerte d'une nouvelle rencontre. Livresque encore, mais avec cette fois une médiation bien vivante. François-Marie Deyrolle avait publié en 2016 un essai intitulé *Au vif de la peinture, à l'ombre des mots* qui m'avait beaucoup apporté, au point que, préparant un texte qui sera lui aussi édité à L'Atelier contemporain et qui comportait quelques pages relatives à cet essai, j'avais cité en exergue une phrase concernant les relations entre peinture et parole, phrase qui m'avait en plus inspiré le titre du texte, *Retours d'échos* : « *Et il arrive parfois comme en un muet retour d'écho, que la peinture heurtant le mur du silence qu'elle révèle, demande à son tour la trêve, qu'elle exige un peu d'air et des mots pour l'accompagner.* »

Quand le temps fut venu de choisir une image pour la couverture du livre, François-Marie suggéra d'en faire la demande à... Gérard Titus-Carmel, ce qu'à ma grande satisfaction celui-ci accepta, proposant même de sa propre initiative d'ajouter trois dessins originaux, qui désormais ponctuent et font un peu respirer la dense consécution des chapitres.

En septembre 2021, je lis *Ajours. Un rêve autobiographique*, de nouveau édité par François-Marie Deyrolle à L'Atelier contemporain, et je me laisse balloter entre angoisse et espoir, entre tristesse et joie, aux rythmes contrastés de l'enfance et de la vie de l'auteur. Puis bonne nouvelle ! Gérard Titus-Carmel vient à Strasbourg !

Le 7 octobre, il intervient à l'Université, dans le séminaire de Patrick Werly qui s'intéresse aux relations entre images et écrits ; il parle de Manet, et François-Marie publiera le texte de la conférence en 2023, dans sa toute nouvelle collection, Phalènes, sous le titre *Édouard Manet. Le regard perdu*.

Et le 8, il présente *Ajours* à la Librairie des Bateliers. Une heure avant cette rencontre, nous nous retrouvons sur la terrasse d'un café, Place d'Austerlitz, avec Joan et François-Marie. Il fait un grand beau temps. C'est notre première rencontre « pour de vrai ». Nous fêtons ça par des propos alertes et directs, comme si nous nous connaissions depuis toujours, et par quelques éclats de rire.

Moralité 1 : les rencontres qui commencent par les livres ont parfois de ces élans qui conduisent, un jour ou l'autre, à des présences et réunions effectives, vivantes, *hic et nunc* ;

Moralité 2 : c'est encore mieux quand quelqu'un favorise le passage. L'éditeur est un passeur. Le lecteur peut l'être aussi, parfois ;

Moralité 3 : les livres, dans leur apparent mutisme, nous adressent des invitations au passage ;

Moralité 4 : les œuvres d'art aussi.

PORTRAITS DE MÉMOIRE

Gérard Titus-Carmel

Ce jour-là, Jean-Louis Baudry passait la journée à Oulchy-le-Château, dans ma retraite de la Grand-Maison. Ce n'était pas la première fois qu'il venait et, dans le parc en été ou au coin du feu en hiver, nous goûtions chaque fois le même plaisir de nous voir hors de la ville, de ses bruits et de ses dîners (en ce tout début des années 1990 à Paris, nous nous sentions encore obligés d'honorer les invitations du *milieu* – nous n'étions mondains, ni l'un ni l'autre, mais nous avions des amis communs et partageons le sens du devoir). Depuis quelque temps déjà, au gré de ses nombreux voyages et en signe d'amitié, des cartes postales me parvenaient de quelque endroit de l'Italie, où il allait froter son regard, comme celle-ci montrant une cour d'une ancienne maison de Rome où il me disait distinguer sur la vieille façade aux couleurs de terre et de rouille « comme la mémoire de la peinture qui se profile derrière les carreaux de la fenêtre centrale sur fond de temps et de peinture inachevée, inachevable ». Car toujours entre nous, la conversation roulait sur la peinture et sur la littérature. (Via sa grande connaissance de Proust – viennent ici les figures d'Elstir et l'action rédemptrice de l'écriture seule à la lumière de la peinture –, il me cita au dos d'un bristol des références à Chardin dans *la Recherche*, dont l'une mentionne *la Raie* – tableau sur lequel j'écrivais alors ce qui deviendra une des deux parties de *Premier sang* – « les plus simples lois du relief et de la consistance ». Il revenait d'Yport, une petite localité près de Fécamp où, 30 ans plus tôt, j'avais

passé deux semaines merveilleuses, maintenant devenues sans mémoire et où, par coïncidence, se tenait aujourd'hui une exposition de mes œuvres au Palais Bénédictine. Allant déjeuner au restaurant, on le plaça d'autorité à une table cognant au bout du mur où, précisément, pendait jusqu'au ras de la nappe une affiche avec une de mes œuvres, toute fraîche et presque pimpante dans ses couleurs vives, comme pour l'accompagner. Il m'envoya une photographie de la surprise, n'y croyant pas vraiment. Moi non plus d'ailleurs, que le hasard à trois bandes étonnera toujours.)

Mais je reviens à Oulchy. Je me souviens donc de ce jour-là, où nous étions tranquilles et seuls. Aussi de notre longue conversation au cours de la promenade dans le parc, des souvenirs qu'il me confiait et des fantômes que nous évoquions. Autour de nous, il faisait très beau, le ciel était presque blanc et la chaleur était douce, on aurait dit que le monde nous allait aux épaules comme un vêtement léger. Puis, au retour, nous nous sommes assis sur un des bancs de teck appuyé le long du mur, et la conversation se fit d'un coup plus grave.

[Ici, un rappel : Jean-Louis avait déjà écrit une longue étude sur mon travail pour le catalogue de mon exposition en Picardie, *Une œuvre mesure du temps* (texte repris plus tard dans un très pertinent ensemble de textes publié à *l'Atelier contemporain*, on y vient, sous le titre *l'Enfant aux cerises* – ce tableau de Manet dont la reproduction éveilla, très jeune, son regard). Nous nous étions rencontrés depuis quelque temps déjà et, à cette nouvelle occasion, nous avons commencé à entretenir une correspondance qui durera plus de vingt ans, et dont le grand nombre de lettres (de sa part, surtout : sans répondre directement, exceptées quelques pages sur le statut de la voix

narrative et une dizaine d'autres missives et mots de circonstance, je me suis souvent contenté de lui parler de la qualité de ses analyses quand nous nous voyions) sur mon activité de peintre, liée à celle d'auteur, montrait toujours une attention aussi vive qu'amicale. Quant à moi, je l'avais lu dès ses premiers ouvrages, nous savions donc de quoi nous parlions. Nos conversations sur la beauté et la fragilité des apparences nous avaient plus encore rapprochés. À mesure de leur parution, il m'avait envoyé ses trois ouvrages parus dans la collection de Denis Roche, au Seuil, *Personnages dans un rideau*, *Clémence et l'hypothèse de la beauté* et *À celle qui n'a pas de nom*, que je regroupais mentalement en triptyque dans une même fiction de la mémoire requise à son travail, avant que l'oubli ne la désœuvre et ne brouille les cartes, jusqu'en ce « lieu d'absence » que désigne essentiellement l'art en général, mais plus particulièrement la littérature – un lieu « pas seulement dramatique, mais structurel », précisait-il.]

« La fine pointe du présent est l'expression même de l'absence », m'avait-il un jour écrit, « parce qu'aucune dimension de temps n'existe objectivement, qu'il est subjectif ». Comme venant en illustration de cette disposition de la réalité des choses, nous nous étions rencontrés un jour, par le plus parfait des hasards, au théâtre du Rond-point, où alors je n'avais pas dû mettre les pieds plus de deux fois. Il prenait un verre dans le foyer en compagnie d'une jeune femme blonde de qui il semblait très proche. Passé la surprise, à la fois ravi et presque gêné, il me la présenta : « Marie », dit-il sobrement. Il semblait être heureux de la coïncidence, autant que de la légèreté et du naturel des quelques paroles de sympathie qui suivirent ; je me souviens encore de son sourire – aussi de la place exacte qu'occupait la table devant laquelle ils étaient assis. Je ne sais plus ce que nous étions venus faire dans ce lieu, mais ils semblaient tous les deux installés comme s'ils m'attendaient et moi, en

pur complice, je jouais le surpris, comme ils me le demandaient. Nous étions tous très bien, dans nos rôles improvisés.

Un an plus tard Jean-Louis m'apprenait sans ménagement, au détour d'une lettre au contenu sombre et douloureux, que « la vie de la femme que j'aimais, avec laquelle vous m'aviez vu, Joan et vous, un jour, au théâtre du Rond-point s'est brutalement interrompue, il y a moins de deux mois ». Je passerai sur les longs envois que nous avons dès lors échangés, sur les passages et les échos qu'il établit entre la peinture et sa douleur, sur la parenté des images et les productions de la mémoire quand, « le réel proscrit, elle ne peut raviver ses clichés – une radiographie du visible quand la chair s'est absentée ». Mes *Forêts*, me disait-il, par ses transparences, ses superpositions, ses insertions et ses ajointements rendaient sa peine encore plus présente, avivant en lui le souvenir de toutes les marches qu'il avait faites avec celle qui n'était plus, et que la peinture rendait si justement visible en en décryptant ainsi nue la mémoire.

Nous voilà donc en cette fin d'après-midi, assis sur le banc de teck, au soleil. Depuis un moment, nous restions silencieux, comme en suspens. Jean-Louis semblait vouloir me dire quelque chose d'important, ou de solennel, ou simplement d'affectueux, mais il paraissait ne pas savoir par où commencer. Moi-même, je me sentais plutôt empêtré dans ce réseau complexe de sentiments, où timidité et reconnaissance nous tenaient, l'un et l'autre, dans une sorte d'attente sans raison. Finalement, je me décidai et, pour couper court, je lui demandai – il avait suivi avec tant d'intérêt la progression de mon travail sur les grands papiers, que je pouvais me permettre de lui soumettre abruptement ma requête – s'il accepterait d'écrire le texte de préface pour le catalogue de l'exposition de la suite complète des *Forêts*,

en préparation au musée de l'Hospice Saint-Roch, à Issoudun. Je pensais que cette présentation lui revenait de droit, compte tenu de tout ce que nous nous étions dit à propos de cette série et vers quelles hautes pensées (entre autres belles rêveries) mes frondaisons d'*azulejos* l'avaient entraîné. Mais, comme soulagé par l'opportunité que lui offrait ma soudaine proposition de pouvoir trancher dans le vif, il la déclina tout de suite, me révélant ce qu'il gardait en secret, et qu'il tardait tant à me dire, à savoir qu'il avait entrepris un monumental travail de mémoire autour du souvenir de la femme aimée, un travail constant et respectueux du temps qu'il y consacrait, et dont rien ne devait le détourner : il s'agissait de bâtir le roman que furent ses années passées près d'elle, et de dire l'affront que fut sa mort brutale. De dire, dans le même souffle, sans épanchements ni états d'âme, ce qu'il découvrit de sa solitude et ce qu'il attendait de cet « objet de pensée », quand une vie devient récit ; et de sa souffrance dont rien ne pouvait le détacher, de l'âpreté de l'écriture, aussi, par laquelle il pouvait se consoler de survivre – comme un devoir, comme une preuve d'inguérissable amour. Rien, donc, ne devait le distraire de la rédaction régulière de ce journal de la perte et du deuil, que seule la sauvegarde du souvenir garantirait ainsi de l'oubli – ou pire, s'il est possible : du risque d'avoir été seulement rêvé.

Je comprenais l'exigence du labeur auquel il s'astreignait, sachant que la nature de son entreprise l'entraînait seul dans une histoire qui, projetée en écrit, prenait l'allure d'une fiction au sein de laquelle lui-même avait un statut d'« être de fiction », et qu'il suffisait pour la révéler, que sa vie même se cristallise en récit. Ainsi nous avons longuement parlé du roman-biographique à quoi toute vraie écriture engage l'auteur-sujet – et pour quelle œuvre, d'ailleurs ? Je venais de lui confier, pour un premier regard, mon essai sur Hart Crane que je venais d'envoyer à Denis Roche, au Seuil, et il en lia la lecture (« un

livre cruel », me dit-il) au corps de sa mémoire à vif en reconnaissant que « la poésie et la force sont du côté de la voix narrative ». La grande discussion entre celle-ci, poétique et créatrice de légendaire et l'autre, l'« active », celle qui dit « je » à partir de la place qui lui est assignée dans le dispositif narratif du roman, nous occupa l'espace de quelques longues lettres sur l'équilibre entre la voix du « biographe » et celle du personnage (autrement appelé le « sujet ») dont elle chantait les mérites. Question de timbre, question de lieu, quant à savoir qui prend la parole dans le maniement des mots comme dans le projet du livre. Dans ce qui sera l'évidence du texte dans la *mise en scène* (ou *en action*, c'est selon) des voix, pour dire.

Deuil pour deuil, je suivais Jean-Louis dans ce loyal travail de mémoire qu'il devait à celle par laquelle une grande œuvre allait advenir. Il devait penser son entreprise comme une réparation, une traversée du *moi-souffrant*, et je ne pouvais rien faire d'autre que de l'accompagner de mon silence, sinon l'assurer de mon soutien, muet et permanent. Je profitai d'une livraison de la revue *la Polygraphe* qui lui était consacrée pour écrire un assez long texte, *Contre-jour*, dont il me remercia d'avoir mis, entre autres points relevés au cours de mes pages, « une connivence et une disposition commune », au sujet du motif sur lequel travaille l'écrivain, qui est toujours, qu'il le veuille ou non, celui du disparu – comme à cette dimension de l'homme « que le langage occupe à la dimension (c'en est une, comme on le dit de la 4^e) de la mélancolie ». Comme en réponse, nous y voilà, le numéro cinq de *l'Atelier contemporain* de François-Marie Deyrolle, publia parmi les textes d'un dossier qui, cette fois, m'était consacré, une longue et très belle étude de Jean-Louis, pudiquement intitulée *Accompagnement*. Mémoire et oubli. Comme « connivence et disposition commune », ainsi qu'il l'avait justement noté, peu de temps auparavant.

Ce jour-là, toujours en cette fin d'après-midi, Jean-Louis me parla longuement de son patient thrène en cours. Journal inépuisable, fidèle et sans rémission, qui tente de ranimer les souvenirs en leur nature propre, parfois distante de la réalité tant est traîtresse la mémoire, il me confia son désir, ou son ambition, de « donner un contenu réel » à cette matière sans substance, sinon celle de l'infini remords dont elle est porteuse. Façon de vivre après sa mort, objet d'écriture, une fois encore, par quoi on se rédime de la faute de *devenir* sans Elle. Mais avec le fol espoir de sortir de l'ombre et de ranimer dans et par l'écriture *celle-qui-justement-importe* dans la beauté du monde. Je me souviens de cette phrase de Zenon, qu'il me cita un jour : « Le poème existe même si jamais tu n'atteins le rêve qui te devance ». Mais à cette heure du jour finissant, nous restions toujours silencieux, comme empruntés de ce que nous ne pouvions dire. Alors, reprenant ses esprits, il conclut, presque résigné : « Oui, un rêve. Mieux : une réparation. Cela dit, une fois terminé, ça fera bien plus de mille pages. Qui aurait le courage, ou l'inconscience, de publier un tel pavé ? »

Eh bien, l'homme providentiel est venu. Comme il fallait, comme il était clair que ce devait être lui : sous le titre *les Corps vulnérables*, François-Marie Deyrolle a publié, sans coup férir, à *l'Atelier contemporain*, l'énorme somme que Jean-Louis Baudry a scrupuleusement extirpé de son Purgatoire ; il n'aura malheureusement pas vu le livre, paru deux ans après sa propre dissipation dans ce lieu sans lieu où se perpétue l'autre « roman de durer » qu'est le souvenir que nous gardons de nos morts. La couverture de l'épais volume s'orne de la reproduction du fragment d'une fresque, *Némésis conduit Amour devant Vénus*, provenant de la Maison de l'Amour fatal, à Pompéi. On

ne pouvait rêver meilleure entrée dans ce texte sans âge, tant l'évocation de cette perte prend, au long des pages, figure d'une éternelle présence.

Quatre années plus tard, après plusieurs ensembles de textes (et d'autres à venir), *l'Atelier contemporain* – nom doublement *exact*, il est temps de le dire, répondant en écho à l'interrogation de Francis Ponge – publia le long récit de mon propre « rêve autobiographique », *Ajours*. Sous couvert de *Mémoires dûment* « ajourés », comme son titre l'indique, j'ambitionnais là autre chose que de raconter les aventures du jeune écorché que je fus et qui connut, lui aussi, cette catastrophe qu'est la mort de l'être aimé, par quoi la nature du *devenir-soi* en cette vie s'en trouve définitivement changée. Nous en avons assez parlé avec Jean-Louis, et ce qui nous a sauvés, et toujours nous sauve, c'est ce térébrant sentiment que nous partagions, que décidément l'art et la littérature – la poésie, surtout, en ce qui me concerne, les mécanismes de la mémoire et le dispositif romanesque pour lui – nous rédime de notre peine d'avoir survécu, et d'avoir ainsi payé notre dû autant à l'Absente qu'à la haute idée que nous nous faisons de la beauté. Pour le dire autrement : à l'absolu pouvoir des mots comme à celui des images.

Ce livre, donc, *Ajours*, même si le projet qui le sous-tend est différent et si sa narration n'a pas à payer au travail d'écriture le même tribut que *les Corps vulnérables* de Jean-Louis Baudry, confirme de la part de François-Marie Deyrolle (« Effemdi », comme quelques-uns d'entre nous l'appelons affectueusement, utilisant à l'anglaise et avec quelques libertés les initiales de son nom) une égale attention pour des textes sensibles ou *soutenus* (qu'on me pardonne) qui, par-delà leur charge de mémoire et

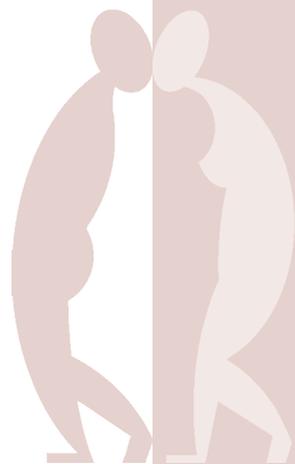
leur ton particulier, interrogent autant la peinture que la littérature, en ce que ces deux champs prospectent, au plus profond et au plus exigeant de la réflexion sur nos constructions et nos figures, là où lui-même s'implique. Écrits d'artistes rares ou reconnus, biographies d'acteurs importants de l'histoire de l'art, préfaces ou présentations éclairées, poèmes, textes de référence et création contemporaine, je n'énumérerai pas ici les titres des ouvrages ni les noms des auteurs (il faudrait les citer presque tous) qui marquent la volonté de FMD (toujours pour les intimes) de tenir haut l'ambition de ce qui est devenue sa *maison* d'édition – *notre* maison. Qu'il me soit simplement permis de dire que je garde par-devers moi, depuis près de vingt-cinq ans maintenant, le souvenir de bon nombre de conversations graves ou décisives (menant au livre ou touillant nos peines, mais sans le dire), de quelques alertes et de maintes entreprises communes (lectures et expositions) qui ont fait de notre amitié un troisième récit biographique que je lui demande d'ajouter virtuellement à la liste de ses plus chères publications, dans une même reconnaissance de fait, quand l'opportunité (mêlée au plaisir de la surprise) devient nécessité, c'est-à-dire qu'elle apparaît naturellement (et bellement, on peut le dire) dans son évidence.

(Oulchy-le-Château, 20-25 mars 2023)

COLLECTION

Écrits d'artistes

Passé le moment des avant-gardes, la discussion sur l'art est abandonnée aux professionnels du discours, et l'on oublierait presque que les artistes sont les premiers à penser leur pratique, que la peinture et la sculpture pensent. Réflexions, propos, notes, journaux, correspondances ou entretiens: la collection «Écrits d'artistes» entend actualiser ce fonds d'une grande richesse, bien souvent ignoré, pour donner à entendre la voix des praticiens de l'art.



GILLES AILLAUD

Pierre entourée de chutes,

Écrits et entretiens sur la peinture,
la politique et le théâtre, 1953-1998

Édition établie et présentée par Clément Layet

Gilles Aillaud a consacré une grande partie de sa peinture à représenter des animaux dans des zoos. À travers ses écrits, l'ambivalence de leur captivité se révèle concerner toutes les choses. Même si l'humanité, le capitalisme, l'esthétisation les prennent au piège, une latence, qui les soustrait à l'apparition totale, les rend essentiellement inaccessibles.

Écrire, comme peindre ou exister, c'est affronter une négation meurtrière en s'ouvrant à cette autre négation qui soutient paradoxalement tout être.

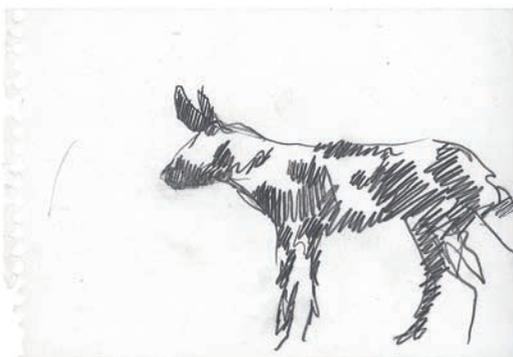
Sont réunis dans la première partie de cet ouvrage tous les articles politiques de Gilles Aillaud, ses essais philosophiques, ses écrits de catalogue, un choix de poèmes et de proses poétiques concernant l'art, ainsi que

*Tu ne connaîtras que ce qu'il
fut comme animal – ses goûts,
son talent, sa figure, sa vitesse,
ses penchants, son odeur – mais
comme homme, rien.*

la transcription de trois manuscrits inédits et deux essais traduits pour la première fois en français. La seconde partie réunit les entretiens les plus importants dans lesquels Gilles Aillaud aborde son travail de peintre et de décorateur de théâtre.

«Loin de tout fantasme de vérité, la puissance de sommation qu'exerce chaque tableau de Gilles Aillaud traduit une éthique qu'on est tenté de rattacher à l'héritage de l'humanisme. "L'activité intellectuelle serait l'animalité de l'homme, suggère-t-il. Plus que son corps ce serait sa capacité de penser qui le rendrait animal." Pierre entourée de chutes dresse ainsi le portrait d'une sorte de polymathe, fidèle, comme ceux de la Renaissance, à la nécessité de penser.»

(Laurent Perez, *Artpress*)



Pierre entourée de chutes

Écrits et entretiens sur la peinture,
la politique et le théâtre (1953-1998)

Gilles Aillaud



Édition établie et présentée par Clément Layet

L'Atelier contemporain / Éditions Loevenbruck

Novembre 2022

16 × 20 cm

672 pages

30 €

133 illustrations

ISBN: 978-2-85035-090-0



FRANCIS BACON

Conversations

Photographies de Marc Trivier
Préface de Yannick Haenel
19 entretiens par Edward Behr,
Maïten Bouisset, Claude Bouyeure,
Jean Clair, Richard Cork, Marguerite
Duras, Andrew Forge, Jacques Michel,
Michael Peppiatt, Jean-Marie Tasset...

Francis Bacon intrigue. Il est le peintre de la violence, de la dislocation et du cri, qu'il déploie dans de grands triptyques. Ses œuvres choquent souvent, mais toujours fascinent. Au cours d'entretiens menés entre 1964 et 1992, l'artiste se prête au jeu des questions réponses et se dévoile peu à peu. Bacon parle de sa peinture, de son admiration pour les œuvres de Picasso et de Vélasquez, de Buñuel et d'Eisenstein. Il exprime son opinion sur l'art contemporain, qu'il n'aime pas, et sur l'art abstrait, qu'il déteste. À l'inverse, il défend passionnément ce qu'il aime. Et puis il y a l'homme, cet homme vieillissant à l'intrigante allure de jeune homme, avec son passé irlandais et son expérience de la guerre, sa vision de la vie et de la mort. Un homme qui a aussi ses faiblesses. Bacon fait part de ses doutes : il pense ne pas savoir dessiner, ne pas plaire au public. Il ne veut plus revoir ses tableaux.



On peut essayer de profiter de la vie – et espérer continuer à en jouir de différentes façons. Qu'y a-t-il d'autre ? Pour parvenir à cette jouissance, il faut la plus grande liberté possible de façon à pouvoir se trouver. Valéry le dit très clairement : Ce que nous voulons aujourd'hui c'est la sensation sans intermédiaire. C'est très précis n'est-ce pas ? À part ça, il ne nous reste qu'à observer notre propre décrépitude dans l'intervalle qui sépare la naissance de la mort. Vous vous rappelez ce steak que nous avons mangé tout à l'heure ? Eh bien c'est comme ça. Nous vivons l'un de l'autre, l'ombre de la viande morte pèse sur nous dès notre naissance.

Autant de confessions qui tracent les contours d'un être atypique, dont l'œuvre n'en finit pas de captiver.

« À chaque entretien, [Francis Bacon] répète obsessionnellement sa visée : “saisir” et “donner à voir” la vie dans sa complexité. Parfois il cite, à l'appui d'une telle limpidité, certains petits dessins de

Seurat. Il lui arrive de parler de “la vie refaite, remémorée et redonnée”, et l'on entend alors palpiter en filigrane la phrase merveilleuse de Proust : “La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature.”

Les entretiens s'enchaînent, on entend derrière la voix de Bacon un grand silence qui vibre, celui des troncs, des lavabos, des plafonds, une sorte de sagesse précise, très folle, très calme : l'acuité du génie qui détient une formule sur laquelle il renonce à s'expliquer. »

(Yannick Haenel)

Conversations

Francis Bacon



Préface de Yannick Haenel
Photographies de Marc Trivier

L'Atelier contemporain

Février 2019
16 × 20 cm
208 pages
8 illustrations
20 €

ISBN: 979-10-92444-75-9



GEORG BASELITZ

Danse gothique

Préface de Frédérique Goerig-Hergott
Traduction de Régis Quatresous
Édition de Detlev Gretenkort



*Un objet peint sens dessus dessous est valable en peinture
parce qu'il ne vaut rien comme objet.
Je n'ai pas d'idée quant à la solidité de la représentation.
La justesse de la représentation ne subit aucune correction.
Mon rapport à l'objet est arbitraire.
L'image est organisée avec méthode,
dans un renversement agressif et dissonant de l'ornementation.
L'harmonie chancelle, une nouvelle frontière est atteinte.*

Il n'est peut-être pas illégitime de situer l'œuvre de Georg Baselitz entre deux pôles : une provenance trop connue à laquelle il ne peut ni ne veut se soustraire – l'enfance, la guerre, l'ex-RDA – et une destination – le tableau – sans cesse à découvrir, à inventer et à réinventer. Au long de ce recueil rétrospectif d'écrits et d'entretiens d'une ampleur inédite, le lecteur observera ainsi la tension animant un artiste qui, au prix de bien des ruptures, a tenu le pari de ne jamais renier ni son origine ni ses fins.

Un tableau est autonome et n'a pas besoin qu'on le regarde accroché à un mur, déclare-t-il haut et fort en 1979. Et si, à partir des années 2000, il confesse de plus en plus aisément l'origine autobiographique et le caractère intime de sa peinture, ce n'est assurément pas pour mettre un terme à cette recherche opiniâtre du nouveau, à cette lutte aux forts accents avant-gardistes avec l'histoire occidentale de la peinture.

«[...] une sorte d'incrédulité caractérise Baselitz, un recul, une distanciation avec le monde à laquelle n'échappent que l'amour et, bien sûr, la peinture».

(Olivier Cena, *Télérama*)

Danse gothique

Georg Baselitz



Écrits et entretiens
1961-2019

Édition de
Detlev Gretenkort

Préface de
Frédérique Goerig-Hergott

Traduction de
Régis Quatresous

L'Atelier contemporain

Septembre 2020

16 × 20 cm

424 pages

134 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-016-0



HANS BELLMER

Le corps et l'anagramme

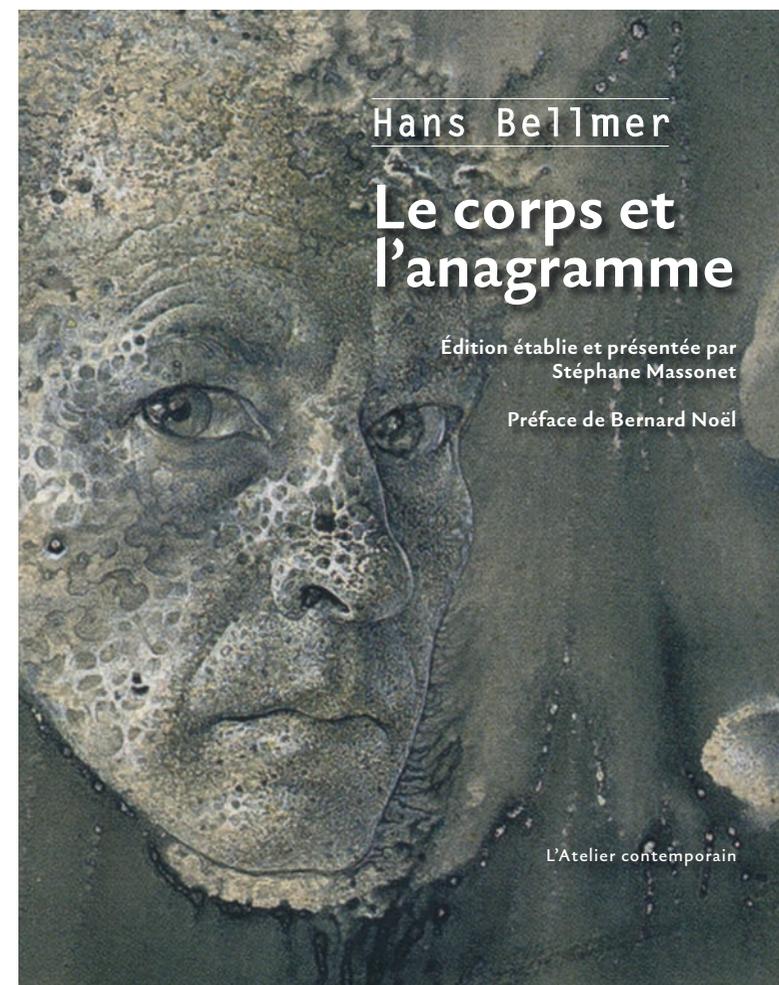
Édition établie et présentée par Stéphane Massonet
Préface de Bernard Noël.



Proférant des oracles, spectacles parfois tintamarrants, un lutin zélé et caché derrière le moi, y ajoute beaucoup du sien pour qu'ainsi imagination et condensation soient. Un génie sans doute agréablement irrespectueux, qui ne chante de tout cœur que la gloire de l'improbable, de l'erreur et du hasard. Tout comme si l'illogisme était un réconfort, comme si le rire était permis à la pensée, comme si l'erreur était une route et le hasard une preuve d'éternité.

Avec l'avènement en 1933-1934 du fascisme en Allemagne, cessation de tout travail utilitaire. Début de la construction de la poupée. C'est ainsi que Hans Bellmer décrit sa volonté d'œuvrer à une destitution des autorités paternelles et politiques : autrement dit à un démontage et à un remontage des corps, pour tendre vers ces choses qu'il dit souhaiter le plus – « celles qu'on ignore ». Porté par un violent désir révolutionnaire, qu'il cultiva au sein de la nébuleuse surréaliste, ses dessins, comme ses écrits proposés dans cette édition inédite, ont tenté d'ouvrir de telles voies vers l'inconnu du corps et du langage. Pour cela, Hans Bellmer use des possibilités de décomposition de la réalité consensuelle offertes par l'expérimentation anatomique ou par l'élaboration d'anagrammes. Sa quête graphique et littéraire vise la désarticulation et la délivrance des corps.

Mais ce n'est pas seulement un Hans Bellmer théoricien ou poète surréaliste que l'on découvre au fil de ces pages. Dans ses lettres, on approche également un personnage touchant, oscillant entre tourments historiques, angoisses matérielles, et joies discrètes. C'est donc un Hans Bellmer aux multiples visages que donnent à lire ses écrits ici rassemblés, incarnant l'idée que les êtres doivent être diffractés pour être vivants.



Hans Bellmer

Le corps et l'anagramme

Édition établie et présentée par
Stéphane Massonet

Préface de Bernard Noël

L'Atelier contemporain

Février 2023

16 × 20 cm

224 pages

16 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-105-1



JEAN-LOUIS BENTAJOU

Le Bleu des lointains

Précédé de *Lointains de la couleur* par Bernadette Engel-Roux

Penser en peinture : vivre pendant plusieurs mois en compagnie d'un essaim de couleurs, les tourner, les retourner jour après jour, les essayer l'une contre l'autre jusqu'à ce que chaque touche s'ajuste à toutes les autres. Comme à ce moment de conjonction furtif où l'eau et le soleil entrant en coïncidence, le ventre d'un poisson, jusque là invisible, brille dans un éclair blanc.

(Jean-Louis Bentajou)

Très étonnée d'être touchée par la peinture de Jean-Louis Bentajou dont elle n'avait jamais entendu parler (une peinture résolument abstraite qu'il n'était pas dans ses habitudes d'apprécier), Bernadette Engel Roux a voulu comprendre la source de son émotion. Ce qui pour elle passait nécessairement par l'écriture. Il en

résulte ce texte à plusieurs strates qui correspondent à chacune de ses visites dans l'atelier. Une recherche qui, par d'autres biais, d'autres mots, rejoint celles du peintre dans ses livres. Deux textes, donc, qui se recoupent comme dans ces deux citations qui, chacune à sa façon, disent quelque chose de la démarche exigeante (et intempestive) du peintre.

Il me fallait comprendre ce qui me tenait devant les toiles, plus longtemps que ne l'autorisait la seule curiosité ou l'instant de la découverte. Ce faisant, l'écriture dans son déroulement opérait autrement : elle s'est trouvée élucidant lentement, par fragments et diversement, l'énigme toujours neuve de leur puissance (puissante comme peut l'être une force immobile et silencieuse, et distante) de fascination et d'émotion, cherchant à travers les mots et par un long regard sur elles la source de leur vibration, son lieu et sa nature. Entre le mystère des toiles que rien ne préparait celle que je suis à aimer et moi-même quelque chose se passait, circulait. Cette adhésion avait sans doute son principe en moi, et sa mise en paroles laissait parler les toiles et me faisait aussi parler. La découverte que l'écriture révélait autrement fut un peu aussi une découverte de moi-même. Je prenais conscience que dans cette circulation, d'un regard sur une œuvre peinte à mes formulations, se révélaient des espaces de moi-même que je n'aurais pas découverts autrement. Un sujet interrogeant, formulant se découvre partiellement lui-même sur le terrain de son exploration.

(Bernadette Engel-Roux)

Le Bleu des lointains

Jean-Louis Bentajou



Précédé de *Lointains de la couleur*
par Bernadette Engel-Roux

L'Atelier contemporain

Novembre 2017
16 × 20 cm
168 pages
8 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-58-2



PIERRE BONNARD

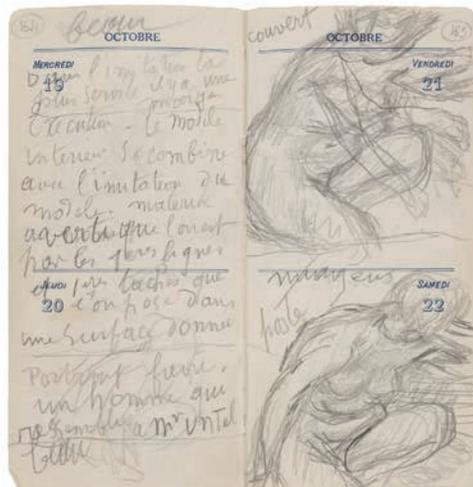
Observations sur la peinture

Préface d'Alain Lévêque

Introduction d'Antoine Terrasse

On peut prendre toutes les libertés de ligne, de forme, de proportions, de couleurs, pour que le sentiment soit intelligible et de bonne visibilité. Les intentions sont néant. Semées dans ses agendas, entre dessins, listes de fournitures et notes sur le temps qu'il fait, les observations de Pierre Bonnard sur la peinture et ses enjeux sont directement issues de l'espace de la création. Sans la moindre intention de didactisme ou de dogmatisme, sous une forme concise et lumineuse, elles esquissent l'art de voir, de peindre, et aussi bien, de vivre, d'un grand poète de la peinture.

(Alain Lévêque)



Aucune volonté de didactisme dans ces notes ; aucune règle énoncée qui ne vaille que pour soi-même. Rien de strictement « intellectuel ». Et, cependant, avec l'amour de la vie, toute l'intelligence de la peinture.

(Antoine Terrasse)

Il y a une formule qui convient parfaitement à la peinture :

beaucoup de petits mensonges pour une grande vérité.

Puisque tous les peintres entreprennent les mêmes choses, se heurtent aux mêmes difficultés,

utilisent les mêmes moyens, c'est que les différences proviennent de l'intérieur.

Dans ce subtil équilibre entre mensonge et vérité, tout est relatif, tout est une question de plus ou de moins.

L'extrême sincérité risque aussi bien d'apparaître ridicule ou insoutenable.

Si on oublie tout, il ne reste plus que soi, et cela n'est pas suffisant.

Il est toujours nécessaire d'avoir un sujet, si minime soit-il, de garder un pied sur terre.

Quand on couvre une surface avec les couleurs, il faut pouvoir renouveler indéfiniment son jeu,

trouver sans cesse de nouvelles combinaisons de formes et de couleurs qui répondent aux exigences de l'émotion.

En art, il n'y a que des réactions qui comptent.

Il ne s'agit pas de peindre la vie, il s'agit de rendre vivante la peinture.

Observations sur la peinture

Pierre Bonnard



Préface d'Alain Lévêque
Introduction d'Antoine Terrasse

L'Atelier contemporain

Janvier 2015

16 × 20 cm

72 pages

9 illustrations

15 €

ISBN: 979-10-92444-72-8



PIERRE BONNARD

Les Exigences de l'émotion

Préface d'Alain Lévêque



Peu loquace et concis, laconique même, Bonnard. Rétif aux généralités, à la théorie. Cultivé, mais se méfiant des grands mots. Réservé, pudique jusqu'au secret. Attentif aux autres, sensible, inquiet, mais poursuivant librement, obstinément, sa route, sans la moindre trace de complaisance narcissique, avec, au contraire, une modestie réelle et critique envers lui-même. D'où l'intérêt que présente cette édition des entretiens et articles de cet homme silencieux, discret autant que passionné. Ils affinent son portrait, ils éclairent le sens d'une œuvre qui, de par sa nature si profondément poétique, échappe à la prise. Complétant les observations de ses agendas, ils contribuent à la redécouverte d'un grand peintre du sentiment d'exister, à la fois célèbre et méconnu.

(Alain Lévêque)

Quelle est l'attitude la plus profitable au peintre devant l'univers ?

De la modestie à l'orgueil le plus absolu, tant de voies semblent possibles.

Il y a une condition préalable, celle de l'humilité.

Il faut être patient, savoir attendre, l'émotion surgit à son moment.

En certains lieux tout ce qui vous entoure vous plaît, en d'autres l'accueil paraît plus réservé,

on a peine à y trouver une satisfaction. L'état d'enthousiasme ne se produit pas toujours.

On peut étudier la nature, l'analyser, la disséquer ou la récompenser, sans faire de la peinture.

Ce n'est pas une question d'application.

Le choc est instantané, souvent imprévu.

(Entretien avec Gaston Diehl, 1945)

Les Exigences de l'émotion

Pierre Bonnard



Préface d'Alain Lévêque

L'Atelier contemporain

Février 2016

16 × 20 cm

192 pages

50 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-34-6



STÉPHANE BORDARIER

La couleur réfléchie

Journal, essais, entretiens, 1991-2021

Préfaces de Christian Bernard et Pierre Wat

*De la couleur il n'y a rien à dire, ou rien à tirer. Cruelle
apparence du monde, et je ne sais qu'en faire. Inconscient.*

Couleur venue de l'inconscient, et qui me turlupine.

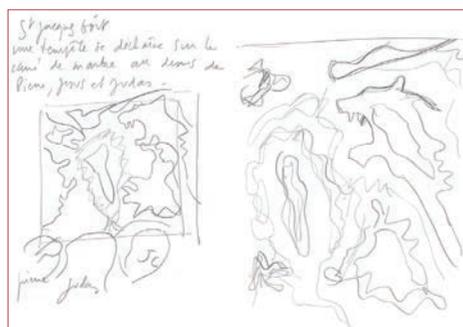
*Et je guette dans la couleur de la peinture un certain effet,
que cela devrait avoir, mais je ne sais pas lequel !*

(Journal, 26 février 1994)



Cet ouvrage vaut pour tout ce que la peinture de Bordarier ne raconte pas, mais qui l'alimente sans cesse : le quotidien, les doutes, la mémoire, les enthousiasmes et les désirs d'un peintre aujourd'hui. De quoi il se nourrit, contre quoi il se bat, les choses et les gens qu'il aime, et comment tout cela interfère de façon fructueuse avec la continuité résolue du travail, c'est-à-dire perturbe, mais aussi renforce sa détermination à se maintenir sur sa ligne originale, à l'écart.

Ce volume rassemble le journal que Stéphane Bordarier a tenu entre 1991 et 1997, tramé de notes d'atelier, de révélations italiennes, de retranscriptions de la bande passante quotidienne, entre amis, en famille, en solitaire, ainsi que ses essais et ses entretiens, qui sont l'occasion de rendre hommage aux artistes qu'il admire et côtoie, Joan Mitchell, Sam Francis, Simon Hantaï, comme de tenter de mettre des mots sur le non-savoir qui enveloppe le fait de peindre : « La peinture est un mystère. Il n'y a rien à savoir : aucun savoir ne délimite les termes, les moyens, les buts de la peinture. Il n'y a que du passé et de l'ouverture vers des variations telles que tout, chaque jour, doit être reconsidéré. »



La couleur réfléchie

Journal, essais, entretiens

Stéphane Bordarier

Préfaces de
Christian Bernard
et Pierre Wat

L'Atelier contemporain

Avril 2023

16 × 20 cm

608 pages

183 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-112-9



PIERRE BURAGLIO

Notes discontinues

Préface de Pierre Wat

Je me souviens de ce jongleur d'un petit cirque de Bretagne. Il ne pouvait plus attraper à la fois ses deux balles, alors il en sortait de ses poches trois, quatre, cinq, et hagar, les lançait d'un seul coup.

Il n'était pas en état de les rattraper. Sous les rires, les huées, la sueur baignait son front.

*Ne pas être ce jongleur-là. Mais poursuivre le jeu. Même si on a manqué une balle,
en lancer une seconde encore.*

Le défi ferme, mesuré.

(Arthur Adamov, *L'homme et l'enfant*)



L'écriture est une pratique indissociable du travail d'après..., en ce qu'elle est de façon primordiale travail analytique du regard. Dans la quasi totalité des textes de Buraglio, il s'agit d'abord d'écrire sur l'œuvre d'un autre, pratique d'extraction consistant à aller de la chose vue au mot pour la dire, qui nécessite une capacité analytique non moins puissante que celle qui conduit l'artiste à dessiner d'après des peintures anciennes. Écrire c'est voir plus. C'est cela que mettent au jour ses écrits : que la confrontation aux œuvres exige un exercice conjoint du regard et de la pensée. Et ici c'est bien le et qui compte comme affirmation du lien indéfectible de l'un et de l'autre. On comprend dès lors qu'il pratique l'écriture conjointement à la peinture et au dessin, tant ces médiums participent, en même temps, au même projet de vision.

Notes : ce terme revient sans cesse dans les écrits de Pierre Buraglio, désignant avec justesse l'élément central de sa syntaxe. Parce qu'il pointe le caractère réactif de son écriture, naissant souvent comme une prise de note sur, entre mémorisation et réaction. Mais aussi parce que ce mot, écrit au pluriel, dit bien la nature de ce matériau qui, telle une collecte de fragments, conserve même quand on l'assemble une trace de son hétérogénéité originelle.

(Pierre Wat)

Écrits 2007-2017
Avec des textes retrouvés,
moins ceux momentanément égarés...

Notes discontinues

Pierre Buraglio



Préface de Pierre Wat

L'Atelier contemporain

Octobre 2017
16 × 20 cm
200 pages
32 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-43-8

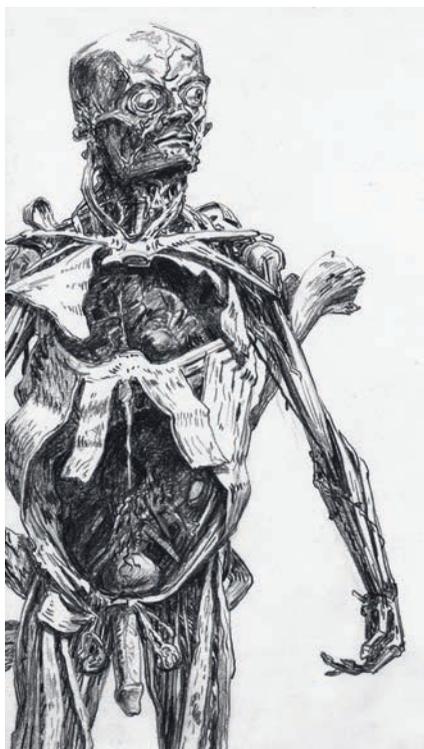


PHILIPPE COMAR

Premiers traits

Préface de Stéphane Guégan

Les dessins d'enfant permettent-ils de retracer les fondements d'une œuvre à venir? Peut-on les considérer comme l'enfance de l'art? Rien n'est moins certain, tant les choix individuels et les partis pris d'un artiste ne se dégagent que lentement des archétypes propres aux dessins d'enfant. Philippe Comar n'est guère porté à leur attribuer plus d'attention qu'ils n'en méritent, mais il tente de saisir ce qui, dans ses premières expériences graphiques, a nourri sa pratique actuelle de dessinateur. À travers ses souvenirs, qui pour certains remontent au plaisir d'apprendre à tracer des lettres sur un cahier d'écolier, il montre comment le dessin s'est imposé à lui comme un moyen de connaître le monde, d'y adhérer, de le vivre plus poétiquement.



Sans doute, comme beaucoup d'enfants, ai-je commencé par dessiner avec ma main dans le bac à sable, puis avec un doigt sur les meubles couverts de poussière ou sur les vitres embuées. Par la suite, j'ai dessiné dans la farine laissée sur la paillassé de la cuisine, ou dans la pâte à tarte fraîchement étalée sur le fond du moule, en la piquant avec une fourchette, cherchant à imiter le dessin des rosaces ou les motifs des napperons. J'ai aussi dessiné avec le manche de ma cuillère sur la mousse lactée flottant à la surface de mon bol de chocolat, ou avec un filet de miel sur les tartines. J'ai dessiné en piétinant la neige jusqu'à former des visages éphémères. J'ai dessiné en courant sur les plages d'Arromanches, à marée basse, griffant le sable avec un bout de bois, produisant d'immenses graphes, sans jamais pouvoir me hisser assez haut pour les contempler, laissant aux seules mouettes la jouissance de ces figures de grève.

Philippe Comar *Premiers traits*

Préface de Stéphane Guégan



L'Atelier contemporain

Novembre 2023

16 × 20 cm

112 pages

20 €

ISBN : 978-2-85035-148-8



DADO

Portrait en fragments.

Propos enregistrés par Christian Derouet; édition établie et présentée par Amarante Szidon



« Votre peinture est puissance. Une terreur où la matière est l'homme », écrivait Gilles Deleuze, dans une lettre à Dado, en décembre 1994. Dans la peinture de Dado, en effet, formes humaines, animales, invertébrées, se mêlent pour donner naissance à de troublantes figures. Organisé autour de thématiques essentielles pour appréhender l'une des figures les plus singulières de l'art de la seconde moitié du XX^e siècle, l'ouvrage a été conçu et annoté par sa fille, Amarante Szidon, à partir d'enregistrements, pour la plupart inédits, réalisés en 1981 et 1988 par Christian Derouet, commissaire de l'exposition « Dado. L'exaspération du trait » au Centre Pompidou (19 novembre 1981-18 janvier 1982).

De sa jeunesse au Monténégro et à Belgrade à sa découverte du Vexin français, de Paris et de New York, en passant par sa conception du dessin

ou de la peinture, ou l'évocation du poète Henri Michaux ou du naturaliste Buffon, Dado nous convie, tout au long de ce livre, à une odyssée passionnante à travers sa vie et son œuvre.

Personne n'a jamais rêvé d'écrire un texte sur moi. J'ai demandé à quelqu'un que j'aime beaucoup – je l'aime comme s'il était mon père –, il n'a pas pu le faire, et l'excuse qu'il m'a donnée était aussi belle que le texte que j'aurais souhaité qu'il fasse : il m'a dit que pour lui, l'écrit, c'est ce qu'il y a de plus difficile au monde. Et moi, j'en viens à ça dans ma peinture. Et c'est curieux, je l'ai rencontré l'autre jour, dans la rue, et je lui ai parlé de mes difficultés aussi. C'est un vrai dialogue étalé sur six ans avec

le « Père Leiris ». (...) Le fait qu'il m'ait dit que c'est la chose la plus difficile au monde pour lui, en me regardant dans les yeux, mon Dieu, c'était vraiment... J'étais aussi content que s'il avait vraiment écrit quelque chose. Mais j'avais pensé à lui, à l'époque de l'exposition du Cnac. « Père Leiris » est venu à la maison, il a vu mes peintures, j'étais très content. Il a fait la connaissance avec mon hérisson. Il y avait un hérisson apprivoisé à la maison, c'était très chouette.

Portrait en fragments

Dado



Propos recueillis par Christian Derouet, 1981-1988
Édition établie et présentée par Amarante Szidon

L'Atelier contemporain

Novembre 2023
16 × 20 cm
240 pages
80 illustrations
25 €

ISBN : 978-2-85035-129-7



DADO

Peindre debout

Préface d'Anne Tronche

Édition établie et annotée par Amarante Szidon

Cet ouvrage réunit pour la première fois 23 entretiens réalisés au long de quatre décennies avec l'artiste monténégrin Miodrag Djuric, dit Dado (1933-2010), établi en France à partir de 1956, très tôt repéré par Jean Dubuffet et Daniel Cordier, son premier marchand. Artiste complet s'il en est, Dado livre ici une parole véritablement plastique, s'emparant de la langue avec une puissance créatrice hors du commun, comme il s'emparait de chaque médium : dessin, peinture, gravure, collages, décors d'opéra, sculpture, installations in situ, œuvres numériques. Accompagnant cette parole d'un appareil scientifique conséquent, l'ouvrage dresse le portrait d'un homme singulier, qui se présentait volontiers comme un « exilé volontaire » et livre les clés de compréhension indispensables pour appréhender son œuvre – une œuvre souvent mal comprise, consacrée au vivant, « creuset d'une palpitation passionnelle jamais lassée ».



(Anne Tronche)

La peinture est une forme de comportement qui exprime le moment le plus tendu qu'on puisse vivre dans une vie. Je suppose qu'un compositeur baroque ou moderne connaît ce même sentiment d'avoir quelque chose d'important dans sa ligne de mire, c'est-à-dire qu'on est là pour trouver, pour découvrir, dire des choses inédites, pour qu'un certain souffle de fraîcheur nous ouvre les yeux et nous permette de passer vingt-quatre heures sans penser à des choses atroces.

(Entretien avec Jean-Louis Ferrier, 1997)

« Ces figures qui sont le lieu de conjonction de l'animal, du végétal et du minéral, ou ces physionomies, qui ne sont qu'un cri d'absolu désespoir, ces chairs comme malaxées, gangrénées par un mal qui les broie, ces masses charnelles hagardes, exhibent au-dehors ce qu'elles sont au-dedans, à l'instar de Dado extirpant de son être ce qui le tenaille ou l'assiège. »

(Richard Blin, *Le Matricule des anges*)

Peindre debout

Dado



Préface d'Anne Tronche
Édition établie et annotée
par Amarante Szidon

L'Atelier contemporain

Juin 2016
16 × 20 cm
288 pages
64 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-40-7



CHRISTIAN DOTREMONT

Dépassons l'anti-art

Préface de Georges A. Bertrand

Édition établie et présentée par Stéphane Massonet

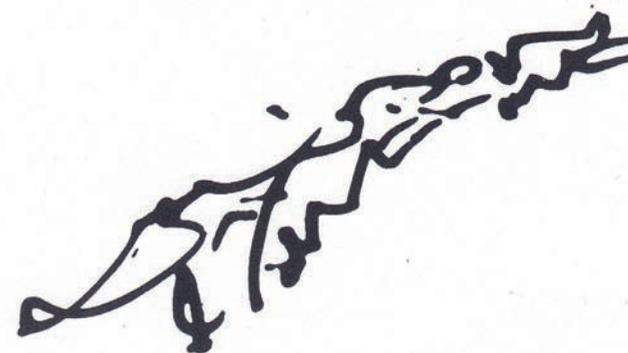
Dépassons l'anti-art rassemble l'essentiel des textes en prose de Christian Dotremont sur l'art, le cinéma et la poésie, où se lit également l'intérêt pour la calligraphie orientale de celui qui inventa le logogramme.

On croise, évoquées à travers leurs œuvres comme à travers leur existence quotidienne, de grandes figures du milieu artistique belge, tels René Magritte et son « anti-peinture » traversée d'humour et de poésie, ou Raoul Ubac et la « forêt de formes » de ses photographies, mais aussi du surréalisme parisien, tels Paul Éluard accomplissant sa « grande tâche lumineuse » dans la nuit de 1940, Nush Éluard servant du porto rue de la Chapelle, ou Pablo Picasso dans son atelier rue des Grands-Augustins, occupé à faire du café et à dessiner sur des pages de vieux journaux, en ces temps de pénurie de papier. On croise également des personnages plus inattendus, comme Gaston Bachelard, lecteur des *Chants de Maldoror*, Jean Cocteau,

« délégué de l'autre monde », ou Jean-Paul Sartre, travaillant frénétiquement à sa table du Dôme, et s'interrompant pour lire avec bienveillance les poèmes que lui soumet jeune Christian Dotremont.

Mais celles et ceux dont il esquisse les portraits les plus denses, ce sont les artistes de Cobra, qui de 1948 à 1951 fut « une somme de voyages, de trains, de gares, de campements dans des ateliers », une manière de travailler en « kolkhozes volants », entre Copenhague, Bruxelles et Amsterdam. Entre autres, sont évoqués avec une finesse critique particulière Asger Jorn, qui avec ses toiles « sème des forêts » à l'écart des dogmes, Pierre Alechinsky, dont la peinture est « comme un coquillage où s'entend l'orage », Egill Jacobsen, inventant des « masques criants de vérité chantée », Erik Thommesen, dont les sculptures sont « un grand mystère trop émouvant pour être expliqué », ou Sonja Ferlov, qui réconcilie « la pierre et l'air »...

Je connais ton nom, mon amour, je connais le goût de ton sommeil, la chaleur de ton épaule, je connais grâce à toi la forêt noire, l'odeur des branches de sapins brûlées, je connais grâce à Van Gogh l'intensité de l'été provençal de 1888 – et je n'y comprends rien, mais je vis. Je me souviens de la tache de soleil sur tes cheveux, de la courbe de ton geste, et je n'y comprends rien, et je souhaite de n'y jamais rien comprendre – car je souhaite vivre. Je défendrai « toutes ces sensations confuses que j'ai apportées en naissant », toutes ces confuses sensations que nous nous apportons nuit et jour.



Dépassons l'anti-art

Christian Dotremont

Édition de Stéphane Massonet

L'Atelier contemporain

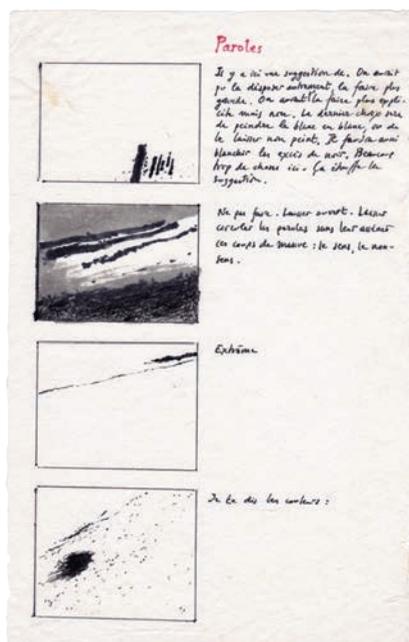
Mai 2022
16 × 20 cm
944 pages
35 €

ISBN : 978-2-85035-073-3



THIERI FOULC

Peintures non peintes



Il n'y a d'art que réalisé, croyez-vous, mais justement c'est contre la réalisation que j'en ai et contre le sens commun, surtout contre ça. Je prétends que tout art qui ne se jette pas dans le vide, contre le sens commun, n'a rien à voir avec l'art, n'est que de la fabrication, de la production, et je n'ai rien à en dire. Je peins avec des mots comme d'autres avec des pigments, et ceux qui me qualifient d'écrivain n'ont rien compris à la chose.

Chaque jour pendant plus de deux ans, Thieri Foulc s'est astreint à écrire une peinture non peinte : un texte court, accompagné parfois d'une ou plusieurs esquisses, qui, du travail de peintre, ne garde qu'un élan premier, un projet, un principe, le désir de décomposer et de refigurer les apparences. Ce livre présente une partie des trouvailles effectuées lors de ces plonges dans le vide. On trouvera donc ici, pêle-mêle mais non sans méthode, des ébauches de visions insolites ou carrément inédites, des propositions de motifs nouveaux et de traitements neufs pour des motifs anciens, des projets de non-tableaux hardis et en quête de peintres, des suggestions de techniques et de matériaux sans exemple, bref : une furie de non-peinture, sinon d'anti-peinture, ni faite ni à faire, décapante et sans attaches.

Une rue, sans personne, sans rien. Ce qu'on voit surtout, c'est le macadam, l'asphalte, le goudron, avec des zones de couleurs différentes, des matières diverses, des raccords maladroits, des endroits usés où apparaissent les pavés. Ces matières sont forcément bitumeuses, sombres, mais comme il a plu elles sont néanmoins luisantes et les couleurs s'exaltent sous cette loupe. Quand on regarde bien on s'aperçoit que les gravillons, les particules, les éclats brillants incorporés dans ces revêtements de rue constituent autant d'ingrédients divers, autant d'énergie visuelle qu'il appartient au peintre de restituer ou peut-être de créer. [...] Ce tableau peut être à l'origine d'une série non seulement parce que les asphaltes sont des contextures et des couleurs infinies et parce que le temps n'est pas forcément pluvieux, mais parce qu'il y a aussi des reflets ou des ombres, qui peuvent suggérer la présence du monde, qui passe dans la rue.

Peintures non peintes

Thieri Foulc



L'Atelier contemporain

Octobre 2019
16 × 20 cm
192 pages
51 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-89-6



SAM FRANCIS

Mon art, mon métier, ma magie...

Entretiens avec Yves Michaud

Quand vous peigniez une peinture comme For Fred, étiez-vous conscient de créer un nouvel espace, de commencer une nouvelle sorte de peinture ?

J'étais conscient de ce que je voulais faire : suivre une image. Je suis toujours l'image. Les mots viennent après. Mais j'écris aussi beaucoup. Voilà un carnet, il n'est pas récent. Certaines des choses que je vais vous lire sont des titres. Je fais les titres avant de peindre. Je peux vous lire une liste : [...] « Dix bouffées Neuf bouffées ; Eau étincelante ; Fontaine super sensuelle ; Sombre comme le plomb ; Réfléchissant ; Pouvoir de la couleur de l'eau ; Figures fermées ; Trace de la poussière bleue. »

[...]» Dieu est un poisson flamboyant ; Simplicité ; Étoiles de demain ; La couleur ne meurt jamais ; Fille bleue de l'air ; Fils bleus de l'air ; Le bleu chante dans les cloches ; Au pied du mur » (j'ai fait une peinture qui a ce titre, une belle peinture) ; « Espace vert ; Bouddha vert ; Bouddha noir ; Vert d'or ; Rouge dans rouge ; Bleu dans noir ; Rouge sur rouge ; Étoile libre ; Souffle parfumé » (super sensuel serait une métaphore pour Aphrodite) ; Quand je parle vraiment, je ne parle pas ; Qu'est-ce qui bouge quand la lumière bouge ? La couleur est-elle l'ombre de la lumière (venant après le mouvement de la lumière) ? Sa taille est cerclée de spirales bleues. Le point zéro est où les sommets se rencontrent et ne se rencontrent pas. »

Ces entretiens avec le peintre Sam Francis (1923-1994) sont issus de longues conversations tenues en 1985 et 1988 à Paris, à Point Reyes Station en Californie du nord. Sam Francis n'était pas un homme de calibrage : il répondait moins aux questions qu'il ne vous entraînait progressivement dans son univers fait de couleurs, d'alchimie, de méditation, de psyché, de rêves somptueux et d'attention à l'époque. Petit à petit, se dessine au fil de ces pages le portrait d'une aventure artistique, d'amitiés intenses, de voyages et de curiosités et l'on découvre un artiste à la fois sage et fou, magicien et artisan, méditatif et rieur, homme d'affaires et poète, vivant tout entier pour « son art, son métier, sa magie... »

Mon art, mon métier, ma magie...

Sam Francis



Entretiens avec Yves Michaud

L'Atelier contemporain

Mai 2015
16 × 20 cm
112 pages
20 €

ISBN : 979-10-92444-19-3



MONIQUE FRYDMAN

Le Temps de peindre

Préfaces d'Éric de Chassey et de Georges Roque

L'histoire de mon travail, c'est l'histoire de quelqu'un qui sort à la lumière et qui en est ébloui.



Sans doute faut-il toujours se prémunir contre la tentation de trop rapatrier dans le langage une expérience qui est en premier lieu celle de la matière peinte ; et d'autant plus face à l'œuvre de Monique Frydman, pour laquelle il n'est pas jusqu'à l'usage de la couleur qui ne fut le résultat d'une lente « montée », d'une longue recherche plastique. N'en demeure pas moins que la parole a joué un rôle décisif à chaque étape de cette recherche, et qu'elle fournit par conséquent non « des explications de la peinture », selon les termes d'Éric de Chassey, mais « une couche supplémentaire, virtuelle », susceptible d'accompagner le spec-

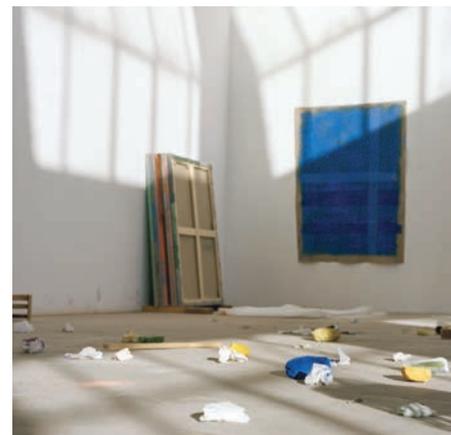
tateur des œuvres de l'artiste et d'enrichir sa perception. Tel est le sens du présent recueil. Réunissant d'une part carnets de notes d'atelier, d'autre part textes et entretiens dont la rédaction ou la publication s'échelonnent des années 70 à aujourd'hui, *Le Temps de peindre* jette sur la peinture de Monique Frydman un éclairage inédit par son ampleur, sa densité et sa profondeur.

«À lire ces textes, il paraît évident que le langage joue un rôle majeur dans l'élaboration matérielle des tableaux. En ce sens, le moment du verbe appartient bien au temps (et au faire) de la peinture. Dans la solitude parfois pesante de l'atelier, Frydman ne cesse de dialoguer avec quantité d'interlocuteurs – des écrivains et des poètes, et surtout des peintres: Greco, Bonnard, Masson, De Kooning, etc.

Elle note à propos d'un ensemble de toiles: "Travailler cette série en regard de Goya". Cette idée d'un enfantement de la peinture dans un tête-à-tête est fréquente. La couleur est au centre de ses échanges avec d'autres par-delà l'histoire. Nommer, définir, cerner la qualité d'un blanc, d'un vert, d'un rose s'avère comme un passage obligé.»
(Catherine Francblin, *Artpress*)

Le Temps de peindre

Monique Frydman



Présentations de **Éric de Chassey**
et **Georges Roque**

L'Atelier contemporain

Novembre 2019
16 × 20 cm
696 pages
126 illustrations
30 €

ISBN : 979-10-92444-90-2



PATRICE GIORDA

Conversation sacrée

Préface de Gérard Mordillat



Patrice Giorda n'est pas un historien de l'art, ni un critique, ni un touriste égaré dans une exposition, c'est un peintre qui parle d'égal à égal avec ceux dont il approche les œuvres : Piero della Francesca, Courbet, Picasso, Gauguin, Hopper, le Caravage, Léonard de Vinci, Goya, Velasquez... *Conversation sacrée* offre à voir la peinture par les yeux d'un artiste qui fait siennes toutes les œuvres de ceux qui l'ont précédé ; qui les fait nôtres. Patrice Giorda nous fait entrer dans l'atelier d'un peintre, pas dans un musée. Ceux qu'il convoque ne sont ni des spectres ni des fantômes mais des collègues, des amis, des frères avec qui on peut parler métier. Dans *Conversation sacrée* un peintre dialogue avec d'autres peintres et nous invite à partager leurs réflexions ; un peintre qui, justement, nous apprend à voir.

(Gérard Mordillat)

« Voir avec. Voir de la peinture avec un peintre. Os dans les os. Puisque le regard n'est pas qu'une affaire d'œil. Car c'est tout le corps qui résonne, s'émeut et s'arrête face à des toiles, comme aspiré en leur sein. Cet état de fascination, le peintre Patrice Giorda le partage avec nous à travers une série de notes, telle la visite d'un musée éclaté aux quatre coins de l'Europe. On parcourt à ses côtés des signes, des lumières, des gestes, en suivant le cheminement de ses yeux et de sa pensée. Ce par quoi il entre, ce qui le retient, le saisit. Mais aussi – surtout – ce que ça vient faire sonner à l'intérieur. Et la conversation sacrée qui s'entame alors est celle – multiple – de la compréhension de l'état de grâce dans lequel nous place parfois l'art. »

(Camille Bondon, *Critique d'art*)

D'eux, les personnages, ils ne faut attendre aucune parole. Ils sont clos sur eux-mêmes.

Ils mènent cette conversation sacrée qui nous les rend inaccessibles. C'est sur eux que Piero della Francesca a posé la couleur parce qu'elle est la chair de l'humanité, et ici, la chair de la peinture.

Conversation sacrée

Patrice Giorda



Préface de Gérard Mordillat

L'Atelier contemporain

Avril 2015
16 × 20 cm
176 pages
43 illustrations
20 €

ISBN : 979-10-92444-20-9



PHILIP GUSTON

Que peindre sinon l'énigme

Écrits, conférences et entretiens (1944-1980)

Édition de Clark Coolidge

Introductions de Clark Coolidge, Dore Ashton et Éric Suchère

Traduction d'Éric Suchère



Tout aussi fort, dans ma mémoire, que les vieux maîtres, est d'avoir vu un vieux camion frigorifique dans Manhattan sur lequel avait été peint un seau avec les veines du bois et tout le reste qui perdait des glaçons. Parfois, quand ma peinture devient trop artistique, je me dis « et si le vendeur de chaussures me demandait de peindre une chaussure sur sa vitrine » ? Tout à coup, tout s'éclaire. Je ne me sens plus responsable et peint directement ce qu'est la chose, avec les déformations nécessaires. Pour tourner la question d'une autre manière, je parlais un jour avec Harold [Rosenberg], lors d'un jury, et je lui disais : « J'aimerais peindre comme si je n'avais jamais peint ou comme si je n'avais jamais vu une peinture ». Bien sûr, c'est impossible. Mais Harold disait que c'était la définition de Mallarmé du vrai poète : le poète à l'Éden.

Ce livre qui comprend tous les textes, entretiens et conférences de Philip Guston est un outil indispensable pour saisir le climat pictural nord-américain des années 1950 à la fin des années 1970, et pour comprendre la pensée d'un artiste lettré et provocateur travaillant souvent à rebours de l'époque. Il permettra également de saisir comment s'articule le rapport entre art et politique pour Philip Guston, laissant imaginer les longues discussions qu'il devait avoir avec son grand ami l'écrivain Philip Roth.

« Énigme est un mot curieux apparemment dérivé du grec ancien, qui signifiait "parler sombrement". Ceux qui connaissent la trajectoire de l'œuvre de Guston reconnaîtront que, malgré les moments d'envolée lyrique, en particulier dans les délicates abstractions du début des années 50, il y avait un murmure constant d'obscurité. Ses changements de langage ne reflètent pas le simple enfant-terribilisme du rebelle ostentatoire mais un sentiment de tragédie parrainé par son observation aiguë des circonstances de sa vie. L'énigme était sa véritable muse. »

(Dore Ashton)

Que peindre sinon l'énigme

Philip Guston

Écrits, conférences et entretiens
1944-1980



Traduit de l'anglais
(États-Unis) par Éric Suchère

Édition de Clark Coolidge

Introductions de Dore Ashton,
Clark Coolidge et Éric Suchère

L'Atelier contemporain

Septembre 2023

16 × 20 cm

632 pages

184 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-107-5



SIMON HANTAÏ

Ce qui est arrivé par la peinture

Textes et Entretiens, 1953-2006

Édition établie et présentée par Jérôme Duwa



De Simon Hantaï (1922-2008), on ne retient habituellement que les peintures éclatantes nées à partir de 1960 du « pliage comme méthode » et son attitude, si hors du commun aujourd'hui, de repli silencieux à l'égard du monde de l'art et de son marché. Cela revient à occulter un peu vite que son œuvre s'élabore à Paris dès 1948 et qu'elle a été régulièrement accompagnée de déclarations et de prises de position parfois polémiques constituant dans leur ensemble un constant effort de saisie par la pensée de *ce qui est arrivé par la peinture*. Nourrie de sa fréquentation des peintres, poètes ou philosophes amis, des surréalistes amis puis ennemis, des œuvres passées et de celles toujours présentes

de Cézanne, de Pollock, de Matisse et aussi de Michaux, son interrogation stupéfaite de l'art nous est un guide précieux pour lire sa peinture. Ce recueil de textes et entretiens rares ou inédits de 1953 à 2006 permet de reconstituer les multiples fils de cette pensée qui s'élabore à même la matière picturale.

« Dans un livre d'entretiens, la voix a beau ne pas être littéralement audible, il n'en demeure pas moins qu'elle parvient à trouver par quelques voies mystérieuses son chemin jusqu'à l'oreille du lecteur. Ce dernier devine une personnalité, un ton, une attitude. Il est introduit, en catimini, dans une proximité avec celui qui parle. [...] Quel est ce personnage qui se distingue (car lire une parole écrite, c'est presque lire du théâtre)? Hantaï dit, avec une certaine passion contenue, puis il laisse faire, il se tait... Un peu à la manière d'Henri Michaux écrivain, qu'il admire. Tel est son grain de voix, pour le nommer avec Roland Barthes. C'est aussi son acte pictural car dans cette parole, dans cette dramaturgie, le processus créatif d'Hantaï se lit en filigrane, lui qui fut l'auteur de cette peinture au lyrisme contenu, gouvernée par un mélange de préméditation et d'abandon. »

(Yoann Van Parys, *Critique d'art*)

La peinture se dépouillait de toutes choses, pour mieux se jeter dans le tout. Voulant dire l'essentiel tend vers le silence ; a dissolu toute loi qui l'enchaînait pour accomplir la liberté ; geste, mouvement fixe, action rituelle en l'absence de rites, fixation du non-fixable, du changeant perpétuellement naissant (...)



Ce qui est arrivé par la peinture

Textes et Entretiens, 1953-2006

Simon Hantaï

Édition établie et présentée par Jérôme Duwa

Février 2022

16 × 20 cm

296 pages

137 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-062-7



OSKAR KOKOSCHKA

L'Œil immuable

Préface d'Aglaja Kempf

Traduction de Régis Quatresous

Mettre en forme une réalité, telle est la vocation de l'homme.

A cette pensée, Oskar Kokoschka sera, semble-t-il, resté fidèle sa vie durant, avec une conviction et une force de conviction inentamables. À travers l'expérience du front lors de la Grande Guerre, l'effondrement de son Autriche-Hongrie natale, les voyages, la saisie de ses toiles « dégénérées », l'exil, la Seconde Guerre mondiale, la naissance d'une gouvernance globale, la menace nucléaire : *l'Autrichien*, comme il se surnomme, qui fut surtout un Européen au sens fort et un témoin du siècle, n'a cessé d'affirmer le primat de la vision individuelle et spirituelle de l'artiste, chargé de donner forme à la figure humaine et à son monde.

Ces écrits sur l'art en témoignent. De sa première conférence de portraitiste sur la

conscience des visions, dans la Vienne des années dix, à son *Hommage à la Grèce* à la fin des années soixante, en passant par son œuvre de pédagogue dans son *École du regard* et sa célébration des sommets de l'esprit que furent pour lui l'art grec, les fresques de Pompéi, le baroque de Bohême, Rembrandt, Maulbertsch, Van Gogh, Munch ou encore Liebermann, le peintre ne se sera voulu ni plus ni moins que l'héritier et le continuateur d'une tradition qui est pour lui celle de l'humanité même, et en regard de laquelle tout l'art non figuratif ne serait qu'un tribut versé à notre aliénation à la technique, aux politiques totalitaires et à la pensée désincarnée. Ses analyses sont érudites, radicales ; elles se veulent une défense et illustration de la culture à l'heure de la crise de la culture.



« Certains passages contiennent des assertions virulentes contre ce que Kokoschka appelle la nouvelle religion, la technologisation et le règne des machines, qui amènent dans leur sillage une déshumanisation de la société. Cela se traduit pour lui en matière artistique par l'émergence puis la consolidation de l'art abstrait, qu'il rejette fermement dès la fin de la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs textes s'attardent sur cette dialectique et fustigent la logique de l'évacuation de l'humain, au cœur de tant de préoccupations sociales et politiques actuelles. Son *École du Regard*, la *Schule des Sehens*, apparaît dès lors comme un point d'orgue expressif de ces idées. Avec sa verve communicative, il y prêche sans relâche un retour à l'homme et à son individualité, à l'attention et à la reconnaissance de la subjectivité, à l'apprentissage du regard. »

(Aglaja Kempf)

L'Œil immuable

Oskar Kokoschka



Préface d'Aglaja Kempf
Traduction de Régis Quatresous

L'Atelier contemporain

Avril 2021
16 × 20 cm
456 pages
67 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-028-3



KÄTHE KOLLWITZ

Mais il faut pourtant que je travaille

Journal – Articles – Souvenirs

Traduction de Sylvie Pertoci

Préface de Marie Gispert

Introduction de Jutta Bohnke

Recueillant pour la première fois en France l'ensemble des écrits de Käthe Kollwitz de 1908 à 1944, cet ouvrage associe effet de révélation et souci d'exhaustivité. Bien souvent résumée à ses puissants engagements politiques, l'artiste y apparaît dans toute la densité de son existence individuelle ; et l'on comprend dès lors que ses choix militants, face aux questions de son époque, ne méritent pas moins d'être appréciés à l'aune de ses doutes intimes, des angoisses liées à son travail et du souci de son entourage.

Mise en perspective dans la préface de Marie Gispert, augmentée d'un vaste cahier iconographique retraçant l'évolution du travail



de Kollwitz, ainsi que d'une centaine de documents photographiques totalement inédits en France, la présente édition constituera l'ouvrage de référence pour tous ceux qui souhaitent approcher l'œuvre de cette grande figure artistique.

La nuit dernière, j'ai rêvé que nous étions
dans la rue.

La nuit était tombée d'un coup,
je n'y voyais plus rien.

Karl m'a pris alors par la main
et m'a guidée.

Un peu après, il m'a dit que j'allais
certainement devenir aveugle.

Je me souviens que je lui répétais
tout le temps :

« Mais il faut pourtant que je travaille. »

«*Les graines de semence ne doivent pas être moulues.*»

Très tôt, elle fait de cette citation de Goethe sa devise.

Mais il faut lire la suite du brevet d'apprentissage de Wilhelm Meister pour trouver ce qu'on peut tenir pour une autre devise de Käthe Kollwitz: "l'enseignement de l'artiste authentique ouvre l'esprit, car là où les mots font défaut, l'action parle". En effet, la sculptrice et dessinatrice pourrait tout à fait incarner "l'artiste authentique", elle qui confie dans ses souvenirs que "si [elle a] été amenée à représenter la vie des gens du peuple, c'est, au début, très peu par pitié ou par empathie, mais tout simplement parce que, pour [elle], c'était beau".»

(Adrien Cauchie, *En attendant Nadeau*)

Mais il faut pourtant que je travaille

Journal – Articles – Souvenirs

Käthe Kollwitz



Traduction de Sylvie Pertoci
Préface de Marie Gispert
Introduction de Jutta Bohnke

L'Atelier contemporain

Septembre 2019

21 × 25 cm

520 pages

143 illustrations

35 €

ISBN : 979-10-92444-84-1



KÄTHE KOLLWITZ

Journal, 1908-1943

Traduit de l'allemand par Micheline et Sylvie Doizelet

Présentation de Sylvie Doizelet



En septembre 1908, Käthe Kollwitz commence son *Journal*. Dès les premières pages, le ton est donné : Käthe note la plainte d'une patiente de Karl, son époux, dont le mari chômeur se trouve réduit à jouer de l'orgue de Barbarie – le symbole même de la misère. L'année suivante, la revue satirique *Simplicissimus* lui passe commande de six dessins : chacun d'eux aura pour sujet la pauvreté et la détresse sociale. Ces thèmes détermineront toute son œuvre. Et ce *Journal* est bien à l'image de son œuvre plastique.

9 décembre 1914.

Mon enfant ! Sur ton monument je veux
que ta statue soit au-dessus de celles des parents.
Tu dois être allongé, les mains répondant à l'appel
au sacrifice : "Me voici." Les yeux, peut-être,
grands ouverts, pour que tu voies le ciel bleu
au-dessus de toi, et les nuages et les oiseaux.

La bouche souriante.

Et sur la poitrine l'œillet que je t'ai donné.

En 1914, la mort de son fils Peter devient le centre de gravité de son œuvre : « Cette nuit j'ai eu l'idée d'un monument pour Peter. » Pendant plus de dix-sept ans, cette « idée » sera la ligne directrice de son travail, longue et active méditation qui trouve son aboutissement dans *Les Parents*, deux statues qui seront placées, sous son regard, dans le cimetière allemand de Roggevelde, en Belgique flamande, fin juillet 1932. Cet hommage à son fils disparu s'accompagne d'une réflexion sur l'absurdité de la guerre qui lui vaut, de son vivant, d'être classée comme « pacifiste ». Avec l'arrivée des nazis au pouvoir en 1933, elle perd son poste d'enseignante, son atelier, et le droit d'exposer. Ce *Journal* est non seulement le portrait d'une artiste, un recueil de réflexions sur sa création, un témoignage formidable de ce que peut être en art l'engagement, mais aussi un tableau terrible et dramatique de l'histoire de l'Allemagne du début de la première à la fin de la seconde guerre mondiale.

Journal, 1908-1943

Käthe Kollwitz



Présentation de Sylvie Doizelet

L'Atelier contemporain

Mars 2018

16 × 20 cm

312 pages

64 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-53-7



EUGÈNE LEROY

Toucher la peinture comme la peinture vous touche

Préface d'Éric Darragon

Photographies de Benjamin Katz

*J'emploie le mot « toucher » par rapport
aux notions de « dedans » et de « dehors »
et dans le sens où l'emploie Molière.*

*Je voudrais toucher la peinture
comme la peinture vous touche.*

« La toucher », je le dis comme on aime une femme.

*«Au milieu d'anecdotes et de récits
autobiographiques, de déclarations
drôles et provocantes, de cheminements
contournés de la pensée, Leroy affirme
son refus des concepts classiques de style,
de forme, de sujet, récusant la culture
dominante de son époque et ancrant son
travail dans l'histoire.»*

(Marc Lenot, Lunettes Rouges – Le Monde)



On ne peut parler de Leroy sans avoir à l'esprit les indications qu'il délivre dans un savant désordre, un ordre rebelle à tout programme et qui ne vaut que pour lui. Des déclarations souvent provocantes, non dénuées d'espièglerie, d'une humilité à la Rouault où s'exprime parfois par bouffées une émotion profonde liée au souvenir de personnes qui lui furent chères ou à l'urgence de ce qu'il ne peut exprimer. Leroy, quand il renonce à des développements où parfois il se perd tant ils éveillent contradiction et révolte, sait voir et faire voir avec intensité parce qu'il sait recevoir et donner. Il nous

invite surtout, sans les contredire pour autant, à donner un sens plus précis à des termes qui viennent spontanément pour évoquer ses toiles, l'épaisseur, la lourdeur, l'accumulation – il préfère nous parler d'une « respiration lumineuse ». Sa peinture serait donc cette langue de la réalité intérieure que l'on entend sans pouvoir la traduire, que l'on ressent sans pouvoir la définir, que l'on voit sans pouvoir la décrire.

Toucher la peinture comme la peinture vous touche

Eugène Leroy



Préface d'Éric Darragon
Photographies de Benjamin Katz

L'Atelier contemporain

Mars 2022

16 × 20 cm

208 pages

18 illustrations

20 €

ISBN: 978-2-85035-068-9



JÉRÉMY LIRON

Autoportrait en visiteur

Préface de Pierre Bergounioux

Jérémy Liron est voué à faire continuellement réflexion à ce qu'il fait, à ne pas pouvoir ne pas agiter des questions importantes, agitantes. À quoi sommes-nous effectivement affrontés? Quel mystère énorme, effrayant, fait donc face à la pensée? Il appartient aux artistes de voir et puis de nous montrer. Le monde n'est pas ce que nous voyions, croyions, mais autre chose que l'artiste a vocation à tirer de l'ombre où elle se tenait pour la faire exister pleinement, c'est-à-dire deux fois, par soi mais pour nous, aussi, puisque nous sommes là.

(Pierre Bergounioux)

«Ses notes d'atelier, mêlées aux brefs textes critiques consacrés à d'autres artistes, n'éclairent pas seulement sa propre œuvre, qui présente, de façon très frontale, des paysages architecturaux contemporains; elles s'efforcent de rendre compte de la présence au monde du peintre dans sa singularité. "La figuration, en tant que telle, n'est pas un enjeu." Face à la prolifération d'images de plus en plus médiocres, l'effort du peintre vise à ranimer l'aura de l'objet – celui-ci fût-il l'image photographique à l'origine de son travail – afin de restituer au visible sa capacité de susciter le désir. Cette ambition, ce regard au risque du réel, sont la chance de la peinture.»

(Laurent Perez, Artpress)

Écrire aide à penser.

Ces textes sont presque toujours le résultat d'un besoin impérieux de noter à la hâte ce qui passe en tête, au retour d'une exposition, ce qui anime la carcasse après avoir refermé un livre, ou à l'atelier, confronté au travail de peindre.

Ces notes sur des expositions ou des lectures répondent d'un même mouvement, d'une semblable nécessité: écrire depuis le dedans de la sensation, pour que la langue s'accorde à son sujet, dans une forme d'empathie. Et puis il y a celles écrites dans l'atelier, émanant du travail, formulant les questions qui le traversent.

Notées à soi pour quoi faire, sinon tenter de démêler ce qui se passe, comprendre le mouvement général, ce qui se trouve mis en jeu derrière une série de choix plastiques.

Autoportrait en visiteur

Jérémy Liron



Préface de Pierre Bergounioux

L'Atelier contemporain

Avril 2015
16 × 20 cm
192 pages
20 €

ISBN: 979-1-092444-18-6



MARKUS LÜPERTZ

Narcisse et Écho

Préface d'Éric Darragon

Traduction de Régis Quatresous

On connaissait Markus Lüpertz comme peintre et comme sculpteur ; on le découvrira ici poète, orateur, essayiste. Aussi ancienne que sa pratique de la peinture, fruit de la même exigence portée avec la même vigueur, son œuvre d'écrivain réclame d'être lue à part – quoique l'écrivain en question s'affirme peintre corps et âme.

Cette apparence de paradoxe, entre autres « affirmations », le lecteur pourra l'approfondir au fil de cette sélection de textes écrits sur près de soixante ans, dans lesquels Lüpertz, en adepte du mystère, s'avance tour à tour sous le masque d'Orphée, du « rejeton de philosophe » et du peintre franc-tireur, faisant valoir avec une constance implacable sa vérité. Comme il le dit lui-même :

faites-vous à moi, il n'y a pas d'autre moyen / il n'y pas de remède contre moi / je suis comme la pluie / je fais qu'en vous les fleurs fleurissent / que la terre respire, que le monde en vous vous paraisse supportable.

«Peintre néoexpressionniste, sculpteur et poète, pianiste de jazz à ses heures, Lüpertz (né en Bohême en 1941) n'est guère connu en France. En Allemagne, c'est le "prince des peintres". Cela ne va pas sans autant d'excentricité que de panache. Mais au-delà des provocations faciles, il y a chez lui la volonté de raviver l'alliance évoquée par Aristote entre peinture et poésie, de peindre la poésie et d'écrire la peinture, sans que l'un soit le commentaire de l'autre.»

(Pierre Deshusses, *Le Monde*)

Une affirmation est un fait indémontré

J'aime l'espace libre dans lequel une affirmation s'oppose à une affirmation

L'espace libre où l'indémontré est la règle et d'où la vérité et l'humanité sont proscrites

L'univers de l'affirmation et la planète Poésie

Le plus grand ennemi de cet espace de cet espace libre est la vérité

Le mystère de la vérité libre a été aboli proscrit pour élitisme

et interdit dans toutes les questions et les affaires concrètes

L'époque exige la preuve et second mal : veut pouvoir prouver qu'elle a raison

On nous demande de prouver l'affirmation « Je t'aime » pour donner raison à l'être aimé

Or l'amour cesse avec la preuve

Narcisse et Écho

Markus Lüpertz



Discours, essais et poèmes
Traduction de Régis Quatresous
Préface d'Éric Darragon

L'Atelier contemporain

Juin 2020

16 × 20 cm

608 pages

22 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-009-2



BERNARD MONINOT

Prendre le temps de vitesse

Préface de Renaud Ego



Par ces mots écrits au seuil de sa vie artistique, Bernard Moninot affirme une position et une orientation manifestes : il revendique l'héritage des « modernes » mais justifie sa filiation par une perspective critique, conscient que poursuivre l'élan de cette histoire suppose d'en réinventer l'idée et les territoires, c'est-à-dire tout autant le rêve et l'énergie.

Comme le montrent les textes réunis ici, ses premiers mots vont être l'impulsion d'une onde animant sa trajectoire de bout en bout, la plaçant sous le signe d'une recherche nourrie de spéculations techniques et scientifiques comme l'étaient à la Renaissance les œuvres d'Uccello, de Vinci, de Dürer, ou plus tard celle de Marcel Duchamp.

La modernité est un concept en perpétuel devenir, cherchant indéfiniment à se redéfinir.

Née sous le signe d'un questionnement du visible, dans son acception classique et sa traduction figurative, son œuvre s'en est éloignée pour remonter vers ce qui est la source du visible : la lumière. Avec elle le temps paraît, sensible dans le mouvement des ombres qui portent, ici, la présence de cette matière lointaine et insaisissable. Dès lors, Bernard Moninot s'attache aux plus imperceptibles phénomènes conducteurs d'images mouvantes, voire aux plus invisibles d'entre eux comme les ondes ou le vent. Son attention aux images perdure, mais elle se déplace vers les forces qui les forment et tente même de capter ce qui n'a pas d'image visuelle, tel le son ou le silence.

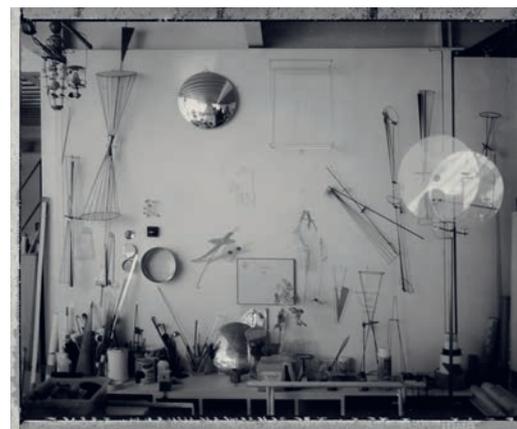
Par-delà les aspects biographiques éclairant son travail, les textes de Moninot réfléchissent son regard dans l'écho que les mots lui retournent, par les concepts qu'ils véhiculent comme par leur matière sonore. Entre « l'ambiguïté de leur signification » et « leur pouvoir d'évocation », ils reconduisent « ce jeu d'ambiguïté entre peinture et réalité » qui le passionne.

Pour avoir essayé de s'approcher si souvent de ce que l'image manque, Moninot sait pareillement ce que les mots ne captent pas toujours mieux. De ce défaut naît l'énergie d'une parole en quête d'une transparence difficile, sinon impossible, mais qui n'en répond pas moins à son propre appel.

(Renaud Ego)

Prendre le temps de vitesse

Bernard Moninot



Édition établie et préfacée par Renaud Ego

L'Atelier contemporain

Juillet 2021

16 × 20 cm

304 pages

68 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-046-7



FARHAD OSTOVANI

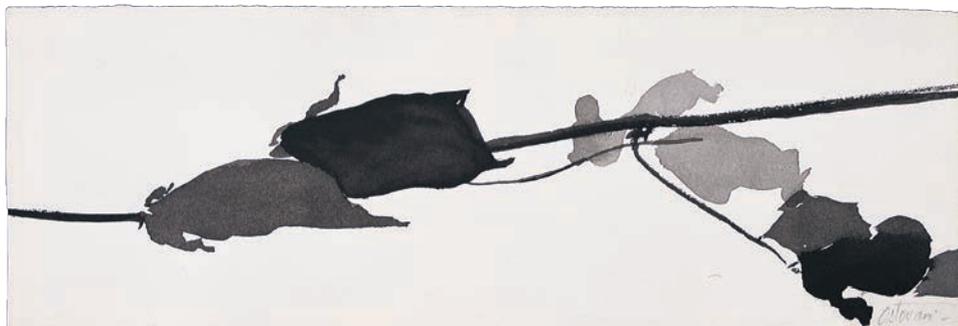
Le Jardin d'Alioff

Préface de Jérôme Thélot

Voici un livre tout à fait organique, dont la structure est soigneusement composée par un peintre aussi soucieux d'équilibre dans son écriture qu'il l'est dans ses peintures. Il forme un témoignage à la fois intime au destin particulier de son auteur et typique des conditions subies par tous les Iraniens déracinés, souvent errants, qui ont comme lui émigré en Occident. Mais

la succession de ces textes ne configure pas seulement l'itinéraire d'une perte et d'une nostalgie quotidiennement souffertes, elle donne aussi à ressaisir la patience d'une recherche orientée, la persévérance d'un travail de connaissance de soi selon la double exigence d'une vocation d'artiste et d'une situation d'exil.

(Jérôme Thélot)

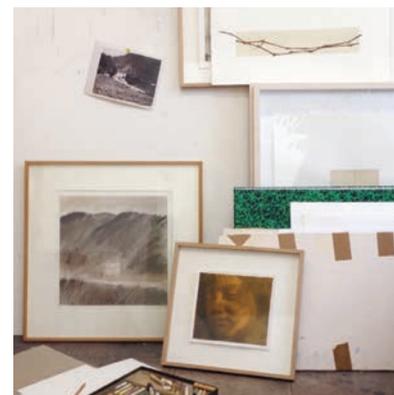


Quand j'ai commencé à écrire, je n'avais pas du tout l'intention de rédiger un livre de souvenirs. Je projetais d'écrire un livre de recettes de cuisine de l'Iran du nord : les plats que ma grand-mère faisait, ceux que j'ai aimés au temps de mon enfance et dont je voulais me souvenir. [...] Entre-temps, la cuisine de l'Iran du nord est devenue un sujet à la mode dans le monde de l'édition, avec un grand nombre de publications qui l'abordent. Et l'UNESCO a souhaité ajouter, en 2015, le nom de Rasht, la capitale du Gilán, l'une des provinces de l'Iran du nord, à sa liste des quarante-sept villes les plus « créatives » du monde en matière de gastronomie. Je peux toujours me reconforter en me disant que j'ai précédé cette mode ! Quoi qu'il en soit, l'idée de préserver les recettes des plats de mon enfance a perdu de son urgence.

Le présent livre réunit des textes et des esquisses sur des sujets qui ont hanté ma mémoire, certains depuis presque un demi-siècle.

Le Jardin d'Alioff

Farhad Ostovani



Préface de Jérôme Thélot

L'Atelier contemporain

Septembre 2018

16 × 20 cm

192 pages

41 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-67-4



GEORGES ROUAULT

Soliloques d'un peintre

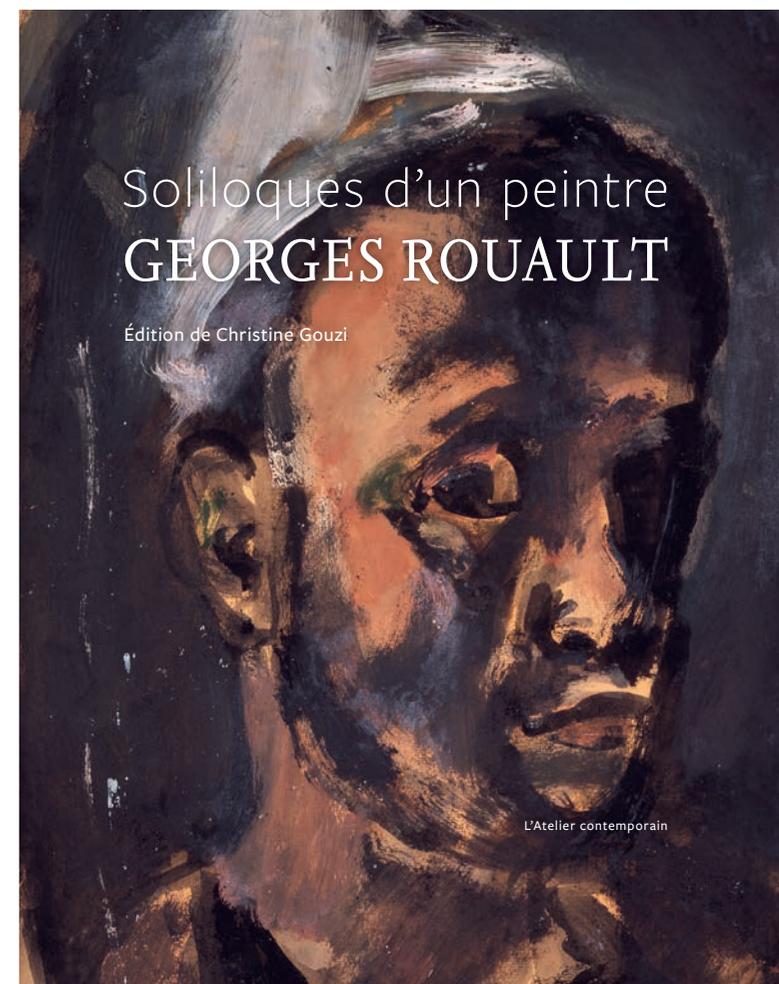
Édition de Christine Gouzi



Peintre, graveur, créateur de modèles pour la céramique, la tapisserie et le vitrail, Georges Rouault (1871-1958) fut aussi auteur inlassable. Une partie de ses textes ont été publiés de son vivant : *Souvenirs intimes* en 1926-1927, qui ressuscitaient les années passées dans l'atelier de son maître Gustave Moreau ; ou encore *Cirque de l'Étoile* filante paru en 1938 aux éditions Ambroise Vollard. Cependant, une grande partie de ses écrits, achevés ou inachevés, étaient demeurés inédits. Ce recueil rassemble ainsi la majorité de sa production des années 1890 aux années 1950. Ses textes autobiographiques, théoriques et poétiques ont fait pour certains l'objet de transcriptions à partir de ses manuscrits. Abondamment illustrés, ils sont précédés d'introductions et augmentés d'un appareil critique qui permet de les remettre dans leur contexte. Peintre-écrivain engagé et polémiste, Rouault compose un tableau littéraire de l'actualité artistique parfois onirique, souvent humoristique et toujours percutant.

Poème d'Ariel

Terre d'ombre, peintre maudit des catacombes, savait-on jamais quand il riait
Tout jeune aurait-on pas déjà pu croire à quelque sanglot quand il se disait enrhumé.
Mais en vieillissant, et même en ces temps anciens, il ne craignait pas la bagarre
Tout enfant, bien que même rossé aux premières lueurs du jour
il aimait à regarder vers la zone rouge, prenant vacances singulières de purotin
pas bien loin des fortifs
Passait la roulotte revenue de frais avec ses volets verts
le temps moins maussade
soufflant en ses mains froides
rêvant à plus d'amour
devant les paysages les plus maussades
chantait-il pas Mâtines à Ténèbres



Octobre 2022

16 × 20 cm

1104 pages

285 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-085-6



CAMILLE SAINT-JACQUES

Comme un commun

Préface d'Emmanuel Pernoud

Les carnets de notes de Camille Saint-Jacques explorent les différentes dimensions, esthétique, éthique, politique, d'une manière de penser l'art en tant que commun. Emmanuel Pernoud résume ainsi leur visée : « Être peintre, ce n'est rien. C'est peindre qui compte – le verbe à la place du sujet. Peindre est à la portée de tout le monde, entre autres des peintres. Telle est la basse obstinée de ces textes et leur sourde indignation contre un monde de l'art qui ferait de la peinture un accès réservé. C'est le côté "Nuit du 4 août" de ces libres réflexions : "l'art vous appartient". » En peignant, en écrivant, il s'agit de renouer avec la part de nuit qu'on porte en soi, qui est en même temps la chose la plus singulière, la plus étrange, et la plus commune. Il ne faut pas craindre la « pensée sauvage, instantanée et sans lien avec la linéarité dialectique, plus proche du rêve hagard où se télescopent les images dans un jaillissement fécond ».



Comme un commun

Camille Saint-Jacques



Préface d'
Emmanuel Pernoud
Photographies de
François Raison

L'Atelier contemporain

*Je peins sans m'en rendre compte. Ce midi, je me suis demandé ce que j'avais fait ce matin.
En réfléchissant, je me suis aperçu que j'avais peint les petites boules à la surface de cette peinture.
Enfin, « peindre » est beaucoup dire. Je les avais faites sans trop y penser, en écoutant la radio,
en répondant au téléphone, en cuisinant, en faisant un peu de ménage...
De toute évidence, j'avais la tête ailleurs au point qu'au moment de passer à table je ne me souvenais
plus d'une de ces activités, la plus naturelle et la plus routinière aussi. Mais, c'est ainsi que la peinture
doit être : fondue avec le reste de la vie, irréfléchie, diluée dans tout ce qui ne relève pas du travail
ou de ce qu'on accomplit par obligation ou intérêt,
dans cette part de liberté qu'il s'agit de défendre.*

Janvier 2023
16 × 20 cm
240 pages
83 illustrations
25 €
ISBN : 978-2-85035-092-4



CAMILLE SAINT-JACQUES

Talus et fossés

Préface d'Yves Michaud



Dans ces notes limpides tenues au rythme d'un journal, le peintre Camille Saint-Jacques ne tire ni plan ni conclusion ; ni à lui-même, ni à l'art, il n'assigne programme ni fin. Semblant reprendre sa respiration dans le mouvement réflexif, il met en ordre les pensées qui le visitent au cours de son travail et cultive par

*Il faut peindre en pratiquant l'oubli
jusqu'à oublier la peinture même,
ne jamais lui accorder d'importance vaniteuse
et narcissique, se dire chaque jour :
Anything goes.
L'expérience véritable
c'est de n'avoir aucun métier.*

là même l'abandon nécessaire pour entreprendre le prochain tableau. En équilibre entre la clarté de l'analyse et l'équivoque poétique, entre le trouble de l'introspection et l'observation théorique, c'est à l'école de l'ignorance que l'artiste se met ici, afin de préserver aussi lucidement que possible la part de mystère qu'il éprouve dans l'acte de peindre, et de conserver à sa ligne « *l'évidence même d'un solstice ou d'un équinoxe, aussi nette et erratique à la fois qu'un partage de midi.* »

« Surtout ne pas fermer le jeu à coup d'idées, de concepts, de projets et d'intentions. Il s'agit de se mettre en situation de se laisser surprendre : par le geste d'avant, par le choix d'une couleur, par la réaction du support, par un souvenir au bord de l'oubli. La disponibilité, l'ouverture du peintre, c'est la peinture même. (...) Se laisser mouvoir-émouvoir en étant conscient que rien ne vient jamais de soi seul mais de toute une humanité, un passé, qui sont là sans y être. »

(Yves Michaud)

Talus et Fossés

Camille Saint-Jacques



Préface d'Yves Michaud

L'Atelier contemporain

Octobre 2019
16 × 20 cm
248 pages
93 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-99-5



PIERRE TAL COAT

L'Immobilité battante

Entretiens avec Jean-Pascal Léger
Photographies de Michel Dieuzaide

En 1977, Jean-Pascal Léger est allé enregistrer Pierre Tal Coat dans son atelier de Dormont, non loin de la vallée de la Seine et de Giverny. Tal Coat a souvent évoqué la nécessaire solitude du peintre entouré du monde de ses tableaux — la peinture, à ce degré d'engagement extrême, implique une liberté farouche. Il se montra pourtant accueillant. Il dialogua joyeusement avec le souci de faire comprendre sa démarche. Porté par l'expérience de presque soixante années de peinture, l'artiste atteignait vite une profonde concentration dans sa parole. Il puisait son énergie, sa cadence, ses silences et sa sauvagerie autant dans l'évocation de ses marches dans la campagne ou des lumières de l'Océan que dans la rencontre des hommes et de la peinture.



P.T.C. : *Il faudrait d'abord fermer un œil, ne pas bouger la tête, rester immobile – et encore, ce sont les choses qui bougent. Il n'y a pas d'espace perspectif. C'est une grandiose création... qui ne m'intéresse pas du tout. Ou bien il y a les perspectives simultanées de certains peintres du quattrocento où il y a multiplicité de points de perspective, mentale, je trouve que c'est très beau mais cela ne m'intéresse pas. Le tour de force ne m'intéresse pas.*

J-P.L. : Cette matière ne vous intéresse pas en tant que recherche de matière.

P.T.C. : *Pas du tout. C'est le contraire. Elle est à son optimum quand elle n'est plus là, quand elle bouge. Si elle est là, c'est insupportable, la matière. Ce serait insupportable avec la peinture usuelle.*

J-P.L. : Insupportable parce que vous voulez dire que ce serait esthétique ?

P.T.C. : *Même pas. Parce que ce serait inerte. Ce ne serait pas suspendu, ce serait mort. Ce seraient des ramasse-poussière. Des panoplies ou tout ce qu'on veut...*

L'Immobilité battante

Pierre Tal Coat



Entretiens avec
Jean-Pascal Léger
Photographies de
Michel Dieuzaide

L'Atelier contemporain

Juin 2017
16 × 20 cm
120 pages
25 illustrations
20 €

ISBN : 979-10-92444-56-8



GÉRARD TITUS-CARMEL

Au Vif de la peinture, à l'ombre des mots

Préface de Roland Recht

Les écrits de Gérard Titus-Carmel ici réunis s'étendent sur 45 années durant lesquelles il s'est simultanément livré à une intense activité de peintre et de graveur. Sans doute ne pense-t-il pas à l'écrivain lorsqu'il peint, mais ses écrits, eux, témoignent d'un objectif constant : comprendre, non pas dans l'expérience quotidienne du geste mais à l'aide des mots que ce geste suscite, de quoi la peinture et la gravure sont faites. Revenir chaque jour devant la « *hautaine inaccessibilité de la peinture* », pour tenter néanmoins de l'interroger, et chercher aussi à saisir ce qui, en elle, ne satisfait pas absolument. Dans l'acte de peinture, une part de la chose qui

sert de modèle, se dérobe, d'où naîtrait le désir de la saisir avec d'autres moyens. Mais ces moyens eux-mêmes qui sont les mots de la langue, ouvrent à leur tour sur de nouveaux mondes, lesquels demandent, exigent impérativement que l'auteur s'y attarde. Et il est clair, en lisant Gérard Titus-Carmel, qu'il y a chez lui une jouissance de l'écrit aussi intense et aussi vitale que celle qui accompagne son travail de peintre. (...) Il s'intéresse autant à ce que le tableau donne à voir, qu'à ce qu'il recouvre. Il n'y a plus que les mots pour remémorer tout ce qui est à présent rendu invisible.

(Roland Recht)

Quand je peins, je suis tout entier tourné vers la peinture et à la forme que prend, dans son langage, son aventure, même si l'autre (l'auteur, l'homme aux mains propres) en surveille le déroulement depuis la rive d'en-face. Je ne suis donc pas « le peintre-qui-écrit », pas plus que je suis devenu « le poète-qui-peint-aussi ». Un être double, peut-être, un duo complice en un seul corps – une présence, disons, mais qui conforte son soupçon d'exister dans la connivence de deux voix distinctes, pratiquées de conserve, chacune en « retour d'écho » de l'autre. Mais pas de pont ; seule une langue secrète les relie, que je suis condamné à entendre et à manœuvrer seul, et qui franchit le fort courant qui les sépare, mouillant différemment leur berge.

« Les textes (entretiens, notes, courts essais...) se succèdent chronologiquement de 1975 à 2015: on est dans le temps long, ce qui permet de saisir à la fois la cohérence d'une démarche et les « brisures » qui la traversent. Gérard Titus-Carmel ne se revendique d'aucun mouvement, école ou avant-garde, et les peintres qu'il évoque comme des « frères perdus et ô combien proches » sont des créateurs à part: Degas, De Chirico, Giacometti, Morandi, Van Gogh, Chardin, Grünewald, de Champaigne, Munch... »
(Antoine Emaz, CCP)

Au Vif de la peinture, à l'ombre des mots

Gérard Titus-Carmel



Préface de Roland Recht

L'Atelier contemporain

Août 2016
16 × 20 cm
744 pages
30 €

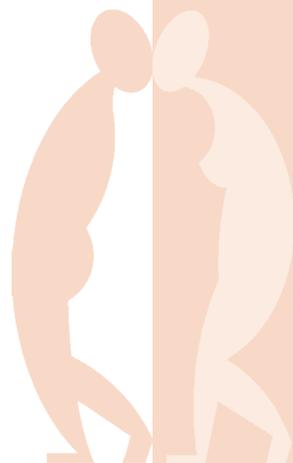
ISBN : 979-10-92444-44-5



COLLECTION



*Compagnonnage, dialogue, influence réciproque,
affinité ou sympathie: il n'est pas rare qu'un écrivain et
un artiste empruntent des voies convergentes,
qui s'interceptent pour mieux se poursuivre.
En rapprochant deux œuvres et deux individus
au travers d'entretiens, d'essais ou de correspondances,
chaque titre de la collection «&» révèle les liens féconds
qui attachent des modes d'expression artistique
tantôt parents et tantôt dissemblables.*



ALICE BAXTER & FRÉDÉRIC BENRATH

Ces petits tas d'ombre et de lumière

Correspondance croisée choisie 1969-2007

Préface de Christopher Lucken

Postface d'Anne de Staël



L'été 1969, au fin fond de la sauvage côte normande de la Hague, le peintre Frédéric Benrath (1930-2007) fait la connaissance de Michèle Le Roux, alors jeune étudiante en arts et lettres. De cette improbable rencontre naîtra et s'accom-

plira au fil des années un long et intense échange passionnel autour de la création littéraire et artistique, qui amènera le peintre à se poser des questions fondamentales sur son œuvre, et l'étudiante à se construire en tant qu'écrivain d'art, sous le nom d'Alice Baxter. Avec ce choix des lettres les plus à vif, voici le cœur vibrant de cette correspondance liée à un parcours de vie sur près de quarante ans, de leur rencontre à la mort du peintre.

De cette correspondance longtemps tenue secrète, Alice Baxter rappelle combien la lettre est témoignage, combien Frédéric Benrath fit de leurs conversations épistolaires ce *Journal* essentiel où il confiait ses doutes, ses enthousiasmes, son cheminement artistique douloureux comme sa mélancolie existentielle. Frédéric Benrath a trouvé en Alice Baxter la destinataire privilégiée de ses interrogations sur son œuvre, son aimant inconditionnel.

Alice Baxter & Frédéric Benrath

Ces petits tas d'ombre et de lumière

Correspondance croisée choisie 1969-2007

Préface de Christopher Lucken / Postface d'Anne de Staël



eccc / L'Atelier contemporain

Novembre 2022

16 × 20 cm

528 pages

40 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-076-4



JOHN BERGER & YVES BERGER

À ton tour

Traduit de l'anglais par Katya Berger Andreadakis



Cela part d'une enveloppe qui pèse plus que de coutume dans la paume de la main. C'est le père, écrivain, qui envoie à son fils peintre quelques reproductions de tableaux, assorties de lignes elliptiques : un clin d'œil, un salut, une pensée aimante. Et voici, le fils répond. Par une image, lui aussi, puis une question, une intuition. Le dialogue s'engage. Les lettres se font plus longues et réflexives, plus intimes. Au fil de l'exposé des émotions individuelles et des souvenirs communs, père et fils, d'égal à égal, questionnent une expérience partagée : la peinture, celle que l'on regarde et celle que l'on fait.

À ton tour recueille la correspondance échangée en 2015 et 2016 par John Berger, qui n'était pas moins peintre et critique d'art qu'écrivain, et son fils Yves Berger, lui-même artiste, au sujet de la peinture.



«Watteau, Soutine, Käthe Kollwitz, Poussin, Morandi, Zurbaran, Cy Twombly ou le peintre britannique William Coldstream: au début, les images sont des prétextes [...], des signes de connivence entre père et fils. Mais, au fil du temps, les textes qui les accompagnent s'allongent, deviennent plus profonds et plus réflexifs. Les mots finissent par dessiner eux aussi. Des portraits des peintres morts ou de ceux qui nous parlent. Yves évoque ainsi John à travers Goya: Je t'ai toujours entendu t'adresser aux grands maîtres, aux penseurs, aux écrivains, à ceux que tu admires et qui t'inspirent de la reconnaissance, comme à des camarades se tenant juste là à côté de nous. Leur absence physique – la plupart étant morts depuis longtemps – ne change strictement rien. Ce qui a disparu est insignifiant en comparaison avec leur présence constante. Une présence fondée moins sur les œuvres qu'ils ont laissées que sur l'élan de leur quête. La quantité des ramifications qui rattachent une vie à d'autres est infinie. [...] John Berger nous prend par le bras et nous embarque vers ce qu'il nomme une "frontière". Un lieu où plus on observe, plus on doute de ce que l'on a devant les yeux. Il a d'ailleurs cette formule: "Les philosophes cherchent des réponses, les artistes cherchent à faire face au doute."»

(Florence Noiville, *Le Monde*)

John & Yves Berger
À ton tour

Traduit de l'anglais par
Katya Berger Andreadakis



L'Atelier contemporain

Février 2019

16 × 20 cm

104 pages

54 illustrations

20 €

ISBN: 979-10-92444-73-5



GEORGE BESSON & HENRI MATISSE

De face, de profil, de dos

Édition de Chantal Duverget



Entre George Besson, jeune Jurassien autodidacte, éditeur, critique d'art, et Henri Matisse, va s'établir, de 1913 à 1953, une relation de confiance qui se traduira par un échange d'environ deux cents lettres.

La très grande majorité de cette correspondance est inédite et constitue certainement le dernier ensemble important de lettres du peintre : on y découvre un artiste attentif aux regards et aux discours que l'on peut tenir sur son œuvre, soucieux de son image sociale, mais surtout fortement engagé intellectuellement dans les sujets qui sont au cœur

de ses recherches : le dessin, la couleur – brouillons d'articles, réponses à des critiques d'art, corrections de textes sont ici présentés pour la première fois.

Mon Cher Ami,

Je me suis bien mal exprimé si vous pouvez croire que je veux enlever à un critique le droit d'exprimer son opinion personnelle sur mes dessins.

[...] Les soirées sont longues et j'ai cru bien faire, ayant du temps, de ne pas laisser écrire une préface fantaisiste. Mais je reconnais avoir eu parfaitement tort et je m'engage à reprendre l'habitude de toute ma vie qui a été de ne pas répondre aux critiques. Du reste je n'ai plus l'Argus de la Presse depuis 20 ans. Je vous assure que je regrette bien sincèrement tout ceci.

L'artiste n'a pas à ouvrir le bec pour se faire mieux comprendre car s'il y a des yeux qui ne voient pas, il y a des oreilles qui entendent et ne comprennent pas et puis la parole n'est pas notre moyen. Je ne recommencerai plus. [...]

PS : Il y a tant de choses que je voudrais comprendre, et surtout moi-même.

Après un demi-siècle de dur travail et de réflexion, le mur est toujours là. La nature, ou plutôt ma Nature, reste mystérieuse.

Cependant je crois avoir mis un peu d'ordre dans mon chaos, en gardant vive la petite lumière qui me guide et répond encore énergiquement aux SOS assez fréquents.

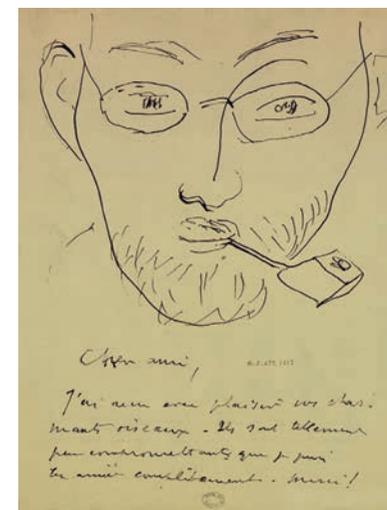
Je ne suis pas intelligent.

Henri Matisse, déc. 38

George Besson & Henri Matisse

De face, de profil, de dos

Édition de Chantal Duverget



L'Atelier contemporain

Février 2018

16 x 20 cm

296 pages

31 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-61-2



BERNARD BLATTER & FARHAD OSTOVANI

Ce que dit le silence

Préface de Pierre-Alain Tâche

C'est en 1994, dans une galerie parisienne où il expose une série d'œuvres figurant, au loin, des montagnes, que le peintre d'origine iranienne Farhad Ostovani fait la connaissance de Bernard Blatter, alors directeur du musée Jenisch de Vevey, en Suisse. Des affinités communes apparaissent bientôt : la poésie de l'ancien Iran, la musique de Bach, et, surtout, un même regard sur l'art et sur le monde, regard empreint d'humilité laissant toute sa place au silence.

Cette rencontre est le début d'une amitié de vingt-cinq ans, interrompue en 2009 par la mort de Bernard Blatter. Le présent livre, qui s'ouvre sur un témoignage de Farhad Ostovani et réunit l'ensemble des textes que lui a consacrés Bernard Blatter, retrace l'histoire privée de cette amitié et en recueille les fruits sur le plan artistique. Il se veut un éloge de la complicité, de la simplicité et de l'humilité : humilité du peintre devant les choses, humilité du critique face aux images, humilité et gratitude de deux hommes l'un vis-à-vis de l'autre.



Comme j'étais dans la galerie un soir d'octobre, Frank vint vers moi et me dit : « C'est bien que vous soyez venu aujourd'hui. Il y a quelqu'un ici qui va et vient devant vos peintures et pose un tas de questions sur vous. Il est bien ici depuis presque une heure. » Juste à ce moment-là, un homme remontait l'escalier conduisant au sous-sol de la galerie : un homme grand, mince, en costume sombre, avec un visage anguleux et d'abondants cheveux noirs. Avec quelque chose de passionné dans le regard, il s'approcha et se planta devant moi. En se tenant très droit. Il était si grand que je devais vraiment lever les yeux pour bien voir son visage. Il commença par me demander : « Vous connaissez Rûmî ? », « Vous connaissez Khayyâm ? », « Et Sohrawardi ? ». Je fus très surpris de l'entendre égrener si facilement les noms de ces poètes et philosophes persans. « Du mieux que je peux, répondis-je. Bien sûr, ils m'appartiennent, ils font partie de ma culture. Mais vous, comment les connaissez-vous ? » Telles furent les premières paroles que nous échangeâmes, Bernard et moi.

Bernard Blatter & Farhad Ostovani

Ce que dit le silence

Préface de Pierre-Alain Tâche



L'Atelier contemporain

Avril 2019
16 × 20 cm
96 pages
21 illustrations
20 €

ISBN : 979-10-92444-88-9



YVES BONNEFOY & GÉRARD TITUS-CARMEL

Chemins ouvrant

Préface de Marik Froidefond

Cheminant vers ce qu'il aime appeler la « vérité de poésie », Yves Bonnefoy a toujours apprécié le voisinage des peintres et de la peinture, proximité à travers laquelle on devine la résonance intime, ardente et pourtant mystérieuse, qu'il pressent en cet art.

Parmi ces compagnons de travail et de pensée, Gérard Titus-Carmel tient une place singulière. Cet artiste, lui-même poète, sait en effet les difficultés qu'un texte souvent

oppose à se laisser illustrer, regimbant aux « illustrations mercenaires » qui le figent ou le défigurent. Voici donc près de dix ans que se tresse ce dialogue entre ces deux belles et voisines solitudes qui, d'une rive l'autre, semblent se héler. Ce dialogue est scandé par des œuvres majeures qui lui ont donné ses accents et ses formes.

Ces œuvres révèlent une amitié vraie et, sans doute à la source de cette connivence, les contours d'une intuition partagée.



Yves Bonnefoy & Gérard Titus-Carmel

Chemins ouvrant

Préface de Marik Froidefond



L'Atelier contemporain

Mars 2014

16 × 20 cm

152 pages

65 illustrations

20 €

ISBN: 979-1-092444-08-7



LEONARDO CREMONINI & RÉGIS DEBRAY

L'Hypothèse du désir

Photographies de Corinne Mercadier
Biographie par Jacques Brosse



Leonardo se voulait marginal tout en étant mécontent de l'être. Se méfiant de l'avant-garde, et surtout de son culte, il regrettait de n'avoir pas de troupe, de bande ou de famille en flanc-garde. Il prêchait la singularité et souffrait d'être seul. « Nous n'avons même plus l'abri de la pensée critique », me disait-il souvent. C'est sans doute ce sentiment d'exil qui m'a attiré vers ce *mécontemporain*, avec l'envie de me mettre à son écoute. [...] La lucidité, la profondeur de ses vues m'apparaissent encore mieux vingt ans après. « L'individualisme sans idéologie, c'est l'exhibitionnisme de l'éphémère » – quelle perspicacité ! Pressentait-il que l'art, au fond, ne peut se justifier en termes d'art ? Et qu'en rejetant toutes valeurs extérieures à lui, comme s'il pouvait se fonder lui-même, il s'exposerait un jour à l'insignifiance, pour devenir une marque de standing et une activité de luxe [...] ? Cremonini avait la religion de la singularité. La sienne a consisté – par quoi elle mérite de rester parmi nous – dans l'alliage exceptionnel d'un génie ouvrier et d'une

inquiétude spirituelle, rendant en quelque sorte inséparables l'affirmation et sa mise en question, la plaie et sa démangeaison, autant dire l'œuvre et son fantôme critique.

(Régis Debray)

L.C. : *Je crois que la peinture est une poésie muette pendant qu'on la fait.*

Elle est muette parce qu'elle est avant tout matière, rigueur...

La pratique picturale est essentiellement une abstraction, parce qu'elle n'est pas parole.

R.D. : Ce qui est abstrait, c'est la note musicale, c'est l'arithmétique d'une mélodie, c'est la construction d'une symphonie. Les musiciens sont des abstraits. Les peintres sont plongés dans la matière.

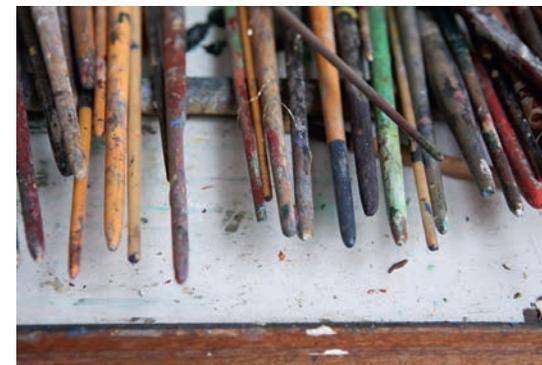
L.C. : *Oui, bien sûr. Ils sont plongés dans la matière, et cette matière n'est pas parole. C'est seulement dans la pratique que je considère que la peinture est muette, pas dans son destin. Je trouve que le destin de la peinture, encore aujourd'hui, peut être de susciter la parole chez l'autre.*

R.D. : Disons que la peinture est une muette qui fait causer.

Leonardo Cremonini & Régis Debray

L'Hypothèse du désir

Photographies de Corinne Mercadier
Biographie par Jacques Brosse



L'Atelier contemporain

Avril 2015

16 × 20 cm

136 pages

32 illustrations

20 €

ISBN: 979-1-092444-25-4

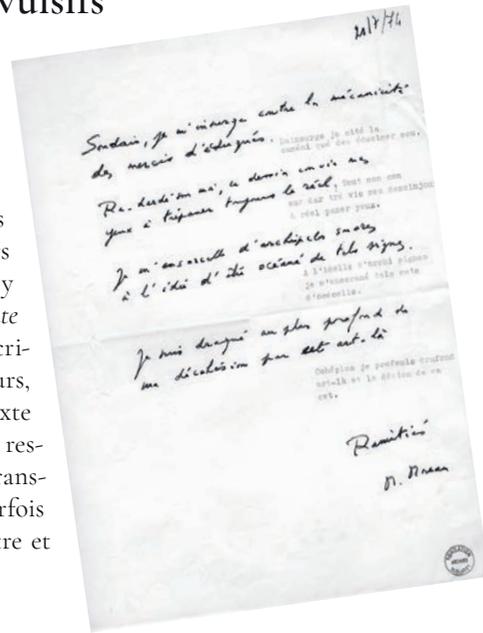


JEAN DUBUFFET & MARCEL MOREAU

De l'Art Brut aux Beaux-Arts convulsifs

Préface de Nathalie Jungerman

À travers le prisme d'une relation fusionnelle qui se développe sous nos yeux, ces lettres nous offrent l'opportunité de découvrir ces deux artistes sous un angle plus intime, entre création et quotidien, à travers leurs tourments, leurs doutes et leurs rêves. Nous y retrouvons de nombreuses références à l'*asphixiante culture* tant décrite par Jean Dubuffet, dont les critiques jalonnent la correspondance des deux auteurs, tant à travers leurs réflexions quant au contexte artistique que dans l'analyse de leurs créations respectives. *De l'Art Brut aux Beaux-Arts convulsifs* transmet un échange bouillonnant, jubilatoire et parfois incendiaire, un *dialogue de tonnerre* entre le peintre et l'écrivain.



«Ce qui fait la distinction de cette correspondance tient à la présence s'y produisant par les puissances du verbe. De bout en bout, la parole y est embrasée. Les deux se vouent une admiration réciproque, celle-ci s'exprime dans des formules chaleureuses et des commentaires précis à propos de ce qu'ils se fournissent. Marcel Moreau envoie chacun de ses livres à Dubuffet dont les images le traversent. Mais quand il lui en dit quelques mots c'est de leur matière qu'il fait état, la matière cérébrale. Il est essentiel de lire ces lettres car on y trouve le prodigieux témoignage d'une expérience esthétique. Celle-ci est relatée avec un verbe fort et inquiétant. Marcel Moreau fait rejaillir les œuvres de son ami dans une langue qui assaille, une qualité d'expression aussi précise qu'énigmatique.»

(Gaëlle Obiegly, Florilettres)

Jean Dubuffet & Marcel Moreau

De l'Art Brut aux Beaux-Arts convulsifs

Préface de Nathalie Jungerman



L'Atelier contemporain

Novembre 2014
16 × 20 cm
96 pages
17 illustrations
20 €

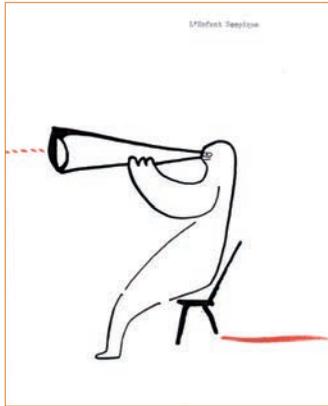
ISBN : 979-1-092444-15-5



JEAN DUBUFFET & VALÈRE NOVARINA

Personne n'est à l'intérieur de rien

Préface de Pierre Vilar



Des lettres échangées entre 1978 et 1985 par Jean Dubuffet et Valère Novarina, rien ne devrait nous permettre de dire qu'elles sont de l'ordre de l'amitié, de la déférence, ou de l'admiration. Bien plus, on ne saurait à les lire tenir pour assuré, quoi qu'en disent les biographes, que l'un est un des peintres majeurs de son temps, arrivé au grand âge, et l'autre un écrivain au tout début de sa reconnaissance, peintre au vif et dramaturge. Pour un peu c'est l'inverse qui pourrait être vrai, tant ce qui paraît compter n'est pas de cet ordre-là. Pas de croustillant dans l'entretien d'un vieil homme avec un plus jeune sur l'art et la langue, mais un vivant essor, réciproquement salué.

(Pierre Vilar)

V.N. : Savez-vous peindre ?

J.-D. : Dans le langage courant savoir peindre signifie le faire en conformité des conventions usuelles. J'y suis inapte. Ni bien doué ni bien exercé. Observez qu'on appelle doués ceux qui sont mieux que d'autres portés à adhérer et à imiter, ce qui ne va guère dans le sens de la création. On appelle bien peindre le faire en fonction des critères reçus. Dans mon optique cela s'inverse. Je vise à des ouvrages qui renouvellent la pensée, qui la transportent sur des terrains neufs et qui par conséquent récusent les notions coutumières sur lesquelles se fonde le bien peindre. Tout ce qui est susceptible de relever du bien peindre est dans mon regard à révoquer. Qui cherche des positions neuves doit s'embarquer sans bagage. J'ai observé que la moindre attache qu'on a conservée avec les territoires dont on veut s'éloigner, le moindre lien qu'on a oublié de couper, fait obstacle au déplacement. Tout se tient et tant qu'il reste une seule balise en place on n'est pas quitte du balisage. Il faut perdre pied complètement. Observez qu'il y a une façon de bien peindre, tandis que de mal peindre il y en a mille. Ce sont celles-ci dont je suis curieux, dont j'attends du neuf, des révélations. Toutes les façons de mal peindre m'intéressent, m'apparaissent génératrices de positions de pensées nouvelles.

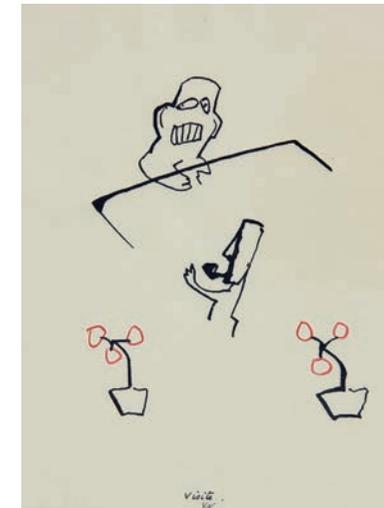


25 mars 85
Au pied du pays de - a-ti et en
bien mauvaise posture, je
vous salue, Jean Dubuffet,
très respectueusement.

Jean Dubuffet & Valère Novarina

Personne n'est à l'intérieur de rien

Préface de Pierre Vilar



L'Atelier contemporain

Mars 2014

16 x 20 cm

152 pages

44 illustrations

20 €

ISBN : 979-1-092444-09-4



PIERRE MATISSE & JOAN MIRÓ

Ouvrir le feu

Correspondance croisée, 1933-1983

Édition d'Élisa Sclaunick

Essai de Jacques Dupin

Trente-cinq ans de collaboration [...].

C'est toute une vie et certainement toute la mienne.
Et c'est pour cette raison que je tiens à vous réassurer
de mon entier dévouement à vous, à votre œuvre
et à votre famille et vous prie de disposer de moi
si je puis vous être utile en quoi que ce soit.

(Pierre Matisse à Joan Miró, 6 mars 1967)

«Une correspondance riche et féconde
dans laquelle la complicité qui unit
les deux hommes converge pour établir
la reconnaissance d'une œuvre originale et
unique, présentée et commentée "en direct"
au fil des pages. C'est véritablement au cœur
de l'atelier de Miró, mais aussi
de celui du monde de l'art du XX^e siècle
que ces échanges s'échelonnant sur cinquante
ans nous convient, dévoilant au lecteur plus
qu'une époque, une évolution déterminante
dans l'histoire de l'art.»

(Philippe-Emmanuel Krautter, *Lexnews*)



Ouvrir le feu : c'est en ces termes que Joan Miró, en 1934, exhorte Pierre Matisse, galeriste à New York et, depuis peu, marchand du peintre catalan, à mener une campagne courageuse et efficace pour imposer son œuvre aux États-Unis. Il y a bien quelque chose d'épique dans la monumentale correspondance de ces deux hommes, réunie ici pour la première fois. Intercontinentale, couvrant cinquante années, elle offre, au-delà du reflet d'une intense collaboration, le témoignage d'une amitié retremée aux vicissitudes du siècle.

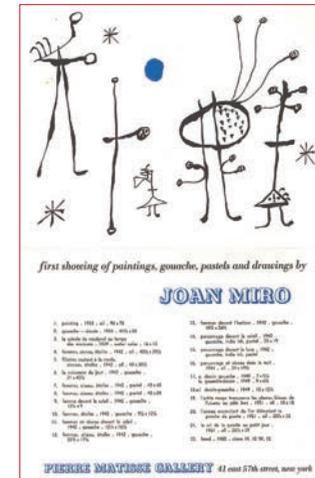
Triomphe du fascisme en Europe, guerre d'Espagne, deuxième guerre mondiale ; affirmation de New York comme nouveau pôle artistique planétaire, éclipse de l'École de Paris, avènement de l'expressionnisme abstrait... À travers ces événements s'affirme, et ne se dément jamais, une relation de confiance qui contribuera de façon décisive à la reconnaissance mondiale de l'œuvre de Miró. Par le biais de cette correspondance, Pierre Matisse est le spectateur privilégié de la fabrique de l'œuvre : Joan Miró rend précisément compte de la progression de son travail, de sa manière, de la façon dont il crée.

Pierre Matisse & Joan Miró

Ouvrir le feu

Correspondance croisée, 1933-1983

Édition d'Élisa Sclaunick



L'Atelier contemporain

Novembre 2019

16 x 20 cm

792 pages

40 illustrations

30 €

ISBN : 979-10-92444-77-3



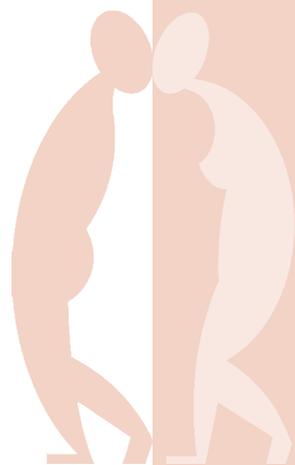
COLLECTION

Essais sur l'art

L'essai est une forme qui se détermine à chacun de ses usages, une forme différant sans cesse d'elle-même, autrement dit une forme ouverte. Ne jamais quitter le terrain de l'expérimentation pour celui de la certitude, c'est ce que voudraient permettre ces «essais sur l'art», qui dans leur pluralité ont en commun de chercher moins à dire une vérité figée sur les œuvres qu'à remettre en jeu et en mouvement leur secret.

«Un discours sur l'œuvre de peinture qui ne serait autre que le discours de l'œuvre de peinture est-il possible?» (Louis Marin)

– voilà qui pourrait être un des enjeux de cette collection.



JEAN-LOUIS BAUDRY

L'Enfant aux cerises

Préface et photographies d'Alain Fleischer

Le point commun à ces textes, à la fois nouvelles et brefs essais, est la familiarité, l'intimité dans lesquelles Jean-Louis Baudry y apparaît avec les œuvres d'art et avec les artistes, jusqu'à ce que cette relation devienne une façon de vivre et de voir le monde à travers la création artistique.

Il est rare, et tellement stimulant, de pouvoir se laisser entraîner par une lecture où le commerce avec l'art appartient de façon si subtile, si émouvante, au registre de l'autobiographie, là où se mêlent mémoire et imagination, là où les artistes réels et leurs œuvres cohabitent avec les artistes et les œuvres inventés par la



L'œuvre que nous aimons est celle dont nous pouvons penser qu'elle nous est personnellement destinée.

littérature et appartenant à la fiction. Les intuitions de l'auteur, sa sensibilité, les mouvements de sa pensée, s'imposent avec le naturel souverain de la chose directement ressentie, vécue. La profondeur de ses analyses, de ses découvertes, tient paradoxalement à cette qualité de légèreté – à l'opposé du superficiel ou du frivole – qui se joue des coquetteries de l'étude académique et des entraves des protocoles savants.

Dans le bonheur de cette écriture, se réalise cet alliage si précieux du réel et de l'imaginaire, de la sensibilité et de la pensée, qu'on appelle la poésie.

(Alain Fleischer)

«JLB, écrit Alain Fleischer, "nous fait entrer dans son dialogue personnel avec les œuvres d'art sans jamais convoquer le surplomb des autorités de service, ni le réconfort d'aucune référence convenue, d'aucun savoir intermédiaire." Nul étalage d'érudition chez lui, nulle accumulation de notes de bas de page, en effet, bien que sa culture soit grande en la matière et que les travaux de grandes figures des théoriciens d'art ne lui soient pas inconnus. Ce qui nourrit ses textes, ce sont ses goûts, sa sensibilité, sa sexualité, ses passions, son pouvoir d'empathie autant pour les êtres qui l'ont accompagné dans sa vie que pour les figures peintes avec qui il a entretenu de profonds rapports d'intimité: L'enfant aux cerises, de Manet, Misia au piano, de Vuillard, Jésus dans la Mise au tombeau du Tintoret... Il me faudrait citer en entier ces pages de "La chute des corps", aussi profondes que celles consacrées par Sartre au peintre vénitien.»

(Jacques Henric, *Artpress*)

Jean-Louis Baudry



L'ENFANT AUX CERISES

Préface et photographies d'Alain Fleischer

L'Atelier contemporain

Novembre 2016

16 × 20 cm

176 pages

3 illustrations

20 €

ISBN: 979-1-092444-42-1



AGNÈS CALLU, ROLAND RECHT

L'Historien de l'art :

Conversation dans l'atelier

Cet ouvrage nous ouvre les portes du bureau, devenu atelier, d'un historien de l'art : Roland Recht. Il mixe l'aléatoire d'un parcours singulier et les jalons d'une trajectoire académique exemplaire, et prend le parti de la micro histoire pour tendre à la démonstration de problématiques générales, sous la forme d'une « conversation d'entre soi ».

Libre, elliptique, à l'écart des censures, spontané dans le flux ou le silence, adroit pour arpenter les champs personnels sans rien dévoiler d'une vie privée, l'opus s'engage dans un récit à deux voix où le témoignage cède devant une analyse historique et historiographique « grand angle » de l'Histoire de l'art. Conduit au cœur du bureau devenu atelier mais multiscalaire lorsque le JE fait valeur pour cette pratique spécifique de l'histoire, ce dialogue propose les lignes et les courbes d'une vie intellectuelle qui traverse un second XX^e siècle autant qu'elle le modèle et s'en saisit pour l'étude.

«S'exprimant librement, sollicité par les interrogations stimulantes d'Agnès Callu, en dehors de la dimension structurée exigée par le texte écrit, Roland Recht livre même ce qu'il pense de l'étude de l'histoire d'art telle qu'elle est pratiquée dans les universités françaises. Il ne dissimule pas, non plus, son opinion face à la dérive de la muséographie entraînée, en France, par le Louvre Abou-Dhabi et par la création de l'agence France-Museum. Le livre mêle ainsi un regard rétrospectif, une analyse critique du travail culturel, et un militantisme passionné pour un renouvellement des outils théoriques nécessaires à une réforme de l'enseignement de l'histoire de l'art.»

(Giovanni Lista, *Ligeia*)

«[...] L'œuvre de Roland Recht ne s'éclaire qu'à l'aide de ce qui n'apparaît pas dans ses livres mais qui pourtant est présent – la littérature, le cinéma, l'art contemporain ou les paysages de la forêt vosgienne. Tout ce qui est tenu à distance mais ne cesse de travailler. Car la distance, chez lui, n'est pas la froideur. C'est une éthique marquée par le refus de se laisser emporter par le courant, une pudeur qui n'exclut pas l'humour, un romantisme qui ne cède pas à la mystique de l'art mais préfère la clarté de la parole et du regard.»

(Étienne Anheim, *Le Monde*).

Agnès Callu – Roland Recht



L'HISTORIEN DE L'ART :
Conversation dans l'atelier

L'Atelier contemporain

Mai 2018

16 × 20 cm

328 pages

4 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-55-1



MARCEL COHEN

Rencontres et partis pris

Écrits sur l'art, 1976-2020

Entretien liminaire avec Nathalie Jungerman



«L'élégance de Marcel Cohen conduit le lecteur à approcher au plus près d'une œuvre. À ce carrefour singulier où le chemin de la connaissance, celui de la sensualité et celui du doute et de l'incertitude se croisent.»
(Pascal Bonafoux, *Art Absolument*)

En 1976 et en 2018, soit à quarante années de distance et presque aux deux extrémités de ce recueil d'écrits sur l'art, mis en perspective grâce à un entretien liminaire mené par Nathalie Jungerman, Marcel Cohen énonce presque mot pour mot ce même principe. Faut-il parler de coïncidence ? De constance, plutôt : celle d'un écrivain fidèle à des rencontres dont il a fait des partis pris sans sacrifier son exigence de retenue face aux œuvres qu'il accompagne. Compagnonnages, en effet, qu'ils soient immédiats ou lointains : Antonio Saura plus que tout autre, mais aussi Arnulf Rainer, Colette Brunschwig, Bram van Velde, Kenzo Shiraga... Démontrant

une affection instinctive et sans faille pour les artistes auxquels l'épreuve de l'histoire ou des écueils personnels ont imposé une pratique mesurée, contrariée, voire empêchée – en un mot : éthique – de leur art, l'auteur se hisse à cette noble pauvreté, à cette *élégance mathématique* où il décele un idéal.

Tenter d'expliquer une œuvre, c'est la désamorcer.

Et il n'y a aucun moyen non plus d'éviter cette réduction.

On peut seulement tenter de retarder ce moment le plus longtemps possible.

Et c'est en retardant ce moment que nous nous ouvrons à l'œuvre.

Marcel Cohen



RENCONTRES ET PARTIS PRIS

Écrits sur l'art, 1976-2020

L'Atelier contemporain

Avril 2021

16 × 20 cm

352 pages

31 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-034-4



JEAN DAIVE

Pas encore une image

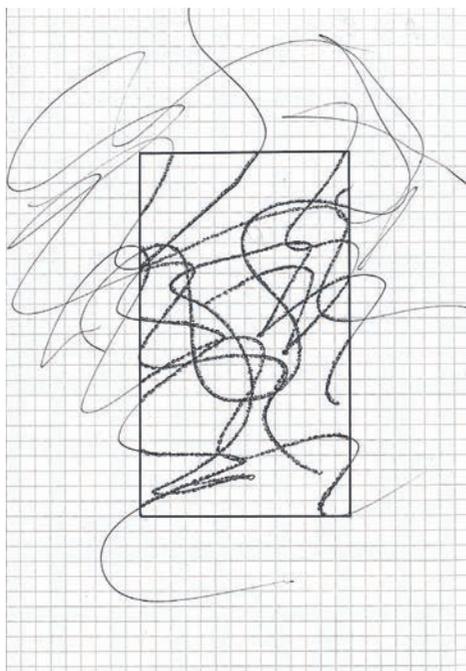
Entretiens avec: Mario Merz, Toni Grand, Nan Goldin, Rémy Zaugg, Pierre Klossowski, Sophie Calle, Jean-Michel Alberola, Raymond Hains, David Hockney, Gilbert and Georges, James Turrell, Jacqueline Risset, Jean-Pierre Bertrand, Christian Boltanski, Daniel Buren, Shirley Jaffe, James Lee Byars, Marcel Broodthaers...

Dans ce recueil d'entretiens réalisés au fil de sa longue carrière d'homme de radio, entre le milieu des années 1970 et la fin des années 2000, Jean Daive propose un montage de paroles qui cherche à préciser le statut de l'image et son rapport avec l'écrit chez les artistes d'aujourd'hui. « *Comment s'est-elle organisée cette double rencontre à vivre simultanément – une image désormais est à lire et une écriture désormais est à voir ? Comment cette singulière permutation presque permanente s'est-elle opérée dans l'art d'aujourd'hui ?* ».

Questions dont les enjeux sont pour part autobiographiques (Jean Daive étant toujours partie prenante dans ces rencontres), mais surtout linguistiques, graphiques, picturaux et perceptifs. À cet « inventaire parlé », état des lieux permis par la remarquable densité du matériau radiophonique accumulé, s'ajoutent des documents inédits ou largement inconnus confiés à l'auteur par les artistes, ainsi que des essais de la plume de Jean Daive lui-même.

« S'il est vrai qu'un livre est la meilleure manière d'entrer dans une tête, alors Pas encore une image est sans doute la meilleure manière d'entrer dans la tête de Jean Daive, c'est-à-dire dans son œuvre. Pas encore une image est un livre qui fait lire les autres livres et emporte dans un récit tout le travail de poésie, de revue, de radio, de Jean Daive. »

(Michèle Cohen-Halimi, *Sitautdis.fr*)



« Ce montage de paroles tente de préciser la double rencontre de l'image et de l'écrit, à vivre simultanément, car, précise l'auteur: une image désormais est à lire et une écriture désormais est à voir. »

(Jacqueline Attidore, *Ligeia*)

Jean Daive



PAS ENCORE UNE IMAGE

L'Atelier contemporain

Novembre 2019
16 × 20 cm
320 pages
42 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-94-0



JEAN DAIVE

Penser la perception

Entretiens avec: Jean-Marie Straub et Daniel Huillet, Jean-Luc Godard, Roberto Matta et Alain Jouffroy, Betty Goodwin, Patrick Tosani, Georg Baselitz, Chantal Akerman, Gérard Garouste, Nathalie Sarraute, Bernard Plossu, Jana Sterbak, Gisèle Freund, Francis Ponge, Marguerite Duras, Jean-Luc Moulène, Jean-Michel Alberola, Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely, Joris Ivens, Antoine d'Agata, Pierre Tal Coat, André du Bouchet, Pipilotti Rist, Jean-Pierre Bertrand, Helmut Newton et Alice Springs, Raoul de Kaysers...



Ce livre, je l'ai conçu (construit) comme un roman où les épisodes interviennent, se suivent dans une dramatisation qui transforme la parole de chaque artiste selon un programme et ses intentions. Montrer des artistes à des moments différents, montrer des artistes en des endroits différents, poser presque les mêmes questions ou poser des questions différentes, montrer ce qui existe et montrer ce qui change comme une manière de montrer un transitoire malgré l'invariant des questions posées qui n'exclut pas une discipline – tel est l'enjeu du livre : il raconte les vies du mouvement.

Parole et image dominant tout terriblement. La méthode de pensée est la suivante : confronter textes et entretiens retenus comme témoignages d'artistes et ainsi mettre en regard entre elles toutes les pratiques usuelles. Penser la perception tente de localiser et de saisir selon un monde de sensations, donc face à une fébrilité visuelle, la problématique de l'instant. Comment surgit-il, s'arrête-t-il, s'incarne-t-il ?

«Au total, la dispersion des paroles et des points de vue présentés dans l'ouvrage contribuent, si ce n'est à résoudre le problème éternel de la perception, du moins à donner des matériaux pour le "penser". Grâce à la parole vivante de ces artistes, affirmant, hésitant, racontant leur conception du monde et de leur pratique, Jean Daive fait la démonstration que penser la perception nécessite sans doute de revenir à l'art même.»

(Christian Ruby, *Nonfiction.fr*)

«Un essai hors-norme, à l'agencement des entretiens qui tient du montage filmique, entrecoupés d'images fixes, dessins, photos en série aux dialogues reproduits à l'hésitation, aux silences près comme musicalement, tous entretiens singuliers et représentatifs choisis dans l'encyclopédique archive sonore constituée auprès de ceux des artistes réputés les plus grands aux plus méconnus qui, à côté du vumètre aux clignements de faux cil du Nagra, se prêtèrent aux questions pronominales du reporter qui sont aussi celles de l'enfant qui ne sait pas et veut être initié ou bien qui sait et veut être rassuré.»

(Christian Désagulier, *Poezibao*)

Jean Daive



PENSER LA PERCEPTION

L'Atelier contemporain

Février 2022
16 × 20 cm
400 pages
6 illustrations
25 €

ISBN : 978-2-85035-063-4

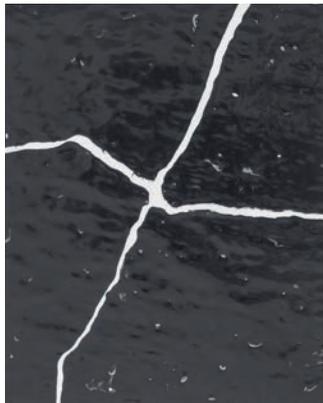


MARYLINE DESBIOLLES

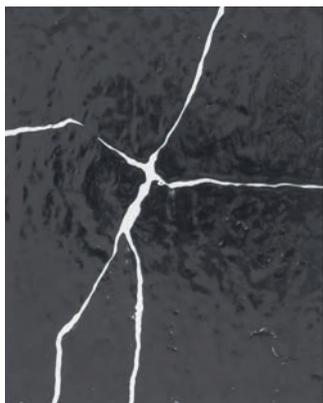
Écrits pour voir

Dessins de Bernard Pagès

Textes à propos des artistes: Siah Armajani, Marc Barani, Fabienne Barre, Georges Braque, Gaston Chaissac, Gustave Courbet, Valérie Favre, Piero della Francesca, Rebecca Horn, Shirley Jaffe, Le Corbusier, Fernand Léger, Alberto Magnelli, Robert Malaval, Henri Matisse, Sarah Moon, Bernard Pagès, Nigel Rolfe, Pierre Soulages, Nicolas de Staël, Félix Vallotton, Apichatpong Weerasethakul, Tatiana Wolska.



Il faut miser pour voir. Savoir jouer, ruser, cacher, mais aussi dévoiler son jeu, s'attendre à perdre, à gagner, réfléchir, avoir des coups de tête, de la chance, se recueillir, tout dépenser. Ne pas retenir quelques mots bien au chaud pour l'hiver, dans son bas de laine pour les temps de disette. Tout dépenser. Il faut à chaque fois écrire toutes voiles dehors, au risque de se trouver fort dépourvu quand la bise n'est pas venue. Je ne connais rien de plus difficile que ces commandes d'un « petit texte » pour une exposition de peinture, le travail d'un sculpteur. Car jamais de moi-même je n'irais me fourrer dans pareil pétrin (encore qu'il est tentant de mettre ses mains dans la pâte qui finira par s'échauffer et lever, mais c'est une autre histoire). Il s'agit qu'on m'invite à jouer, et si le jeu est engageant, je ne peux m'empêcher de dire chiche et de jouer à perdre haleine, me fiant à l'excitation, à l'emportement, et croisant les doigts pour qu'à la fin je puisse enlever le bandeau que j'ai sur les yeux et reconnaître ce que j'ai cru toucher.



«Maryline Desbiolles se livre à l'histoire de l'art et à la critique d'art en écrivain. Cela ne signifie pas que l'auteure se dérobe à la documentation ou ignore les outils traditionnels de l'exercice, mais que le rapport aux œuvres est indissociable du processus d'écriture qui se déploie en relation avec elles. Et si l'écriture semble parfois s'éloigner des œuvres – il peut être difficile de reconnaître l'artiste sur lequel porte le texte, c'est pour mieux préciser les mots permettant de les exprimer. La lecture de ce livre s'avère ainsi précieuse pour le critique par ce travail de la langue qui se façonne au contact des œuvres [...] Écrire pour voir nous dit le titre, mais il ne fait

pas de doute que l'auteure voit aussi pour écrire. L'art et l'écriture tendent alors à se confondre avec la vie, et c'est une autre qualité non négligeable de ce livre de concrétiser, de manière discrète, par touches successives, cette aspiration de la modernité.»

(Romain Mathieu, *Critique d'art*)

Maryline Desbiolles



ÉCRITS POUR VOIR

Dessins de Bernard Pagès

L'Atelier contemporain

Février 2016
16 × 20 cm
224 pages
6 illustrations
20 €

ISBN: 979-10-92444-35-3



PASCAL DETHURENS

L'Émerveillement

De la présence dans la poésie et l'art moderne

Vous voici, vous vous tenez debout, face à une mer infiniment vide, sans autre compagnie que celle de votre attente. Vous ne pensez à rien de précis, aucune occupation ne vient vous divertir. Fini pour vous le temps des devoirs à remplir, des désirs à assouvir. Vous respirez. Vous êtes là, sans mémoire ni destin, dans la seule habitation de l'instant. Nulle splendeur et nul pathétique : vous avez abdiqué sans drame, renoncé sans triomphe. Vous vous êtes seulement détaché de la rumeur du monde pour vous offrir à ce qui est. Et c'est alors que vous connaissez, dans l'effondrement de toutes choses, la plus forte jubilation de votre vie : tout d'un coup, la révélation de l'être. Le grand émerveillement.



La présence : peu de notions se manifestent avec plus de constance dans l'art, la poésie et la réflexion esthétique des XIX^e et XX^e siècles. De C.D. Friedrich à Bacon, de Goethe à Bonnefoy, les plus grands noms de la modernité invoquent l'il y a, l'être, l'être-là, l'être au monde. Valéry, Rilke, Pessoa, Sэфэris, T.S. Eliot, W.B. Yeats, mais aussi Giacometti, Chirico, Chagall, Cézanne, Balthus, Rothko, tous ont interrogé l'énigme de la présence, tous ont fait de la création le moyen d'une approche de la présence. Tant de coïncidences invitent à une lecture synthétique. Ce qui nous émerveille aujourd'hui ? D'être là. D'être

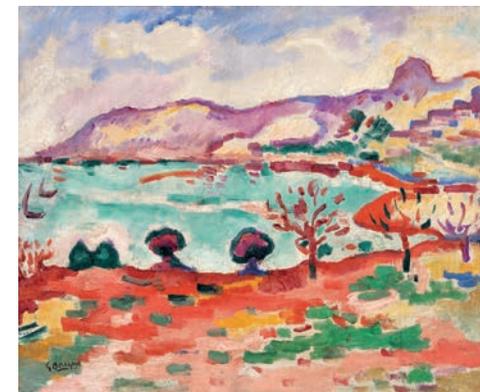
encore là. Relisons-les, revoyons-les donc, ces chercheurs d'être, personne ne nous est plus utile qu'eux. *L'Émerveillement* nous fait vivre cette expérience fondamentale, sa permanence et ses métamorphoses dans la littérature, la peinture et la sculpture moderne.

«Respirer, jubiler, être. Ici pas de mystique, pas de métaphysique non plus mais une expérience très proche de celle dont nous parle Camus dans Noces, celle de la sensation très physique de l'existence: "je suis tout entier en ce que je suis". Simplement un écho de nombreuses lectures de philosophes s'entend dans cette énonciation. La vie n'est pas ailleurs, elle est ici et maintenant.

Et Pascal Dethurens porte son regard vers les tableaux et les poèmes qui lui semble porter cette énigme: "la présence décourage l'interprétation parce qu'elle est le degré zéro de l'ontologie, le point à partir duquel toute métaphysique tombe et où commence, avec la force de la foudre, la révélation de l'être."».

(Isabelle Baladine Howald, *Poezibao*)

Pascal Dethurens



L'ÉMERVEILLEMENT

De la présence dans la poésie et l'art modernes

L'Atelier contemporain

Mai 2019
16 × 20 cm
288 pages
62 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-92-6



PASCAL DETHURENS

L'Œil du monde

Images de la fenêtre dans la littérature et la peinture occidentales

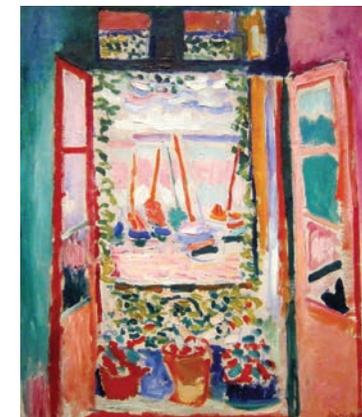


Les yeux, a-t-on coutume de dire, sont les fenêtres de l'âme. Les tableaux, dit-on encore, sont comme des fenêtres. C'est que tout est affaire de passage entre l'intérieur et l'extérieur, car alors que la porte, comme ouverture, permet au corps entier de franchir le seuil, la fenêtre, elle, n'offre du monde qu'un pur spectacle, auquel les sens seuls sont conviés, et la vue la première. Étonnant théâtre du monde que celui sur lequel ouvre la fenêtre : du réel, elle décide de tout cacher ou de tout dévoiler, selon qu'elle veuille jouer de la clôture ou de l'ouverture. Mieux qu'un objet, la fenêtre devient alors une forme, un mode d'être, une façon de voir : un langage. Nul peintre, nul écrivain, on le comprend, qui n'en ait fait sa matière. C'est à cet art des fenêtres, un art étonnant, troublant, que du Graal à Rilke, de Shakespeare à Proust, de Goethe à Mallarmé ou encore de Cervantès à Flaubert, mais aussi de Vermeer à Bonnard, de Friedrich à Matisse, de Bruegel à Chirico ou de Van Eyck à Balthus, au long d'un double parcours littéraire et pictural, cet essai veut donner toute sa plénitude et tout son sens.

«À bien des égards donc, et comme le revendique l'auteur dans son introduction, l'ouvrage se présente aussi comme un musée imaginaire. En outre, comme par homologie avec son objet, l'essai de Pascal Dethurens se fait aussi invitation au passage, en opérant des croisements entre les œuvres, entre les siècles, entre les formes d'expression artistique, mais aussi entre différents types d'approche critique, puisqu'il emprunte à la fois à la sémiologie, à l'histoire des représentations et à la phénoménologie. La fenêtre est à la fois espace de la vue et "intention de sens", qui "montre, ouvre et signifie": elle invite à l'expansion du regard et de l'émotion, elle accorde et refuse à l'œil en même temps, et en cela a part liée avec le désir; mais elle est aussi injonction à observer, voire à déchiffrer – et partant, elle devient œuvre à lire. C'est ainsi un motif étroitement lié à la question de la mise en abyme (par analogie avec le tableau, mais aussi avec le texte): autant de points qui justifient la démarche comparatiste et l'ambition panoptique de l'auteur. D'emblée, la fenêtre s'impose donc non seulement comme une "forme-sens" mais aussi comme un objet frontalier qui conditionne la manière dont on l'appréhende et invite à des décloisonnements multiples.»

(Judith Sarfati, Europe)

Pascal Dethurens



L'ŒIL DU MONDE

*Images de la fenêtre dans la littérature
et la peinture occidentales*

L'Atelier contemporain

Mars 2018

16 × 20 cm

160 pages

78 illustrations

25 €

ISBN: 979-10-92444-41-4



OLIVIER DOMERG

En lieu et place

Postface de Michael Foucat

Le carillon de treize heures trente. Puis quatorze heures moins le quart.

Ça s'anime de nouveau, cyclistes, piétons, voitures, conversations. Brusques afflux ou redémarrages !

Cyclistes, piétons, voitures, conversations, le tout mêlé et en même temps. Les drapeaux s'agitent mollement au fronton de l'hôtel de ville. Des oiseaux. Fusent ou se croisent. Le ciel est en mouvement, lui aussi ! N'en finit pas de glisser, bouger, se métamorphoser. Mais le soleil s'accroche, malgré l'arrogance crâne et cumularde des nuages !

Dans ce livre, qui prend parfois les allures de « symphonie urbaine » puisqu'il est composé d'un « prologue », de quinze « mouvements » et d'un « final », Olivier Domerg nous invite à nous interroger sur les sensations que procurent les lieux, et plus précisément, sur ce que serait « la sensation du lieu » et sur ce qu'il désigne par « le lieu comme sensation ». Ce lieu, en l'occurrence, est une place ; et, comme toutes les places, un lieu « ouvert »,

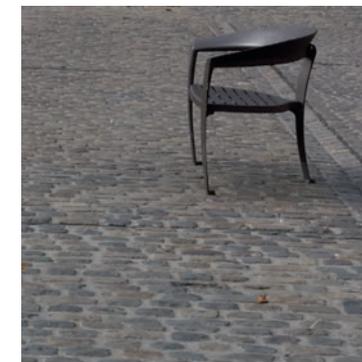
par excellence, sur le paysage urbain, les rues, le ciel, les flux qui s'y croisent, et sur la ville elle-même, dont elle est souvent le centre. Lieu évidemment de passage, mais aussi de « rencontre » et de « retrouvaille », de « pauses » et de « flâneries ». Un endroit où la ville semble faire corps avec elle-même, se condenser et à la fois se déployer ; et où quelque chose d'un plan, d'une forme et d'un sens s'affirme. Se donne à voir et à entendre.
(Michael Foucat)

«On rencontre les bâtiments dans des lumières plastiques qui permettent de voir l'auteur, un Olivier Domerg saisi par le regard de sa propre intériorité de sujet, en même temps que par la matérialité de la place Ducale de Charleville. [...]

Ce livre côtoie un problème très actuel, l'interrogation sur les limites du privé et du public, de l'espace intime et de l'espace ouvert, de ce qui est intérieur et de ce qui est manifeste, de la sphère privée qui se décline publiquement, et inversement, c'est-à-dire les tentations de l'économie de l'identité.»

(Didier Ayres, *La Cause Littéraire*)

Olivier Domerg



EN LIEU ET PLACE

Postface de Michael Foucat

L'Atelier contemporain

Juin 2018
16 × 20 cm
144 pages
20 €

ISBN : 979-10-92444-69-8



ARMAND DUPUY

Van Gogh, Buraglio, mon père et les autres

*J'aurais voulu savoir. Au moins pouvoir dire pourquoi
cet irrépressible attrait pour la peinture, et pourquoi, dans le même élan,
je doute tant de l'aimer.*

C'est l'incertaine histoire d'une vocation ambiguë que relate celui à qui Bernard Noël écrit : *Vous détestez la peinture pour l'exercer plus intimement, pour la peindre en vous et non plus hors de vous.* Une vocation de peintre ? Non. D'amateur de peinture ? Ce n'est pas assuré. À mesure qu'Armand Dupuy dévide le complexe de son « obsession » pour la peinture, la série de rencontres que suggère le titre prendrait plutôt l'allure d'une course d'obstacles entamée à l'appel d'une voix introuvable, traîtresse ou trop lointaine, trop originelle peut-être. Les rapports contrariés et même douloureux de l'auteur avec l'image fournissent le combustible de cette prose autobiographique qui distille récit, poésie et essai en un mélange

aussi inassignable que l'était sa monographie consacrée à Jérémie Liron. Celle-ci était sous-titrée *Récits, pensées, dérives et chutes* – une formule que l'on pourrait aussi appliquer à ces pages. En effet, qu'elles racontent un apprentissage précoce et fasciné, mais tout livresque et verbal de la peinture ; la découverte consternante, écrasante de la réalité physique des œuvres ; la nausée et le désarroi des tentatives de peindre ; ou, malgré tout, et toujours, l'attrait irrépressible du tableau, elles semblent composées dans le souci ou dans le désespoir de trouver une juxtaposition heureuse d'éléments hétérogènes, une combinaison juste, susceptible de restituer une vérité personnelle seulement entraperçue.

«En remontant le temps, reparcourant l'album lacunaire de ceux qui nous ont précédé et nous constituent encore au moins comme traces ou substrat ou seulement en tant que précédents et auxquels on doit, pense-t-on, d'être ce que nous sommes, Dupuy tente de mieux cerner ce qu'il doit à cet attrait compliqué, intranquille, pour la peinture. Comment peut-être était-elle là, à intervalles réguliers sur le bord ou au milieu du chemin qu'il était emmené à emprunter, sous une forme ou une autre, affectant occasionnellement cette couleur des paquets de Gauloises.»

(Jérémie Liron, *Les Pas perdus*)

Armand Dupuy



VAN GOGH, BURAGLIO,
MON PÈRE ET LES AUTRES

L'Atelier contemporain

Avril 2021
11 × 18 cm
104 pages
12 €

ISBN : 978-2-85035-021-4



RENAUD EGO

Le Geste du regard

«C'est à esquisser la genèse de ce qui a rendu possible l'émergence de cet art singulier de faire des images que s'attache Renaud Ego dans *Le Geste du regard*. Plutôt que de discuter des fonctionnements possibles de cet art, il inverse la perspective et s'intéresse au lent et patient processus qui aboutira à l'avènement du signe, puis de la figure graphique. Il montre comment l'émergence des tracées a été précédée par plusieurs phénomènes à commencer par la reconnaissance de signaux. Le monde, l'environnement émettent des signes que l'homme préhistorique a d'abord dû savoir lire avant d'envisager d'en produire d'artificiels.»

(Richard Blin, *Le Matricule des Anges*)



La découverte des peintures de la Préhistoire s'est accompagnée du sentiment très puissant d'assister à une apparition. Cet enchantement a culminé avec la grotte de Lascaux puis avec celle de Chauvet, mais l'éblouissement qui continue d'envelopper les peintures laisse sur nos yeux une taie, semblable à un point aveugle, qui ne s'est toujours pas dissipée. Il est vrai que les préhistoriens ont concentré leur attention, non sur ce geste si novateur de rendre visible le monde sous la forme de figures, mais sur les usages supposés de ces premières images : être un passe-temps décoratif ou une tentative d'infléchir le succès de la chasse par « la magie sympathique » ; représenter une mythologie,

faite de couples d'animaux incarnant une conception sexuée du monde ou encore, être un rituel chamanique de contact religieux. Mais la question de la genèse du dessin demeure entière et, tout environnés que nous sommes par les images, nous avons perdu de vue que cette invention est un prodigieux saut de pensée. Synthétiser une forme ou un être vivant en quelques traits qui saisissent leur apparence est une opération intellectuelle d'une folle portée. Quel a pu être le désir, si patiemment poursuivi, qui a conduit à la naissance de cet art ? De la pensée qui s'est ainsi haussée jusqu'au dessin, peut-on reprendre le trajet ? *Le geste du regard* est l'hypothèse de son acheminement vers la figure.

Renaud Ego



LE GESTE DU REGARD

L'Atelier contemporain

Mars 2019

16 × 20 cm

104 pages

21 illustrations

20 €

ISBN : 979-1-092444-71-1



JEAN GALARD

Conversations avec les choses muettes

Quel savoir pour mieux voir ?

Retenons (...) de Paul Valéry ce qu'il écrivait au tout début de son texte *Autour de Corot*, en 1932 : « On doit toujours s'excuser de parler peinture. » C'était pour ajouter aussitôt : « Mais il y a de grandes raisons de ne pas s'en taire. » Avant que Degas n'assène son argument en quelque sorte professionnel ou corporatif, Corot avait déjà professé, comme le dit Valéry, « je ne sais quelle horreur sacrée à l'égard de notre espèce, pour autant qu'elle se mêlait de son métier. » – Pourquoi alors ne pas se taire ? – Parce que « tous les arts vivent de paroles : toute œuvre exige qu'on lui réponde. » Tel était aussi l'avis de Lucien de Samosate, rhéteur, satiriste, originaire du royaume hellénistique de Commagène, qui écrivait en grec, au II^e siècle de notre ère : « L'homme instruit qui considère les belles choses ne se contente pas de la jouissance des yeux ; il ne reste pas spectateur muet de ces beautés ; il essaie de son mieux de s'en pénétrer et de les exprimer par une parole reconnaissante. »

Nicolas Poussin, pour rappeler que son métier n'était pas d'écrire mais de peindre, se désignait ainsi : « moi qui fais profession de choses muettes ». Les objets inertes qui nous entourent sont silencieux. Être muet, c'est autre chose. Pour cela il faut normalement être doté, peu ou prou, de la faculté de la parole et s'en trouver privé par accident ou s'en abstenir momentanément. La peinture, comme la sculpture, le dessin, la photographie, devrait être dite silencieuse. Mais Poussin, le peintre, dit qu'il fait profession de choses muettes. On peut se demander pourquoi il entend, si l'on peut dire, dans la peinture, du mutisme plutôt que du silence. Les œuvres visuelles se taisent parce que, peut-être, ce qu'elles pourraient avoir à dire, elles préfèrent le garder secret, ou le dévoiler à mots couverts.

Ce livre entreprend une brève (mais scrupuleuse) exploration, sans doute plus aléatoire et aventureuse que méthodique, des différents motifs pour lesquels les œuvres d'art, d'époques et de provenances diverses, appellent aujourd'hui – ou non – un minimum de commentaire.

Que gagne-t-on à connaître la date d'une œuvre, son époque ? Et le nom de l'auteur, sa place convenue dans l'histoire de l'art ? Et le titre de l'œuvre ? Donné par qui ? Faut-il chercher à savoir l'intention qu'avait l'artiste ? Quels sont les droits de l'interprétation (en art) ? Existe-t-il des œuvres qui ne requièrent aucune information préalable à leur compréhension, à leur appréciation ? – Toutes questions indiquant assez qu'on voudrait se placer ici du côté des esprits intelligemment ingénus.

Jean Galard

CONVERSATIONS
AVEC LES CHOSES MUETTES

Quel savoir pour mieux voir ?



L'Atelier contemporain

Février 2023

16 × 20 cm

192 pages

40 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-106-8



MARION GRÉBERT

Traverser l'invisible

Énigmes figuratives de Francesca Woodman et Vivian Maier.

PRIX ANDRÉ MALRAUX 2022



Francesca Woodman et Vivian Maier sont deux photographes américaines ayant réalisé une œuvre foisonnante d'autoportraits. À tort ou à raison, leurs deux noms sont désormais inséparables de sorts personnels devenus des mythes modernes de disparition – la première en raison de son suicide à l'âge de vingt-deux ans, la deuxième pour l'abondance de pellicules non développées laissées derrière elle dans un anonymat presque total. En marge des mouvements artistiques qui leur étaient contemporains et dont elles sont restées éloignées, elles semblent aussi avoir inventé des images en marge du temps.

Cet ouvrage qui parcourt une longue histoire des figurations féminines s'organise autour d'un événement sans précédent, lorsque la naissance de la photographie permet à un certain nombre de femmes de s'emparer d'un médium grâce auquel elles peuvent enfin se représenter entre elles et elles-mêmes à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le pouvoir acquis d'auto-figuration pour ces femmes contraste de manière extraordinaire avec leur position de modèles prévalant depuis des millénaires. Convoquant des petites filles, des mères, des veilles, des amantes, des jeunes mariées, des inconnues énigmatiques, des revenantes, le livre écrit un récit critique, à la fois historique et personnel, de cet événement majeur. Il explore ainsi en quoi ces autoportraits photographiques, au premier rang desquels ceux des artistes américaines Francesca Woodman et Vivian Maier, nous aident à traverser des épreuves de séparation, de mort, de temps, dans un esprit de joie créatrice immortelle.

«C'est le genre de livre dont je raffole, car en lui s'ouvre une arche de détails crépitants, d'idées qui vous réchauffent l'esprit, de vues subtiles sur la photographie et la psychanalyse, sur le destin féminin des images. [...] Intuition géniale de Marion Grébert: si l'on retournait l'Histoire – si on la racontait au féminin –, et que ce soit Eurydice qui nous montrait ce qu'Orphée a vu en se retournant sur elle? Voilà ce qu'est la photographie féminine d'autoportrait, sa profondeur lumineuse, sa politique, sa métaphysique. J'ouvre en moi toutes les portes de ces chambres de femmes, écrit Marion Grébert.»

(Yannick Haenel, *Charlie Hebdo*)

Marion Grébert

TRAVERSER L'INVISIBLE

Énigmes figuratives de Francesca Woodman et Vivian Maier



L'Atelier contemporain

Octobre 2022

16 × 20 cm

256 pages

63 illustrations

25 €

ISBN: 978-2-85035-084-9



FRANCK ANDRÉ JAMME

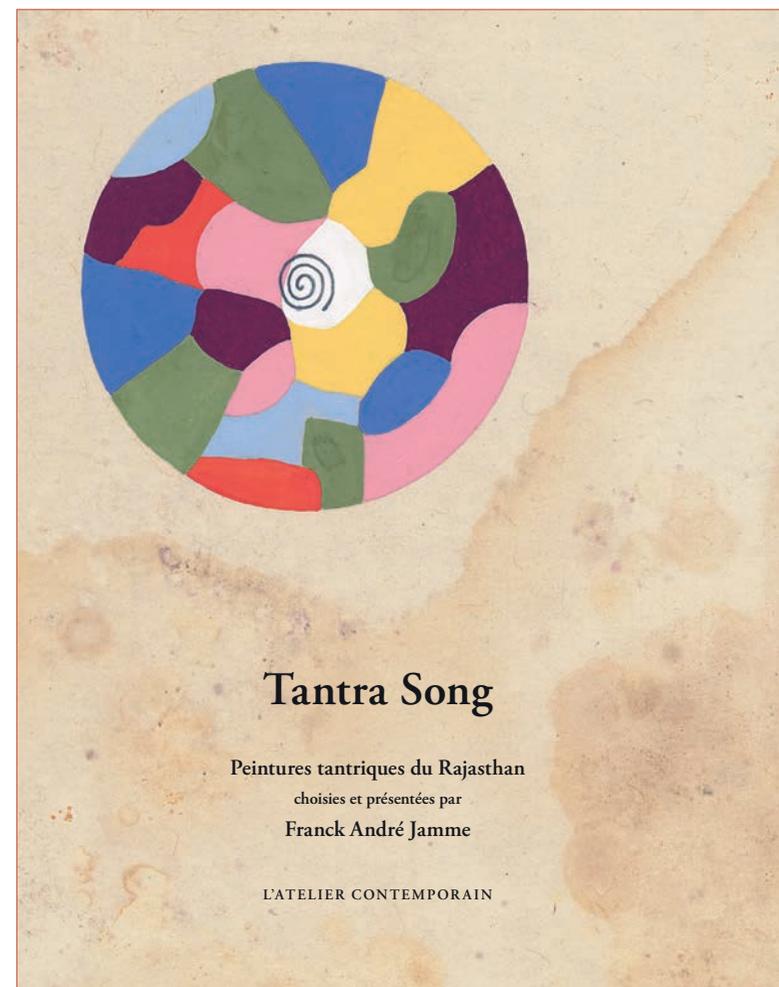
Tantra Song

Préface de Renaud Ego; introductions d'André Padoux; entretien avec Bill Berkson

« Au fond, personne au monde ne pourra jamais rêver d'une image plus brève, plus concise, comment dire ? plus distillée. Divin alcool, en somme, de l'abstraction chauffée à blanc. Plus la conscience est pure, plus le bleu de son ciel est clair. Et voilà tout. Et tout commentaire s'estompe, se perd dans la clarté même de ce ciel. »

Des siècles avant que la tradition occidentale n'en revendique l'invention, un art abstrait existait en Inde, au Rajasthan : l'art tantrique. Ces peintures, avec leur registre de formes simples – cercles, carrés, triangles de couleurs vives, lignes géométriquement posées – sont stupéfiantes de modernité. Bien que leur vocation soit spirituelle avant d'être esthétique, qu'elles visent à permettre d'accéder au plan des divinités et de la conscience pure, elles rappellent étrangement le futurisme russe ou le minimalisme pictural.

Le poète Franck André Jammé (1947-2020) fut un passeur essentiel de cet art tantrique, qu'il présenta dans l'exposition mémorable Magiciens de la terre au Centre Pompidou, en 1989. Tout au long d'une aventure où se mêlèrent la fascination et la patience, le drame et la merveille, la poésie bien sûr, il en collecta des pièces. L'intimité qu'il noua avec les tantrikas fait de lui le plus fin connaisseur et interprète des arcanes d'un art dont il déplie ici tout le mystère, logé dans sa parfaite sobriété.



Novembre 2023
21 × 28 cm
160 pages
46 illustrations
30 €

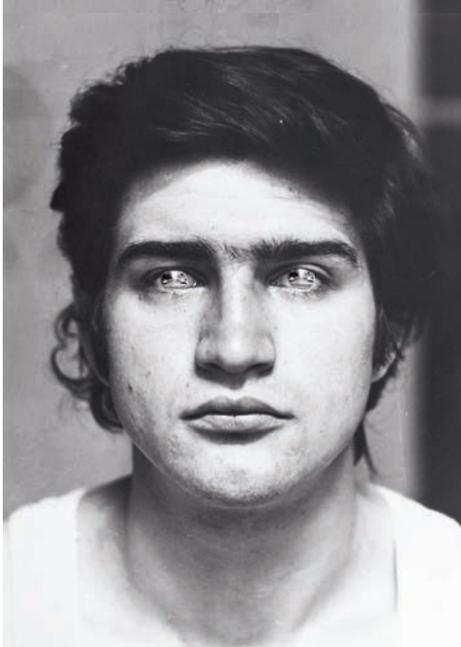
ISBN : 978-2-85035-126-6



LAURENT JENNY

La folie du regard

Laurent Jenny explore dans cet essai les déchirures du voir à travers l'analyse d'œuvres picturales ou photographiques qui elles-mêmes les questionnent, de Cranach à Matisse ou Giacometti, de Seurat à Strand, de Courbet à Penone ou à l'« Atelier des lumières ». Il traverse ainsi plusieurs formes de « folie du regard » : la cruauté porcelainée et convulsive de Cranach, l'horizon bouché de Courbet, l'agoraphobie de Matisse, les figures absorbantes-rayonnantes de Seurat, la nudité sèche des photos de Walker Evans, ou encore l'effrayante dérobade du visage, chez Giacometti (qui littéralement le conduisit au bord d'un effondrement



psychique). C'est le propre de ces artistes d'avoir su faire de ce qui éblouissait leur vision le motif même de ce qu'ils donnaient à voir.

« Voir » est un acte hasardeux, rare et toujours incomplet, bien que souvent nourri de savoirs destinés à l'orienter, l'aiguiser – et parfois parce qu'il l'est et que cela lui dérobe l'opacité et la stupeur du sensible.

Quelque chose apparaît : le cru d'une fleur de cerisier sur fond de ciel, la sinuosité d'une couleuvre vipérine qui traverse une rivière, le surgissement d'un visage qu'on n'attendait pas dans l'ouverture d'une porte. Ou alors c'est un tableau : Le chien de Goya comme noyé dans une marée montante d'ocre, l'espace flottant d'une table mise où rien ne tient chez Bonnard, le groin tordu d'un visage éclairé par une ampoule électrique chez Francis Bacon.

Le champ visuel en est comme déchiré. Plutôt qu'une chose, c'est l'effet de cette déchirure, qu'on voit, qu'on sent. On a vu, ou plutôt entrevu. En un éclair la surprise s'est retirée. Les fleurs blanches se recomposent avec le ciel et calment leur crudité, la couleuvre se confond avec les herbes du bord, le visage est reconnu comme familier et prend sa place dans la chambre. Le tableau refait une image, contenue dans ses bords. C'est un Goya, un Bonnard, un Bacon. Il faudra beaucoup d'efforts de mémoire et d'attention, beaucoup de tâtonnements dans les mots pour retrouver, retracer, le battement de l'apparition.

Laurent Jenny



LA FOLIE DU REGARD

L'Atelier contemporain

Mars 2023

16 × 20 cm

208 pages

44 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-108-2



LAURENT JENNY

Le Désir de voir



«Le désir de voir, c'est être présent et disponible à la soudaineté du visible, à la rencontre des accidents heureux, aux événements bouleversants (même quand ils sont les plus ordinaires), à ce qui vient, chaque fois nouveau et inédit, comme une chance.»

(Dominique Rabaté, *Critique*)

Essai d'un homme de la lettre converti à l'image, *Le Désir de voir* retrace une initiation au regard pictural. Intitulées « Voir dans le noir », « L'instant de voir », « Voir en rêve » et « Manières de voir », les étapes de cet essai discrètement autobiographique donnent lieu à l'exploration de plusieurs modes de vision, découverts au croisement d'expériences personnelles, d'expérimentations artistiques, de lectures et de contemplations. Entamé sous les auspices de Michaux et de ses peintures-idéogrammes, poursuivi dans le com-

pagnonnage des dessins « signes » ou d'Alexandre Hollan, élargi au contact – entre autres – des encres de Joan Barbarà, des monotypes de Degas, de l'« outre-noir » de Pierre Soulages et des « protographies » d'Oscar Muñoz, ce parcours est désirant et raisonné. Confessant son statut initial d'étranger dans le royaume des images, et soupçonnant ses affinités picturales d'être entachées du signe de l'écrit, Laurent Jenny convertit cette nécessité en haute vertu, dans des analyses dont sont seuls capables un regard consciencieux et une parole consciente des limites de son pouvoir : « Écoute-voir », dit le langage familier. « Regarde-dire » me semble aussi un bon chemin. Essayons... » Et son parcours fructueux de devenir ainsi celui de son lecteur.

Et pour moi-même, quand donc m'est venu ce désir de plonger dans le visible ?

Tard, il me semble. Comme si des écailles m'avaient longuement pesé sur les yeux.

Enfant, ce sont d'abord les mots qui m'occupent, un écran de mots. Trop d'imaginaire, pas assez de vision, l'un toujours superposé à l'autre, l'oblitérant dans la contemplation des images. Inévitable, nécessaire même, mais pour revenir en arrière, c'est un long chemin...

«Voir est un processus d'espacement, de dilatation, de délais, de retards et d'écarts. Fondamentalement, ces processus relèvent de la tension, propre au visible, entre ce qui s'affirme et ce qui s'efface. Ce sont les œuvres d'art qui nous l'apprennent. [...] Inscrivant la question esthétique sur le plan de l'expérience personnelle, l'auteur tend à en éloigner les enjeux critiques et sociaux de l'intersubjectivité. Mais [...] c'est à une culture de l'attention que nous invite ce livre. Par cette extension de la sensibilité, ce que les œuvres nous donnent à voir, c'est tout le reste, autrement dit, la vie.»

(David Zerbib, *Le Monde*)

Laurent Jenny



LE DÉSIR DE VOIR

L'Atelier contemporain

Août 2020

16 x 20 cm

168 pages

26 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-008-5



STÉPHANE LAMBERT

Tout est paysage



C hamps de bataille labourés par les obus pendant la Première Guerre mondiale ; régions soufflées et rayées de la carte par la bombe atomique pendant la Seconde ; villes sinistrées hier par les catastrophes nucléaires, et par les changements climatiques aujourd'hui... Notre regard a engrangé assez d'images de destruction pour que s'impose à l'art l'angoisse de l'après-paysage. Recueil de textes unis par cette question unique, *Tout est paysage* examine l'une après l'autre, partant des *Nymphéas* de Monet, les œuvres de Twombly, Klee, Tàpies, Mušič, Mondrian, Morandi et Staël, comme autant de réponses possibles : comment, à quel prix, et avec quel profit la peinture de paysage s'est-elle réinventée au fil du XX^e siècle, face au spectacle inouï de la destruction de son motif ?

« Il y a un inconscient des apparences, le visible est animé par une vie intérieure qui ressemble à des filigranes ; ils nous apparaissent lorsque nous contemplons intensément un paysage : nous voyons alors émaner d'un assemblage de formes qu'on croyait fixes un univers de molécules féériques, une constellation de pyramides, un ciel de détails qui jouent à nous ressembler. Stéphane Lambert nous rappelle que ce travers inventif de notre regard s'appelle la paréidolie : "reconnaître un visage familier dans le tracé d'une montagne" fait de nous des peintres qui ne peignent pas, des inventeurs enfantins, des sourciers. Parlant des bouteilles et des carafes de Giorgio Morandi, il évoque le "rayonnement des choses immobiles" et voit dans ce fond sableux des tableaux une sorte de magnétisme ontologique. L'inertie vibre, et ce qu'on appelle la présence n'est peut-être qu'un écho des temps engloutis, un appel à réveiller les regardeurs que nous sommes : "En chaque témoin, il y a un devin qui dort." »
(Yannick Haenel, *Charlie Hebdo*)

« *Tout est paysage* », affirmait Dubuffet, en ce sens que tout est composition, tout est quête d'une unité perdue, tout est signes assemblés, tout est matière à être embrassé du regard, à interroger le vivant au-delà de soi-même. Que vaudrait sans ça le monde si on le laissait entre les seules mains de la dévastation, si l'essence poétique qui nous y attache envers et contre tout ne l'ouvrait pas à des entendements insoupçonnés qui nous font voir dans la noirceur d'autres nuances que pure noirceur ?

Stéphane Lambert



TOUT EST PAYSAGE

Monet, Twombly, Klee, Tàpies, Mušič,
Mondrian, Morandi

L'Atelier contemporain

Janvier 2021
16 × 20 cm
112 pages
26 illustrations
20 €

ISBN : 978-2-85035-013-9



ALAIN LÉVÊQUE

À la rencontre

Carnets et essais sur des peintres, 2003-2020

Je n'écris pas sur l'art, mais sur des œuvres qui me touchent. Sans être historien, ni critique, ni érudit. Je vais à des peintres qui, sans mot dire, me parlent. C'est un élan. Il ne diffère pas de celui qui me porte vers des écrivains et des musiciens. Par des langages divergents, peintres, sculpteurs, musiciens et écrivains expriment, me semble-t-il, des préoccupations communes. Je ne crois pas au cloisonnement entre les arts.



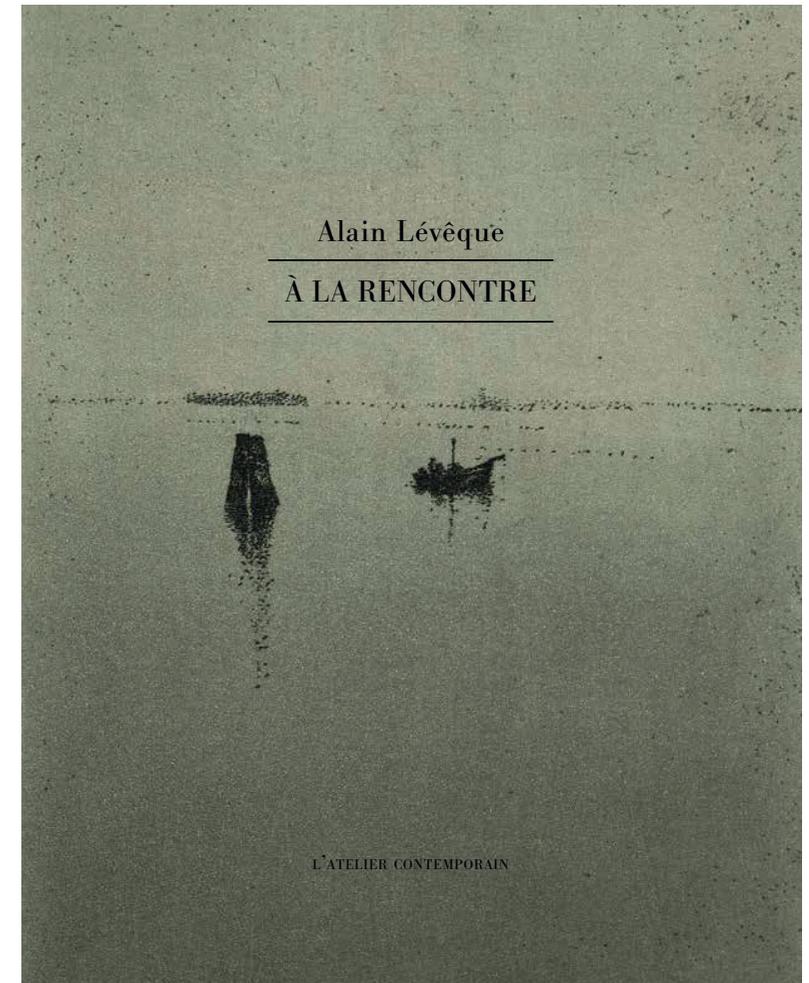
La peinture déborde les mots. Le danger qui guette l'écrivain, c'est d'annexer l'œuvre picturale à ses mots, de l'étouffer malgré lui dans l'étreinte verbale, bref de substituer son langage à celui, tout autre, du peintre. Il y a là un piège que favorise l'écart entre les pratiques artistiques. La musique, en raison de la technicité intimidante de son langage, y échappe bien plus que la représentation par des formes colorées, plus accessible de prime abord. Aussi l'écrivain qu'attire l'œuvre d'un peintre, d'hier ou d'aujourd'hui, doit-il, ne serait-ce que par respect pour cette autre forme d'approche de la réalité, s'efforcer de comprendre au

mieux le propos de celui-ci, en s'aidant de tous les moyens disponibles qui permettent d'éclairer ce qu'on peut appeler, d'un mot, le contexte.

Les notes de carnets ? Ce sont des impressions, plus ou moins fugaces, reçues au fil des jours, entre autres devant les œuvres de quelques peintres. Recueillies sous la forme d'une suite ordonnée mais non datée, elles composent, dans un registre plus modeste, plus instantané que les poèmes, des traces d'une vie passagère, traces qui ont l'avantage de concrétiser, voire de clarifier celle-ci.

Je ne cherche, en écrivant, qu'à être présent au passage qu'est toute vie. Dans mon désir de donner sens au passage, la peinture à laquelle je suis attentif tient beaucoup de place. Me sont d'une grande aide certains peintres, hommes et femmes, que j'affectionne de longue date tout particulièrement. Pourquoi ? Parce que leurs œuvres respectifs, quoique sur un mode parfois très différent, traduisent un lien intense avec le temps fini de notre passage. Quel renfort ils m'apportent !

On trouvera ici, successivement, des essais à propos de Lucy Vines, Farhad Ostovani, Anne-Marie Jaccottet, Mantegna, Yves Lévêque et Gérard de Palézieux.



Janvier 2023

16 × 20 cm

184 pages

25 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-091-7



GIORGIO MANGANELLI

Salons

Traduit de l'italien par PHILIPPE DI ME0

En 1986, Franco Maria Ricci soumit au regard de Giorgio Manganelli des images disparates : des tabatières et des armoiries, des tableaux célèbres et des palais sévères, des verres précieux et des photographies, des masques et des temples, de naïves enseignes peintes et de fragiles éventails. Immobile à sa table de travail, diligent, Manganelli élaborait des proses procédant de ces images.

Publié pour la première fois en Italie en 1987, *Salons* regroupe un choix de sa réflexion dans le domaine des Beaux-Arts, réalisé de son

vivant par son auteur lui-même. L'ouvrage offre un choix de thèmes et d'artistes et de genres extrêmement variés : Edvard Munch, René Lalique, Honoré Daumier, Benedictus, Cecil Beaton, etc. À côté des grands artistes, il accorde une place importante aux arts dits « mineurs ». De sorte que l'ensemble frappe par la variété de ses thèmes et la qualité proprement encyclopédique de son information. L'acuité du regard de Manganelli étonne : il n'imite jamais personne, ses analyses sont toujours fortement originales, dérogent à l'historicisme.

«[...] C'est toujours une approche radicalement sensible et originale qui régit le rapport de Manganelli à l'art de créer. Nulle part il n'interprète. Il ne décrit pas. Mais il parcourt son sujet d'une pensée active, présente à la matière, incarnée, et pose un regard d'une intense acuité sur les aspérités des détails. Un regard qui pourrait être celui de l'enfant, toujours nouveau et innocent à l'émerveillement d'une courbe, d'une couleur, d'un mouvement, toujours questionnant sur les tenants et les aboutissants, les natures sous-jacentes. Ainsi, hors de tout contexte et de toute source, de toute expertise, placé à nu face à l'œuvre plastique, il produit physiquement les "mouvements diversement rythmés" de son geste d'écriture, et son approche critique se mue en quête de littérature. Avec humour, simplicité, parfois confusion assumée, l'auteur nous invite par la pensée à lire l'art autrement, comme objet physique à méditer, et propose d'un même élan, alliant l'éloquence et le style, l'œuvre d'un peintre en prose.»

(James Benoit, *L'Œil*)

Giorgio Manganelli



SALONS

Traduit de l'italien par Philippe Di Meo

L'Atelier contemporain

Mars 2018
16 × 20 cm
160 pages
20 €

ISBN : 979-10-92444-63-6



YANNICK MERCOYROL

Intensités

12 artistes aujourd'hui

À propos de: **Lydie Arickx, Bae Bien-U, Guillaume Bruère, Philippe Cognée, Alexandre Hollan, Koichi Kurita, Tatiana Pozzo Di Borgo, Paul Rebeyrolle, Georges Rousse, Susumu Shingu, François Weil, Jérôme Zonder**

L'intensité est une puissance, une force, un travail, une inflation subite, une énergie qui excite par le coup de reins soudain d'un objet extérieur. Elle a à voir avec la lumière ou un champ magnétique, mais aussi avec l'électricité, la pesanteur, l'ondulation, l'accent tonique posé sans appel, toutes manifestations qui, peu ou prou, littéralement et dans tous les sens, fourmillent sur la langue au débours de l'écriture qui se cherche. Cette intensité peut être basse ou haute, évidente et éruptive ou sourde, compacte, ramassée sur elle-même. Mais toujours elle est au bord de quelque chose, elle fait signe sur un versant abrupt et silencieux, en voie de débordement. La langue est sa bonde, son dépliement vers le monde qu'elle a emmagasiné dans sa matière,



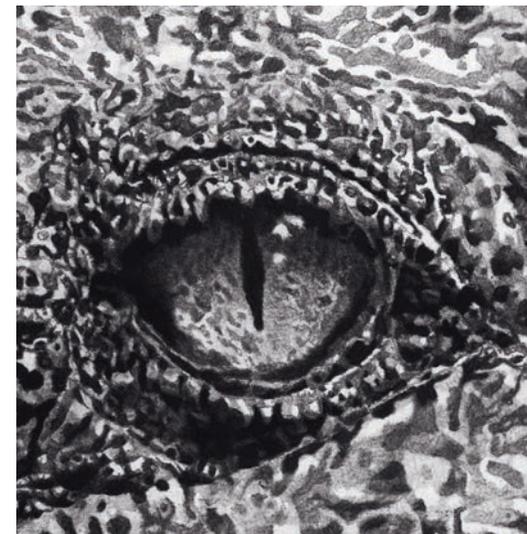
à qui elle accorde une forme de présence en excès qui trouverait en nous, dans les mots, sa décharge et sa pente, sans jamais épuiser sa force ni fixer sa butée. Contre l'univocité d'une chapelle ou la subjectivité olympienne d'une « sensibilité », les œuvres des artistes évoqués dans ce livre éveillent des voix, parfois inaudibles, qui traversent notre corps – qui, peut-être, le composent.

Les 12 artistes dont il questionne l'intensité ne représentent pas un panorama, mais plutôt différents horizons de l'art d'aujourd'hui : *contre l'univocité d'une chapelle ou la subjectivité olympienne d'une « sensibilité », les œuvres éveillent des voix, parfois inaudibles, qui traversent notre corps.* À l'opposé d'un livre monographique ou monosémique, il propose une traversée d'esthétiques et de genres très divers : peinture, dessin, sculpture, photographie, installation – les artistes étant eux-mêmes de notoriété et d'âges fort différents.

En outre, l'abondance des illustrations permet de nouer de manière très étroite le texte et l'objet auquel il se rapporte, évitant autant le discours « hors sol » que le livre d'images.

Yannick Mercoyrol
INTENSITÉS

12 artistes aujourd'hui



L'Atelier contemporain

Février 2023

16 × 20 cm

272 pages

46 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-104-4



JACQUES MOULIN

Écrire à vue

Poèmes et essais à propos des œuvres de Charles Belle,
Véronique Dietrich, Jean-Louis Elzéard, Ann Loubert...

*Entrer sans effraction dans la vérité de leur monde. Prendre langue avec.
À la lettre sans heurt. S'ouvrir au registre des lieux dans le foyer
des couleurs la géométrie du trait l'élan des volumes le geste d'espace.
Pénétrer l'écran des neiges celles de l'œil tenu dans son blanc.
Incapable de se grandir avant que de se regarder par le dedans.
Une attente en allée vers leur monde depuis là.*

Jacques Moulin est un poète de la vue et du son. Il écrit pour donner au chant du monde une langue, une métrique et un rythme. Il en tisse avec les mots sa tessiture, tresse les liens entre la flore, la faune et notre humanité. Son écriture hurle une attention à mettre en langue les microcosmes de notre monde et de sa nature. Elle en écrit les lumières et les ombres, les bruits et les sons, les formes et les vies, jusqu'à l'écho de ses déchirures. C'est naturellement qu'il a posé son regard sur des œuvres d'artistes. Comme on pose un regard sur un paysage, comme on tend son oreille au chant d'une mésange, il

les accueille dans ses pages en tenant la distance qui les font entrer dans son texte ; sans les y emprisonner mais en s'en nourrissant. C'est ce double mouvement d'attention et de saisie qui porte les textes qu'ont suscités les œuvres qu'il a rencontrées. Ce sont ces cheminements de l'œuvre au texte et de l'image à l'écrit que ce livre décline. Non pas commenter mais répondre comme à une invitation ou à une question. Non préempter mais butiner quelques tons, quelques couleurs et lumières, et donner à ces œuvres, le temps d'une lecture, une voix [...]

(Philippe Cyroulnik)

*«Le poète est là, entre les pages; le peintre aussi. L'atelier est un vaisseau;
une ruche; un paysage en plein air. Chacun s'y absorbe, attentif à l'autre à son travail
à sa concentration à son silence. Le poète observe les gestes les couleurs les formes
les linéaments; il entre en empathie avec le peintre; il entre dans la toile.*

“Sans effraction.”»

(Angèle Paoli, *Terres des femmes*)

Jacques Moulin



ÉCRIRE À VUE

L'Atelier contemporain & Le 19

Janvier 2016
16 × 20 cm
160 pages
20 €

ISBN: 979-10-92444-33-9



DANIEL PAYOT

Retours d'échos

Comment ne pas écrire sur l'art et les artistes

Dessins de Gérard Titus-Carmel

Partant du constat d'une inadéquation naturelle entre la « langue privée de mots » des arts plastiques – lignes, ombres et couleurs, au sens inassignable – et l'ordre du discours, qui tend à figer dans des structures sans ambiguïté les choses et les rapports entre elles, l'auteur ébauche une autre approche, visant à permettre au langage de présenter l'œuvre dans sa différence intacte, sans entamer son équivoque. *On fait souvent comme s'il y avait des choses et des sujets et ensuite seulement des espaces entre eux. [...] Et s'il y avait d'abord le « entre » et ensuite les choses et les sujets s'y posant, à la fois consistants et éphémères ?*

Soucieux de cohérence, Daniel Payot n'affirme pas de façon tranchée. Procédant tel le mosaïste qui laisse à l'œil du spectateur le soin de fondre en une image des pièces juxtaposées, il cite, commente et développe l'une après l'autre, par brefs chapitres, les pistes de réflexion ouvertes par ses devanciers,



théoriciens et patriciens d'une écriture avec et non *aux dépens* de l'art. Adorno, Benjamin, Michaux, Bonnefoy, Picon, Ponge, Arasse, Georges Didi-Hubermann sont quelques-uns seulement des interlocuteurs de cette méthode dialogique, où la voie à emprunter passe par l'entre-deux de l'échange.

« Sans doute s'agit-il de ne pas vouloir tout comprendre mais d'acquiescer aux énigmes, d'opter pour une approche permettant au langage de présenter l'œuvre comme acte différentialiste absolu et toujours équivoque.

Et ce, en naviguant dans l'entre-deux, en se situant dans un espace tiers qui ne soit ni exclusivement celui de l'œuvre ni exclusivement celui du scripteur.

Un espace-interstice, un intervalle de part et d'autre duquel art et écriture se serviraient réciproquement et converseraient par échos et retours d'échos. »

(Richard Blin, *Le Matricule des anges*)

Daniel Payot



RETOURS D'ÉCHOS

Comment ne pas écrire sur l'art et les artistes

L'Atelier contemporain

Janvier 2021

16 x 20 cm

216 pages

3 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-024-5



CHRISTINE PELTRE

Vers l'Orient. Géographies d'un désir



La géographie est une vieille ennemie. Éprise du récit, de l'anecdote, je restais à l'âge scolaire fermée aux explications logiques et chiffrées, dispensées avec une patience limitée par un père spécialiste du sujet. Les séances de mise au point avaient pourtant lieu, dans son bureau, devant une carte aux couleurs somptueuses, capables d'enflammer les imaginations les plus bornées. Sous verre, très grand format, entourée d'un strict cadre de bois clair, elle fut peut-être le premier tableau que j'ai longuement contemplé et, assurément, l'un de ceux qui restent une parfaite énigme.

Par épisodes tirés d'une vie de recherche sur l'art des XIX^e et XX^e siècles, Christine Peltre retrace l'histoire savante et subjective d'un « déca-drage » de l'Orient. En un peu plus d'une douzaine d'étapes, elle nous guide à travers certains de ces hauts lieux de l'« ailleurs » que nous connaissons souvent par les images de nos musées – Athènes, Istanbul, Izmir, Alger, Marrakech, Tunis... – et dans ces villes d'Europe de l'Ouest – Marseille, Barcelone, Madrid – où universitaires et institutions culturelles s'efforcent d'écrire

à frais nouveaux, l'histoire du pourtour méditerranéen. Chacune de ses étapes, brassant les sensations des rencontres, du génie du lieu, des bagages de la mémoire, compose les nouveaux paysages d'un Orient qui se voit alors comme « décadre ». Ainsi naît un « sentiment géographique », entre représentations anciennes et images du présent dont l'existence trouble mais dont la nécessité devient vite impérieuse. Entre savoir et questions, ce livre décompose – et reconstruit ? – un atlas imaginaire.

Christine Peltre



VERS L'ORIENT.
GÉOGRAPHIES D'UN DÉSIR

L'Atelier contemporain

Octobre 2021
16 × 20 cm
144 pages
117 illustrations
20 €

ISBN : 978-2-85035-053-5



NICOLAS PESQUÈS

Sans peinture



L'auteur rassemble ici des textes (essais et poèmes) sur différentes œuvres et, à cette occasion, se demande ce qui travaille au cœur de ces œuvres et de l'écriture qui essaie d'y conduire : telle est la raison d'être de ce livre.

Comme tout le monde, j'ai regardé
des tableaux avant de savoir lire et écrire.
J'ai toujours regardé les couleurs, longtemps,
incompréhensiblement.
Je ne suis pas devenu peintre.
Plus tard, j'ai commencé à écrire.
J'ai voulu reprendre ces plongées,
poursuivre ces tableaux, courir après l'effet
qu'ils me faisaient.
Écrire pour encaisser la peinture,
en retourner l'impact,
en vivre les conséquences.
Presque toujours de mon propre chef,
j'ai essayé de savoir ce que ces œuvres
voulait, et me voulaient,
comment elles portaient mes couleurs
en emportant leur désir.

«L'écriture de Nicolas Pesquès est une véritable traversée, elle donne la sensation unique d'un maillage corporel de pensées critiques, poétiques, philosophiques, existentielles, conscientes et non-conscientes, qui s'actualisent face à l'œuvre. Corps à l'œuvre, corps de l'œuvre, ou encore, "poche à flux", selon l'expression originale de Nicolas Pesquès, il y va ainsi d'une pulsionnalité du regard qui se veut aussi inévitablement cultivé. Le corps devient l'interface entre l'œuvre et le texte : "Voir avec des mots ce qui le fut sans eux", en suivant l'implication du corps, son agitation devant la peinture et cette tension pour "y vivre des sentiments, y effectuer des pensées". Sans peinture est une mise en tension, la pensée de l'auteur est en mouvement, elle est vive, et incite le lecteur à la poursuivre : écrire sur ce que cela suppose d'écrire, quand le regard se pose sur l'œuvre, avec ce sentiment de distance, d'intimité d'écart, éprouvé et reconduit infiniment.»

(Laurence Arzel Nadal, Critique d'art)

Nicolas Pesquès



SANS PEINTURE

L'Atelier contemporain

Mai 2017
16 × 20 cm
224 pages
67 illustrations
25 €

ISBN : 979-10-92444-54-4



GAËTAN PICON

Admirable tremblement du temps

Fac-similé de l'édition paru dans la collection «Les Sentiers de la création» (Skira) en 1970
augmenté d'un cahier d'études critiques inédites par Yves Bonnefoy, Agnès Callu, Francis Marmande,
Philippe Sollers, Bernard Vouilloux

*Quelques-uns des plus beaux tableaux viennent de la vieillesse des peintres,
et nous en aimons le tremblement. Nous aimons aussi la craquelure de la toile, l'érosion des pierres,
et nous retrouvons dans l'esquisse les mêmes trajets. L'art, pour nous, est chose passée.
C'est l'haleine du temps qui témoigne de la vie d'une œuvre, la séparant du pastiche ou du faux.
Tels sont, entre l'art et le temps, les signes d'une connivence qui justifie que j'écrive :*
« Je ne parle pas, on ne me parle que dans l'insomnie du temps. »
*N'est-ce pas tomber dans les mystifications de la culture, de la conscience, du sens ? Il faudrait,
pour cela, que le sens soit univoque et saisissable, et la page tournée. L'art existe,
demeure dans son histoire pour la même raison qui fait que l'œuvre est toujours devant nous.
Exercice d'un désir qui ne manque pas d'objets, mais qui manque chaque fois son objet,
pour se retourner trop tard, se détourner trop tôt. C'est pour cela que je peux à la fois me souvenir et
vivre, être mémoire et innocence, marcher au pas du temps, ne cessant de traverser
l'espace de réminiscence et de mirage où le sens brille et recule.*

*«Admirable tremblement de temps a donné
envie d'aller au musée, et de comprendre l'art,
à toute une génération. Il mêle les références
antiques, Pollock, Giacometti, Sam Francis à
Léonard et à Titien. Il témoigne du goût d'une
époque. [...] Livre intemporel, qui dit que les
peintres, qui dialoguent et se battent ainsi
avec le temps, "dans le temps", sont toujours
contemporains de notre regard.»*

(Adrien Goetz, *Grande Galerie*)

*«Gaëtan Picon nous entraîne dans une nouvelle
dimension, et nous propose de voir passer le temps
dans les traces des derniers gestes de l'artiste. Mais
ces nouveaux espaces déployés, Picon les doit aussi à
sa dérive au cœur de l'écriture de l'essai poétique et
artistique qu'il conçoit librement, loin des dogmes,
et qui est aussi roman et récit critique, qui met la
pensée en mouvement, qui permet de relier le passé
au présent, d'anticiper le surgissement des idées.»*

(David Collin, *La nouvelle Quinzaine littéraire*)

Gaëtan Picon



ADMIRABLE TREMBLEMENT DU TEMPS

Essais d'Yves Bonnefoy,
Agnès Callu, Francis Marmande,
Philippe Sollers, Bernard Vouilloux.

L'Atelier contemporain

Septembre 2015
16 × 20 cm
248 pages
154 illustrations
25 €

ISBN: 979-10-92444-22-3



CHRISTIAN PRIGENT

La peinture me regarde

Écrits sur l'art, 1974-2019

La peinture regarde (concerne) qui elle fait jouir. Puis invite à considérer les sources de cette jouissance. Symétriquement: son œil est posé sur celui qui écrit. Elle lui lance ce défi: essaie donc d'en faire autant (de produire une telle force de reconfiguration des représentations d'époque). Ça remonte pour moi à loin: aux reproductions que je consultais, adolescent, dans le bureau de mon père. Et que je m'évertuais, apprenti barbouilleur, à copier. Pour savoir d'où ça venait, comment c'était fait pour essayer de comprendre «la peinture». Mais ça oriente vite vers ce qui redéfinit la peinture en en faisant autre chose que ce que la tradition désigne par ce mot: la passion «analytique» de Supports/Surfaces a produit des objets qui sont de la «peinture» - mais donnent à ce mot un sens qui excède les acceptions classiques, voire n'en laisse pas subsister grand-chose. Après, «installations», «performances» «vidéos», tout ce qui intéresse les artistes d'aujourd'hui surgit: fort peu peint, peinture malgré tout.

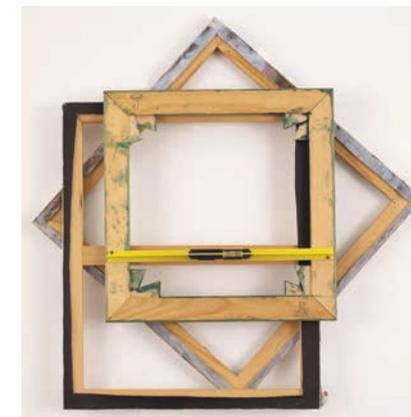
(Extrait d'une interview de l'auteur avec Jean-Marie Gleize, *Artpress*)



Peinture comme poésie: tel est le mot d'ordre que le lecteur trouvera richement décliné au fil de ces quelques cinquante textes écrits entre 1974 et aujourd'hui. Issues de diverses revues et réparties en plusieurs sections, ces analyses critiques concernent le mouvement Supports/Surfaces (Dezeuze, Viallat, Arnal, Boutibonnes...), des phénomènes de la peinture ancienne revus par l'œil moderne (anamorphoses, motifs non figuratifs du Livre de Kells...), la peinture de grands peintres du siècle dernier (Twombly, Bacon, Hantaï...), celle de contemporains et « amis » de l'auteur (Pierre Buraglio, Mathias Pérez...), enfin d'autres disciplines artistiques à l'origine de questionnements semblables (la gravure, l'image pornographique, la photographie...). Loin cependant d'accumuler des analyses disparates, le livre les enserme dans une armature conceptuelle, c'est en effet, ce qui unit en profondeur des analyses aux objets si divers. C'est cette expérience primordiale qui fonde aux yeux de Christian Prigent une

certaine identité de la poésie et de la peinture: celle d'un *désarroi* de la représentation, dans lequel la moindre forme se désigne elle-même comme insuffisante en regard d'un réel informe. Or cette expérience n'est pas uniquement un constat critique, elle est le fondement même de l'écriture. Ainsi ces essais sur la peinture révèlent-ils le questionnement central d'un écrivain pour qui, non moins que peinture et poésie, poésie et critique sont intimement liés.

Christian Prigent



LA PEINTURE ME REGARDE

Écrits sur l'art, 1974-2019

L'Atelier contemporain

Août 2020

16 x 20 cm

496 pages

55 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-019-1



JEAN-CLAUDE SCHNEIDER

La Peinture et son Ombre

Essais sur Jean Bazaine, Colette Brunschwig, Jean-Pierre Corne, Gilles du Bouchet, Denise Esteban, Alberto Giacometti, Josef Sima, Nicolas de Staël, Pierre Tal Coat, Raoul Ubac, Bram Van Velde.

Ils peignent des mondes — j'écris dans la résonance...

Aux figures et remous que dans l'espace gagné sur le brouillon immergé des sensations la Peinture réinvente, répondent ici, poreuse chambre d'échos, les mots : appelés par les vibrations silencieuses du monde peint, ils s'exposent en son nom, ouvrent un espace de voix qui, pareillement assoiffées de réalité, inscrivent leurs matières opaques ou transparentes, s'imprègnent de ces espaces émus, des mystiques rivages de la couleur, prolongent la peinture et résonnent, résonnent, sont comme son Ombre.

«L'écrivain ne fait pas que regarder les toiles, les dessins, les gravures, les ardoises, les aquarelles, les vitraux, il les voit, c'est alors qu'il peut écrire. [...]

Il se mesure à la matière vivante, aux encres, aux pigments, aux traits et aux creux, à la surface et au volume, aux jeux impérieux de la lumière, à l'évidence, à cette dimension que l'écriture jamais ne connaîtra, aux couleurs et aux silences – à ces natures endormies et silencieuses que l'on ne cesse de vouloir nous faire passer pour mortes.»

(Philippe Chauché, *La Cause Littéraire*)

Jean-Claude Schneider



LA PEINTURE
et son Ombre

L'Atelier contemporain

Mars 2015
16 × 20 cm
208 pages
20 €

ISBN: 979-1-092444-16-2



ÉRIC SUCHÈRE

Symptômes

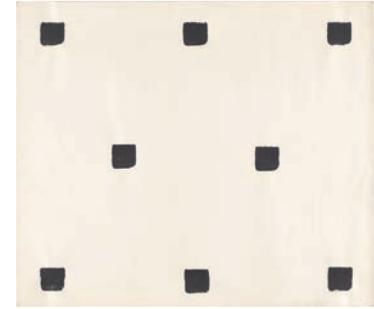
Lectures transversales de l'art contemporain

À travers quelques thèmes comme la politique, l'idiotie, le mauvais goût, le geste artistique, la légèreté, le rien, le pas grand-chose, l'expérience de l'œuvre, la littéralité... en passant par quelques grandes figures comme Guy Debord, Philip Guston, Cy Twombly, Vaslav Nijinsky, Robert Filliou, Niele Toroni, Richard Tuttle, Tony Smith ou Michel Parmentier, Éric Suchère tente de saisir quels sont les symptômes de notre contemporanéité – quitte à se plonger le plus lointainement dans l'art du passé – et de nommer, à l'aide de ces symptômes, ce syndrome que l'on appelle l'art contemporain afin d'en faire la critique pour aider à mieux définir sa diversité et sa complexité.



Il existe un terme flou pour parler des pratiques plastiques d'aujourd'hui. Ce terme, qui est « art contemporain », est devenu une catégorie en soi, à tel point qu'on l'emploie en lui accolant un article défini : « l'art contemporain », ce qui signifierait qu'il est une chose et une seule, aussi définie que son article et que ses contours sont clairs et nets. Pourtant, lorsque l'on demande à quelqu'un de définir ce terme, la définition n'arrive pas, ne vient pas, le malaise s'installe, la chose fuit et, finalement, ces vocables pris ensemble finissent par ne plus avoir de contour, ce qui est tout de même étrange pour une notion si communément employée et que chacun semble reconnaître dans les lieux qui lui sont dédiés.

Éric Suchère



SYMPTÔMES

Lectures transversales de l'art contemporain

L'Atelier contemporain

Septembre 2018

16 × 20 cm

168 pages

6 illustrations

20 €

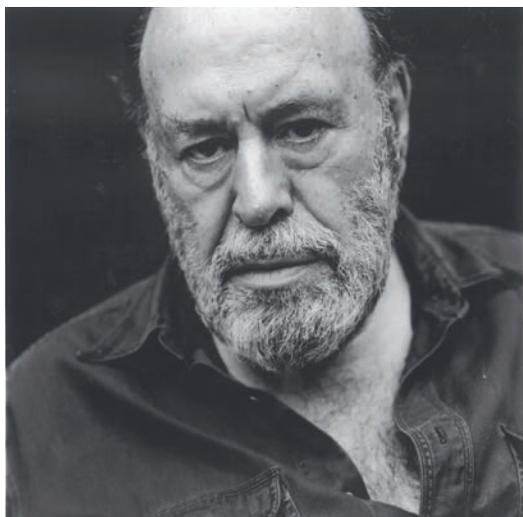
ISBN: 979-10-92444-68-1



DAVID SYLVESTER

L'art à bras-le-corps

Édition d'Olivier Weil. Essais de Yve-Alain Bois, Jean Frémon, Fabrice Hergott, Nicholas Serota, Sarah Whitfield



Cet ouvrage propose un corpus de textes critiques et d'entretiens d'artistes, pour la plupart inédits en français, offrant un large aperçu rétrospectif de la façon dont David Sylvester a regardé, pensé et écrit sur l'art du XX^e siècle.

Paul Cézanne, Piet Mondrian, Chaïm Soutine, Pierre Bonnard, Francis Bacon, Alberto Giacometti, Pablo Picasso, Willem de Kooning, Jackson Pollock, Cy Twombly, Jasper Johns, René Magritte, Henri Matisse, Barnett Newman, Andy Warhol, Claes Oldenburg, Richard Serra, Donald Judd et

Jeff Koons : tels sont les noms scrutés par l'œil légendaire du critique, les figures interrogées avec sa non moins célèbre capacité d'écoute.

Couvrant près d'un demi-siècle de fréquentation assidue des expositions et des ateliers d'artistes, tant en Europe qu'aux États-Unis, cette anthologie de David Sylvester, critique exigeant, passionné et impitoyable, offre un reflet tout en nuances de l'évolution du goût et des préférences de cet homme qui, très tôt, avait décidé que regarder la peinture et la sculpture serait la grande affaire de sa vie.

Ce portrait est complété par une série de témoignages et d'hommages émanant de personnalités l'ayant bien connu. Commissaire de l'exposition « *Looking at Modern Art – In Memory of David Sylvester* », Nicholas Serota relate sa genèse ainsi que ses relations avec Sylvester et les derniers jours de sa vie ; Jean Frémon et Fabrice Hergott signent des témoignages de leurs rencontres ; et le mot de la fin revient à Sarah Whitfield, sa collaboratrice sur le catalogue raisonné de Magritte et compagne pendant plus de vingt ans. Ainsi se dégage le profil d'un personnage hors normes, mémorable, clivant, dans lequel Yve-Alain Bois, en introduction, croit voir incarné l'idéal du critique selon Baudelaire : « partial, passionné, politique ».



David Sylvester

L'ART À BRAS-LE-CORPS

Édition établie par
Olivier Weil

Contributions de
Yve-Alain Bois
Jean Frémon
Fabrice Hergott
Nicholas Serota
Sarah Whitfield

L'Atelier contemporain

Juin 2021
16 × 20 cm
672 pages
21 illustrations
30 €

ISBN : 979-10-92444-83-4



PIERRE-ALAIN TÂCHE

Une réponse sans fin tentée

Durant tout un temps d'innocence non feinte, j'ai voulu croire que la perception des profondes harmoniques du monde aurait pouvoir de m'accorder à ce dernier (et que le poème à venir le serait donc aussi, par voie de conséquence).

Et que tout était donc affaire de consonance. Mais il m'a fallu déchanter, tant il fut un jour évident qu'une écoute attentive et patiente ne suffit pas à assurer l'accord espéré ; pas plus, d'ailleurs, qu'un regard appliqué ne peut accomplir et réaliser la quête heureuse de ce qui se cache derrière l'apparence.

S'émerveiller, ainsi, devant le frêle tremblement de l'être, c'est rester bouche bée.

Or la contemplation ne suffit pas. Il faut certes se laisser interpellé par le réel et non le provoquer ; mais il faut aussi faire preuve d'une curiosité vigilante et s'exercer à une grande disponibilité, qui puisse répondre de la manière la plus adéquate possible à l'intensité des surgissements.

Rendre compte de la réalité exige alors de s'exposer à ses sortilèges sans crainte de l'affronter dans sa prodigieuse diversité – ce qui revient à dire que rien de ce qu'elle révèle ne sera écarté par principe.

Peinture et poésie ont toujours eu partie liée. Pierre-Alain Tâche nous dit ici ce que l'art représente pour lui, ce qu'il lui apporte, ce qu'il lui refuse. L'auteur fait aussi écho à la fascination exercée par les œuvres de quatre peintres : Jean-Paul Berger, Miklos Bokor, Claude Garache et Alexandre Hollan. Les textes ou les poèmes qu'il leur consacre constituent une réponse

sans fin tentée aux interrogations, mais aussi aux émotions qu'elles n'ont pas manqué de susciter, dans la proximité de l'expérience poétique. Une lecture de deux tableaux d'un autre siècle, l'un de Charles Gleyre, l'autre d'Émile David, et une réflexion sur l'art contemporain complètent le présent ouvrage. Elles en cernent la raison d'être et les enjeux.

Pierre-Alain Tâche



UNE RÉPONSE SANS FIN
TENTÉE

L'Atelier contemporain

Mars 2015
16 × 20 cm
176 pages
20 €

ISBN: 979-1-092444-21-6



JÉRÔME THÉLOT

La peinture et le cri

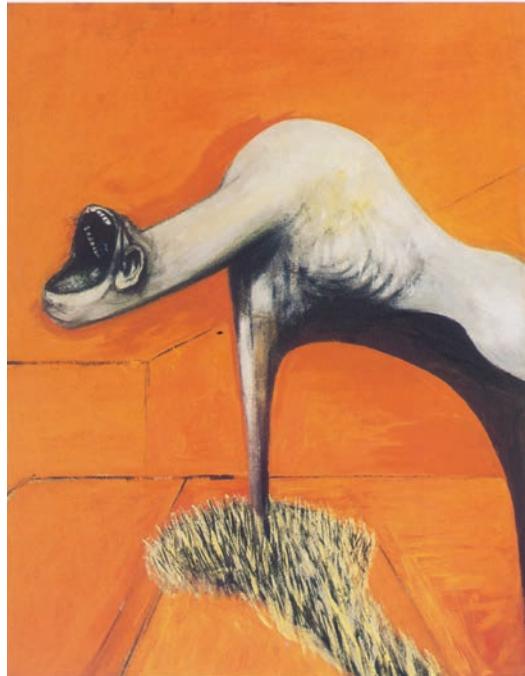
De Botticelli à Francis Bacon

Toute image n'est-elle pas fondée sur la violence ?

Toute représentation n'est-elle pas

«maçonnée sur un cri»?

(Yves Bonnefoy)



l'âge des Lumières n'a pas empêché son adoption électorale par maints peintres « modernes ». Or cette exhibition du refoulé, où se montrent ensemble la puissance imageante de la violence et la puissance critique du cri, justifie la peinture comme conscience de soi.

«[...] L'auteur tente d'aller beaucoup plus loin que ce qui pourrait se réduire à une exploration œuvre après œuvre de la mise du cri en signe plastique. Il esquisse une véritable philosophie de la peinture en cri. [...] la peinture n'est pas seulement condamnée à produire une représentation du cri. Elle fait savoir que "le cri est au fond de grandes œuvres le commencement absolu auquel elles sont remontées".»
(Christian Ruby, *Nonfiction.fr*)

Ce livre analyse en neuf chapitres une vingtaine de tableaux majeurs de la peinture européenne, chacun éclairant chaque autre, du XV^e au XX^e siècle. De Pollaiuolo à Bacon, en passant par Botticelli, Raphaël, Caravage, Guido Reni, Poussin, Ribera, Giordano, Munch, et s'achevant par une sculpture de Mason, le développement chronologique élucide en son centre la pensée de Winckelmann et de Lessing, prohibition explicite de la figuration du cri. Il s'ensuit une conjecture sur l'origine de la peinture, dont la vérité peu à peu conquise s'énonce comme suit : *l'origine de la peinture gît dans la violence, l'image provient d'un cri.*

Une histoire inouïe apparaît alors. D'abord rare, de loin en loin figuré par d'audacieux maîtres, le cri en peinture décèle si ouvertement le fondement sacrificiel de toute représentation que sa proscription théorique à

Jérôme Thélot



LA PEINTURE ET LE CRI

De Botticelli à Francis Bacon

L'Atelier contemporain

Octobre 2021

16 × 20 cm

184 pages

26 illustrations

25 €

ISBN: 978-2-85035-060-3



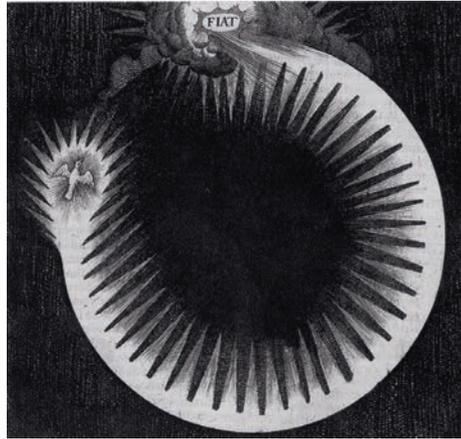
FRÉDÉRICK TRISTAN

L'Œil d'Hermès

Approches de l'imaginaire pictural

Qu'est-ce qu'une œuvre ? Essai, roman, promenade à travers le temps particulier de créations magistrales, *L'Œil d'Hermès* propose une vision neuve de la signification et plus encore du sens de l'imaginaire pictural.

Le regard mythique du messager Hermès déchiffre les signes cachés, consciemment ou non, par les artistes dans leurs œuvres majeures. Que signifie vraiment l'obsédante présence du berger, du cheval, de l'ange chez Giorgione, Poussin ou Tintoret ? Quelle étrange leçon veulent nous apprendre les Vénus au miroir et les Saint-Georges au dragon, le Christ mort et la Vierge à l'Enfant ?



L'énigme ne cesse jamais. Tout créateur doit la reprendre à son compte. L'invisible se dévoile à l'ombre du visible. Grâce à cette alchimie des formes un fond secret se révèle. Elle est essentielle pour pénétrer dans les arcanes de l'art vivant d'hier et d'aujourd'hui.

« Avec *L'Œil d'Hermès*, Frédéric Tristan a composé une symphonie sur l'art dont on ne connaît pas d'autre exemple depuis Élie Faure et André Malraux. Il nous apprend ce qu'est lire, en un temps où l'on est obsédé par les problèmes de l'écriture. La précision, l'érudition feront la joie des historiens des idées et de l'art grâce à la pertinence de rapprochements judicieux et fulgurants; mais Frédéric Tristan apporte aussi quelque chose d'indiscutablement nouveau, qui est, sur le plan de la création, la mise en pratique de ce que nombre de penseurs commencent à explorer, à exposer, de façon seulement théorique et didactique. Je crois ne pouvoir faire moins que comparer le Frédéric Tristan de ce livre au Charles Baudelaire critique d'art, celui des Salons. Son regard a le même degré d'acuité – et l'humour, de surcroît. »
(Antoine Faivre)

« [...] Conçu sous la forme de dialogues entre John Gilbert Chesterfield et le narrateur Pringsham, l'essai s'enveloppe de la magie de la fiction. Professeur d'iconologie, explorateur des imaginaires, des traditions et des symboliques, Tristan imagine une lecture de l'art qui participe de la flânerie érudite et s'attarde sur certains motifs et thèmes de Dürer à Picasso: bergers, chevaux, licornes, dragons, serpents, et leurs récurrences énigmatiques. Placé sous le signe d'Hermès, cet ouvrage, jamais hermétique cependant, est une vivante leçon d'histoire de l'art. »
(Jean-Didier Wagner, *Libération*)

Frédéric Tristan



L'ŒIL D'HERMÈS

Approches de l'imaginaire pictural

L'Atelier contemporain

Juin 2018
16 × 20 cm
208 pages
391 illustrations
25 €

ISBN: 979-10-92444-64-3



GERMAIN VIATTE

L'Envers de la médaille

Mondrian, Dubuffet : les pouvoirs publics et l'opinion

Peut-on l'oublier ? La vie d'artiste est un combat. Contre soi-même, contre les conventions et le goût, contre les pouvoirs économiques et parfois politiques, mais surtout contre la suffisance des parvenus, l'indifférence et l'aveuglement. En voici deux exemples auxquels Germain Viatte s'est attaché.

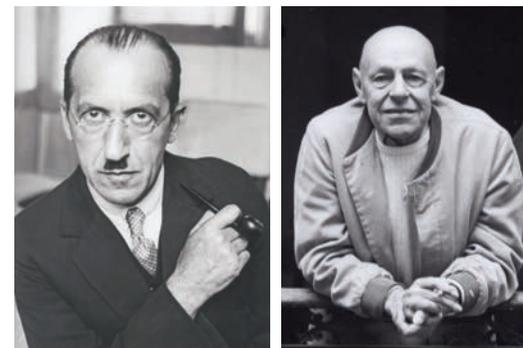
Rien ne semble réunir Mondrian et Dubuffet – cependant, pour tous deux, il leur a fallu atteindre la quarantaine pour révéler leur personnalité artistique, radicale et singulière, et en affirmer le développement et l'importance, malgré les difficultés, les rejets, et grâce à la clairvoyance de certains, peu nombreux, artistes, écrivains, marchands, complices et ou amateurs, et finalement des pouvoirs publics eux-mêmes, qui permirent à leur œuvre de s'imposer. En suivant très précisément la chronologie des données documentaires, Germain Viatte, sans craindre de révéler des moments pénibles ou scabreux, illustre dans cet essai un aspect méconnu ou masqué de la vie artistique en France, depuis les débuts du XX^e siècle.

PRIX PIERRE DAIX 2021

*«Les temps ont changé, constate évidemment l'auteur dans sa conclusion, tout en s'interrogeant sur la capacité de l'institution, aujourd'hui, bousculée par ses succès... obsédée par la «rentabilité» des scores de fréquentations, de rester attentive à des artistes par définition très isolés. [...] Viatte est un chroniqueur, ou portraitiste, qui ne néglige ni les paradoxes, ni les contradictions.»
(Catherine Millet, Artpress)*

Germain Viatte

L'ENVERS DE LA MÉDAILLE



MONDRIAN, DUBUFFET :
les pouvoirs publics et l'opinion

L'Atelier contemporain

Juin 2021
16 × 20 cm
424 pages
22 illustrations
25 €

ISBN : 978-2-85035-036-8



COLLECTION Beautés

Beauté est le premier mot le plus spontané, le plus commun, le plus controversé aussi, pour dire notre relation à l'art et à l'esthétique. Parce que la collection «Beautés» est dédiée à l'art contemporain, elle aime autant ce que l'expérience de l'art peut avoir d'amateur que ce que les musées et le marché offrent à voir. Sollicitant l'ensemble des sciences humaines, chaque volume de la collection, qu'il soit collectif ou monographique, traite d'une problématique liée à la pratique contemporaine de l'art en favorisant le texte aux belles reproductions.

La collection «Beautés» est dirigée par Camille Saint-Jacques et Éric Suchère.



Collectif sous la direction de **FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE,**
CAMILLE SAINT-JACQUES et **ÉRIC SUCHÈRE**
Beauté(s)

Contributions de: Estèla Alliaud, Claire Chesnier, Philippe Descola,
Vincent Dulom, Fabrice Lauterjung, Yves Le Fur, Yves Michaud, Camille Saint-Jacques,
Armelle de Sainte Marie, Michel Thévoz, Jean-Charles Vergne.

Dans la dernière édition de *L'origine des espèces* (1856) Charles Darwin s'interroge sur la nature du sentiment de la beauté. Le temps a passé et la réponse à la question que se posait Darwin semble de plus en plus échapper à la philosophie et à l'esthétique pour devenir l'affaire de l'anthropologie, des naturalistes et de la sociologie. En matière d'art, la fin des prétentions de l'universalisme européen et celles aussi de « l'exception humaine » (J-M. Schaeffer) renouvellent les questions concernant l'origine de nos conduites esthétiques : quand et comment sont-elles apparues ; quels en sont les moteurs ; sont-elles exclusivement humaines... ? Si les pratiques contemporaines depuis une quarantaine d'années ne rejettent plus l'idée de beauté plastique, elles y sont parfois (souvent) indifférentes comme si cette notion qui a longtemps dominé l'art était marginale. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Poursuivant son effort d'interrogation du paradigme esthétique dominant et de déhiérarchisation de la culture, « Beautés », cette fois, creuse et complique la question, à laquelle la destinait son nom, de la « beauté ». Cela revient à faire le pari qu'il peut jaillir une pensée proluxe et plurielle d'une aporie énigmatique : la beauté étant ce qui échappe toujours quand on tente de la définir, ou, pour le dire avec Maurice Blanchot, « ce qui se dérobe sans que rien ne soit caché ».

collection Beautés

Sous la direction de François-Marie Deyrolle, Camille Saint-Jacques et Éric Suchère



BEAUTÉ(S)

Estèla Alliaud
Claire Chesnier
Philippe Descola
Vincent Dulom
Fabrice Lauterjung
Yves Le Fur

Yves Michaud
Camille Saint-Jacques
Armelle de Sainte Marie
Michel Thévoz
Jean-Charles Vergne

L'Atelier contemporain



Août 2023
14,5 × 21 cm
136 pages
32 illustrations
20 €

ISBN : 978-2-85035-099-3



Collectif sous la direction de **CAMILLE SAINT-JACQUES et ÉRIC SUCHÈRE**

Entre mémoire et oublié

Contributions de: Jean-Christophe Bailly, Marie-Laure Bernadac, Giovanni Careri, François Hartog, Karim Ghaddab, Fabrice Lauterjung, François Raison, Roland Recht, Christian Rosset, Camille Saint-Jacques, Éric Suchère

Depuis deux siècles, l'histoire de l'art occupe le passé. Elle ordonne les musées, l'enseignement, les discours esthétiques et critiques, établit les hiérarchies, restaure les vérités, les réputations et finit par cautionner les valeurs du marché. Face à l'histoire, l'artiste et l'amateur d'art, manquant d'autorité et de statut, sont souvent démunis. Il n'empêche, la mémoire du passé nous hante, elle s'immisce de nos esprits de mille manières au hasard des découvertes et s'impose en provoquant des confrontations anarchiques avec le présent. Bien au-delà de l'ordonnance didactique des salles des musées, l'art d'autrefois, avec ses fantômes innombrables, nous poursuit au point que nous aspirons aussi à un oubli salutaire. Pour exister face au poids de l'histoire, l'art doit aussi « du passé faire table rase » et s'en remettre au « présentisme » contemporain au point de s'en tenir parfois à des formes conceptuelles ne laissant d'autres traces que le document ou le certificat. Ainsi vivons-nous dans une « tradition du nouveau » qui embrasse à la fois le culte d'hier et un besoin d'amnésie.

Beautés aborde le dilemme de notre relation à la mémoire et à l'oubli en tentant d'en souligner la complexité, les multiples facettes, et quelques-unes des contradictions les plus fécondes.

«Ce recueil d'essais érudits et partisans s'interroge sur le sens et la valeur de l'histoire (de l'art) aujourd'hui. Notre "culte du nouveau" témoigne d'un besoin d'amnésie qui n'a rien de condamnable: Nietzsche s'en réclamait déjà dans ses Considérations intempestives. Le "présentisme" dont parle François Hartog dans Régimes d'historicité tendrait à effacer le passé, privilégier l'oubli. N'est-ce pas ce moment opportun qui motive les recherches des jeunes historiens? Chaque génération tend à penser la génération précédente: leur oubli n'est qu'un péché de jeunesse.»

(Claire Margat, *Artpress*)

collection **Beautés**

Sous la direction de Camille Saint-Jacques et Éric Suchère



ENTRE MÉMOIRE ET OUBLI

Jean-Christophe Bailly
Marie-Laure Bernadac
Giovanni Careri
Karim Ghaddab
François Hartog
Fabrice Lauterjung

François Raison
Roland Recht
Christian Rosset
Camille Saint-Jacques
Éric Suchère

L'Atelier contemporain



Mai 2022
14,5 × 21 cm
224 pages
67 illustrations
25 €
ISBN : 978-2-85035-075-7



Collectif sous la direction de
CAMILLE SAINT-JACQUES et ÉRIC SUCHÈRE

Majeur / Mineur

Contributions de: Guillaume Kosmicki, Arnaud Labelle-Rojoux, Jack Lang, Fabrice Lauterjung, Camille Saint-Jacques, Éric Suchère, Bertrand Tillier, Jean-Charles Vergne, Hugo Vitrani.

Qu'en est-il aujourd'hui de la distinction entre arts majeurs et arts mineurs? Une telle hiérarchisation des pratiques artistiques entre *high and low* a-t-elle encore un sens ou bien doit-on désormais considérer que le temps d'une création libre, sans bornes ni entraves est venu, que l'art est un tout au sein duquel chacun est libre d'aller et de venir comme bon lui semble?

Derrière cette question qui agite l'art contemporain depuis quelques décades se cachent de nombreux enjeux économiques, sociaux et bien sûr esthétiques qui apparaissent à la fin du XIX^e siècle et se développent tout au long du XX^e. L'étude de ces enjeux montre que l'esprit libertaire qui prétend faire tomber les barrières est autant porteur d'émancipation que d'une idéologie libérale.

De quelle façon le dessin de presse et la photographie se sont-ils substitués aux arts dits majeurs pour donner une mémoire à la Commune de Paris? Par quel revirement

des graffeurs pratiquant autrefois dans des friches inaccessibles se voient-ils conviés à investir les sous-sols du Palais de Tokyo? En quoi un certain « esprit rock » a-t-il ensemencé le cinéma et les arts plastiques? Comment la pornographie s'est-elle érigée en objet culturel majeur? La distinction entre musiques savantes et musiques populaires a-t-elle encore un sens? Par approches croisées, les contributeurs analysent des phénomènes qui, aujourd'hui ou dans un passé récent, illustrent les enjeux et les opportunités d'une rupture des hiérarchies.

collection **Beautés**

Sous la direction de Camille Saint-Jacques et Éric Suchère



MAJEUR/MINEUR

Vers une déhiérarchisation de la culture

Guillaume Kosmicki
Arnaud Labelle-Rojoux
Jack Lang
Fabrice Lauterjung
Camille Saint-Jacques

Éric Suchère
Bertrand Tillier
Jean-Charles Vergne
Hugo Vitrani

L'Atelier contemporain



Mars 2021

14,5 × 21 cm

208 pages

43 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-029-0



CAMILLE SAINT-JACQUES et ÉRIC SUCHÈRE

Le Chef-d'œuvre inutile

L'usage actuel du terme de *chef-d'œuvre* semble paradoxal. D'un côté, on le voit dénié par la réalité de l'art, qui procède désormais d'un *travail* produisant des *pièces* par *séries*; décrié par l'époque, qui le rejette comme une notion anachronique, voire réactionnaire, en opposant à sa verticalité de couronnement d'une œuvre l'horizontalité de pratiques moins hiérarchisées, démocratiques et ouvertes à tous; dévoyé, enfin, par un marché de l'art qui n'y recourt plus que pour désigner celui des travaux d'un artiste qui se vend le plus cher. De l'autre, il subsiste pourtant à l'état de repère, de *nec plus ultra*, sous la forme d'un désir ou d'une nostalgie de l'expérience esthétique suprême, et jamais les visiteurs de musées n'ont été plus nombreux à se presser devant les toiles de maîtres.

À partir de ce constat, Camille Saint-Jacques et Éric Suchère proposent chacun un essai, sous un titre – *Le Chef-d'œuvre inutile* – qui se veut moins provocant que problématique. Car s'il s'agit bien ici d'interroger ce qu'on

pourrait nommer un déclin du chef-d'œuvre, on ne trouvera en ces pages nulle déploration de principe. Non pas céder, donc, à une dépréciation massive des tendances contemporaines, mais forger les critères qui permettront de les comprendre et d'en apprécier l'opportunité.

À Éric Suchère l'œil du critique [...]. À Camille Saint-Jacques le regard du peintre [...]. Cette répartition non exclusive des rôles donne lieu, d'écho en écho, à une réflexion très avancée et véritablement *progressiste* sur le concept central de chef-d'œuvre.

collection Beautés



Camille Saint-Jacques

Éric Suchère

LE CHEF-D'ŒUVRE INUTILE

L'Atelier contemporain



Février 2020

14,5 × 21 cm

136 pages

20 €

ISBN : 978-2-85035-004-7



COLLECTION
Phalènes

*«Le papillon – particulièrement le phalène, ce papillon nocturne qui se glisse par la porte entrouverte, danse autour de la lumière et finit par s'y précipiter, s'y consumer – semble bien l'animal emblématique d'un certain rapport entre les mouvements de l'image et ceux du réel voire d'un certain statut, instable il va sans dire, de l'apparition comme réel de l'image»
(Georges Didi-Huberman)*

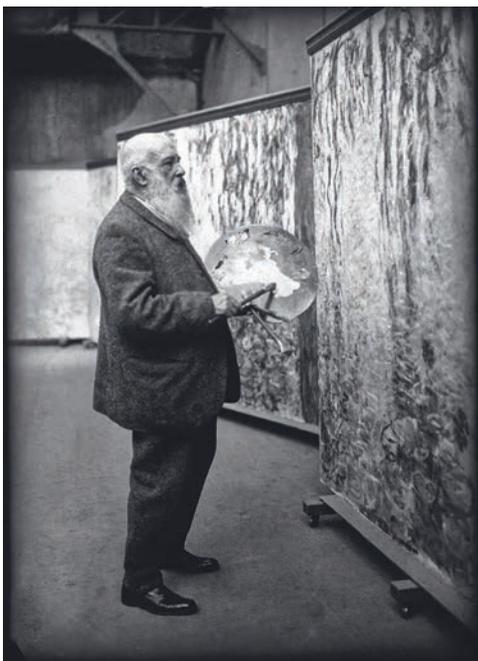


STÉPHANE LAMBERT

Claude Monet — L'Adieu au paysage

Le récit de Stéphane Lambert se donne à lire comme une tentative de regarder l'œuvre du peintre de Giverny depuis notre présent tragique : celui d'une « ère nucléarisée », d'un « champ de ruines à l'approche d'un possible anéantissement », d'un « après-paysage ». Dès lors, peut-être pourrions-nous entrevoir « dans la noirceur d'autres nuances que pure noirceur ».

L'Adieu au paysage relate un vertige devant le « paysage imprenable » des Nymphéas, devant la matière rendue à son essence brumeuse, tourbillonnante, fuyante. Les Nymphéas apparaissent peu à peu à Stéphane Lambert comme la tentative, pour le peintre, d'exprimer une fluidification religieuse de son rapport au monde, sous le signe d'un élément au cœur de l'art de Claude Monet, l'eau, occupant une « place essentielle [...] dans son œuvre en devenir », image même du devenir permanent. Alors, s'immergeant dans la couleur comme on s'immerge dans l'eau, le peintre renoue avec une intimité perdue, divine. « Oui, le peintre cherchait, et cherchait encore, à traduire ce qui forgeait le monde réel, tapi dans son invisibilité. N'était-ce pas alors une idée de dieu qu'il pourchassait ? Un dieu unificateur et païen, puisqu'on disait le maître athée. Une puissance informelle qu'il voulait démasquer. Les œuvres opérées jusqu'à ce jour, jusqu'à ce fameux cycle des nymphéas, n'avaient servi qu'à aiguïser son regard pour percer ce mystère qu'il flairait animalément devant lui. »



Quarante-trois ans de sa vie à Giverny.

La moitié d'une existence d'homme. Mais comment calculer cela ? Les dernières années sont-elles du même calibre que les intermédiaires ? N'y a-t-il pas, passé certaines bornes, un mode silencieux au temps qui s'enclenche, ouvrant de nouvelles portes, une dimension parallèle où le décompte des jours n'est plus qu'une donnée d'apothicaire ? Une autre perspective s'est mise en marche. Elle ne concerne que la profondeur du présent. Une plongée dans l'infini de chaque seconde.



STÉPHANE LAMBERT

CLAUDE MONET
L'ADIEU AU PAYSAGE

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Collection Phalènes

Avril 2023

12 × 15,5 cm

56 pages

6 illustrations

8 €

ISBN : 978-2-85035-119-8



Édouard Manet — Le Regard perdu

Peintre du lointain intérieur s'il en est, Édouard Manet incarne aux yeux de Gérard Titus-Carmel une ambivalence étrange du rapport intime au monde moderne. D'un côté, le peintre s'absente, lave le monde de toute interprétation pathétique; de l'autre, les choses laissées à leur silence, les êtres qui regardent ailleurs témoignent d'« une qualité d'absence dont seule la peinture peut les envelopper », rendus à leur aura énigmatique.



Dans son court et pénétrant essai, Gérard Titus-Carmel suggère que cette tentative de rendre les êtres et les choses à leur étrangeté vertigineuse passe essentiellement par un jeu de regards. Par une fuite, un évitement, une perte des regards: « Par l'incessant chassé-croisé des regards, on découvre alors ce qui échappe au peintre et qu'évite le modèle: le face-à-face qui rendrait le tableau impossible [...]. » Si les regards du peintre et de ses personnages se croisent sans vraiment se rencontrer, c'est parce qu'ils tendent, chacun depuis sa solitude, vers un ailleurs, un « nulle part rêveur et inscrutable ». Commentant *La Prune*, Titus-Carmel évoque ainsi la « délicate figure de femme, immobile dans un subtil

arrangement de blancs et de roses fanés, assise, le coude sur la table de marbre et soutenant sa joue, avec tout le temps du monde au bout de ses yeux. » La manière dont le peintre représente

ces regards perdus dans un lointain intérieur qui est aussi bien un dehors absolu, avec une adhésion mêlée de distance, fascine l'écrivain: « Là est la grâce de Manet [...], qui sait que ce point inaccessible de beauté que la peinture convoite ne se trouve que dans son inachèvement et dans la distance que le peintre saura mettre entre lui et son rêve. »

Mais c'est par le *Bar aux Folies-Bergères* que Titus-Carmel raconte être entré dans l'univers d'Édouard

Manet, profondément touché par la serveuse seule derrière son comptoir, ne regardant rien, ni la foule devant elle, ni le peintre qui la fit poser. Il voit en elle une « effigie de solitude et de désarroi où la peinture n'a plus que le dénuement de ses armes pour en dire l'irréductibilité ». Tout se passe comme si, dans son absence, quelque chose de sa singularité irréductible et silencieuse se dévoilait; comme si son absence était aussi une forme de présence. Gérard Titus-Carmel le dit avec Yves Bonnefoy: la vocation de la peinture, comme de la poésie, « c'est précisément de rendre à ce qui est sa pleine et immédiate présence. »



GÉRARD TITUS-CARMEL

ÉDOUARD MANET
LE REGARD PERDU

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Collection *Phalènes*

Avril 2023

12 × 15,5 cm

64 pages

13 illustrations

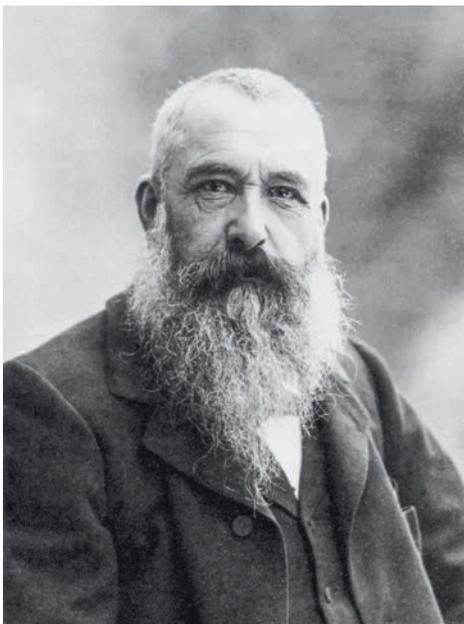
9 €

ISBN : 978-2-85035-120-4



GÉRARD TITUS-CARMEL

Peindre l'hiver — Notes sur *La Pie* de Claude Monet



Contemplant *La Pie* du peintre de Giverny, qui fut refusée au Salon de 1869, et qui se trouve aujourd'hui au Musée d'Orsay, l'écrivain Gérard Titus-Carmel, également peintre lui-même, se laisse envelopper par son atmosphère ralentie de journée enneigée... Ce tableau devient pour lui « une allégorie de la lenteur, une secrète entente avec ce fragment de campagne endormie, une trêve, c'est-à-dire un instant de paix à la fois intime et immense suspendu dans la marche du temps. » Tout se passe comme si la neige tombée suspendait la course folle du monde, et que la peinture aggravait ou prolongeait encore cela. Pour dilater de cette manière

notre sentiment du temps, il semble que Claude Monet ait cherché une manière de révéler ce qui est en le voilant. Selon Gérard Titus-Carmel, la présence des êtres et des choses est d'autant plus vive dans sa peinture qu'elle passe par une forme de dissimulation : « *Le soleil, lui aussi, est tamisé de peinture : dissimulé sous le voile lourd et nacré du ciel, il est là, mais on ne le voit pas.* » Il s'agit de brouiller l'éclat de ce qui est, pour en raviver l'intensité : « *Car il y a chez [Monet] une propension sinon avouée, en tout cas régulière, pour la brume, le brouillard, la pluie ou la neige, où il cherche à saisir toutes les variations de la lumière qui estompe les contours pour révéler nue la couleur.* »

Le regard de Titus-Carmel, vagabondant au sein de l'étendue blanche, finit par se poser sur la discrète présence de l'oiseau solitaire. *La pie* enseigne, en silence, à aimer l'insaisissable, l'éphémère, le miracle d'un instant suspendu : « *Elle devient signe et oracle, il n'y a qu'elle pour alerter le monde qui se terre et se tient coi dans l'attente. Et pour Monet, il s'agit de peindre cette attente dans la crainte que l'intrus ne s'envole, et de saisir le miracle de ce laps de temps où tout semble s'ajointer dans la même urgence. Car le monde est éphémère, pense le peintre, je n'ai que le temps d'en saisir la lumière ; il est avant tout espace, semble rétorquer l'oiseau, avant de s'échapper hors du tableau.* » L'écrivain libère l'oiseau du cadre, comme il libère la peinture de ses dorures, pour la rendre au sentiment de brièveté, de fugitivité, de précarité d'où elle provient.



GÉRARD TITUS-CARMEL

PEINDRE L'HIVER
NOTES SUR LA PIE DE
CLAUDE MONET

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Collection Phalènes

Avril 2023

12 × 15,5 cm

32 pages

12 illustrations

7 €

ISBN : 978-2-85035-121-1



COLLECTION
Squiggle

Chaque volume monographique de cette collection suit un artiste dans son «tracé libre», selon la formule par laquelle J.-B. Pontalis traduit l'intraduisible mot anglais squiggle. Jeu de dessin à deux que pratiquait le psychanalyste D. W. Winnicott avec ses patients enfants, le squiggle instaurait une atmosphère de communication spontanée. Entendu dans une acception élargie, il nommera ici l'espace ménagé dans chaque œuvre au dialogue, à l'imprévu, à l'inconnu.



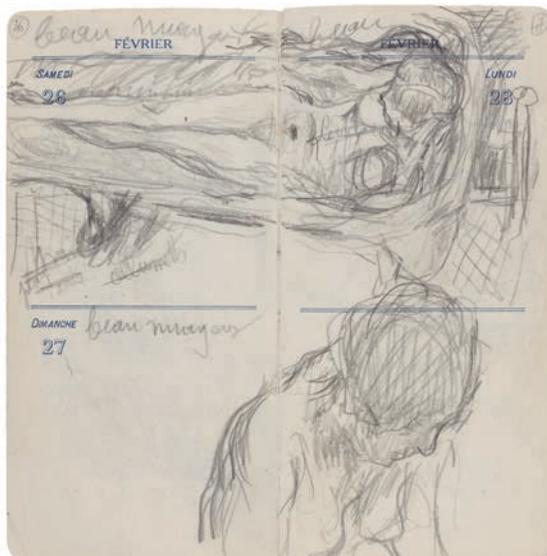
PIERRE BONNARD

Au fil des jours – Agendas 1927-1946

Essais de Céline Chicha-Castex, Alain Lévêque et Véronique Serrano
Ouvrage coédité avec le musée Bonnard (Le Cannet), et la Bibliothèque nationale de France.

Datés des années 1927 à 1946, les vingt agendas de Pierre Bonnard qui nous sont parvenus couvrent presque, au jour le jour, les vingt dernières années de sa vie. Ils offrent donc un éclairage jusqu'à présent inédit sur la recherche quotidienne d'un peintre en sa dernière maturité. En regard du relevé bref et assidu du temps qu'il fait, de la qualité de la lumière et des lieux visités, Bonnard, inlassablement, dessine au crayon de papier ce qu'il voit, silhouettes, visages, gestes, objets, paysages. Autant d'esquisses qui préfigurent les motifs et la composition de certaines grandes peintures.

Le dessin c'est la sensation. La couleur c'est le raisonnement. Si cette observation de l'artiste nous renseigne sur une méthode qui s'alimente aussi bien aux visions les plus soudaines qu'au lent travail de l'atelier, le présent livre constitue bien une révélation.



«Fidèle au double art de la lumière et de la couleur du peintre, cet ouvrage est graphiquement aéré et offre une vision précise de ces petits carnets modèles "Bijou" et "Mignon" où sont consignés pratiquement tous les jours notes et croquis. Que montrent-ils? Que contrairement aux injonctions des peintres et des critiques de son temps, Bonnard n'avait aucune raison de choisir entre impressionnisme finissant et prémises de l'abstraction. Les artistes plus ou moins pompiers n'y comprennent rien et Picasso le critique dès qu'il peut. L'incompréhension à son sujet a longtemps été à peu près totale, jusqu'à ce que le marchand Bernheim s'intéresse vraiment à lui. Pourtant les agendas prouvent bien que la grande affaire du Temps est l'objet primordial de Bonnard et qu'il la développe prodigieusement. Les indications météorologiques mélangées aux projets de toiles forment en effet une féerie folle. Toutes les déclinaisons du Beau sont là, dans des annotations au crayon gras.»

(Arnaud Jamin, Diakritik)

PIERRE BONNARD

Céline Chicha-Castex, Alain Lévêque, Véronique Serrano

Au fil des jours
AGENDAS 1927-1946



L'Atelier contemporain /
Musée Bonnard, Le Cannet /
Bibliothèque nationale de France /

Avril 2019
21 x 25 cm
280 pages
413 illustrations
35 €

ISBN : 979-10-92444-78-0



YVES BONNEFOY

Alexandre Hollan

Trente années de réflexions, 1985-2015

Préface de Jérôme Thélot

«Le lecteur trouvera dans ce livre le déploiement d'une critique d'écrivain telle qu'on la trouve depuis Denis Diderot jusqu'à nous, en passant par la critique de Charles Baudelaire devant Eugène Delacroix ou celle de Stéphane Mallarmé devant l'impressionnisme d'Edouard Manet. S'y exprime une conception spéculative de l'art entée sur un profond immanentisme. S'y dit une vocation poétique et existentielle de la peinture adossée au double refus de la fiction et de l'imitation. C'est cette conception et cette vocation qu'Yves Bonnefoy mit en œuvre durant toute sa carrière, dans tous les aspects de son écriture (poésie, critique d'art, histoire de l'art, traduction), et jusqu'à sa mort en juillet 2016.»

(Pierre-Henry Frangne, Critique d'art)



Alexandre Hollan, à sa façon, est peintre d'icônes. Il cherche par quelle voie dans l'image notre rapport à la transcendance – ou l'immanence, comme on voudra – peut reprendre, malgré les mots qui ne savent plus ; par quel silence des formes l'apparence transfigurée peut poser à nouveau, pour un jour, sa main méditante sur notre épaule. [...]

Il affronte l'être-là se faisant présence,
il peint des surgissements, des rencontres,
il parle avec l'olivier ou le chêne,
et ceux-ci ne sont plus des hasards de son environnement
mais des compagnons de sa vie, laquelle se confond de ce fait
avec sa recherche de peintre,
au meilleur de son devenir.

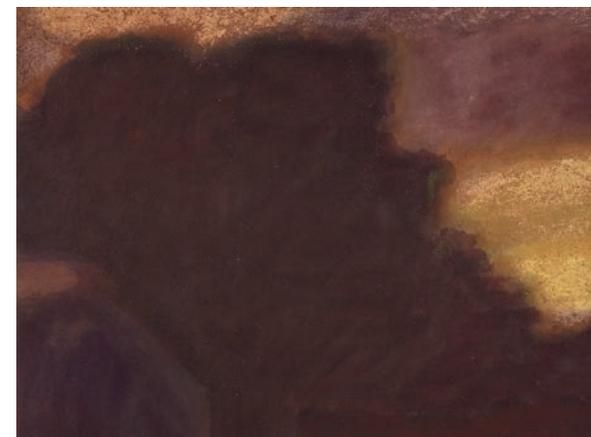
Le passage de la perception d'infini
à l'attestation d'absolu a décidé d'une vie.
Exactement ce que la poésie permet d'espérer,
qui est dans les mots la même visée que celle
qui entraîne Hollan dans les profondeurs du visible.

ALEXANDRE HOLLAN

Trente années de réflexions, 1985-2015

YVES BONNEFOY

Préface de Jérôme Thélot



L'Atelier contemporain

Août 2016

21 × 25 cm

152 pages

57 illustrations

30 €

ISBN : 979-10-92444-45-2



JEAN CLAUS

L'Échappée belle

Préface de Jean-Claude Walter



Tableaux de couples nus s'ébattant dans des ciex pastel. Sculptures copulatoires de corps en suspension dans l'air. Reliquaires présentant des figures d'anges sexués, armés de fusils mitrailleurs. Là-dessus, des vaisseliers, des autels domestiques, des oratoires... Visiter le « garde-meuble » de Jean Claus, c'est, d'évidence, s'aventurer dans l'inclassable. Car cet art, qui assume avec malice l'inactualité de ses sujets, puisés dans un répertoire qui serait celui des *Métamorphoses*, de la grande peinture des

XVI^e et XVII^e siècles et du premier romantisme, est en même temps on ne peut plus contemporain dans le choix de son principal matériau, la pâte polyester, et affirme de la sorte un sens du décalage tourné contre l'époque aussi bien que contre lui-même. Et de fait, face aux « amphigouris », écritures indéchiffrables reportées sur le socle des statues, face aux titres abracadabrantesques des tableaux, face, surtout, à l'ironique légèreté de cette œuvre, c'est au tour du spectateur d'en perdre son latin.

D'abord passons les passantes... Statues levées, saisies au vol ou agrégées, vibronnantes.

Nymphes de l'atelier dans le plus simple appareil, mais d'une pudeur provocante...

Ralentir, travaux : l'artiste au boulot.

Ralentissons. Arrêtons-nous. Regardons.

L'œuvre à son tour nous regarde. Nous questionne. Nous surprend ou nous choque. Faut-il lui répondre ?

L'ignorer ? L'insulter – comme cela se fit maintes fois durant les siècles ?

Ou simplement l'applaudir, ou l'adopter ? Ce qu'on voit là, c'est un complexe étrange.

Une planète étrangère. Un déboilé d'astéroïdes.

Allons-y. Efforçons-nous d'en causer. Si ce n'est de l'écrire !

À bâtons rompus, alphabet sismographique, hiéroglyphe scabreux...

Taisons-nous. Écrivons.

JEAN-CLAUDE WALTER

JEAN CLAUS

L'Échappée belle



L'Atelier contemporain

Octobre 2019

21 × 25 cm

144 pages

219 illustrations

30 €

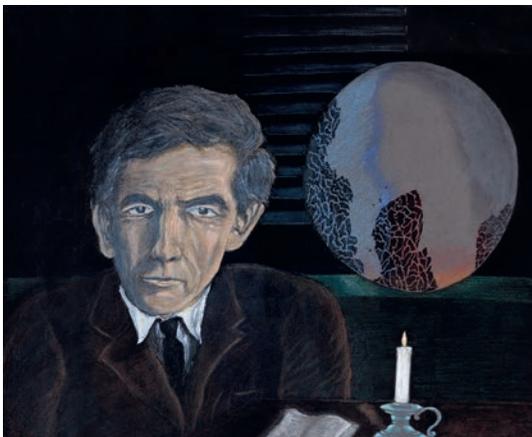
ISBN : 978-2-85035-000-9



LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

La terre tourne et la flamme vacille

Essais de Pierre Bettencourt, Pierre Klossowski, Nicolas Pesquès,
Dominique Rabaté, Pierre Vilar, Bernard Vouilloux



Entre 1968 et 1974, Louis-René des Forêts, ayant cessé d'écrire, a trouvé dans la liberté du trait et dans l'aventure de la gouache une autre manière de s'exprimer, plus proche d'un monde onirique auquel il donne libre cours, dans les compositions souvent baroques qui jouent des effets de redoublement et de miroir. Quand il entreprend à partir de 1975 « Légendes », qui deviendra *Ostinato*, il pose définitivement crayons et pinceaux. Mais le détour par la peinture, par les visions qui s'imposent à lui pendant des années, a nourri le retour à

une écriture poétique et obliquement autobiographique. Cet ouvrage présente pour la première fois l'ensemble des peintures et des dessins réalisés par Louis-René des Forêts.

«Lorsqu'on ouvre ce livre – et, croyez-moi, on ne cesse de le rouvrir, ébloui – on est comblé par une multitude de visions oniriques, enfantines, terribles, sans équivalent dans l'histoire de l'art, où des paysages tempétueux font souffler une apocalypse sur des jeunes gens qui semblent sortis de La Nuit du chasseur ou des Hauts du Hurlevent; où les hautes murailles des châteaux gothiques, le déferlement passionnel des océans, les envols de faucon et le sombre visage de juges fantasmagoriques réveillent en nous, à la faveur de ces damiers proliférant de tableau en tableau comme la figure du jeu fatal qui nous emprisonne, l'attrait de l'aventure qui, depuis l'enfance, ne cesse de nous soulever.»

(Yannick Haenel, *Charlie Hebdo*)

La terre tourne et la flamme vacille

Peintures & dessins de LOUIS-RENÉ DES FORÊTS



L'Atelier contemporain

Septembre 2021

21 × 25 cm

256 pages

191 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-038-2



MURIEL DENIS

Être deux

ou *Les Bandes magiques*

Préface de Pierre Wat

Tout a commencé avec une étrange petite boîte noire reçue par Fred Deux en cadeau, un magnétophone. C'est ce qu'il confie dans la première cassette des enregistrements du récit de son existence, inextricablement liée à celle de Cécile Reims, enregistrements de plus de deux cents heures réalisés au long de trois décennies : « Me voilà en 62, 63, 64. J'ai un magnétophone sur une table et je laisse sortir de moi une mèche enflammée qui s'enroule sur des bobines. » Muriel Denis, dans *Être Deux*, recueille et ravive cette mèche enflammée, en racontant l'histoire de ce couple d'artiste qui inventa, dit-elle avec justesse, une manière « d'être seul à deux ».



Une nuit de juillet 2019 à la radio, un homme me parle.

Je ne sais pas qui c'est. C'est fabuleux.

Le lendemain, je recherche ce que j'ai entendu.

Il s'agit d'une improvisation de Fred Deux.

*Je vais découvrir le site les bandes magiques,
et je m'attache pour toujours à cette autobiographie sonore
enregistrée sur des cassettes.*

Je deviens accro à la parole de Fred. Et au prénom qu'il évoque si souvent. Cécile.

*Happée par ce que dit Fred des moments aigus de leur existence
où ils doivent changer de maison :*

de Corcelles à Lacoux, du Couzat à la Châtre,

*je suis ce couple d'artistes qui travaille
sans cesse et reconstitue à chaque déménagement
la cellule indispensable à la création.*

*Je ne deviens pas insomniaque, je deviens chouette : en veille, attentive, en alerte :
toutes les nuits pendant un an, j'écoute ces cassettes.*

MURIEL DENIS
Être Deux
OU LES BANDES MAGIQUES
PRÉFACE DE PIERRE WAT



L'ATELIER CONTEMPORAIN

Juin 2021
14 × 22 cm
144 pages
15 €

ISBN : 978-2-85035-118-1



ARMAND DUPUY

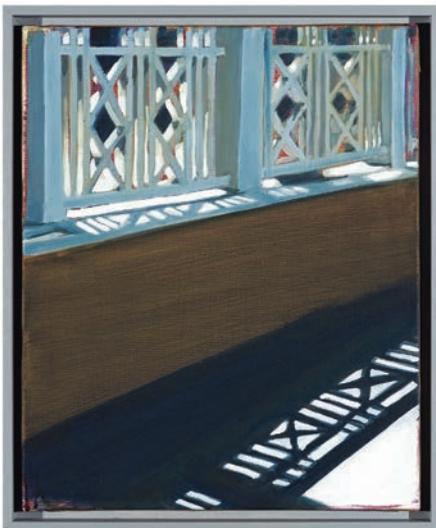
Jérémy Liron

Récits, pensées, dérives & chutes

Préface de Marc Desgrandchamps

Arrêter le terme de monographie, pour qualifier l'approche lente, multiple et scrupuleuse qu'Armand Dupuy consacre dans ce livre à la peinture de Jérémy Liron, ce serait taire combien la perception – celle des toiles, celle du monde – y est élevée au rang de geste ; et combien, par ce geste, l'auteur embrasse les questionnements du peintre, faisant avec lui cause commune.

C'est ici par les voies de l'introspection et du souvenir, chaque fois en parallèle ou à la suite d'une patiente excavation du matériau mémoriel et sensible, que se dégage une possible lecture des tableaux. Travail d'écrivain autant que travail de critique, si attentif à son objet qu'il formule des hypothèses qui le traversent et le dépassent, offrant ainsi une mise au point essentielle sur une œuvre encore en devenir.



«Fruit d'une fréquentation assidue, le livre qu'Armand Dupuy vient de consacrer à l'œuvre de Jérémy Liron – à la peinture, en fait, ou à l'approche tourmentée qui fonde son rapport avec l'acte même de peindre comme avec l'écriture –, ce livre dense, envoûtant, ne se contente pas d'exposer la problématique d'un art dont l'origine se confond avec celle du sens, mais ne cesse d'interroger la matière fluente du temps, qu'elle soit sociale ou, matrice, faisceau d'hébétude et de pulsions contradictoires, cette espèce d'oubli de soi très intimement vécu au sein du vaste dehors silencieux où se déploie l'espace. Ouvrage si pertinent, si fécond que nul ne

saurait passer outre, on y croise un enfant à la promenade – le père, la mère l'entraînent chaque dimanche dans les parages du couvent de La Tourette, l'architecture de Le Corbusier, que raille son géniteur, imposant aux yeux du gamin l'énigme de volumes qui retiendront longuement l'attention de Jérémy Liron –, ce même gosse, médusé par la médiocre reproduction d'un tableau de Degas punaisée dans l'appartement familial, se frottant ou se heurtant de plein fouet à l'étrangeté de toute existence, la sienne, d'abord, de l'adolescent bientôt, de l'adulte enfin comme de ces formes qui, face à lui, instaurent un univers dont l'objectivité presque machinale participe à la déshumanisation de lieux qu'aucune présence ne trouble.»

(Lionel Bourg, Sitaudis)

ARMAND DUPUY

JÉRÉMY LIRON
Récits, pensées, dérives & chutes
Préface de Marc Desgrandchamps



L'Atelier contemporain

Janvier 2020

21 × 25 cm

300 pages

143 illustrations

35 €

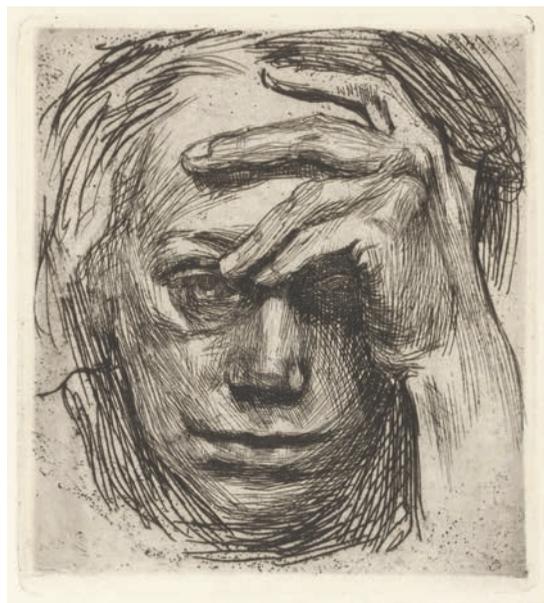
ISBN : 978-2-85035-001-6



SOUS LA DIRECTION DE MARIE GISPERT – BERTRAND TILLIER

Käthe Kollwitz – Regard(s) croisé(s)

Contributions de: Aurélie Arena, Claire Aslangul-Rallo, Jérôme Bazin, Annette Becker, Marine Branland, Jean-Numa Ducange, Thierry Dufrêne, Marie Gispert, Christian Joschke, Philippe Kaenel, Morgane Lafagne, Juliette Mermet, Denis Pernot, Emmanuel Pernoud, Chiara Ripamonti, Bertrand Tillier, Catherine Wermester.



La reconnaissance française de Käthe Kollwitz fut lente et différée. Les raisons peuvent en être multiples : parce qu'elle était allemande, parce qu'antiaziatique elle fut proche de l'extrême-gauche, parce que son œuvre fut essentiellement graphique, et rattachée à l'expressionnisme dont l'historiographie de l'art a longtemps fait une spécificité germanique, parce qu'elle fut une artiste et une femme consciente des difficultés à être l'une et l'autre à la fois. Premier ouvrage français à s'emparer de cette figure, le présent volume considère chacun de ces champs en les ouvrant à une réflexion interdisciplinaire. Il rassemble des contributions d'historiens et historiennes de l'art, de la gravure, de la sculpture ou de la photographie, mais aussi d'historiens et historiennes culturalistes et politistes, de germanistes ou encore de spécialistes de

la littérature, invités à croiser leurs regards et à confronter leurs lectures de l'œuvre et de la figure de Käthe Kollwitz. Sans intention de réparation d'une injustice, l'artiste n'ayant nullement besoin d'une quelconque réhabilitation, ce livre éclaire et questionne, dans cette perspective interdisciplinaire, des aspects majeurs de la carrière, des productions et de la personnalité d'une créatrice confrontée à l'espace social et au champ artistique de son époque, aux violences de l'histoire du XX^e siècle et à des régimes de réception multiples.

KÄTHE KOLLWITZ

Regard(s) croisé(s)

SOUS LA DIRECTION DE Marie Gispert & Bertrand Tillier



L'Atelier contemporain

Août 2022

16 × 20 cm

424 pages

95 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-065-8

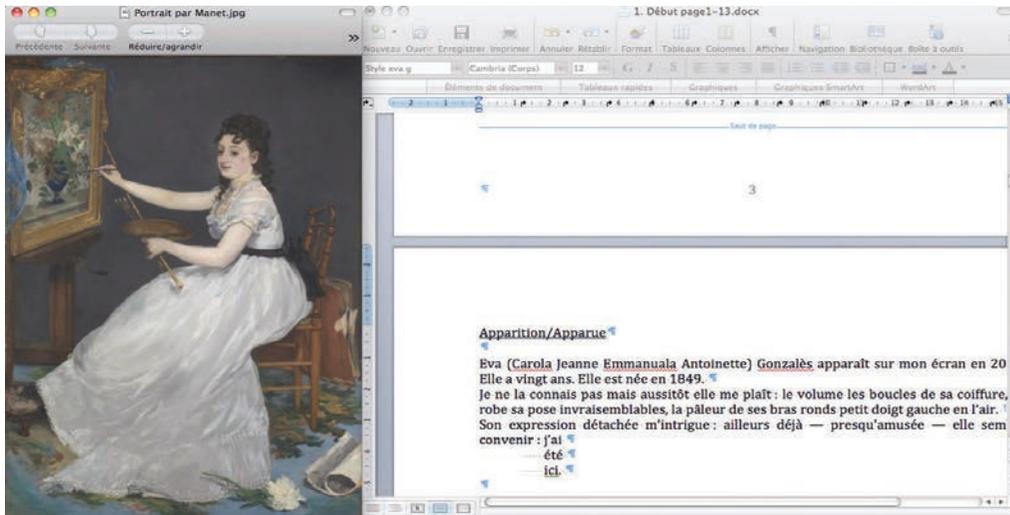


ÉLISABETH JACQUET

Eva Gonzalès – Rencontre avec une jeune femme moderne

Elle, c'est Eva Gonzalès (1847-1883), peintre et unique élève de Manet, auteure d'une œuvre trop tôt interrompue par la mort et jeune femme moderne. Apparue par hasard sur l'écran de l'écrivaine, elle devient l'héroïne d'une reconstitution dont l'écriture se déploie entre monographie, biographie, récit et notes autobiographiques. Car l'image de cette artiste femme dans un siècle d'hommes, peinte par Manet et peignant, pour une part, sa condition féminine, offre à Elisabeth Jacquet le reflet mi-concret, mi-fantasmé d'une vie et d'une époque à l'aune desquelles elle mesure la spécificité des nôtres.

D'une forme éclatée intégrant clichés numériques et captures d'écran, ouvert aux heureuses rencontres de la recherche, aux coïncidences qui en approfondissant le sens intime, aux accidents qui en infléchissent l'écriture, ce livre, dans sa tentative de rejoindre par le prisme de notre époque une figure façonnée par des normes si différentes, n'est pas seulement un apport salutaire à la connaissance d'une importante artiste : il illustre ce que peut la littérature lorsqu'elle se laisse investir par les outils du présent pour établir un nouveau lien avec notre passé.



eva gonzalès

Rencontre avec une jeune femme moderne



Élisabeth Jacquet

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Novembre 2020

16 × 20 cm

160 pages

188 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-015-3



ANNE LONGUET MARX

Le Soleil et l'Envol

À la rencontre de Simone Boisecq et Karl-Jean Longuet, sculpteurs



Ce texte traite de l'initiation à l'art, de la création, de la transmission et de la mémoire à travers l'évocation

du couple de sculpteurs, Karl-Jean Longuet (1904-1981) et Simone Boisecq (1922-2012). Se jouant élégamment des codes de la monographie, le livre d'Anne Longuet Marx, fille des artistes, est un hommage tendre à une saga familiale à laquelle, en digne héritière, elle confère la profondeur du temps et celle du sentiment. L'ouvrage se lira aussi bien comme un récit que comme une introduction à l'œuvre des deux artistes.

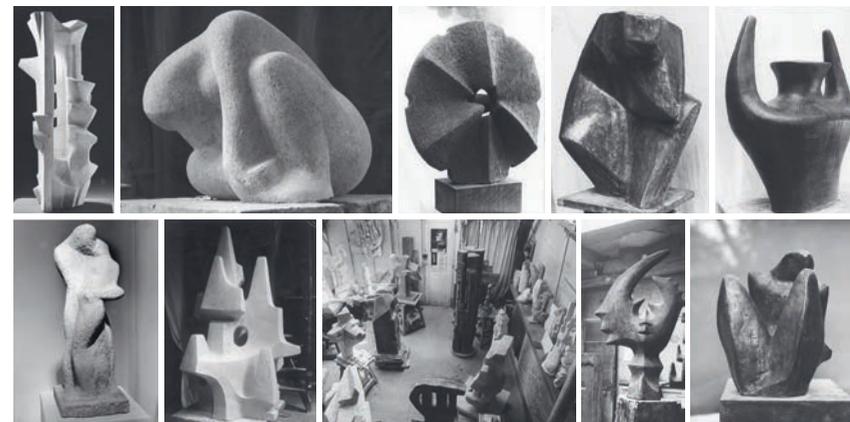
Enfant, je croyais que France Culture que mes parents écoutaient en travaillant était France Sculpture, parce que je n'imaginai pas que la culture se donne autrement qu'en trois dimensions, hauteur, largeur, profondeur, et se déploie ailleurs que dans un atelier : j'étais donc persuadée que cette radio émettait pour eux seuls et que la sculpture régnait sur les ondes comme sur tout l'univers.

Pourtant France Sculpture ne donnait rien à voir (ces sculptures annoncées de France), mais offrait des formes sonores étonnantes, véritable laboratoire des voix du monde, qui se mêlaient pour moi à ces autres formes que je voyais se développer dans les ateliers et qui sans doute m'ont donné, très tôt, le goût du théâtre. C'était donc un monde de volumes en voix, un volume qui respire et s'organise en rythmes, tout comme, j'allais bientôt le comprendre, la sculpture elle-même.

ANNE LONGUET MARX

LE SOLEIL ET L'ENVOL

À la rencontre de
SIMONE BOISECQ et KARL-JEAN LONGUET, sculpteurs



L'Atelier contemporain

Février 2022

21 x 25 cm

208 pages

145 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-055-9



FARHAD OSTOVANI

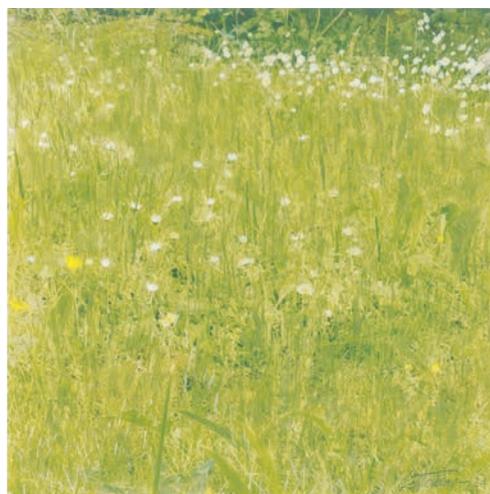
Primavera

Préface de Jeanne Dorn

Quand j'ai lu la *Vita nova* de Dante pour la première fois, j'ai été frappé par la complexité intellectuelle du livre, enraciné dans la croyance médiévale en une relation entre l'amour sacré et l'amour profane, mais aussi par le fait que beaucoup de ces thèmes continuent de nous parler, aujourd'hui encore.

Je me suis concentré sur les significations qui, sous le titre du livre de Dante, évoquent la nature, et donc sur la venue du printemps lui-même : trente-trois œuvres accompagnent les trente-trois sonnets, en saisissant l'impression produite par les différents moments de la saison, depuis la toute première poussée végétale jusqu'au temps où la terre est toute recouverte par la vibrante vie nouvelle.

(Farhad Ostovani)



«Farhad Ostovani ne déclame point ici une manière de. Il ne spéculé en rien, contrairement à la mode actuelle. Il propose une possible attitude.

Humble et mélancolique, il reste proche de la terre. L'aide à se redresser malgré les turpitudes de l'Homme. Accepte son salut malgré la douleur. Car la Terre souffre, plie, mais ne rompt point.

Pour s'en convaincre, au terme de son parcours, l'artiste usera de la photographie.

Medium ultra-précis pour souligner l'importance du détail.

Patient, attentionné, Farhad Ostovani se détourne de tout orgueil pour reconstruire l'origine.»

(François Xavier, *Le salon littéraire*)



FARHAD OSTOVANI

Primavera

Préface de JEANNE DORN

L'Atelier contemporain

Novembre 2021

21 × 25 cm

128 pages

33 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-061-0



FARHAD OSTOVANI

Palimpseste

Préfaces de Véronique Merlin-Anglade, Jérôme Thélot

Catalogue de l'exposition «Palimpseste» de Farhad Ostovani au musée d'Art et d'Archéologie du Périgord et à la médiathèque Pierre Fanlac de Périgueux, 15 octobre 2020-4 janvier 2021.

Quand tu recommences à travailler sur une pièce que tu avais commencée longtemps auparavant, parfois tu lui ajoutes, parfois tu lui enlèves des éléments. Mais le travail le plus ancien n'est jamais complètement effacé. Il laisse une trace, un effet, une mémoire de lui-même, qui change et enrichit le travail en cours. Le résultat peut être quelque chose de différent par rapport à l'œuvre initiale.

Mais il est certainement plus riche avec son histoire, avec les épreuves des années.

Ce sont toutes les voies inévitables, par lesquelles on arrive à l'état d'être satisfait avec une œuvre, que j'appelle palimpseste.

(Farhad Ostovani)



On gagnera à pénétrer dans les voies diverses et les multiples réalisations de l'œuvre de Farhad Ostovani avec pour clef ce nom de « palimpseste » par lequel il détermine une image accomplie, conquise par le travail et sa maturation, et stabilisée dans le sentiment de satisfaction qu'elle donne à son auteur. Car cet examen de soi nous apprend une chose tout à fait fondamentale : l'œuvre qui se fait, qui va selon ses rythmes, qui se diversifie par de multiples motifs peints ou dessinés, et par des techniques et des formats non moins divers, est coextensive à la temporalité de l'existence comme telle, qui n'est pas moins variée ni moins différenciée. De telle sorte

que l'activité créatrice et l'existence personnelle de cet artiste ne sont en rien distinguables, en rien hétérogènes l'une à l'autre. De Farhad Ostovani la vie et l'œuvre sont, foncièrement, le même : une œuvre-vie.

(Jérôme Thélot)

FARHAD OSTOVANI

Palimpseste

Préface de JÉRÔME THÉLOT



L'Atelier contemporain

Novembre 2020

21 x 25 cm

96 pages

62 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-026-9



FARHAD OSTOVANI

Bacco di Nervi

Essais d'Alain Lévêque et Alain Madeleine-Perdrillat

En 2008, au cours d'un séjour à Nervi, près de Gênes, le peintre Farhad Ostovani découvre au détour d'un jardin une effigie de Bacchus. Quoique fort endommagée, elle suscite aussitôt l'émerveillement de l'artiste, qui réalisera sur

ce sujet une suite de plus de 40 œuvres : des portraits de ce jeune homme peints et dessinés sur une base photographique. Cet ouvrage les réunit en intégralité, accompagnées d'un texte ou l'artiste relate sa rencontre avec cette sculpture.

« En retravaillant, en revisitant le choc de cette rencontre dans un nouveau recueil d'images mi-photographiques, mi-picturales, qu'il centre, à la manière d'une fugue, sur un thème, que fait Farhad Ostovani ? Il redonne plein sens au temps fini tel qu'il l'éprouve. Il pousse plus avant le dialogue qui irrigue son œuvre entre mélancolie et espoir, entre deuil et désir de connaître encore "joie" et "légèreté", pour reprendre ses propres termes. »

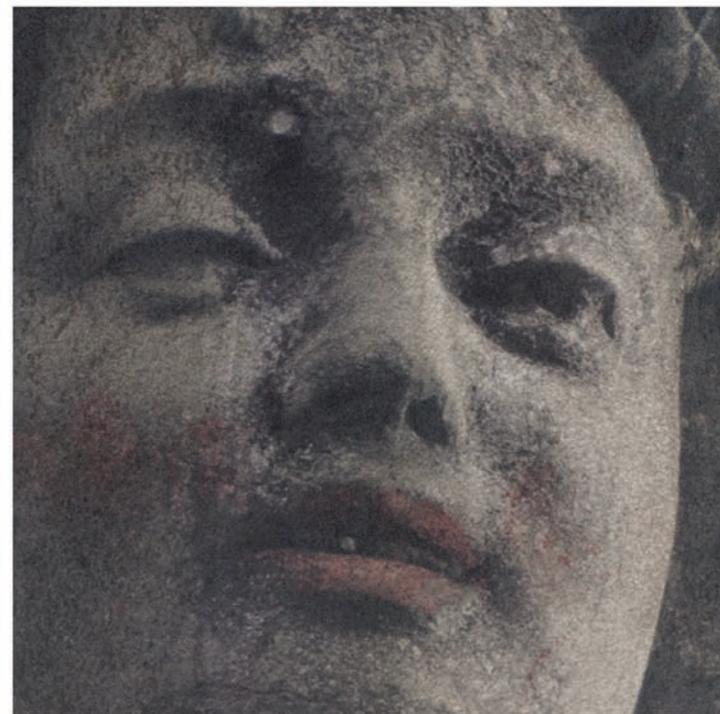
(Alain Lévêque)

« Découvrir par hasard, dans un parc, une sculpture abîmée, laissée à l'abandon, pas particulièrement belle, et la distinguer malgré tout, telle est l'expérience que vécut Farhad Ostovani en Italie, à Nervi, à la périphérie de Gênes. On aurait là le sujet d'une nouvelle s'il ne s'agissait de bien autre chose : de l'intuition soudaine que cette œuvre n'est pas exempte de qualités pour autant qu'un regard attentif lui soit accordé, et que la peinture serait en mesure de la "sauver", de révéler en elle une beauté cachée, un pouvoir d'émotion resté en retrait. Soit une idée singulière (et assez contemporaine), celle d'une intervention de l'art là où l'art n'est pas attendu, n'est pas entendu, aussi tout le contraire des variations classiques sur tel ou tel chef-d'œuvre du passé : l'art consiste à créer, à inventer de la beauté, davantage qu'à reconnaître une beauté préexistante – et, en ce sens, il n'est rien qui, par l'art, ne puisse accéder à la beauté. »

(Alain Madeleine-Perdrillat)

FARHAD OSTOVANI

BACCO DI NERVI



L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2019

23 × 25 cm

104 pages

46 illustrations

35 €

ISBN : 979-10-92444-91-9



NICOLAS PESQUÈS

Chères images

Peinture et écriture chez Gilles Aillaud

Et si l'idiome général commun à toutes les expressions était l'image ?

*Et qu'à l'empire du discours on puisse opposer un étoilement du corps
et de la pensée, un rayonnement de plusieurs puissances.*

Une imagerie venue de partout et de tous nos sens.

*Ce serait l'empire de l'image, toutes images confondues, pour faire rentrer le discours
dans le rang. Décoloniser l'espace occupé par la grammaire, laisser les images
à leur tâche, nous abasourdir par leur manège et leur grégarité.*

L'absence d'images dans un livre n'empêche pas leur surgissement en filigrane, comme des courants d'air qui passent entre les lignes. Dans les traces de Gilles Aillaud, peintre lié au mouvement de la Figuration Narrative, Nicolas Pesquès interroge cette alliance secrète entre parole et image. Deux formes d'expression, qui, sans se confondre, convergent vers une même question impossible : « La seule question qui vaille est celle à laquelle on ne peut pas répondre. Les bêtes nous indiquent la possibilité de ne pas la poser. L'expression est ce que nous avons trouvé de mieux pour ne pas la résoudre sans l'étouffer. Par la

peinture, par le poème, nous la restituons dans son malheur. »

Au fil de son essai, Nicolas Pesquès tente de mieux comprendre la voie ouverte par le peintre qui voulait « peindre ce que l'on a devant soi », qui voulait donner à voir l'étrange évidence des existences animales, végétales, minérales : Gilles Aillaud, écrit-il, « ouvre et accède au monde. À ses rivages, à ses arbres, à ses cailloux. Il ouvre et accède au grand large de l'anonyme flux des choses précises. » Choses que le peintre saisit à la croisée de l'énigme de leur venue, et de l'évidence de leur présence.

Chères images

PEINTURE ET ÉCRITURE CHEZ GILLES AILLAUD

NICOLAS PESQUÈS

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Septembre 2023

16 × 20 cm

192 pages

20 €

ISBN : 978-2-85035-115-0



FRANCESCA POLLOCK

Mon Pollock de père



Grand peintre américain, mais aussi professeur de calligraphie et de typographie, Charles Pollock, frère aîné de Jackson Pollock, n'aura laissé que peu de traces de l'existence de son œuvre avant de mourir à Paris. Sa fille, Francesca, et son épouse Sylvia, mettront alors vingt années à rassembler, archiver, faire connaître son travail et sa vie voilés par le silence et la discrétion. Pour quoi et pour qui s'être effacé ? Quels sens donner aux toiles de Charles Pollock et à son silence ? Aiguillonnée par ces questionnements, Francesca Pollock entreprend de (re)nouer un dialogue avec le père qu'elle a perdu à l'âge de 21 ans. La parole, qui fut si rare entre eux, est alors délivrée au moyen d'une écriture à plusieurs voix, celle de l'auteure, celle de Charles Pollock qui affleure des correspondances, de ses écrits et entretiens, mais aussi celle des œuvres du peintre et de ses contemplateurs qui « parlent » bien plus que tout autre chose.

Pourquoi avoir éprouvé le besoin de faire le mort ? À qui devais-tu cela ? À « lui » ?

Pour quelles raisons ? Pour effacer vos différences ? Mais tu avais le droit d'être différent. Toi, Charles Pollock, tu avais le droit de désirer ce que tu désirais.

J'aurais tant aimé te connaître comme je te découvre, comme je te lis.

Pourquoi te révéles-tu dans l'absence ?

FRANCESCA POLLOCK
Mon Pollock de père



etc



L'Atelier contemporain

Avril 2022

16 × 20 cm

176 pages

48 illustrations

25 €

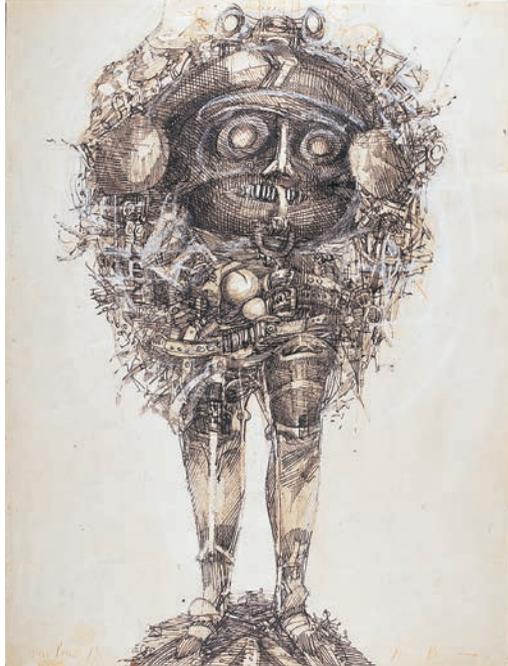
ISBN : 978-2-85035-072-6



FRÉDÉRIC VALABRÈGUE

Le trait, le taillis, les aguets

Louis Pons : le dessin de 1946 à 1970



«Frédéric Valabrègue, parlant des dessins de Louis Pons, se garde bien de redoubler par des mots ce que le spectateur peut voir, s'il y met toute son attention. Dans cet ouvrage fort bien illustré, il pénètre la matière même de l'œuvre de l'artiste, il joue avec cette œuvre en traits et en points, en ouvrant le plus largement possible la porte de l'infini. Ici, précise-t-il, dessiner consiste à couvrir la page d'un bout à l'autre, en ne la laissant que peu respirer. C'est aussi ce qu'il met en scène dans son propre texte. La fonction exploratoire du trait chez Pons pouvait se muer en fonction exploratoire de la page écrite dans le livre de Valabrègue.»

(Christian Ruby, *nonfiction.fr*)

Dessinateur instinctif et autodidacte, Louis Pons a développé seul sa technique au fil d'une vie d'errance relative dans la campagne provençale, entre 1945 et 1970. Partant de la caricature, passant par le travail sur le motif, il est parvenu à ces pages saturées par lesquelles il s'est fait connaître : ratures

encrées d'où se dégagent des figures fantastiques et organiques, mi-hommes mi-animaux, parfois érotisées et toujours empêchées, « *drolatiques comédiens du dérisoire* ».

« *Singulier* » est une des entrées du dictionnaire dérégulé que Frédéric Valabrègue consacre ici à l'œuvre du dessinateur. « *Le singulier est un artiste minoré dans la mesure où son œuvre ne se prête pas à un discours d'ensemble.* » D'où la nécessité d'un discours de détail. Épousant donc au plus près la biographie de l'artiste, reliant entre eux ses thèmes et ses caractères distinctifs, démontant les assimilations forcées qui ont affecté son travail, réactivant un corpus d'œuvres trop mal connues, l'écrivain fait apparaître, au milieu de leur opacité apparente, comme la constellation du dessin qui les guide.

FRÉDÉRIC VALABRÈGUE

LE TRAIT, LE TAILLIS, LES AGUETS

LOUIS PONS, le dessin de 1947 à 1970



L'Atelier contemporain

Janvier 2021

16 × 20 cm

144 pages

39 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-010-8



VINCENT WACKENHEIM

Joseph Kaspar Sattler ou La Tentation de l'os

Joseph Kaspar Sattler, venu de Munich en 1891 enseigner à l'École des Arts décoratifs de Strasbourg, dessine *Une Danse macabre moderne* qui s'inscrit dans une série d'œuvres graphiques majeures que l'artiste réalise en Alsace entre 1892 et 1894.

Tout à la fois fantastiques et violentes, noires, satiriques et burlesques, ces planches seront exposées, reproduites et commentées à Paris, Berlin et Londres. Elles seront vues et admirées par Alfred Jarry, Henri Graf Kessler et Edvard Munch, au moment où Sattler participe aux débuts de la prestigieuse revue *Pan*, dont il dessine l'affiche.

L'approche proposée ici est en deux temps : un commentaire littéraire (série de 16 textes qui constituent autant d'illustrations des dessins de Sattler) sur les 16 dessins de la *Danse macabre moderne* (ces magnifiques planches, dont la finesse et le tirage en héliogravure pourraient laisser croire qu'il s'agit là d'un travail de graveur, sont rééditées pour

la première fois) suivi d'une étude qui s'attache au parcours créatif de Joseph Kaspar Sattler, pris par les vicissitudes de l'Histoire.



«C'est un dessinateur d'exception, un artiste noir et sarcastique, que met en lumière ce livre d'art, car il s'agit bien d'un livre d'art, comme *L'Atelier contemporain* en propose régulièrement. Un livre d'artisan savant, ne laissant rien au hasard. Chaque reproduction des dessins de Sattler est exceptionnelle, la biographie précise de l'artiste sans tableaux très éclairante – c'est un européen qui danse entre l'Allemagne et la France – cette danse macabre moderne est passionnante, portée par le regard précis de l'écrivain Vincent Wackenheim, par sa plume raffinée, profondément éprise de frissons littéraires. L'os rode, la mort est embusquée, comme dans les premiers films de Bergman. L'écrivain opère par aplats, par de courts chapitres qui nous font voir ce qui s'ouvre sous nos yeux, cette Piqûre de ver où l'os poursuit sa marche destructrice, cette Maison chancelante où l'on croit voir l'os ricaner, cet Incendie, ce Brocanteur où l'os vend le gris de nos souvenirs. Vincent Wackenheim devine ce qui s'est dessiné et dessine avec ses phrases ce qu'il imagine.»

(Philippe Chauché, *La cause littéraire*)

VINCENT WACKENHEIM

JOSEPH KASPAR SATTLER ou LA TENTATION DE L'OS

16 pièces faciles pour illustrer

Une Danse macabre moderne

suivi de *Un esprit agité*



L'Atelier contemporain

Mai 2016

21 × 25 cm

208 pages

67 illustrations

30 €

ISBN : 979-10-92444-28-5



PIERRE SKIRA

Les façons d'être du pastel

Essais de Jean-Louis Andral et Patrick Mauriès

Catalogue de l'exposition Pierre Skira au musée Picasso d'Antibes, octobre 2022-janvier 2023



[...] Le pastel est doute, et moi je veux garder ce doute, parce que le doute est l'humain. La peinture ne sert pas à grand-chose, si ce n'est peut-être à poser des questions. Et la grande question pour moi aujourd'hui est celle de la forme. [...] Ce qui m'intéresse, c'est la tension entre la forme et l'espace. La peinture est un grand mystère, on essaie de faire revivre une forme qu'on a vue par exemple chez Georges de la Tour ou Mondrian. Quand ils peignaient, ils étaient dans la forme, ils la délimitaient par un jeu de tensions, et je m'en souviens aujourd'hui dans mes tableaux abstraits où j'augmente ou diminue l'intensité et la densité de la couleur en fonction de la distance ou pas qui se crée entre une teinte et sa voisine,

en laissant maintenant de plus en plus de blanc, de respiration entre chaque forme, pour être moins sage. C'est un langage qu'il faut écouter, en laissant aller le pinceau ou le bâton, et qui vous signifie si le bon équilibre est trouvé ; et le tableau est terminé lorsqu'il me surprend : car rien ne doit jamais être acquis.

(Pierre Skira)



Octobre 2022

21 x 25 cm

128 pages

106 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-101-3



COLLECTION

Constellations

Une constellation désigne d'abord un groupe d'étoiles voisines, qui reliées entre elles forment une certaine figure. Mais une constellation désigne aussi une forme de socialité particulière, supposant une mise en relation de l'épars. On trouvera dans la collection Constellations des ouvrages qui retracent l'histoire de personnalités marquantes du champ de l'art, des lieux qu'elles ont fait vivre, des relations qu'elles ont tissées. Autant de témoignages qui manifestent que «l'avec est une détermination fondamentale de l'être» (Jean-Luc Nancy).



LAURENT FASSIN

Le Beau, l'Art Brut et le Marchand

Jean-Pierre Ritsch-Fisch, le passeur du jamais-vu

Un océan sépare beauté esthétique et originalité absolue. Surgi des profondeurs, le jamais-vu est associé à des formes troublantes lesquelles, en bouleversant nos repères, ébranlent également nos certitudes. De l'ordre de l'apparition, cet inconnu traduit une altérité sans égale, aux antipodes des conventions et des goûts partagés par le grand nombre.

Au milieu des années 1990, Jean-Pierre Ritsch-Fisch fonde à Strasbourg une galerie consacrée à l'Art Brut. Un retour à ses amours d'adolescence : le monde de l'art et ses sensations fortes, s'impose à lui. Commence alors sa quête de l'impossible : dénicher des œuvres d'originaux, de marginaux ou encore de figures historiques de l'Art Brut. Débutant à la manière d'un conte, s'apparentant ensuite, tantôt à un roman d'aventures, tantôt à une enquête, *Le Beau, L'Art Brut et le Marchand* relate ce périple singulier.



«La force, la grande force du livre de Laurent Fassin par son style ample, précis, rigoureux, et inspiré, c'est de nous plonger dans l'art des années 70 à nos jours, de nous conduire fidèlement à la rencontre des artistes que le collectionneur rencontra. On s'installe dans leurs ateliers en toute discrétion, on écoute les échanges qu'ils ont avec le Passeur du Jamais-vu, on apprend à écouter et à voir. C'est ainsi que Laurent Fassin fait aussi œuvre d'historien de l'art d'aujourd'hui. Ce nouveau livre de L'Atelier contemporain, porte plus que jamais son nom, un atelier vivant et vivifiant face à un galeriste lumineux et curieux.»

(Philippe Chauché, *La Cause Littéraire*)



Laurent Fassin

Le Beau, l'Art Brut et le Marchand

Jean-Pierre Ritsch-Fisch
Le Passeur du Jamais-vu

L'Atelier contemporain

Octobre 2022

16 × 20 cm

400 pages

78 illustrations

25 €

ISBN: 978-2-85035-100-6



COLLECTION
Studiolo

*Une collection de «livres de poche» (petits formats, petits prix),
consacrés à l'art. Des livres illustrés, rééditions d'ouvrages épuisés ou
publications inédites. Monographies, écrits d'artistes, essais.*



GEORGES BATAILLE

Manet

Préface de Michel Surya



Le *Manet* de Bataille est presque un personnage. Personnage littéraire d'abord, ami des plus grands poètes et écrivains de son temps, Baudelaire, Zola, Mallarmé, qui tous lui ont écrit ou ont écrit sur lui. C'est à ces sources privilégiées que s'abreuve Bataille pour dépeindre un Manet déjà romanesque, quoique falot : « *un homme du monde, à vrai dire en marge du monde, en un*

sens insignifiant », « *au-dedans, rongé par une fièvre créatrice qui exigeait la poésie, au-dehors railleur et superficiel* », « *un homme entre autres en somme, mais charmant, vulgaire... à peine.* »

Manet utilité, donc – mais en même temps nécessité de l'histoire de l'art, « *instrument de hasard d'une sorte de métamorphose* », homme par qui le scandale arrive bien malgré lui, initiateur innocent de la « *destruction du sujet* » : « *c'est expressément à Manet que nous devons attribuer d'abord la naissance de cette peinture sans autre signification que l'art de peindre qu'est la "peinture moderne"... C'est de Manet que date le refus de "toute valeur étrangère à la peinture".* » C'est alors en continuateur des grandes exégèses de Valéry et surtout de Malraux que Bataille s'exprime.

Là où il est tout entier lui-même, et inimitable, c'est dans les intuitions par lesquelles il traverse l'œuvre du peintre comme la foudre, appuyant sa vision sur une sélection de tableaux qu'il légende avec brio. À supposer que ce Manet ne soit pas le vrai, il n'en possède pas moins sa valeur propre.

GEORGES BATAILLE

Manet



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2021
11,5 × 16 cm
160 pages
44 illustrations
7,50 €
ISBN : 978-2-85035-023-8



GEORGES BATAILLE

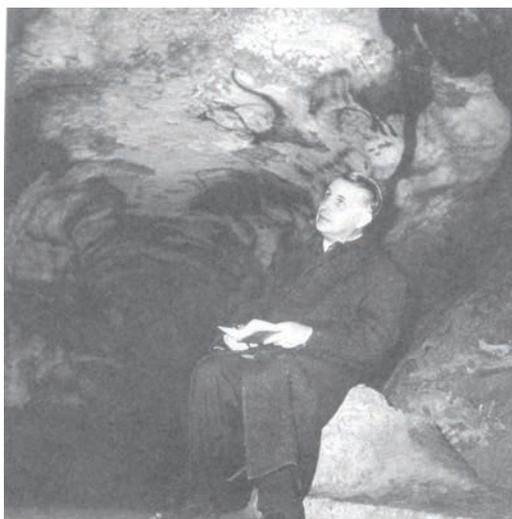
Lascaux ou La naissance de l'art

Préface de Michel Surya

Ouvrage historique à plus d'un titre que celui que Georges Bataille consacra à Lascaux.

Dans ce livre paru en 1955, quinze ans après la découverte de la grotte, l'écrivain se propose de formuler une première synthèse philosophique qui vienne en quelque sorte unifier les relevés de la science. Procédant avec une nécessaire prudence, dans le tâtonnement d'observations progressives et d'hypothèses fragiles, complétées et rectifiées au fil des avancées de la recherche, ces spécialistes

que sont les préhistoriens ne peuvent se permettre de prendre toute la mesure de leurs propres découvertes, explique Bataille ; c'est aussi ce qui les empêche de « célébrer » Lascaux comme l'un des sites, sinon le site même de la « naissance de l'art ». Cette tâche revient à la philosophie. En s'appuyant au garde-fou de la rigueur scientifique, décrire cette « aurore » de l'humanité, ce « miracle de Lascaux » qui supplante ce qu'on nommait jusqu'alors « miracle grec » : tel est en somme le but inédit que s'assigne Bataille.



GEORGES BATAILLE

Lascaux ou la naissance de l'art



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2022
11,5 × 16 cm
224 pages
77 illustrations
8,50 €
ISBN : 978-2-85035-039-9



PIERRE BONNARD

Un sentiment qui tient le mur

Préface d'Alain Lévêque



Pierre Bonnard était un « poète fervent de la vie brève, un célébrant du passage », comme le dit Alain Lévêque, dans son introduction à cette édition des écrits du peintre, réunissant ses notes et les entretiens qu'il donna à la presse. Pages d'agendas allant à l'essentiel en quelques mots, notes de carnets sous forme d'aphorismes dépouillés de grandiloquence, hommages à ses compagnons peintres, comme Maurice Denis, son

ami du mouvement nabi, nommé selon le terme arabe qui signifie « ravi dans une extase », mais aussi Odilon Redon, Paul Signac ou Auguste Renoir : sa parole fut autant laconique que prolixe, ouvrant de multiples brèches pour consentir à « la vision brute », pour retrouver « une vision animale ».

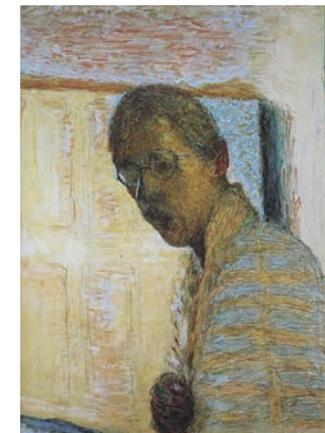
« Vous avez une petite note de charme, ne la négligez pas. Vous rencontrerez peut-être des peintres plus forts que vous, mais ce don est précieux. » Telles furent les paroles d'Auguste Renoir à Pierre Bonnard, alors jeune peintre inconnu, qui disent bien ce qui, dans la vision, dans les couleurs comme dans les formes, ne s'explique pas : cette « petite note de charme », précieuse, que le peintre n'a cessé de cultiver. Cela s'éclaire un peu, néanmoins, dans la

définition que donne Bonnard du « peintre de sentiment », qu'il rêva d'être : « Cet artiste, on l'imagine passant beaucoup de temps à ne rien faire qu'à regarder autour de lui et en lui. C'est un oiseau rare. »



PIERRE BONNARD

Un sentiment qui tient le mur



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2023
11,5 × 16 cm
160 pages
44 illustrations
8,50 €

ISBN : 978-2-85035-130-3



ALAIN BORER

Déploration de Joseph Beuys

Plus le temps passe, plus s'éloigne cette œuvre qui, ayant suscité le commentaire à l'égal des plus grandes du XX^e siècle, a par rapport à elles le désavantage mais aussi la force singulière d'avoir été incarnée par son auteur. Œuvre-vie, dans les termes de Borer, œuvre faite chair, en actions et en discours, forcément inachevée, interrompue par la mort et appelant par conséquent le thrène, l'hommage, la commémoration, de même qu'elle suscita du vivant de l'artiste la fascination, voire l'idolâtrie. Dans cette introduction érudite à une œuvre qui « *présentant tous les signes d'une complexité dérangeante, est de celles qui ne peuvent faire l'économie d'une large réflexion théorique* », Alain Borer ne ménage pas inutilement le mythe. Relevant chez Beuys des traits sciemment christiques et, dans son parcours, une touche voulue de légende dorée, sa Déploration ne donne pas dans l'hagiographie ; elle nomme sans ergoter l'apparence de « *rabâchage* », voire de « *flou artistique* », et l'esprit de sérieux de cette « *conférence permanente* », contrepied total de l'art pour l'art. Mais l'examen attentif des problèmes soulevés par cet homme-œuvre permet au tact et au talent de Borer de les surmonter en nommant l'ambition, inclassable à force d'être totalisante, qui lui confère ce qu'il faut bien appeler à plus d'un titre sa grandeur.

Analysant les travaux et les performances dans l'ensemble et dans le détail, explorant la figure de Beuys en cercles concentriques



constituant autant d'avatars d'un artiste « *pédagogue-berger-thérapeute-évolutionnaire-révolutionnaire* », l'hommage d'Alain Borer rend justice à celui qui fut l'auteur d'un concept d'art infatigablement élargi à toute la société ; qui vit en chaque homme un artiste attendant pour s'éveiller d'être reconduit aux principes manifestés par la vie et les matériaux naturels ; qui professa très tôt la nécessité de l'assainissement du rapport de l'humanité à son environnement ; et qui, armé d'une inlassable volonté de guérir son pays natal, ouvrit la voie à toute la génération d'artistes allemands de l'après-guerre.

ALAIN BORER

Déploration de Joseph Beuys



Studio
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2021

11,5 × 16 cm

128 pages

12 illustrations

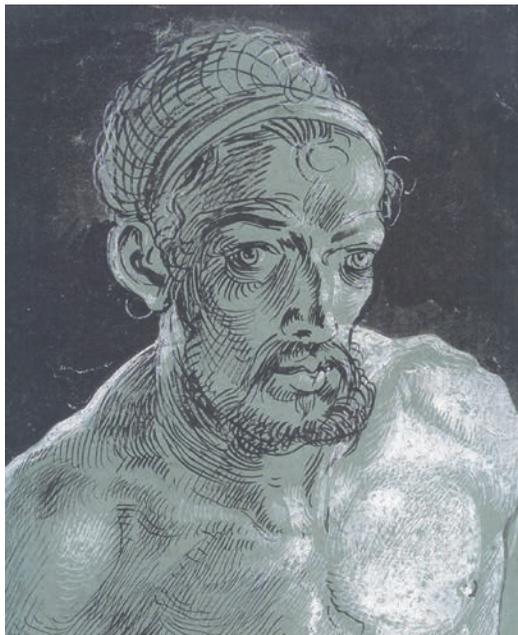
6,50 €

ISBN : 978-2-85035-031-3



ALAIN BORER

Dürer. Le Burin du graveur



Il l'avait écrit à Heller : « Si vous tenez propre ce tableau, il restera cinq cents ans propre et frais... » Dürer donne rendez-vous en l'an 2000. À présent que nous sommes à l'échéance annoncée, que reste-t-il à écrire de Dürer ? Interroger ce reste : chacun peut y aller de sa compilation. Il n'en fallait pas moins un cartographe habile pour restituer ainsi notre ciel le riche amas

de la galaxie Dürer à cinq siècles de distance, et combiner sous nos yeux les lignes de sa constellation maîtresse : le *Burin du graveur*.

Difficile de résumer cette étude qui pourrait bien être à l'image du peintre lui-même : monographique, certes, de même que se veut unique et inimitable l'auteur d'autoportraits marquant au sortir du Moyen Âge la « prise de conscience de l'individu », l'« exaltation de la personnalité » et le « stade du miroir de la peinture » ; mais surtout profuse, effervescente, comme le sont les intérêts et les facettes de l'homme de la Renaissance.

On découvrira ou redécouvrira ainsi Dürer en voyageur, observateur et chroniqueur dans ses écrits et ses dessins ; collectionneur à la « curiosité tous azimuts » ; découvreur avide mais point avare de ses découvertes ; féru d'astrologie et de caractérologie ; théoricien pionnier ; mais aussi innovateur dans son métier, peintre maniaque, obsédé par « la perfection technique et l'idée même de beauté » ; orfèvre ; à la fois « humaniste, pieux et luthérien, bon époux et bon citoyen, sage comme une image » et auteur de lettres débordantes de gaudriole et de paillardise...

Ouvrage, en somme, qui loin de réduire Dürer au mince tracé d'une ligne claire, s'étoffe pour rendre compte de sa grandeur.

ALAIN BORER

Dürer Le Burin du graveur



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2021

11,5 × 16 cm

125 pages

43 illustrations

6,50 €

ISBN : 978-2-85035-027-6



ALAIN BORNE

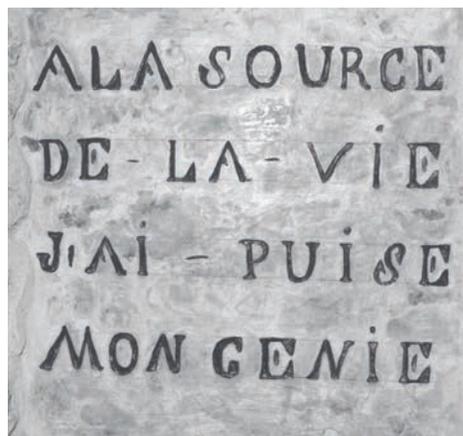
Le Facteur Cheval et son Palais idéal

Avec les écrits de Ferdinand Cheval

À la lecture de l'ouvrage d'Alain Borne, paru pour la première fois à titre posthume en 1969 aux éditions Robert Morel, on peine à se garder d'une curieuse émotion rétrospective, la même peut-être qui mena l'auteur à consacrer cette mince étude à la personne et l'œuvre de Ferdinand Cheval, à une époque où la première n'était encore qu'une ombre et la seconde, pas encore une pièce de patrimoine. Il suffit presque d'ouvrir le livre au hasard pour entendre cette époque et comprendre cette émotion :

Si d'autres déjà avaient livré au grand public la figure du facteur Cheval, il me serait permis de montrer ici son monument comme on fait en une monographie d'un château médiéval ou d'une cathédrale gothique. Mais puisque Ferdinand Cheval est encore un inconnu pour le plus grand nombre, je préfère accepter que le présent livre ne soit que l'esquisse d'un ouvrage plus important et ne pas négliger les liens bouleversants qui unissent le monument compliqué et inquiétant à l'homme simple traversé par un rêve qui le dépasse et lui permet, grâce à une surhumaine et presque incompréhensible opiniâtreté, d'accéder à l'art.

Le livre est tout entier conforme à ce ton et à ce dessein. Les parties monographiques ne manquent certes pas, Cheval étant l'homme d'une seule œuvre et le Palais idéal, l'œuvre d'un seul homme ; et au lecteur qui ne connaît encore ni l'un ni l'autre, le livre, en plus



des aperçus photographiques, fournira donc l'ensemble des écrits de Ferdinand Cheval (son fameux « testament » et ses lettres).

Ce palais idéal, ce palais très vaste et rigoureusement inhabitable, ce résumé de toutes choses de l'univers, ce bâtiment longuement, amoureuxment enrichi et orné, ce somptueux château sorti d'un songe est bien fait pour accueillir d'autres songes. Qui d'entre nous, à l'instar de Cheval et de Jules Verne, n'a pas eu la tentation de creuser un souterrain, de bâtir une maison dans un arbre, de clore hermétiquement une cabane, afin de vivre aux lisières du mystère, de l'impossible, en oubliant le quotidien et le social ?

ALAIN BORNE

Le Facteur Cheval et son Palais idéal



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2021
11,5 × 16 cm
160 pages
32 illustrations
7,50 €
ISBN : 978-2-85035-040-5



HERVÉ DI ROSA

Les Arts Modestes

Contributions de Bernard Belluc, Baptiste Brun, Yves Le Fur, Catherine Millet, Hervé Perdriolle, Denys Riout, Gilles A. Tiberghien

Ce volume consacré aux « arts modestes » est une invitation à déambuler dans nos sociétés consuméristes comme s'il s'agissait d'étranges musées, où s'accumulent sans cesse, sans classement, sans hiérarchies, une infinité de choses dignes malgré tout d'attention.

« L'art modeste délaisse les grandes avenues pour emprunter les contre-allées. Tout s'y côtoie, le rare et le trivial, le pur et le décadent, le commercial et l'idéologique, le tout et le peu. Ces produits n'ont en commun que leur propension à nous faire rêver », écrit Hervé di Rosa, en songeant aux danseuses en coquillages de son enfance, aux céramiques rapportées de vacances, aux maquettes d'avion en plastique, à toutes les sortes de cadeaux publicitaires...

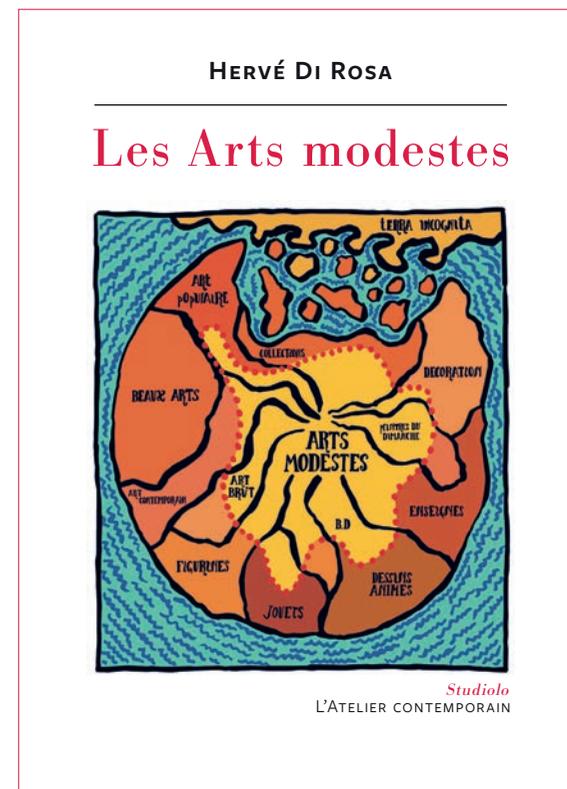
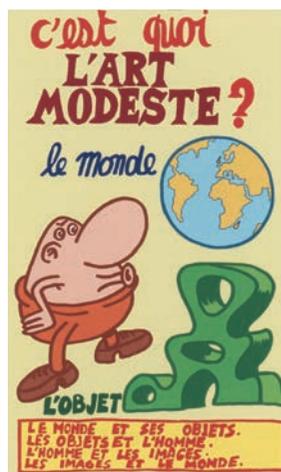
L'art modeste ne peut que difficilement se circonscrire ; il est comme du sable qui glisse entre les doigts, en même temps qu'il reste infiniment à portée de main. « L'art modeste n'existe que dès lors qu'on le regarde, l'apprécie,

le collectionne. Ces objets et images n'ont pas la prétention d'être des œuvres d'art. Ils sont créés pour communiquer, vendre un produit, ou tout simplement pour arrondir les fins de mois. L'art modeste est un nouveau regard sur les choses : il implique

de voir autrement, voir autrement ce qui peuple les étagères de nos intérieurs, les vitrines des magasins quelconques, les rayons des supermarchés...

Hervé di Rosa lui-même, mais aussi, dans son sillage, plusieurs écrivains et historiens de l'art, cherchent à travers ce volume à mieux cerner l'aura singulière de toutes ces choses modestes issues des formes de production sérielle contemporaines. Il s'agit alors de prêter attention au rêve qui sommeille en chaque chose sur laquelle on

tombe par hasard, dans « les marchés aux puces, les vide-greniers, les boutiques de souvenirs d'aéroport, les fêtes populaires et religieuses, les parcs d'attractions, le Mercado de Sonora à Mexico »...



HERVÉ DI ROSA

Les Arts modestes

Studio
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2023

11,5 × 16 cm

224 pages

49 illustrations

9,50 €

ISBN : 978-2-85035-131-0



JEAN DUBUFFET

Art Brut et créateur d'Art Brut

Édition établie, annotée et préfacée par Lucienne Peiry

Pour qu'il ne se retrouve pas à son tour pris dans l'étau des normes culturelles imposée par l'élite sociale, Jean Dubuffet voulait inventer une manière de ne pas définir l'Art Brut. Il insiste sur cela dès 1947, avec son sens de la provocation : « Formuler ce qu'il est cet Art Brut, sûr que ce n'est pas mon affaire. Définir une chose – or déjà l'isoler – c'est l'abîmer beaucoup. C'est la tuer presque. »

Les façons de ne pas définir l'Art Brut, pour Dubuffet, sont nombreuses, prolixes, parfois contradictoires, de façon revendiquée. C'est ce que le présent volume donne à comprendre, rassemblant l'ensemble de ses écrits sur la question, de 1947 et 1982. Réflexions pour la Compagnie de l'Art Brut qu'il fonde en 1948 à Paris, lettres à André Bretons, aux



personnalités du monde psychiatrique Jean Oury ou Jacqueline Porret-Forel, mais aussi hommages aux œuvres de Paul End, Clément, Joseph Heu, Berthe U, Aloïse, Laure : multiples sont les directions de sa pensée, qui se veut toujours ouverte.

Le vrai art il est toujours là où on ne l'attend pas. Là où personne ne pense à lui ni ne prononce son nom. L'art il déteste être reconnu et salué par son nom. Il se sauve aussitôt. L'art est un personnage passionnément épris d'incognito. Sitôt qu'on le décèle, que quelqu'un le montre du doigt, alors il se sauve en laissant à sa place un figurant lauréat qui porte sur son dos une grande pancarte où c'est marqué ART, que tout le monde asperge aussitôt de champagne et que les conférenciers promènent de ville en ville avec un anneau dans le nez. C'est le faux monsieur Art celui-là. C'est celui que le public connaît, vu que c'est lui qui a le laurier et la pancarte. Le vrai monsieur Art pas de danger qu'il aille se flanquer des pancartes ! Alors, personne ne le reconnaît. Il se promène partout, tout le monde l'a rencontré sur son chemin et le bouscule vingt fois par jour à tous les tournants de rues, mais pas un qui ait l'idée que ça pourrait être lui monsieur Art lui-même dont on dit tant de bien. Parce qu'il n'en a pas du tout l'air. Vous comprenez, c'est le faux monsieur Art qui a le plus l'air d'être le vrai et c'est le vrai qui n'en a pas l'air ! Ça fait qu'on se trompe ! Beaucoup se trompent !

JEAN DUBUFFET

Art Brut et créateurs d'Art Brut

RECUEIL
INÉDIT



Studio
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2023

11,5 × 16 cm

592 pages

106 illustrations

13,50 €

ISBN : 978-2-85035-132-7



ALAIN JOUFFROY

Aimer David

Préface de Renaud Ego

Aimer David, ce titre est l'énoncé d'un programme. Il s'agit de revenir à ce que fut cet artiste avant de devenir dans notre esprit le peintre des images glacées de nos livres d'histoire : l'homme d'une révolution politique et esthétique. Cette défense et illustration de David est le fruit d'une subjectivité bien informée qui tour à tour célèbre des aspects méconnus du peintre et affronte sans ciller les reproches historiques qui lui sont adressés, en particulier son engagement passionné aux côtés de Robespierre et ses concessions à Bonaparte.



Elle se présente sous la forme d'une lutte de points de vue entre d'une part les adversaires de David, dans les tourments de son temps et par la suite, et d'autre part ses défenseurs : Baudelaire, Delacroix, Apollinaire pour les plus éminents – ainsi, bien sûr, que Jouffroy lui-même. De tout cela se dégage l'image d'un peintre impulsif et bouillant, « double » de Sade, présent à son époque comme peu d'autres, peignant sur le champ de bataille de l'histoire à ses risques et périls, et à mille lieues de l'image courante d'un néo-classicisme froid.

« Fallait-il que David fût si mal aimé qu'un poète, qui était aussi un écrivain d'art et non des moindres, lui consacre un livre au titre si sobre, et si parfaitement déclaratoire : *Aimer David* ? Rien d'une injonction, mais une déclaration de passion pour le peintre, comme sans doute l'horizon qu'Alain Jouffroy se donnait : le faire aimer à son tour, en commençant par le débarrasser de cette réputation d'académisme et de classicisme qui l'emmaillottait, pour le regarder comme David lui-même avait regardé dans les yeux l'époque la plus troublée et la plus renversante qui fût, la Révolution française dont il avait inventé dans quelques-uns de ses tableaux la formule picturale. Alain Jouffroy allait s'y engager avec cet indéfectible enthousiasme qu'il mettait en chacun de ses livres à rejouer sa propre liberté, à poursuivre la chance de la poésie et à réenchanter l'idée de révolution, comme les atomes mêmes de l'air

dont il voyait son époque manquer et s'asphyxier peu à peu de ce manque. (...) Pour comprendre la vivacité et le timbre si souvent stendhalien de ce livre, il faut saisir la corde de pensée qu'Alain Jouffroy cherche ici à retendre. Son but est de faire vibrer, entre l'aube révolutionnaire d'un XVIII^e siècle pressé d'en finir avec l'Ancien Régime, et le crépuscule de ce XX^e siècle français qui ne veut plus rien voir venir, une flèche dont le vol outrepassera cette idée si funeste d'une fin de l'histoire, en l'éclairant du sourire décoché par sa vitesse. »

(Renaud Ego)

ALAIN JOUFFROY

Aimer David



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2021

11,5 × 16 cm

224 pages

8,50 €

ISBN : 978-2-85035-041-2



ALAIN JOUFFROY

Piero Di Cosimo ou la forêt sacrilège

Il eût fallu du sang, du feu et de la volupté pour écrire ce premier livre français sur Piero di Cosimo. Il eût fallu courir les forêts et galoper à cheval au bord de la mer, il eût fallu se battre avec les mêmes bêtes féroces et s'enivrer du même vin, et je ne l'ai pas fait. Je le déplore d'autant plus que sa peinture est incitatrice de désordres amoureux et je dois demander pardon de lui avoir ainsi désobéi. Mais en partant à la recherche de Piero di Cosimo, on redevient son propre conquérant, on traverse le mur intérieur des flammes qui nous séparent la plupart du temps de notre inconscience et je dédie ce livre à la mémoire de celui qui a veillé attentivement aux briseurs de barrières, je veux dire : André Breton.



« **A**vec Piero di Cosimo, l'incroyable est arrivé : grâce à Vasari, qui fut le premier et le dernier à le célébrer au XVI^e siècle, les chercheurs et les historiens du XIX^e et du XX^e siècle ont tenté de reconstituer ce qui est resté de son œuvre dispersée et que l'on attribuait souvent à d'autres peintres. L'énigme a resurgi, mutilée mais impressionnante par sa singularité : les surréalistes ne s'y trompèrent pas, qui furent les premiers à lui rendre hommage. »

C'est dans cette lignée qu'il faut replacer l'essai d'Alain Jouffroy, premier livre français consacré à Piero di Cosimo. Abreuvé aux recherches des érudits, l'écrivain fait le choix de la subjectivité : « Je pleure, je ris, je veille et je suis sourd aux appels d'un homme extraordinairement excentrique, qui a situé le centre de tout hors de tous les cercles où pourrait subsister ce qu'on appelle un "centre". »

ALAIN JOUFFROY

Piero di Cosimo ou la forêt sacrilège



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2021

11,5 × 16 cm

96 pages

16 illustrations

6,50 €

ISBN : 978-2-85035-042-9



YVES LE FUR

Résonances

Photographies de Hughes Dubois
Avant-propos de Christiane Falgayrettes

Cœuvres sans titre, sans auteur, les formes naturelles furent collectées à de nombreuses époques et dans différents lieux du monde. Universelles, elles apparaissent dans la diversité d'usages d'une pluralité de cultures comme les signatures matérielles d'invisibles forces, supports culturels ou supports de contemplation, traits d'union entre le naturel et le surnaturel, le visible et l'invisible, mais surtout comme l'indice de préoccupations esthétiques. Ainsi Yves Le Fur cherche-t-il à comprendre ce que leur énigme révèle de notre regard sur les œuvres d'art.

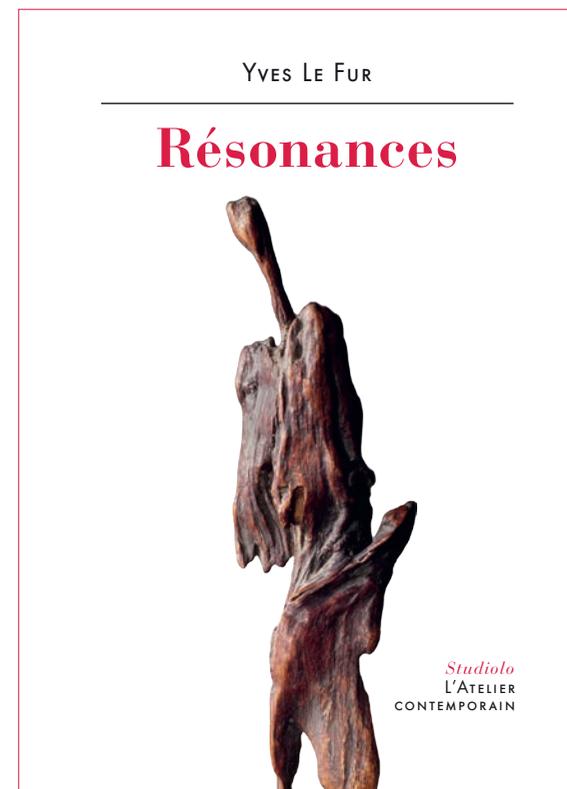


*Une main se ferme sur un caillou et s'entrouvre sur une œuvre,
admirable, énigmatique.*

*Curieuses, féeriques, émouvantes, signes divins ou aberrations,
les formes naturelles singulières ont avant tout le pouvoir d'interroger.*

*Leur extraordinaire, leur apparence d'intentionnalité dérangent
et renvoient à de profonds mystères. Bornes milliaires pour des millénaires
de résonances, leur collecte remonte à l'origine du sensible.*

*Elles gisent encore là,
portées par le ressac des actions élémentaires qui façonne la matière.
Elles prennent vie dans le désir toujours recommencé de l'humain de
s'affronter à l'inconnu.*



Février 2023
11,5 × 16 cm
160 pages
21 illustrations
7,50 €
ISBN : 978-2-85035-093-1



GAËTAN PICON

Ingres

Préface de François Lallier

Un génie ayant d'emblée sa perfection,
ne l'ayant jamais enrichie ni perdue,
mais l'égarant par instants pour la retrouver intacte
un peu plus loin – sujet à d'étonnants accès de cataracte.

Un génie hors de l'histoire, vivant sous abri,
dans un air dont il assure seul le conditionnement, l'asepsie...

Si Ingres est un sujet privilégié,
c'est que parler de lui nous imposant à la fois la perspective
du constat et celle du jugement, nous sommes ramenés à cette vérité
aujourd'hui assez méconnue que la cohérence de l'œuvre,
constatée et décrite comme système et nature,
n'est rien d'autre que la réussite aléatoire d'une aventure.



qui a pour lui, plus encore que la conformité d'une description,
la vérité d'une écriture – on pardonne à l'auteur cette sorte
de partialité, et même on lui en est reconnaissant. L'Ingres de
Gaëtan Picon est de ces livres-là.

«Le velouté chromatique,
l'onctuosité des chairs
fermes, l'habit de peintre
– chemise plissée blanche,
velours large, sobre,
à la manière de Hals –,
le regard à jamais posé vers
nous, instituant puissance
de la présence et tendresse
de la touche, magnifiant
l'artiste. Austérité et volupté
sont concomitantes dans
un fond neutre, neutralisé.
Pourtant, affirme Picon,
«l'étrangeté d'Ingres» c'est
«un regard sans histoire».
Je le ressens moi-même à
la vue de ces êtres parfaits
peints par le maître, «corps
à l'abri de la corruption»,
préservés à jamais
des outrages
de la décomposition.
Hors temps ou «juste
au-dessus du niveau temps»,
Picon écrit en admirateur
de la peinture, en amoureux
du grand art. Ingres,
injustement décrié, se voit ici,
dans cet essai datant
de 1967, fortement réhabilité,
compris, défendu.»
(Yasmina Mahdi,
lelittéraire.com)

GAËTAN PICON

Ingres



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Novembre 2021

11,5 × 16 cm

160 pages

7,50 €

ISBN : 978-2-85035-051-1



RAINER MARIA RILKE

Écrits sur l'art

Préface d'Henri-Alexis Baatsch

Traductions de Maurice Betz et Bernard Lortholary

Des deux *Lettres de Munich sur l'art* en 1897 aux *Lettres sur Cézanne* en 1907, le poète de langue allemande a éprouvé sa prose au contact des arts visuels, à travers une vingtaine de textes, tous recueillis dans cette édition, comprenant sept inédits en français. Au cours de cette décennie formatrice, il porta attention tant aux artistes du passé, comme Léonard de Vinci, Fra Bartolomeo ou Marco Basaiti, qu'aux artistes de son temps, comme Auguste Rodin et Paul Cézanne, mais aussi Heinrich Vogeler et Otto Modersohn ; ou, quoiqu'il

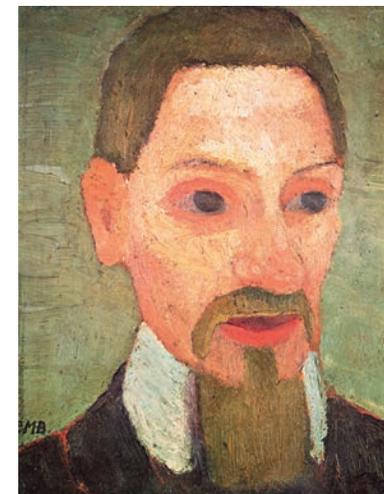


ne leur consacra directement aucune étude, Clara Westhoff et Paula Modersohn-Becker, qu'il rencontra au sein de la communauté de Worpswede.

Écrire sur les arts, il le dit souvent, c'est avant tout chercher à « ne pas juger ». Être juste, c'est retrouver dans chaque œuvre l'étrangeté fascinante de chaque existence singulière, par-delà raisons et fins. « *C'est ainsi que doivent être vues les œuvres d'art : comme de vastes paysages solitaires aux ciels en hautes voûtes, comme de grands arbres sombres, comme des mers s'étendant calmement dans le soir, comme des maisons au loin dans des plaines, comme de beaux enfants qui dorment ou de jeunes animaux qui têtent, comme mille choses de cette vie éternelle et intemporelle que le jour ignore et que l'heure affairée laisse de côté.* » Dans cette façon étrange qu'ils peuvent avoir de renouer avec la vie cosmique, les arts ont, pour le jeune Rainer Maria Rilke, une portée prophétique, voire messianique. Ils annoncent une vie « *qui ne peut pas encore être vécue aujourd'hui* », une vie à venir, une vie nouvelle. En attendant, il reste à faire l'effort, chaque fois, de s'ouvrir à ce qu'on voit, de se défaire du sentiment de peur devant ce qu'on ne comprend pas. « *Nous aurons à nous arrêter souvent devant l'inconnu* », dit-il.

RAINER MARIA RILKE

Écrits sur l'art



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

RECUEIL
INÉDIT

Octobre 2023
11,5 × 16 cm
448 pages
82 illustrations
11,50 €

ISBN : 978-2-85035-127-3



JOHN RUSKIN

Turner

Traduction et présentation de Philippe Blanchard

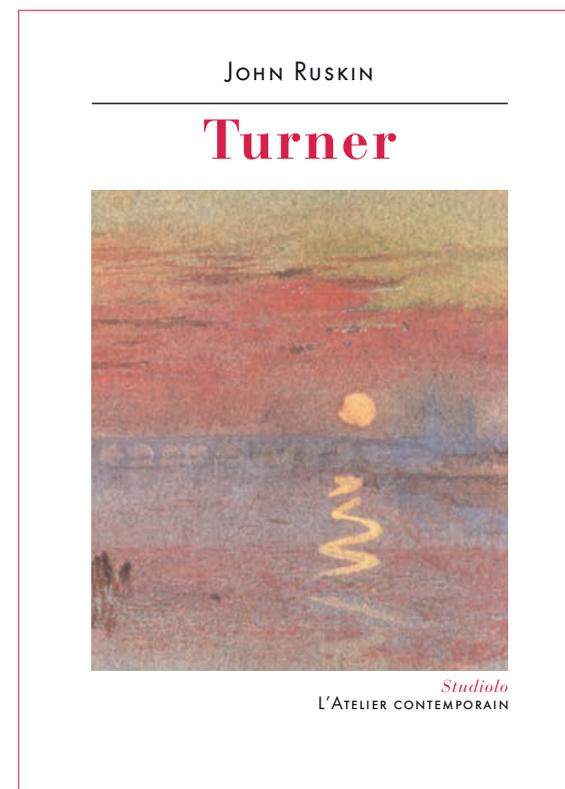


Le 8 février 1832, Ruskin reçoit pour son anniversaire un livre illustré par Turner. Le jeune garçon n'a que treize ans, mais la passion qui prend naissance ce jour-là ne s'éteindra jamais. Il en sortira un texte unique, flamboyant, proliférant, sans cesse repris, jamais achevé : *Modern Painters / Les peintres modernes*. Entrepris pour défendre Turner contre ses détracteurs, poursuivi sur une période de dix-sept ans, il donne du peintre une image riche et complexe.

Voici publiées les parties les plus représentatives de ce chef-d'œuvre du romantisme anglais, où Turner apparaît tour à tour comme un observateur scrupuleux de la nature, un poète et un prophète de la décadence du monde industriel. La lecture de Ruskin reste la voie royale pour accéder à la peinture de Turner.

« La lecture de Ruskin reste la voie royale pour accéder à la peinture de Turner. La méthode de Ruskin fait en effet une place de choix à la sensibilité, car montrer la supériorité de Turner comme chantre de la nature, c'est d'abord constater la consonnance entre ses tableaux et la vision de l'écrivain, telle qu'elle s'exprime dans les pages du journal et dans les textes descriptifs qui ont constitué une large part de la réputation de Ruskin. [...] C'est peut-être comme apologiste du regard que Ruskin a le plus à nous dire quand il nous parle de Turner. Écrire sur l'art, c'est d'abord faire droit au regard : *“voir clairement, c'est à la fois la poésie, la prophétie, la religion”*. »

(Philippe Blanchard)



Février 2023
11,5 × 16 cm
352 pages
32 illustrations
10,50 €
ISBN : 978-2-85035-094-8



ANDRÉ SCALA

Pieter de Hooch. Un peintre à l'infinif

Bien que Hollandais, Pieter de Hooch est un peintre de la distraction, du regard absent. On verra rarement chez lui une dentellière attentive, concentrée sur son ouvrage. Si, malgré tout, on veut en faire un peintre de l'attention, ce sera d'une attention sans concentration volontaire. Bien sûr, il emprunte aux anciens de nombreux motifs : dualisme de direction des corps et des regards, rotation du buste ou de l'échine, torsion de l'élévation sur le plan, absence de regards portés vers le haut, mais tous ces motifs ont, pour lui, une autre fonction que celle d'assurer entre les figures

une commune présence mentale. Chez de Hooch l'intériorité et l'absorbement conscient n'expriment pas, à la différence de nombreux de ses contemporains, l'attention dans sa fonction libératrice des espaces vacants. Avec lui, les espaces sont intermédiaires d'une manière positive, l'attention ne se substitue pas à l'action, mais va jusqu'à éviter toute ressemblance de fonction avec la volonté.



Pieter de Hooch (1629-1684(?)), un parmi tant d'autres peintres du siècle d'or néerlandais, qui ont surgi, avec leur manière d'apparence tranquille, d'un peuple se libérant des Espagnols, menant guerre sur guerre : événement calme au milieu des turbulences. Les arts ont une existence fragile. Il dépend des caprices d'une époque qu'elle transforme les

œuvres dont elle hérite en objets de culture, en reportages sur les mœurs du passé, en manifestes d'une morale, en occasion de plus-value spéculative ou touristique. Lancés dans un monde qui n'a que faire d'eux, les tableaux deviennent des images. Ceux de Pieter de Hooch n'y ont pas échappé.

ANDRÉ SCALA

INÉDIT

Pieter de Hooch Un peintre à l'infinif



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2022
11,5 × 16 cm
160 pages
24 illustrations
7,50 €
ISBN : 978-2-85035-077-1



LOUIS SCUTENAIRE

Avec Magritte

Avec Magritte ne pourrait mieux porter son titre. Réunissant en 1977, dix ans après la mort du peintre, les écrits qu'il lui avait consacrés entre les années 1940 et 1960, Louis Scutenaire immortalisait là une complicité de quarante



ans, entre compagnonnage et « copinage ». Le moindre intérêt de l'ouvrage ne réside certes pas dans l'écriture de « Scut ». Tout truculence et pittoresque, le premier texte, de 1942, mêle la vigueur d'une bonne peinture de caractère, le lapidaire de l'aphorisme

et le bonheur de l'aléatoire, en égrenant des anecdotes privées, des aventures mémorables, des traits d'esprit et de pures excentricités, sans oublier plusieurs analyses fulgurantes de l'art du peintre belge. Car Scutenaire croit au génie Magritte – *Magritte est un grand peintre, Magritte n'est pas un peintre* – et ne cesse de le proclamer, lyrique, épique dans ses préfaces et ses éloges, ou argot ordurier dans les textes d'attaque.

«Entre 1947 et 1977, Louis Scutenaire (1905-1987) a écrit quatre livres sur son ami René Magritte (1898-1967), qu'il dit avoir "fraternellement aimé". Difficile d'imaginer une monographie plus singulière que cet Avec Magritte. On ne voit pas trop en effet ni comment le volume est construit, ni à quel plan d'ensemble ses pages obéissent (et dans lesquelles se mêlent des fragments de lettres, des articles d'auteurs divers, et même un texte de Magritte lui-même), mais en lisant ce livre bâti "de bric et de broc", selon les propres mots de leur auteur, on a vraiment l'impression, agréable du reste, de picorer du Magritte. Ou d'aborder sa vie un peu comme on visiterait son atelier, en y déambulant les mains dans le dos, et en jetant un œil ici puis là.»

(Didier Garcia, *Le Matricule des Anges*)

LOUIS SCUTENAIRE

Avec Magritte



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2021

11,5 × 16 cm

192 pages

12 illustrations

7,50 €

ISBN : 978-2-85035-032-0



DAVID SYLVESTER

Francis Bacon à nouveau

Traduction de Jean Frémon

Le sentiment de la vie, c'est ça qu'il faut attraper.

Pour peindre un portrait, il faut trouver une technique adéquate qui rende toutes les pulsations d'une personne. [...]

Le modèle est un être de chair et de sang, et ce qu'il faut capter, c'est l'émanation. [...]

Mais je ne sais pas s'il serait possible de faire le portrait de quelqu'un en le réduisant à ses gestes. Jusqu'à présent, il semble que pour faire un portrait il faut représenter le visage. Mais c'est dans le visage qu'il faut tenter de capter l'énergie qui émane de la personne.

(Francis Bacon)



«Enfin un livre d'art qui n'est pas écrit par un universitaire, un professionnel. On aura donc un ressenti différent. Il écrit ce qu'il pense et non selon le dogme. Il n'a aucune théorie à défendre. Il est sombre et imprévisible, il perçoit les détails, il est un roman à part entière et construit son livre comme une fiction, faisant de Bacon son héros. D'ailleurs il fut un ami du peintre. Longues conversations, travail commun pour des entretiens filmés ou radiophoniques. Complicité mais aussi questionnements, recherches, pensées à étapes. Mais forcément point de distance. Ce sera donc après la mort de Bacon que David Sylvester se mettra à écrire Looking Back

at Francis Bacon. Construit en trois parties – Parcours, Regards et Entretiens – il aborde un premier survol historique de l'œuvre puis déploie cinq analyses critiques sur ses principaux aspects; avant de reprendre un best of de fragments inédits de leurs nombreux entretiens. L'intérêt supplémentaire de cet ouvrage réside dans le travail réalisé par Sylvester sur des peintures qui n'ont été retrouvées qu'après la mort du peintre.»

(Annabelle Hautecontre, *Le salon littéraire*)

DAVID SYLVESTER

Francis Bacon à nouveau



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2022

11,5 × 16 cm

256 pages

12 illustrations

8,50 €

ISBN : 978-2-85035-049-8



DAVID SYLVESTER

En regardant Giacometti

Essai augmenté d'un entretien avec l'artiste

Traduction de Jean Frémon

Pendant les vingt dernières années de la vie de Giacometti, David Sylvester a développé avec lui une connivence profonde, posant pour lui, recueillant ses propos, préparant des expositions, respirant l'atmosphère de l'atelier de la rue Hippolyte-Maindron et des bistrots de Montparnasse où vivait l'artiste.

Son texte n'est pas le produit d'une théorie sur l'art mais le relevé d'une expérience unique : regarder les peintures et les sculptures se faire en écoutant ce qu'en dit celui qui les fait. Il a partagé cette émouvante quête de la perfection minée par l'obsession de l'échec qu'il relate avec brio.

Fruits d'une remarquable faculté d'observation qui transparait à chaque page, ces onze chapitres couronnés par un entretien sont aussi le témoignage d'une longue fréquentation et d'une écoute amicale de l'artiste. Sylvester renonçant par méthode, et peut-être par nature, à toute synthèse brillante, nous n'en ressortons pas munis d'une lecture toute faite qui nous dédouane d'un face-à-face avec l'œuvre, mais de principes d'observation, presque de lois optiques qui nous y reconduisent mieux armé, l'œil aguerrri, débarrassés de l'aura et du discours qui la

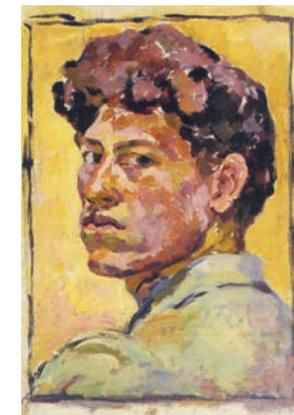
cernent, la mettent à distance, la rendent intimidante à force d'être emblématique.

De l'enfance à Stampa à l'ascèse créative de l'atelier parisien en passant par la période surréaliste, écrits, dessins, tableaux et sculptures sont scrutés avec une telle minutie, une telle loyauté que, les abordant seuls à notre tour, il nous semble connaître de l'intérieur jusqu'à leur raison d'être.



DAVID SYLVESTER

En regardant Giacometti



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Novembre 2021

11,5 × 16 cm

256 pages

12 illustrations

8,50 €

ISBN: 978-2-85035-050-4



JÉRÔME THÉLOT

Géricault. Généalogie de la peinture

On connaît Géricault pour ses peintures de chevaux transis par la foudre, pour ses portraits d'enfants les plus troublants de l'art français, pour ses têtes de fous qui n'ont aucun équivalent dans l'histoire de la peinture, et pour son immense tableau révolutionnaire et moderne, *Le Radeau de la Méduse*, chef-d'œuvre du Romantisme et protestation de la vie jusque dans la mort. On sait aussi que sa vie fut brève



et fulgurante, son œuvre inachevée mais géniale, et que sa mémoire fut révérée par tous les artistes du XIX^e siècle.

Mais on ne savait pas ce que Jérôme Thélot montre ici, que Géricault fut en outre un penseur, aussi grand qu'il fut grand artiste.

*Théodore Géricault (1791-1824)
ne fut pas un peintre bavard,
commentateur de lui-même.*

Est-ce pour cela que les textes théoriques consacrés à son œuvre ne sont pas légion? Jérôme Thélot répare cette injustice dans cet essai dense. Il est fondé sur l'intuition qu'il n'y a pas de pensée plus puissante que celle que les œuvres portent dans leur geste même et qu'à cet égard Géricault a peu d'équivalents dans l'histoire de la peinture. Ses tableaux, selon l'universitaire, mettent en jeu, plus qu'une idée de l'art, une mise en acte de la vie et du vouloir-vivre, sans lesquels l'art serait vain; Le Radeau de La Méduse, exemple suprême, longuement analysé, anime ainsi "chez son spectateur l'énergie qu'il figure - le besoin de vivre, l'amour que la vie a d'elle-même": il le dirige vers la source commune du regard et du regardé, de la création et du Géricault monde qu'elle reflète.

(Florent Georgesco, *Le Monde*)

JÉRÔME THÉLOT

INÉDIT

Géricault Généalogie de la peinture



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

5 février 2021

11,5 × 16 cm

288 pages

37 illustrations

9,50 €

ISBN : 978-2-85035-033-7

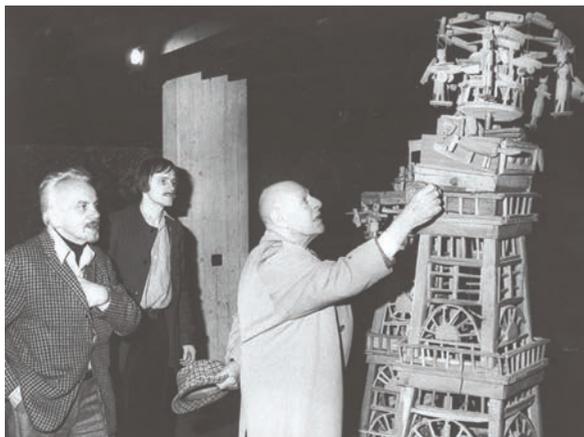


MICHEL THÉVOZ

Dubuffet ou la révolution permanente

Hypercultivé et pourtant allergique à la culture, Jean Dubuffet aura oscillé entre les cures de folie et les pratiques de lucidité. On peut le considérer comme un ennemi intérieur dans le champ artistique. Son œuvre, scandée par de brusques renversements, ne connaît que la révolution permanente. C'est à son incitation, et à la suite de multiples échanges de vue, que Michel Thévoz, qui fut conservateur de la Collection de l'Art Brut, a entrepris une présentation exhaustive, historique et théorique, faisant écho à l'affirmation de l'artiste : « La peinture peut être une subtile machine à véhiculer la philosophie – mais déjà d'abord à l'élaborer. »

Dans tous ses travaux, Dubuffet reste *paradoxal* : il n'est pas plus artiste au sens conventionnel du terme qu'il n'est auteur d'Art Brut. Il n'est pas davantage en position intermédiaire. Il faudrait plutôt le définir en termes de stratégie comme un *ennemi de l'intérieur*, qui se sert des instruments et des institutions culturels – dont les circonstances ont voulu qu'il dispose – contre la culture elle-même. (...) Et quand on lui fait grief des



contradictions que renferment ses écrits, Dubuffet répond :

Ils n'en renferment pas assez. Je crois que c'est le mal de la pensée traditionnelle d'aspirer à une cohérence de toutes ses vues, en oubliant qu'elle ne peut embrasser que des champs fragmentaires, en oubliant d'autant plus que les positions relatives de ce qui lui est offert changent à mesure que l'observateur se déplace. D'où résulte que n'importe quelle affirmation, si on la maintient sur un long parcours, se change en absurdité. Je crois que la pensée n'obtient de fruits utilisables qu'en se constituant en circulation plurielle, par étages qui se superposent, comme le sens des voitures sur les voies étagées de Tokyo.

MICHEL THÉVOZ

Dubuffet ou la révolution permanente



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

6 mai 2022

11,5 × 16 cm

288 pages

34 illustrations

9,50 €

ISBN : 978-2-85035-079-5



MICHEL THÉVOZ

Hans Holbein

Maniérisme, anamorphose, parallaxe, postmodernité, etc.

L'œuvre de Hans Holbein (1517-1543), énigmatique, en puissance, prophétique, aimantée par le futur, aura attendu notre postmodernité pour libérer son énergie symbolique. Cet essai provocateur renverse la perspective historique et postule que Holbein a été influencé par Andy Warhol.

Le XVI^e siècle est anachronique. Si l'on entreprenait l'histoire de ses avatars à travers les âges, compte tenu de ses productions artistiques à effet retard, on constaterait qu'il se superpose curieusement au nôtre ; et même, qu'il nous le révèle pour en avoir été le chantier. Ainsi, l'œuvre de Hans Holbein, virtuelle, en puissance, aura attendu notre postmodernité pour libérer son énergie symbolique. On pourrait dire d'une certaine manière que Holbein a été influencé par Andy Warhol, comme s'il avait pressenti une lecture postmoderne de ses œuvres. Ce livre est un essai d'histoire de l'art inversée, qui substitue au déterminisme réducteur l'aimantation libératrice d'un regard futur : le nôtre.



«L'auteur de ce livre érudit, truffé de termes savants, d'idées brillantes, toujours à la limite du canular hilarant [...] parcourt à sauts et à gambades l'œuvre du peintre allemand. Chaque court chapitre [...] nous invite, sans démagogie, à libérer l'œuvre de Holbein du carcan muséal, de la pesanteur monographique comme du souci chronologique. Délicieusement paumé et informé en refermant l'ouvrage, le lecteur-spectateur n'a d'autre solution, pour s'en sortir, que de se mettre au travail et de regarder des tableaux qu'il croyait figés ou intimidants avec un œil neuf et inventif.»
(Mara Goyet, *L'Obs*)

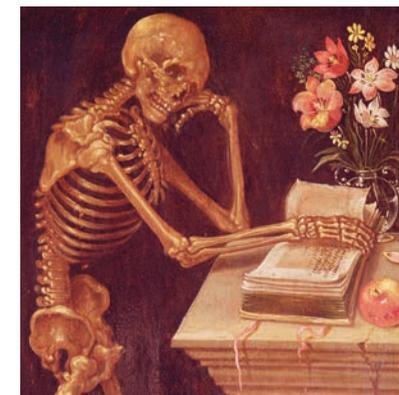
«Michel Thévoz s'empare de l'œuvre d'Hans Holbein en inversant le processus. Dans cet essai inédit – et volontairement provocateur – il retourne le Temps de la perspective historique et postule que Holbein fut influencé par Andy Warhol. Tordant le bras au réel dans la lignée de cette pipe qui n'en serait point une, il refuse de se laisser intimider et enfermer dans un raisonnement qui se justifierait uniquement par le passé. Tout artiste ne singe pas son prédécesseur. Car, selon Michel Thévoz, une œuvre d'art n'est pas un objet [...]. C'est une relation. [...] Ainsi le portraitiste nous administrerait une leçon de psychologie. Il nous ouvre les arcanes de l'âme humaine... Holbein est donc à la fois traditionaliste, provocateur et postmoderne incisant le paysage artistique pour mieux révolutionner son dessin.»
(Annabelle Hautecontre, *Le salon littéraire*)

MICHEL THÉVOZ

INÉDIT

Hans Holbein

Maniérisme, anamorphose, parallaxe, postmodernité, etc.



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2022
11,5 × 16 cm
192 pages
48 illustrations
7,50 €
ISBN : 978-2-85035-078-8



MICHEL THÉVOZ

Le corps peint



Malgré la richesse et l'extraordinaire variété des décorations corporelles dans toutes les sociétés dites « primitives », il est possible de déterminer certaines fonctions générales nettement distinctes :

Les peintures corporelles, qui ont un caractère éphémère, et qui sont associées à des fêtes, des cérémonies, des pratiques magiques. Elles nous font pénétrer dans le domaine du sacré, c'est-à-dire de la transgression rituelle des tabous. Aussi manifestent-elles des dispositions psychiques qui, dans la culture occidentale, sont réprimées ou affectées d'un caractère psychotique.

Les marques les plus durables, par tatouage ou scarification, qui équivalent à une inscription sur le corps de l'ordre culturel de la communauté et de la situation sociale des individus.

Avec l'invention de l'écriture et la constitution des États, l'inscription est transférée du corps des individus à une peau plus anonyme : le parchemin. Le corps, pour être désormais intact, n'en est pas moins l'objet de retouches visant à l'assujettir à sa propre image : cosmétique, maquillage et opérations esthétiques de toute nature. La séduction joue sur la limite entre l'occultation et l'aveu de ces artifices. Cependant, la marque corporelle est délibérément assumée dans certains domaines marginaux : le tatouage des forçats, des aventuriers, des prostituées, le maquillage des acteurs et des clowns, le grimage des enfants, etc.

L'évolution de la peinture moderne peut être interprétée comme la réactivation anti-illusionniste de l'épiderme de la toile. De fait, au terme de cette évolution, le corps est à nouveau assumé dans sa fonction de support originel de la peinture, notamment dans les mouvements du *Body Art* et du Transvestisme

MICHEL THÉVOZ

Le corps peint



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2023
11,5 × 16 cm
192 pages
49 illustrations
8,50 €
ISBN : 978-2-85035-096-2



MICHEL THÉVOZ

Louis Soutter ou l'écriture du désir

Tout le paradoxe de la création chez Soutter est dans cette formule :

L'œil intellectuel dans le délire. Délirer : écarter ce qui vient le plus naturellement et le plus spontanément sous la main : la forme apprise, lisible et convaincante, c'est-à-dire la formule, le modèle culturel, le stéréotype, le leurre. L'artiste doit travailler à s'affranchir de ce langage complice ou complaisant, qui bloque l'expression vive. Il doit divaguer ou dériver en se confiant au libre mouvement des lignes. Des formes qui n'ont pas été appelées doivent pourtant surgir de sa main, comme si celle-ci était prise d'une crampe active.

L'œil intellectuel : l'artiste reste néanmoins à l'affût d'un résultat qui ne peut survenir qu'à la faveur d'une inattention inspirée. Il ne doit pas manquer le moment où se dessineront des figures qui auraient échappé par principe à toute élaboration concertée. Soutter est tour à tour auteur et spectateur de son dessin ; il se produit une induction mutuelle et une relance incessante entre l'imagination et la configuration graphique, sans qu'intervienne aucune concertation. L'artiste et son dessin communiquent comme le feraient deux inconscients, déjouant les prescriptions de la volonté et la vigilance de la censure.



Alors que s'amorçait une carrière socialement prometteuse et une œuvre plutôt conventionnelle, Louis Soutter (1871-1942) a été victime – ou bénéficiaire ? – d'une brisure existentielle qui l'a dépossédé de tout, femme, carrière, fortune, et condamné à passer l'essentiel de sa vie à l'asile. Mais cette désaffection sociale se traduira par une extraordinaire libération artistique, qui l'amènera à produire dans une quasi-clandestinité une œuvre qui le range parmi les artistes majeurs du XX^e siècle – et qui conduit à l'hypothèse d'une folie non pathologique.

MICHEL THÉVOZ

Louis Soutter ou l'écriture du désir



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2022

11,5 × 16 cm

416 pages

74 illustrations

11,50 €

ISBN: 978-2-85035-080-1



MICHEL THÉVOZ

La Photo brute

Préface d'Antoine Gentil

L'appareil photographique a été conçu pour produire une image conforme aux normes figuratives issues de la Renaissance. Cette hérédité culturelle le rend en principe inapproprié à l'Art Brut. Cependant, les « photographes bruts » ont pour particularité de rater leurs clichés chacun à sa manière – et c'est un *ratage réussi*, qui met en évidence le fonctionnement de ce formatage culturel de nos images et, consécutivement, de notre perception. Ainsi l'« effet de réel », prioritairement imputable à la photographie, peut-il être perturbé par la folie, la maladresse, la perversion, la superstition, la cécité même. Telle est la contre-perspective adoptée dans cet ouvrage sur une créativité séculaire, mais généralement anonyme, modeste, si ce n'est clandestine, récemment mise au jour.



«Par définition reproductible, la photographie a fini par s'affranchir des débats portant sur sa légitimité artistique. Sans être identique, la trajectoire de l'art brut est cousine de celle de la photographie. Ainsi, l'addition des deux participe-t-elle à la consécration de deux sorties de ban, l'un valorisant l'autre et réciproquement. La contraction «photo brute» a ceci d'intéressant qu'au passage, la «graphie» et l'«art» n'ont même plus besoin d'être nommés pour être reconnus.

A priori la photographie est raffinée, tandis que la lumière (photo) n'a pas été élaborée par l'homme.

Le passage de la photographie à la photo brute serait donc un retour au primitif. Or, c'est par le biais de l'écriture que Michel Thévoz nous montre les chemins de la photographie «ratée-réussie». Celle-ci se décline en une constellation de chapitres qui s'apparentent aux touches d'une pièce picturale ou musicale, inspirés d'auteurs et d'anonymes, mais aussi d'expositions qui en ont récemment exploré le champ.»
(Antoine Gentil)

MICHEL THÉVOZ

INÉDIT

La photo brute



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2023

11,5 × 16 cm

176 pages

69 illustrations

8,50 €

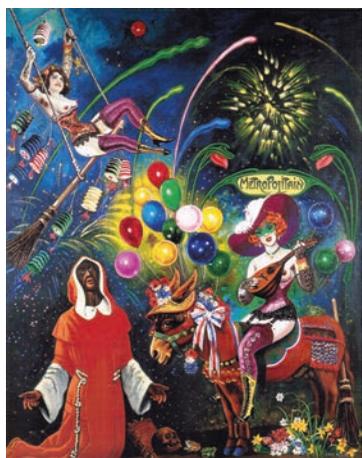
ISBN : 978-2-85035-135-8



FRÉDÉRIK TRISTAN

Les Tentations

de Jérôme Bosch à Salvador Dalí



Saint Antoine, l'ermite du désert égyptien, a fasciné l'Occident.

Que faisait-il donc dans ce tombeau, dans ce château en ruines, dans cette grotte à flanc de montagne ? Qui étaient ces démons qui, par légions, venaient le tenter ? Et qu'est-ce, au juste, que la tentation ?

Frédéric Tristan a suivi la genèse d'Antoine, depuis la biographie qu'écrivit saint Athanase jusqu'à l'œuvre célèbre de Flaubert, en passant par les croyances populaires, la démonologie, la mystique flamande, et tous ces innombrables peintres qui de Jérôme Bosch à Salvador Dalí furent exaltés par le sujet.

En fait, saint Antoine est l'un de ces grands personnages mythiques dans lesquels l'Occident se reconnaît. Les tentations qui l'assaillent sont celles de notre civilisation tout entière : l'argent, la femme, le monde, et aussi ces autres mondes labyrinthiques, réels ou imaginaires, où se complut le génie européen du Moyen Âge à nos jours. Don Juan et Faust ne sont autres que l'antithèse d'Antoine ; car, comme Bosch et Flaubert l'ont compris, la tentation suprême de l'homme occidental tient dans l'équation rusée de l'intelligence et de la bêtise.

Cette étude vivante sur saint Antoine, ses hantises tantôt graves, tantôt burlesques, est une excellente introduction à une analyse nouvelle de l'homme d'aujourd'hui.

Avec audace, invention, verve et pittoresque, ce thème a inspiré, du XIV^e siècle à nos jours, des artistes aussi différents que Bosch et Cranach, Grünewald et Tiepolo, Véronèse et le Tintoret, Callot et Teniers, Fantin-Latour et Odilon Redon, Khnopff et Dalí, Rodin et Max Ernst.

FRÉDÉRIK TRISTAN

Les Tentations

de Jérôme Bosch à Salvador Dalí



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2023

11,5 × 16 cm

224 pages

63 illustrations

8,50 €

ISBN : 978-2-85035-095-5



KENNETH WHITE

Hokusai ou l'horizon sensible

Selon les anciens, pour faire un grand peintre, il fallait trois conditions : élévation de l'esprit, liberté du pinceau, connaissance des choses. Trouver un artiste qui remplit une de ces conditions est déjà rare. Or, dans la vieille ville d'Edo, vivait un artiste nommé Hokusai (« Atelier du

Nord ») qui les remplissait toutes à merveille. Si Hokusai sait camper une scène de société avec vivacité, s'il saisit avec une rapidité fulgurante toutes sortes de phénomènes, s'il plonge avec humour dans les fantômes, c'est peut-être dans les grands paysages qu'éclate son génie à la fois extravagant et serein.



«La réédition de cet essai de Kenneth White se révélait nécessaire. Ces pages n'ont pas pris une ride et il représente une entrée royale pour comprendre l'art de cet artiste japonais extraordinaire, Katsushika Hokusai (1760-1849). L'auteur rend d'abord hommage à Edmond de Goncourt qui a écrit la première monographie sur son compte en 1896 et a largement contribué à le rendre célèbre dans le monde occidental: c'est un geste rare. Son ambition a été de compléter ce travail remarquable et de tenter d'aller au-delà de du simple commentaire d'un historien d'art.»

(Gérard-Georges Lemaire, *Visuelimage*)

KENNETH WHITE

Hokusai ou l'horizon sensible



Studiolo
L'ATELIER CONTEMPORAIN

5 février 2021
11,5 × 16 cm
224 pages
52 illustrations
8,50 €

ISBN : 978-2-85035-025-2



COLLECTION
Photographie

Cette collection rassemble des livres de photographie ainsi que diverses collaborations entre photographes et écrivains. Chaque volume se définit par sa volonté d'expérimenter des rapports, chaque fois singuliers, entre dimension visuelle et dimension textuelle. Photographies et récits travaillent ensemble pour affiner notre regard sur le monde, ses populations de toutes sortes, ses étranges rebuts, ses grands espaces.



MARC BLANCHET

17 secondes

Il ne perçoit pas tout de suite le tremblement de l'image. Il est d'abord attiré par la jeune femme. Toutefois, il constate rapidement que son apparition ne s'inscrit dans aucune netteté.

La jeune femme est une lumière qui vibre avec lenteur. Il est heureux de l'avoir croisée dans la ville, sous l'éclairage des réverbères. Il s'est épris de ce tremblement, comme si quelque chose sémouvait et ne cessait de le faire. Un peu plus tard, il comprend que l'image qui vibre et la femme en elle sont indissociables.

Il devine même que la femme, la jeune femme, sera toujours dans cet écartèlement de la lumière, dans ce discernement difficile, l'éviction de toute conscience.



17 secondes se présente comme un « roman-photo », démarche propre à certains écrivains-photographes dont fait partie Marc Blanchet. 17 secondes, 17 approches d'une seule et même personne, inscrites dans une écriture à la fois photographique et littéraire. Le surgissement d'une femme dès la première photographie crée une interrogation pour le narrateur, qui porte d'emblée sur l'acte photographique, à travers une langue témoignant du désir de percevoir le mystère d'un être photographié dans le

temps. La forme fictionnelle de cette écriture poétique devient l'objet de métamorphoses diverses, à l'image des portraits qui se suivent et sur lesquels cette prose médite. Y a-t-il réellement fiction ? Ne sommes nous pas plutôt dans un monde d'hypothèses née de l'envie d'écrire sur l'être aimé ? Un glissement opère à fur et à mesure : la réalité éloigne la fiction, pour dire la présence d'une femme à travers les années. 17 secondes épuise la matière de l'écriture pour arriver sur le seuil d'une dernière photographie silencieuse.



Marc Blanchet

17 secondes

roman-photo

L'Atelier contemporain
Immanences éditions

Avril 2022
16 × 20 cm
144 pages
17 illustrations
25 €

ISBN : 978-2-85035-066-5



MARC BLANCHET

And Also The Trees

Série de vingt-et-une photographies, *And Also The Trees* (« et aussi les arbres ») propose une approche photo-textuelle du paysage dans lequel l'arbre est autant modèle que sentinelle, dans sa propre solitude ou *dans une solitude rassemblée* : la forêt. Souvent prises dans la vitesse, au crépuscule ou de nuit, ces photographies proches de la matérialité de la gravure apparaissent comme une suite de déflagrations où la notion de composition s'avère essentielle.



Écritures photographique et littéraire se côtoient ou se disjoignent pour tisser un rapport au monde et établir une pensée du paysage, ses mystères, ses ruptures, son opacité – parfois son silence. En miroir d'un essai sur l'acte photographique et la perception de son propre corps lors de ses prises de vue, l'écrivain-photographe Marc Blanchet, par l'horizontalité du paysage ou la verticalité d'un arbre, nous met face à un univers qui surgit entre soudaineté et disparité, présence et profusion.

Existe-t-il l'endroit où photographier sans altération ? Je me déplace depuis plusieurs jours et chaque prise de vue s'inscrit dans une tension – effondrements, déclivités, obscurcissements. Tout m'apparaît comme une lente défiguration. Existe-t-il l'endroit où ces photographies pourraient connaître un corps plus avenant ? Est-ce un endroit précis, fixe – une clairière, un havre ? Ou est-ce moi, qui me suis épris d'une vitesse, d'une frénésie qui n'offrent aucun repos ?



Marc Blanchet
And Also The Trees

L'Atelier contemporain
Immanences éditions

Avril 2022
16 × 20 cm
72 pages
21 illustrations
20 €

ISBN : 978-2-85035-067-2



PATRICK BOGNER

Erdgeist

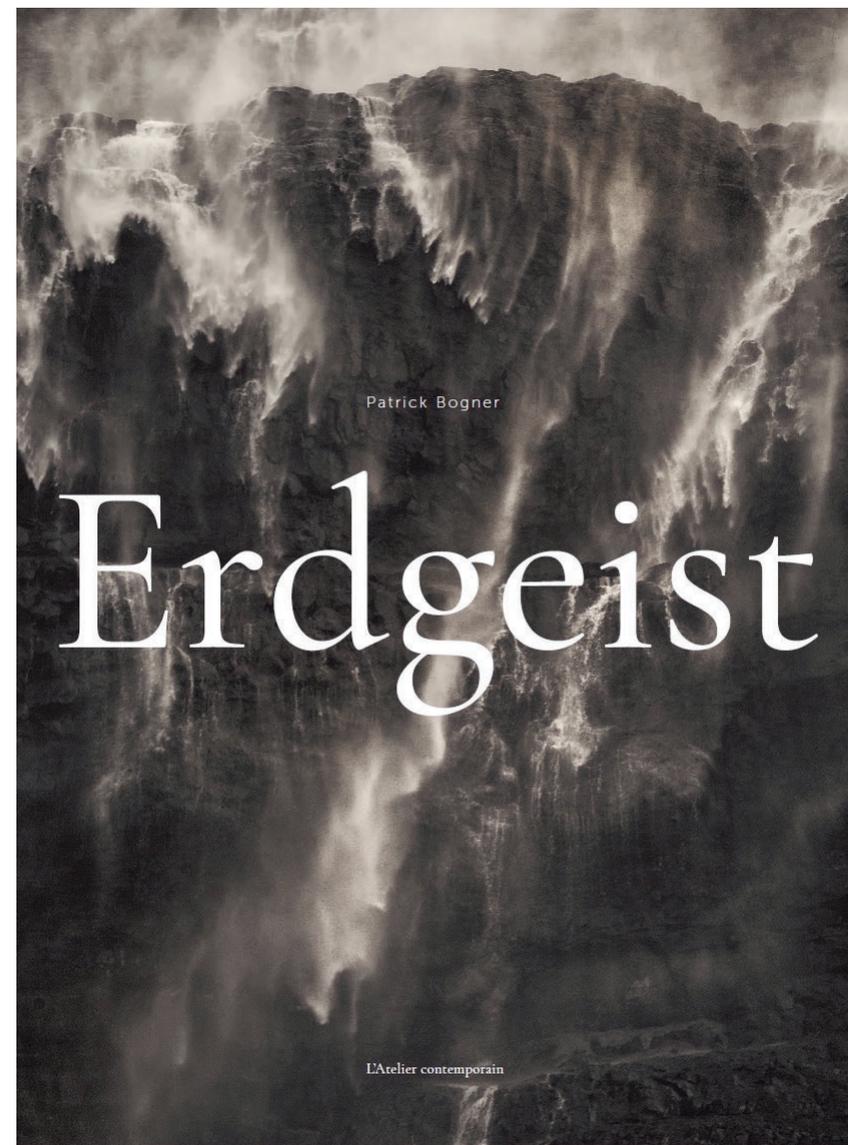
*Le silence nous porte
à la contemplation, à l'écoute
de l'inouï. S'il me fascine, c'est que
je sais qu'il m'attend quelque part.
S'il fait mine d'être muet, peut-être
nous écoute-t-il ? Il n'est pas le vide,
il est plein de lui-même. Il s'écrit par
la ponctuation, il bat entre
les mots. Constitutif de la musique,
il est audible. Il se donne à voir
par le dépouillement en peinture
ou par les arrêts entre nos gestes.
Il doit être photographiable ;
certains y sont déjà parvenus.
Oui, photographier le silence
qui ne réclamerait plus les mots
qui m'envahissent et me débordent
si souvent.*



*«Images expédiées du bout du monde, de cet au-delà où
aucun navire, aucun avion ne vous mènera jamais. Le vrai,
l'authentique no man's land glacé, tempétueux, austère des
Romantiques tel qu'il l'ont rêvé, décrit ou peint – mais ici
transfiguré par la magie d'un œil (et d'une technique) digne des
plus grands – Stieglitz, Weston ou Adams. Les visions de Caspar
David Friedrich, de Füssli ou de Nolde transcrites au nitrure
d'argent, les cauchemars de Poe ou de Jules Verne, réincarnés
en mirages de pierre, de neige et de tempêtes: une "descente
dans le maelstrom", aux franges écumeuses de l'inconnu – dans
le domaine inviolé des Vikings et du Kraken. Un choix érudit et
lumineux de citations illustre cet opus hors normes, servi par
une impression et une mise en page de toute beauté.»*

(Bruno Krebs)

Les images rapportées par Patrick Bogner de ses incursions aux abords du cercle arctique, dans les Orcades, les Féroé, à Saint-Kilda, en Islande ou en Norvège, mettent en scène le sublime écrasant de paysages déserts et déchainés, inhabitables, où l'homme, fatalement de passage, vient rechercher un face-à-face avec des forces qui l'excèdent. Inspiré par le romantisme primitif du *Sturm und Drang*, le photographe reprend ainsi l'ambition de Caspar David Friedrich : celle d'une peinture de paysage capable – si tempétueuse, heurtée et accablante qu'elle soit – de susciter la même contemplation que les images sacrées.



Juillet 2020

22,5 × 30 cm

144 pages

104 illustrations

35 €

ISBN : 978-2-85035-006-1



DOMINGO DJURIC

Dado, le temps d'Hérouval

Préface d'Amarante Szidon; commentaires de Germain Viatte

« Un enfer transformé en Éden », voilà comment Dado qualifiait cette série de photographies nous représentant tous les deux, prises au bord de l'étang, en juillet 1981 – qui comptait parmi les rares photographies que nous faisait découvrir Domingo en 2005. Et il ajoutait, avec l'ironie qui le caractérisait si bien : « et un Œdipe réussi ! » On pourrait en effet sans peine comprendre dans quelles conditions assez extrêmes nous vivions à Hérouval, où le chauffage ne fonctionnait pas toujours, où nous n'avions pas l'eau courante – la photo de Dado cherchant le bois de chauffage dans la neige est à cet égard assez éloquente. Reste que, comme l'a exprimé si bien notre ami Erró, nous étions de véritables « extraterrestres », créatures d'un univers construit par Dado et Hessie. Car il ne s'agit pas seulement de l'univers de Dado représenté ici, il s'agit aussi de celui de Hessie, dont on voit les poupées photographiées, et



que l'on aperçoit furtivement à plusieurs reprises, par exemple en train de caresser le chat Ao, à la queue courte. Elle, qui pourtant détestait se faire photographier, faisait parfois des exceptions – comme dans le portrait avec Dado au bord de l'étang.

Il y a des années de cela, le docteur Degois, un ami cher de la famille, me recommandait d'écrire sur cette enfance à Hérouval – ce serait un témoignage important, insistait-il. En vérité, ces photographies de Domingo me semblent bien plus parlantes que n'importe quel discours. Et ce qui fait peut-être leur beauté, c'est bien sans doute notre dénuement, magnifié par cette richesse artistique, créatrice, qui imprègne toute l'atmosphère, dans cet environnement d'Hérouval, où la nature régnait en maître, en écho à la fascination de Dado pour la faune et la flore, où les animaux étaient des personnages à part entière, les chiens Piccolo et Stromboli au premier chef, véritables gardiens de l'atelier, mais aussi les chats, la basse-cour, l'effraie commune Lulu recueillie oisillon dans un fossé sur le chemin de retour de l'école, et même les vaches des prés attenants –, et dans lequel les éléments naturels – l'étang, la végétation – composaient le décor de notre Enfer-Éden, dans lequel art et vie se confondaient, les frontières étant si floues et indistinctes, suscitant parfois l'effroi chez les âmes un peu trop sensibles. »

(Amarante Szidon)



Novembre 2023

29 × 21 cm

288 pages

243 illustrations

35 €

ISBN : 978-2-85035-128-0



LIN DELPIERRE – FRANÇOIS LAUT

La Voiture du paysage

Vies de Gustave Courbet



Moi je connais mon pays
et je le peins.
Allez-y voir,
vous reconnaîtrez mes tableaux.
(Gustave Courbet)

La voiture du paysage : c'est ainsi que Courbet désignait la carriole entraînée par l'âne Gérôme – du nom de son rival bonapartiste de Vesoul – à travers les paysages de son Jura natal. Munis d'une voiture tant soit peu plus puissante, l'écrivain François Laut et le photographe

Lin Delpierre ont parcouru les plateaux et vallées de ce qui fut à la fois le terrain de son enfance, son « atelier ouvert » et, étendu à la Suisse, sa terre d'exil. Aux cinq séries de huit photographies, regard contemporain sur le territoire pictural d'un peintre du XIX^e siècle, répondent autant de textes qui élargissent le champ en puisant d'abondance aux écrits et aux peintures de Courbet. Au carrefour de la vie parisienne et de l'exil suisse, le Jura, point de départ et d'éternel retour, agit ainsi comme un révélateur des thématiques et des pratiques de Courbet, de son rapport à la nature, de ses relations avec son entourage et son époque, avec ses amis de cœur et ses mécènes, hommes et femmes. Véritable fonds de l'artiste, il lui fournit le sujet de beaucoup de ses tableaux et peut-être la matrice de ses conceptions réalistes : « Pourquoi imaginer un paysage quand on a la nature de son pays devant soi ? J'm'en fous où je me mets, c'est toujours bon si j'ai la nature sous les yeux ! » C'est un des mérites de ce livre que de nous l'apprendre, ou de nous le rappeler. Si les images de Lin Delpierre racontent une histoire à leur manière, les textes de François Laut, eux, font naître d'autres images encore.

LIN DELPIERRE — FRANÇOIS LAUT

LA VOITURE DU PAYSAGE

Vies de Gustave Courbet



L'Atelier contemporain

Octobre 2020
21 × 25 cm
140 pages
41 illustrations
25 €

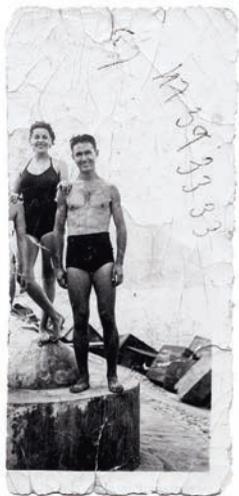
ISBN : 978-2-85035-012-2



JEAN-JACQUES GONZALES

Conversation tardive

*Je cherche une image dont je ne me souviens pas.
Je trouve des traces de ce dont je n'ai aucun souvenir.*



Plus de deux cents photographies prises presque exclusivement entre le début des années trente et la fin des années cinquante par le père de l'auteur. Photographies en noir et blanc, usées, abimées, raturées, au format inhabituel, douées d'une incomparable aura dont Jean-Jacques Gonzales se trouva le dépositaire à la mort de ses parents mais qui l'ont toujours accompagné au point de ne pouvoir *se souvenir d'un temps sans elles*. C'est avec cette présence familière chargée de secret, d'énigme et d'incertitude qu'une conversation s'engage. Un monde disparu se voit *re-suscité* : deux fois disparu puisqu'il s'agit de celui de l'enfance, et cela ne peut être autrement, mais aussi celui d'un pays natal, l'Algérie, que l'enfant (il avait onze ans) dut quitter définitivement, chassé par la guerre. Une double perte en vient à se conjuguer. Et dont l'épigraphe du livre, *Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?*, atteste ; c'est à cette double absence que le livre, ici, se confronte.

Conversation tardive, toujours tardive, toujours repoussée vers la fin d'un temps qui n'arrive pas. Ce livre témoigne de ce temps qui ne finit pas, et dont seule la photographie est capable d'en saisir l'éclat : *La photographie s'effaçait devant l'opacité du temps, devant l'énigme. Ce qui me troublait, c'était autant la disparition que l'apparition. Je croyais que c'était l'énigme de la photographie, c'était l'énigme de la vie.*



Jean-Jacques Gonzales
Conversation tardive

L'Atelier contemporain

Juin 2022
16 × 20 cm
240 pages
208 illustrations
25 €
ISBN : 978-2-85035-071-9



JÉRÔME THÉLOT

Le travail photographique de Jean-Jacques Gonzales

Jean-Jacques Gonzales se déclare photographe à la manière des *Primitifs* pour qui le recueil et la conservation d'une image du monde constituaient la merveille.



Son projet est de retrouver cette émotion originaire en contrecarrant l'effacement progressif des traces du médium dans son « perfectionnement » sans fin et de sa solidarité ontologique avec le monde abolie aujourd'hui par l'instantané numérique. S'impose alors une tâche pour la *photo-graphie* : celle d'être une « graphie » au sens non pas d'une écriture déployée par un « vouloir-dire » de l'artiste ou par l'affirmation des puissances de la technique, mais en son sens premier de recueil d'une griffure, d'une trace, d'une marque, d'une impression sensible reçue du motif, pour libérer les puissances qui s'y réservent.

Lutter contre le premier rendu de la prise de vue, le déporter hors de son évidence native par le travail patient de l'atelier, le *dé-faire*, le *désécrire* selon les termes de Jérôme Thélot dans l'essai qui ouvre cette monographie, est le travail auquel s'astreint Jean-Jacques Gonzales : « C'est un travail du négatif qui vient à perturber, à *désécrire* les constructions optiques de l'appareil pour ouvrir l'image finale à la réalité du motif et à sa présence même. » Il s'ensuit dans cette œuvre une poésie de la *présence*, dans laquelle toute réalité profonde s'offre et se dérobe à la fois, proche et lointaine, évidente et retirée, et qui ne peut être ralliée qu'au prix d'un effort radical contre toute rhétorique de l'image.

Le travail photographique de JEAN-JACQUES GONZALES

JÉRÔME THÉLOT



suivi de *La fiction d'un éblouissant rail continu*,
journal photographique de Jean-Jacques Gonzales

L'Atelier contemporain

Juin 2020

21 × 25 cm

200 pages

110 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-007-8



NATHALIE SAVEY

Essais de Michel Collot, Héroïse Conésa, Yves Millet

Textes de Philippe Jaccottet



De l'art oriental et de la tradition des images du monde flottant qu'elle affectionne tant, Nathalie Savey retient cette volonté de se fondre dans le paysage, d'en faire l'expérience comme s'il s'agissait d'un nouvel être-au-monde. Plus que le moment romantique de la projection, où les états d'âme de l'artiste trouveraient dans la contemplation de la nature un écho, Nathalie Savey cherche à matérialiser cette frontière indécidable entre

la réalité et le ressenti, le visible et l'invisible. En ce sens, la photographe nous donne à observer un « paysage mental ».

(Héroïse Conésa)

Je souhaite que chaque photographie soit une expérience poétique, où l'immédiat, le lieu, et mon désir d'image entrent en dialogue. Aller à l'essentiel à travers l'expérience du paysage, marcher en s'oubliant, percevoir l'immanence du réel, contempler toujours, oser la poésie, être.

Le ton, les doutes, la quête, l'émotion, l'exigence, la beauté de l'œuvre de Philippe Jaccottet m'ont toujours accompagnés. Reconnaître ce qui est le plus proche de soi est le plus difficile à voir, se reconnaître dans l'autre est une chance et une résonance. Voir et écrire, sont comme deux personnes en regard.

Trouver l'accord de la note entre ces deux verbes est une quête, la donner à entendre dans un espace où le souffle d'un instant est retenu par la beauté est un bonheur.

(Nathalie Savey)

NATHALIE SAVEY

PHILIPPE JACCOTTET

Michel Collot, Héroïse Conésa, Yves Millet



L'Atelier contemporain

Novembre 2015

21 x 25 cm

136 pages

117 illustrations

30 €

ISBN: 979-1-092444-29-2

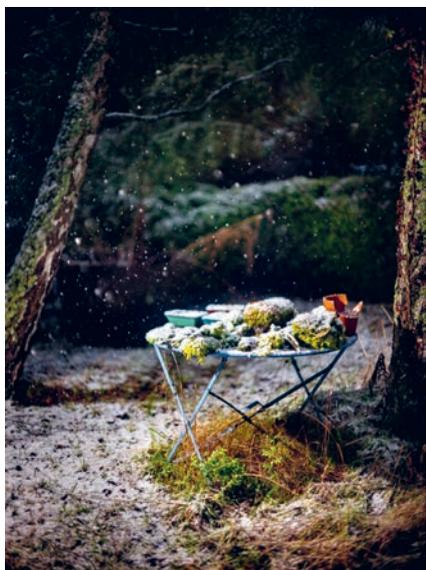


STÉPHANE SPACH

Parcelle 475/593

Postface de Jérôme Thélot

Parcelle 147/69 est l'histoire du jardin où le photographe Stéphane Spach a passé son enfance, et qu'il continue d'habiter, traquant l'inconnu des lumières changeantes et des existences non-humaines. Ses photographies donnent une impression de familiarité mêlée d'étrangeté, d'ici mêlé d'ailleurs. Elles sont accompagnées de brèves notes, fragments de souvenirs qui ressuscitent des émotions fugitives plus qu'ils ne donnent des



explications ou des noms : « Je continue à photographier l'endroit où je vis. Des coins et des recoins avec, tous les printemps, des fleurs imperturbables qui poussent. Des fleurs dont on cherche le nom dans les encyclopédies et puis que l'on oublie. » Le photographe est en quête de quelque chose d'autre que les noms, quelque chose d'innommable, qu'on pressent dans le flou troublant des arrière-plans. Il est en quête d'un passé qui n'est pas vraiment passé, d'un recommencement de l'enfance et de ses épiphanies, de « l'arrivée des choses avant leur compréhension » et de « l'éploiement des épiphanies avant leur arrestation comme objets », comme le dit Jérôme Thélot.

«Stéphane Spach se retourne: il regarde derrière ses années d'homme le commencement d'où lui-même arrive et ne cesse d'arriver. Ce commencement comme tel – toutes les images ici l'attestent – est l'objet profond de sa recherche. Car ce qu'elles montrent est obscur, ou secret, est en amont des formes une poussée lointaine de réalités peu discernables, une chose

qui n'a pas de nom. Le commencement est toujours déjà absolument irretrovable, pourtant il est aussi un re-commencement: une ressaisie des souvenirs d'enfance, une répétition de sujets analogues toujours chargés de perceptions anciennes, un travail sériel sur des lieux d'existence inlassablement parcourus. C'est que l'enfance passée n'est jamais passée et toujours recommence, commandant cette réponse de l'artiste écoutant son appel. Comment l'acte photographique (cadrage, éclairage, traitement des clichés, tirage, sélection...) peut-il se rendre adéquat à cet esprit d'enfance et au jardin où celui-ci demeure, et, inversement, comment cette enfance peut-elle se recommencer en vérité dans l'acte photographique?»

(Jérôme Thélot, *Orphée photographe*)



Parcelle 475 / 593

Stéphane Spach

L'Atelier contemporain

Novembre 2023

18 × 24 cm

88 pages

41 illustrations

25 €

ISBN: 978-2-85035-134-1



STÉPHANE SPACH

Contributions d'Ann Loubert, Daniel Payot, Roland Recht, Jérôme Thélot, Alexis Zimmer.

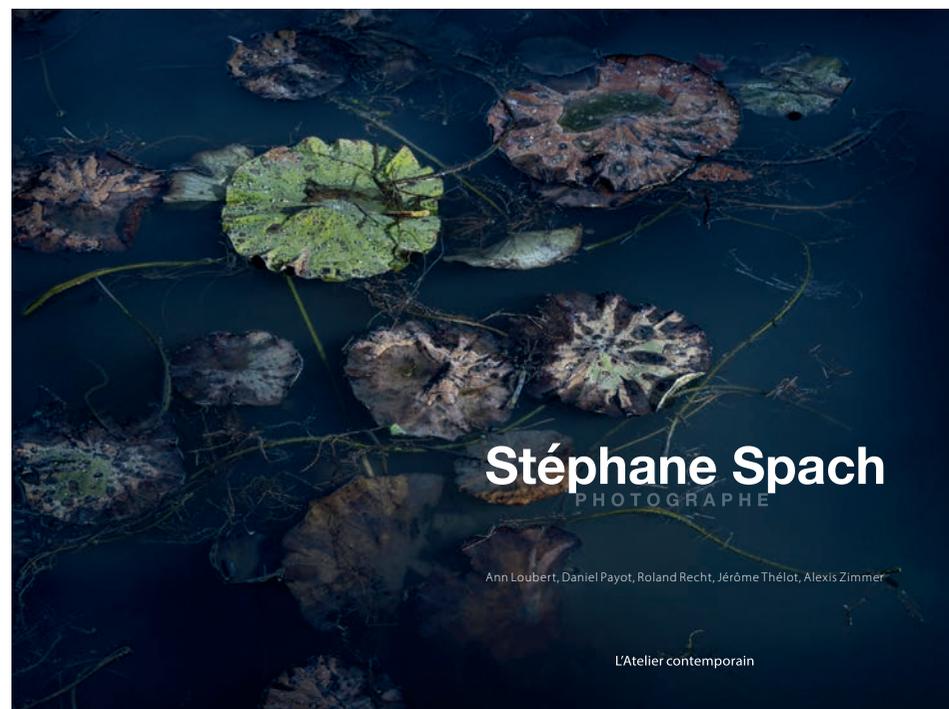


Il y a dans les images de Stéphane Spach un parfait silence par lequel celui qui les approche est d'emblée saisi et tenu en respect. Ce silence vient d'abord des choses mêmes que l'artiste a élues et disposées devant son regard exact – feuilles qui séchent, branches immobilisées dans le vide, impénétrables mottes de terre, couteaux brisés ou encriers de jadis, squelettes

sous plastique, oiseaux morts... – dont le rendu on ne peut plus net, comme arrêté, exalte la neutralité objective de l'apparence déshabillée. Aussi ce silence est encore épaissi par le mutisme déclaré de l'image elle-même, dont la composition savante, concertée, exhibe ostensiblement son caractère d'image, son insolite éclat et son écart irréductible d'avec le monde ordinaire. Un art intransigeant se poursuit là, tout astreint à la loi sévère qu'il s'est reconnue, et qui

reconduit celle-ci quels que soient ses motifs représentés. Le silence de ces photographies, « choses muettes » comme disait Poussin de ses peintures, est une énigme qu'il revient au spectateur d'affronter et de chercher à comprendre, comme il est revenu au photographe d'en faire son objet profond et son destin propre.

(Jérôme Thélot)



Novembre 2022

30 × 22 cm

336 pages

541 illustrations

35 €

ISBN : 978-2-85035-102-0



COLLECTION

Hors collection

*Dérogant aux modèles unifiés des autres collections,
les titres de ce non-domaine tirent leur raison d'être de leur singularité.
Objets uniques, publications de circonstance, ouvrages exceptionnels
dans les éditions d'art, travaux ponctuels dans la production
de leur auteur, ils ont tous en commun de prendre la tangente.*



L'ATELIER CONTEMPORAIN N° 1

Dossier Pourquoi écrivez-vous sur l'art?

Contributions de: Joël Bastard, Jean-Louis Baudry, Pierre Bergounioux, Lionel Bourg, Marcel Cohen, Ludovic Degroote, Claude Dourguin, Jean Frémon, Christian Garcin, Claude Louis-Combet, Éric Pessan, James Sacré, Jean-Claude Schneider, Pierre-Alain Tâche, Frédéric Valabrègue, Franck Venaille

François Dilasser par Antoinette Dilasser

Alexandre Hollan par Jérôme Thélot

Ann Loubert par Gabriel Micheletti, Jacques Moulin, Annie Paradis, Daniel Payot, Daniel Schlier

Monique Tello par Ludovic Degroote, Antoine Emaz, Bruno Krebs, Alberto Manguel, Denis Montebello, Jean-Luc Terradillos



L'ATELIER CONTEMPORAIN

1^{er} numéro, été 2013



Pourquoi écrivez-vous sur l'art ?

Monique Tello

Alexandre Hollan

Ann Loubert

François Dilasser

Octobre 2013

16 × 20 cm

256 pages

93 illustrations

épuisé

ISBN : 979-1-092444-00-1



L'ATELIER CONTEMPORAIN N° 2

Dossier *Pourquoi écrivez-vous sur l'art?*

Contributions de: Maryline Desbiolles, Yannick Haenel, Jacques Laurans, Alain Lévêque, Jérémy Liron

Dossier *Que lisez-vous?*

Contributions de: Mark Brusse, Damien Cadio, Bérénice Constans, Damien Deroubaix, Gilles du Bouchet, Valérie Favre, Patrice Giorda, Cristine Guinamand, Jean Le Gac, Thomas Lévy-Lasne, Jérémy Liron, Olivier Masmonteil, Farhad Ostovani, Jean-Luc Parant, Serge Plagnol, Michel Potage,



«L'Atelier contemporain n° 2 comme une immense et magnifique chambre d'écho. Dans cette dernière livraison, retour d'artistes aimés (Alexandre Hollan, l'artiste Ann Loubert sur le peintre Clémentine Margheriti), rebond, bien sûr, de la question qui fonde la revue ("Pourquoi écrivez-vous sur l'art?") et réfléchi comme en miroir: "Que lisez-vous?", enquête lancée auprès d'une vingtaine d'artistes (de Mark Brusse à Gérard Titus-Carmel en passant par Gilles du Bouchet, Valérie Favre, Jean-Luc Parant, Jean Le Gac ou Pierre Skira). [...]

Jean-Michel Sanéjouand, Daniel Schlier, Jean-Pierre Schneider, Pierre Skira, Jean-Claude Terrier, Gérard Titus-Carmel

Clémentine Margheriti par Ann Loubert

Jérémy Liron

Alexandre Hollan par Jean-Yves Pouilloux

Gérard Titus-Carmel par Marc Blanchet

Gilles du Bouchet soumis à l'inconfort de la question [...] répond dans un texte en forme d'adresse à François-Marie Deyrolle: "C'est dire le malaise, cher François-Marie, que m'inspire la question telle que posée. Que ce soit celle qui s'adresse aux écrivains "pourquoi écrivez-vous sur l'art?" ou celle... à laquelle je m'efforce de ne pas répondre! Comme si ces deux questions adressées successivement à deux catégories d'acteurs distincts apparaissaient d'entrée de jeu comme lourdement grevées d'un préjugé: celui qui ferait des mots du langage une frontière, de part et d'autre de laquelle situer "artistes" d'une part et "écrivains" d'autre part dans un partage des rôles conventionnels. N'est-ce pas à l'inverse la mission à laquelle se consacre L'Atelier contemporain que de ne pas séparer "l'usager des mots et celui des pigments" mais au contraire de faire se multiplier les résonances entre la matière des uns et la manière des autres? Ce numéro 2 en est une éclatante démonstration: chambre d'écho, oui.»

(André Chabin, *Entrevues*)

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Numéro 2, printemps 2014



Que lisez-vous ?

Clémentine Margheriti

Jérémy Liron

Alexandre Hollan

Gérard Titus-Carmel

Pourquoi écrivez-vous sur l'art ?

Mars 2014

16 × 20 cm

248 pages

104 illustrations

20 €

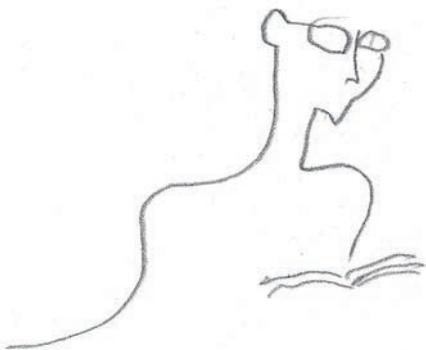
ISBN : 979-1-092444-11-7



ALEXANDRE HOLLAN

Au Pont du Diable

Préface d'Yves Michaud



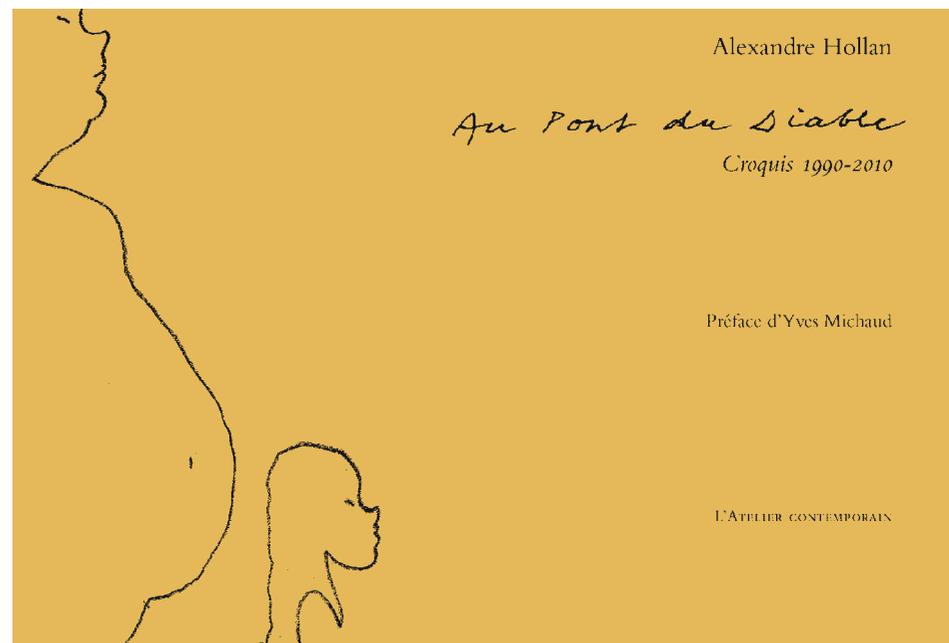
Au Pont du Diable est le résultat d'un moment de pause. Pause d'un artiste, venu au bord de l'eau aux heures les plus chaudes de la journée, pour voir les gens s'y prélasser. Alexandre Hollan ne reste pourtant pas inactif. Fusain à la main, il réalise des croquis de ces êtres rassemblés là. Un seul trait, modulé en quelques courbes, suggère les corps, les visages, sans fond ni perspective. Les modèles ne posent pas, ils se laissent saisir par l'œil de l'artiste comme ils sont, sans chercher à paraître. Et de la même façon, pas de pose artistique dans les croquis. Il s'agit simplement de saisir la vie telle qu'elle se donne à voir.

Quand je faisais partie, une heure durant, de cette « humanité au repos », au lieu de lire ou somnoler, j'ai remarqué que ce qui me reposait le plus, c'était une étrange relation. Très souvent, tout à coup je ressentais la vie qui animait une personne.

C'était une impression très vivante et chaque fois en mouvement.

Donc le trait de crayon dans un carnet un peu caché, s'imposait.

J'ai « vu » un mouvement, une expression psychique, qui courait d'un bras à un chapeau de paille, d'un nez à un sein..., mouvement parfois mélodieux, dansant, ou tremblant, ou lourd, ou zigzaguant. Ce n'était pas vraiment le corps des personnes que je percevais, mais un état et puis un autre. J'étais dans un grand théâtre plein d'acteurs qui jouent silencieusement, passivement, leur rôle.



Janvier 2019
21 x 15 cm
144 pages
63 illustrations
25 €
ISBN : 979-10-92444-76-6



ANN LOUBERT

Tomber du jour

Poèmes de Jacques Moulin

Le ciel est changeant, c'est un soir, en hiver.

À travers la futaie dénudée, le soleil se couche et illumine un ciel sans nuage.

Tout est lumière.

L'interstice est mince : il faut que je me glisse dans un laps de temps très court.

Je peins à l'aquarelle pour la légèreté des matériaux.

Le geste est précis et décidé : nulle place pour la reprise, le repentir.

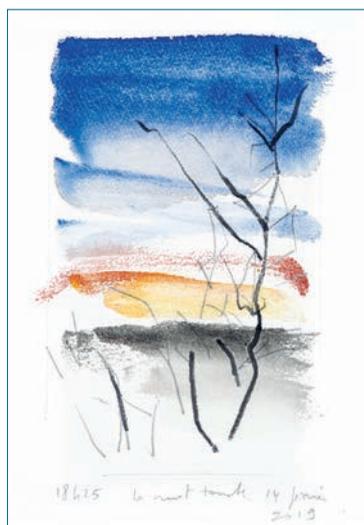
Je suis entièrement disponible, je suis à ce moment précis, 14 février 2019, 18 h 05, 18 h 07, 18 h 12, uniquement là, à Ronchamp sous la chapelle du Corbusier, à peindre ce ciel changeant comme on absorberait un liquide sans mot dire.

J'ai conscience que le ciel en peinture peut virer à l'oiseau en cage – c'est un cliché.

Et puis ça vous glisse entre les doigts. Pourtant je me laisse absorber et tente de déposer subrepticement et comme par hasard quelques traces de ces instants présents qui m'échappent.

Ces ciels sont le dépôt de ce que mon œil a vu.

(Ann Loubert)



Reproduction en fac-similé
d'une série de vingt aquarelles
– des couchers de soleil –
de l'artiste Ann Loubert,
accompagnées de
deux poèmes
de Jacques Moulin.

Ann Loubert

Tomber du jour
Poèmes de Jacques Moulin



L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2022

17,8 × 25,5 cm

46 pages

20 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-086-3



DAVID COLLIN

Ann Loubert, Clémentine Margheriti : Traits communs

Catalogue de l'exposition des œuvres d'Ann Loubert & Clémentine Margheriti à la Halle Saint-Pierre, à Paris, du 14 octobre au 2 novembre 2014.



David Collin

ANN LOUBERT

Traits communs

CLÉMENTINE MARGHERITI



L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2014
16 × 20 cm
16 pages
24 illustrations
gratuit

COLLECTION
Littératures

*Indifférente aux démarcations de genres, la collection «Littératures»
entend représenter une approche curieuse de la création littéraire
contemporaine. Poésie, récits singuliers: sans autres guides que la surprise
et l'émotion, elle s'ouvre à des formes inédites, entêtantes,
qu'elle enrichit en les accompagnant d'œuvres originales.*



JEAN-LOUIS BAUDRY

Les Corps vulnérables

(28 avril 1998)

Marie est morte il y a juste un an. [...] Une année, dit-on, s'est écoulée et je ne la vois pas. Depuis sa mort, le temps vécu n'est pas un temps de vie. Hier soir j'essayais de donner plus de substance à l'image que je poursuis avant de m'endormir. On ne peut s'empêcher d'espérer qu'elle s'emplisse de la chair qui ferait apparaître devant nos yeux celle qu'elle est dite représenter telle qu'elle était vivante. Je me suis dit que le deuil était accompli à partir du moment où l'on consentait à l'oubli (j'évitais les mots que je ne suis pas sûr de comprendre, et que par conséquent je repousse, de « travail du deuil »). Ce moment serait similaire à celui où un écrivain décide de terminer c'est-à-dire d'abandonner le roman sur lequel il a travaillé durant des années. À cet instant il sait que l'ensemble de ses facultés peuvent se tourner vers un autre travail. J'ai su quand elle est morte que j'allais lui consacrer le reste de mes jours. Elle serait celle sur laquelle je n'en finirais pas d'écrire. Ce n'était pas une promesse que je me faisais, ni sans doute une injonction à laquelle j'obéissais, je me trouvais plutôt devant une proposition que je recevais comme une évidence. C'est pourquoi elle pouvait m'apparaître excessive sans que je fusse inquiet. Elle engageait une perception interne mais point ma personne tout entière, et d'ailleurs l'aurais-je pensé, je n'en aurais éprouvé que de la joie. J'apprends aujourd'hui qu'une année n'a pas suffi à l'effacer.

«[...] 1200 pages de littérature pure, un chant à l'être aimé disparu. Jean-Louis Baudry recrée littéralement sa femme, par les voies enchanteresses du langage, seul habilité à faire sentir ce qui est fragile. Vulnérable. "Que la terre te soit légère", disaient les antiques inscriptions funéraires. Baudry a rédigé la sienne. C'est très simple, c'est l'océan de la vie ordinaire illuminée par l'amour. [...]»
(Michel Crépu, blog de la NRF)

«L'apparente simplicité du propos recouvre en fait la façon très complexe selon laquelle le texte y traite le temps. [...] C'est un journal tenu après coup, alors que dix ans se sont écoulés, à partir des notes prises à l'époque, par l'homme qui, se rappelant de ce qui fut, leur confère la forme nouvelle dont les date son livre. La chronique se trouve ainsi constituée de plusieurs strates que le roman superpose tout en laissant voir quelle forme feuilletée elles donnent à la durée. Le présent court après le passé sans espoir de le rattraper. Il le considère, le restitue autant qu'il le réinvente, revient vers lui autant qu'il s'en détache. L'auteur se regarde vivre, se souvenir, écrire. Il mesure à quel labeur indispensable et pourtant déraisonnable il a voué ses jours. Écrire ce qui a été lui prend autant de temps que de l'avoir vécu. Le récit s'étire à un point tel qu'il pourrait ne jamais en finir. D'où sa longueur qui vise à suspendre le temps et à différer perpétuellement l'instant où sera posé le point final.»
(Philippe Forest, Artpress)



JEAN-LOUIS BAUDRY
Les Corps vulnérables

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Août 2017
14 × 22 cm
1256 pages
30 €

ISBN : 979-10-92444-50-6



XAVIER BAZOT

Fresque et Mosaïque

Recueillis sur une durée très longue, les instantanés qui composent ce livre restituent à intervalles variables, et sans respect de la chronologie, la vie de famille de l'auteur, de sa compagne Mina et de leurs filles Lamiel et Armance, dans un appartement d'un vieil immeuble parisien quasi abandonné. La venue au monde de l'aînée

donne le point de départ, un déménagement forcé amène la fin. Entre ces deux pôles, Xavier Bazot aura eu le temps d'enregistrer les curiosités du devenir de ses filles, d'écorner quelques normes du fonctionnement familial, conjugal, amical et social, et d'épingler les paradoxes et les inconstances de certains « caractères », à commencer par le sien propre.

De notre relation à notre enfant existe-t-il un acte, voire une pensée, un sentiment, qui, à son sujet, nous ait effleurés ou que nous ayons commis, que nous ne puissions lui raconter une fois que sa conscience et sa mémoire auront franchi sans retour le rideau derrière lequel se retranchent, tels au matin les rêves de la nuit, les souvenirs et les sensations de la petite enfance ?

«On retrouve ici cette grande beauté baignée d'un souci radical de vérité dans l'introspection, ce qui ne peut que rappeler Montaigne, sinon Rousseau, au rythme de phrases parfois complexes, dont les volutes ne délivrent qu'au tout dernier mot une lumière qui, rétrospectivement, les illumine toutes entières. [...] Et le lecteur ne peut qu'y songer, refermant le livre, non sans mélancolie: c'est bien souvent des marges les plus obscures de la scène littéraire qu'ont jailli les lumières pérennes dans nos bibliothèques.»

(Bertrand Leclair, *Le Monde*)

«Ces fragments sonnent comme des notes sur une partition de musique de chambre, ou d'une composition à la Satie qui allierait à la tendresse la précision et la justesse des accords.»

(Thierry Guichard, *Le Matricule des anges*)

«Ce qui fascine chez Bazot, c'est aussi sa façon inimitable de tourner les phrases. Elles s'allongent volontiers démesurément, et souvent la succession habituelle des mots est tordue, voire pulvérisée. [...] N'y voyons pas une coquetterie, une affectation d'originalité, cela ne ressemble pas au personnage. Il y a là sans doute la volonté de ralentir la lecture, de la rendre plus difficile, plus attentive; de faire planer les phrases dans un temps suspendu; peut-être aussi de mimer la complexité du réel. Oui, c'est rugueux, comme le personnage lui-même, et voilà pourquoi, dans ce nouveau livre comme dans les précédents, lire Bazot a un effet salutaire, stimulant comme un massage au gant de crin.»

(Michel Volkovitch, *Pages d'écriture*)



XAVIER BAZOT
Fresque et Mosaïque

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Août 2021
14 × 22 cm
128 pages
15 €

ISBN: 978-2-85035-044-3



JOHN BERGER

Un peintre de notre temps

Traduction de Fanchita Gonzalez Battle

On arrive quelque part, seul. Alors on veut déballer ses souvenirs, qui sont aussi ses rêves, et les accrocher au mur de sa chambre – comme des tableaux. Et, entre chaque tableau, on pense à placer un miroir imaginaire qui reflète son propre visage.

C'est comme ça qu'on meuble une pièce avec le passé. Et pour un certain temps, ça peut même être une inspiration. Mais j'ai préféré – même si je n'avais pas d'argent et si je ne connaissais que quelques mots de la nouvelle langue – marcher dans les rues inconnues.

«L'intérêt de ce livre tient dans l'alternance quotidienne entre les réflexions sur la création (il s'agit bien là d'un écrit sur l'art, et de ses implications politiques: L'artiste moderne lutte pour contribuer au bonheur des hommes à la vérité et à la justice) et la place de l'artiste, être social, fait de chair et de glaise... son visage avait l'air d'une pomme de terre non pelée dans la réalité matérielle de l'Angleterre des années 50.»

(Vincent Wackenheim, Europe)

Janos Lavin est un peintre hongrois, réfugié à Londres avant la seconde guerre mondiale à la suite de son engagement communiste. En 1956, une semaine après l'ouverture de sa première exposition, et alors même qu'un succès inespéré se profile, Lavin disparaît : pourquoi ?

C'est au lecteur de le comprendre. Il n'aura, pour ce faire, que le journal du peintre, reconstitué et commenté par l'un de ses proches. Deux voix, donc : celle de l'ami fidèle, observateur effacé du quotidien du peintre, qui explicite les noms et le déroulé des événements ; celle de Lavin lui-même, racontant jour après jour son passé et son présent d'artiste en exil. Deux voix, et cinq années dans la vie d'une conscience exigeante ternaillée par le doute. Cinq années de réflexions dans les domaines absolument non séparés de la peinture, de l'histoire et de la politique. Cinq années au rythme des tableaux et des événements du monde, jusqu'à la crise révolutionnaire hongroise. Publié en 1958 et aussitôt interdit à la vente, réédité seulement en 1976, le premier roman de John Berger est tout aussi iconoclaste aujourd'hui qu'il l'était alors. Non qu'il affirme, en rien, une radicalité violente. Sa plus grande vertu subversive réside au contraire dans la sérénité – l'intranquille sérénité – avec laquelle il décroïsonne acte artistique et pensée politique.



JOHN BERGER

Un peintre de notre temps

TRADUCTION DE FANCHITA GONZALEZ BATLLE

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2019

14 × 22 cm

224 pages

25 €

ISBN : 979-10-92444-74-2



DANIEL BLANCHARD

Bruire

Dessins de Farhad Ostovani

Bruire réunit, entre deux poèmes en vers libres, quatre-vingt-dix haikai. Daniel Blanchard a été séduit, après bien d'autres, par cette forme extrêmement concise, cultivée au Japon depuis des siècles et toujours en honneur. Le haiku japonais comprend trois vers de cinq, sept et cinq syllabes. Ici, l'auteur a opté pour une coupe plus proche de la prosodie française, soit six, huit et six syllabes.

Sous cette forme délicate, concise, issue de la tradition japonaise, la poésie de Daniel Blanchard est moins parole qu'écoute. Elle laisse circuler le murmure des arbres et des rivières – les deux thèmes du recueil –, le frémissement qui naît dans la pensée à l'entente des choses simples.

Bruire est un album d'instant ténus, où convergent l'immédiat et le lointain, la présence et le deuil, l'intimité de la pensée et l'ouverture de l'espace. Six portraits d'arbre, créés spécialement par le peintre Farhad Ostovani accompagnent le texte.

*Bouche d'ombre des bois...
Sur l'orée du sommeil profère
le mot de mes hantises.*

*La rivière lissant
à jamais ta chevelure :
ta vie silencieuse.*

*Entre deux bras d'eau vive,
ton visage a trouvé le calme
au fond de ma mémoire.*

*Je regarde ton corps
comme si je n'étais pas là :
une étoile filante.*

*Le couchant sur le lac...
Pas à pas tu coules dans l'ombre.
Mot à mot, je t'oublie.*

*Bientôt, tes derniers pas,
bientôt, arbre, tu étreindras
la terre insatiable.*

*À l'écoute de l'arbre
j'ai entendu ma voix s'éteindre
sur ces mots : 'Ici, fin'.*

*Le soleil de l'été
feuille après feuille, tombe à
terre.
Sur le papier, ces mots.*



DANIEL BLANCHARD

Bruire

DESSINS DE FARHAD OSTOVANI

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Novembre 2017

14 × 22 cm

72 pages

6 illustrations

15 €

ISBN : 979-10-92444-59-9



FRANÇOIS BON

Fictions du corps

Dessins de Philippe Cognée

Lecture de Jérémy Liron



Sans doute le corps est une fiction que l'on se fabrique pour tenir ensemble les espaces et les temps dans lesquels on a lieu. Et le langage, verbalisation de ces plasticités. Et la ville, théâtre du corps. Sait-on lequel prolonge l'autre ? De corps, on en change continuellement, avec l'âge, dans les usages que l'on en fait, ceux auxquels on l'oblige. Dans ses capacités, ce qu'il renvoie du monde et de soi. Et cette image mentale même que toute sa vie on apprivoise. Dans ces brèves fictions, chaque fois un changement minime ou absurde, en induisant une expérience autre du monde, vous en modifie l'équilibre. Et ce léger décalage enclenche toute une série de déplacements possibles avec vertiges et étrangetés. On pense d'abord à des fantaisies. François Bon, lui, dit notes. Pareils que les très courts de Kafka ou son *Champion du jeune* dont le « Fameux prestidigitateur » est une sorte de frère, quelque chose vous prend au ventre qui vous concerne dans l'étrange, dans la folie même dont on se tient au bord ou qui nous traverse sans qu'on sache. À peine décalées,

ce sont nos propres vies qu'on voit surgir, comme dans la brisure d'un miroir. Ceux-là qui s'effritent, sont interchangeables ou fragmentés, ne sont pas uniquement dans les projections mentales du récit, mais au plus près de vous.

(Jérémy Liron)

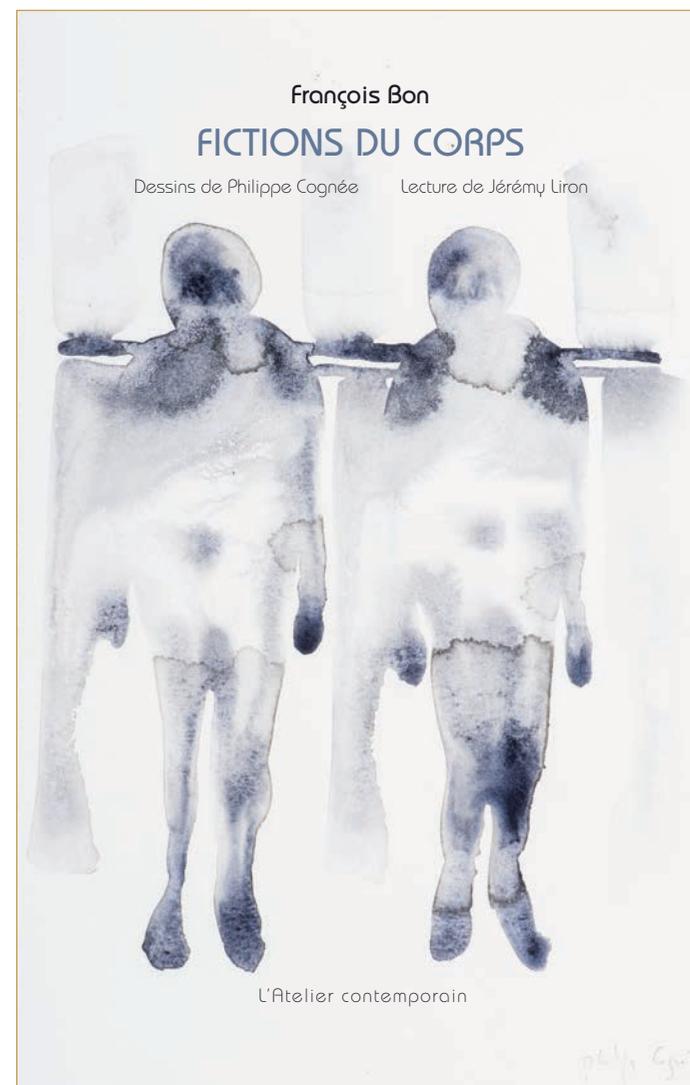
La ville est partout dans l'art, le film, le récit. On la voit comme spatialité, architecture, foule.

Mais qu'est-ce que la communauté change à nos corps ?

Et dans le rapport chacun à notre corps dans la ville, au présent de nos temps confus et sombres, avec prime au consensuel, au normé, à la surveillance, qu'est-ce qui change, quel est pour chacun d'entre nous l'inconnu de son corps ?

Et ce que nous portons d'autres images du corps, le prestidigitateur, l'acrobate de cirque ou de foire, nous aident-ils à nous projeter autrement dans la vie terne ?

C'était pour moi jusqu'ici une sorte de bastion interdit. Des auteurs comme Henri Michaux nous aident à nous y aventurer, et tout d'abord par une leçon : il n'y a que la fiction, le saut dans le fantastique, qui nous le permette.



L'Atelier contemporain

Mars 2016

14 × 22 cm

136 pages

13 illustrations

20 €

ISBN: 979-10-92444-38-4



FRANÇOIS BORDES

COSA

Dessins d'Ann Loubert

Lecture d'Emmanuelle Guattari



tu es venue dans mon rêve
cette nuit
cosa

tu voulais que je te nomme ainsi
cosa petite chose

je ne comprenais pas ce que cela voulait dire
et je cédaï à ton invitation
je t'écrivais je t'appelais
cara cosa
chère cosa
cosa mia

«Retourner sur des lieux qui désormais s'appellent jadis, où chaque chose a changé. Mais cette chose, qui est-elle? Ainsi, on sait d'où vient le titre: cosa. À quoi cela correspond-il? Une mémoire, une invitation, un rêve, un poème? Cette chose a une voix et hante le poète. cosa-la-fantôme, cosa-la-muraille, elle nous relie à nos peurs et souffrances passées, à nos morts. Elle est invisible, cramponnée à nos épaules. On voudrait s'en libérer, laisser tomber les masques. On voudrait la fuir. Pourtant, elle semble avoir grossi au fil des années et des événements de la vie. François Bordes, par l'écriture, cherche à se délier de cette chose: adieu cosa adieu / place au feu place au rêve. [...] Les dessins d'Ann Loubert renforcent le sentiment de ce qui se cramponne à nous, trace les traits de ce qui nous relie. Livre étonnant et mystérieux.»
(Cécile Guivarch, *Terre à ciel*)

Cosa conte l'histoire d'une déliaison, la fin d'une possession. Se délier, se désaliéner, se libérer d'une petite mort, d'un deuil, d'une passion néfaste et douloureuse portant, dans la nuit, les masques de l'amour et ceux de la folie. Une lutte, un combat, dans un pays de neige et de froid, pays coupant, glacé, glaçant. Spectre rêve fantôme blessure angoisses en fusion, parole noire poésie blanche, récit anamnèse chant d'amour et de mort, thrène rugueux, rêche *canso* de rocaïlles – gerçure, blessure, brûlure.



MICHEL BUTEL

L'Autre livre

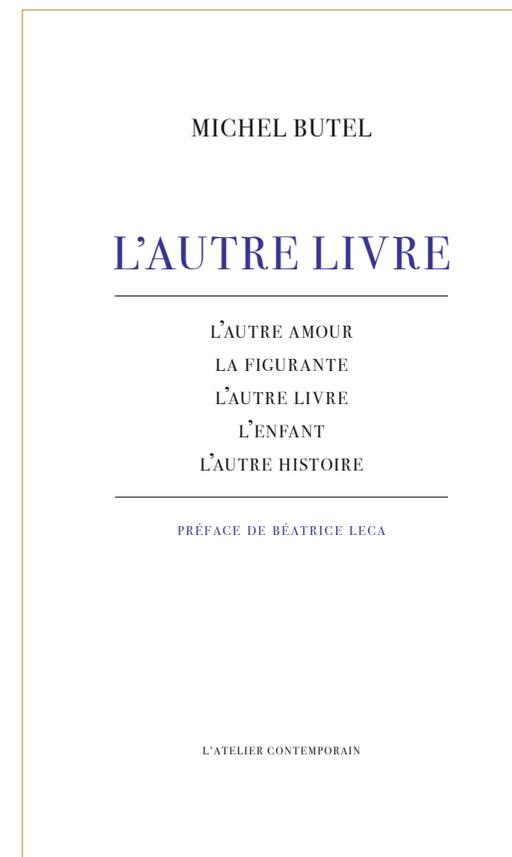
Préface de Béatrice Leca

Pour Michel Butel, disparu en 2018, être écrivain signifiait essentiellement ne pas faire de l'écriture une activité cloisonnée : écrire dans la même fièvre poèmes, contes, nouvelles, romans, essais ou fragments d'essais. *L'Autre livre* rassemble, pour la première fois, la pluralité des œuvres de l'écrivain protéiforme qu'il fut : *L'Autre amour* (1977), *La Figurante* (1979), *L'Autre livre* (1997), *L'Enfant* (2004), *L'Autre histoire* (inédit, 2001).

Écris notre réponse à ce qui eut lieu,
à ce qui avait déjà eu lieu,
à ce qui aura encore lieu.
Écris-la
dans notre langue,
qui n'est ni la langue de Dieu, ni celle du Diable,
ni celle du Bien
ni celle du Mal
mais
celle de la beauté du monde,
oui,
je te le demande
écris
dans notre langue
celle qui louange
la beauté du monde
où nous nous sommes connus.

« Au cœur de son œuvre éparse, aussi bien poétique et romanesque que théorique ou journalistique, si l'on se souvient des journaux qu'il a fondés dont les titres seuls déjouent déjà les attentes du champ médiatique comme *L'autre journal*, *Encore*, *l'azur* ou *L'impossible*, se trouve cependant une profonde nécessité. Michel Butel est avant tout un écrivain qui écrit depuis "la diagonale du désespoir", au sens où il puise dans son désespoir même les ressources pour lui échapper. Ainsi notait-il, dans le volume hétéroclite *L'Autre livre* paru en 1997 qui donne son nom à cette édition complète de ses écrits : "Peut-être que tout ce qui précède la mort est une affaire de lignes, d'angles, d'inclinaisons. Peut-être la vie n'est-elle qu'une géométrie variable, les sensations seulement des positions, les sentiments des directions. Et de ce lieu où nous nous attardions, de cette vie où nous fûmes si perplexes, il ne resterait que la diagonale du désespoir." »

(Béatrice Leca)



MICHEL BUTEL

L'AUTRE LIVRE

L'AUTRE AMOUR

LA FIGURANTE

L'AUTRE LIVRE

L'ENFANT

L'AUTRE HISTOIRE

PRÉFACE DE BÉATRICE LECA

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2022

11 × 18 cm

664 pages

12 €

ISBN : 978-2-85035-097-9



MICHEL BUTEL

l'azur

Préface de Jean-Christophe Bailly

« Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas,
c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles »

Sénèque à Lucilius

En ce temps de crise à quoi sert un journal ? Un journal, c'est une conversation. Une conversation banale : des hésitations, des reprises, des silences, des scories, des envolées, des rechutes, des images, des merveilles, des horreurs, des phrases, des noms, des erreurs, des principes, des idées, des interruptions.

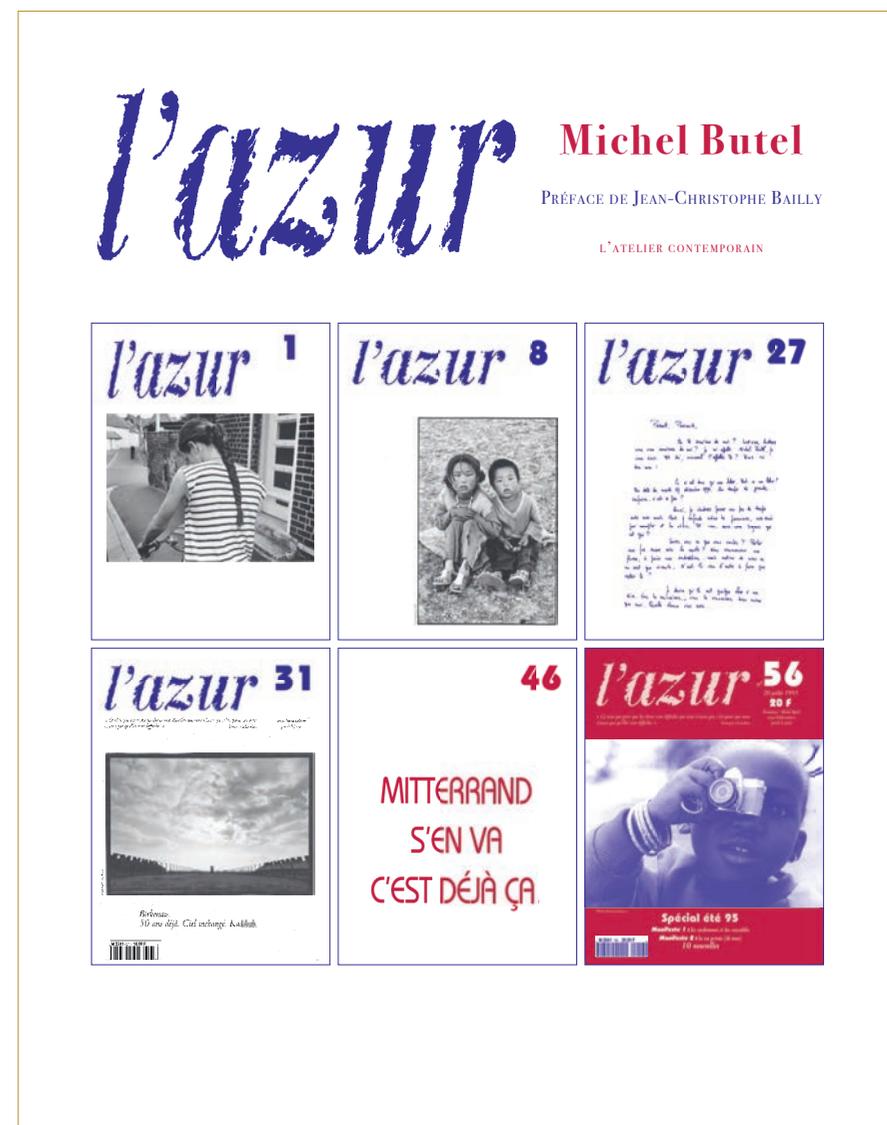
Si notre modernité est une série de crises perpétuelles morcelant nos solitudes désespérées, un journal doit être, selon Michel Butel, l'ébauche d'une communauté malgré tout. *l'azur*, mince feuille de quatre pages qui parut de juin 1994 à juillet 1995, dont il était l'unique rédacteur, sans argent, sans bureaux, sans salariés, en fut l'illustration.

« Ça n'avait l'air de rien, mais c'était différent. Il n'y en avait pas beaucoup sur le comptoir des kiosquiers, deux ou trois à peine. On ne l'y trouvait pas toujours, on ratait un numéro de temps autre, c'était rageant et délicieux à la fois. [...] Pour une simple feuille de papier pliée en quatre et bricolée à la maison, ce n'était pas donné : 10 francs. Mais c'était un vrai journal. Un journal intime, qu'on lisait de A à Z. Michel Butel nous y parlait de Michel Butel. Ses élans, ses colères, ses épiphanies, ses idées fixes, ses amitiés, ses lectures, ses prophéties, ses crises d'asthme. C'était toujours drôle, énervant, inégal, bouleversant parfois, inspiré, insurrectionnel, terriblement vivant. »

(Jean-Luc Porquet, *Le Canard enchaîné*)

« La note bleue, c'est l'intervalle immense et invisible : l'inaudible entre deux notes elles-mêmes intonables ; la trouée du silence qui, comme chacun sait, est une des particules du tintamarre des espaces. Pendant un demi-siècle, de livres en journaux, l'écrivain Michel Butel, mort en 2018, a cherché cette autre note. Il l'a trouvée en écrivant et publiant seul, en 1994-1995, les 56 numéros ici magnifiquement reproduits de *l'azur*, revue anarcho-mallarméenne hebdomadaire de quatre pages où chaque article, chaque nouvelle, chaque poème, chaque brève est un événement qui fait imaginer et vivre violemment, délicatement, à gauche toute, la possibilité d'un autre monde, plus libre. »

(Philippe Langon, *Libération*)



Octobre 2022

24 × 31 cm

264 pages

67 illustrations

28 €

ISBN : 978-2-85035-098-6



PATRICIA CARTEREAU & ALBANE GELLÉ

Pelotes, Averses, Miroirs

Lecture de Ludovic Degroote

Ouvrir un livre, c'est se mettre en chemin. Celui que propose Patricia Cartereau et Albane Gellé, est fait de pelotes réconfortantes, de miroirs par-dessus les averses, semé de dessins et de poèmes, autant de petits cailloux qui nous mènent là où nous pouvons aller, que nous ne connaissons pas et que nous ne connaissons pas encore, puisque fermer un livre, c'est se donner la possibilité de continuer son chemin.



Tout d'abord un dessin de Patricia, auquel Albane répond par un poème. Puis Patricia répond à ce poème par un nouveau dessin. Albane, bien sûr, renvoie un second poème. Et elles ont continué ainsi. 37 dessins et 37 poèmes constituent finalement ce livre : la peintre n'a pas illustré la poète, ni inversement, mais toutes deux ont dialogué, conversé, échangé, chacune avec ses armes

*Mes courants d'air, racines vibrent,
traversent une peau fine et solide.
J'ouvre la fenêtre, dans un sommeil
d'oiseau, les maisons se vident
palpitent, coulent, crient au secours,
je me retourne.*

*«C'est une correspondance, au sens postal
du terme, qui ne peut qu'interroger sur la
correspondance, dans l'acception baudelairienne,
entre deux arts. Une peintre et une poète s'écrivent,
se lisent, se répondent, et s'adressent des
suggestions. Elles cheminent côte à côte sur leur
sentier, à travers forêt et campagne ouverte.»*

(Isabelle Lévesque,
La Nouvelle Quinzaine littéraire)



PATRICIA CARTEREAU & ALBANE GELLÉ

Pelotes, Averses, Miroirs

LECTURE DE LUDOVIC DEGROOTE

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mars 2018

14 × 22 cm

168 pages

37 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-62-9



PIERRE CENDORS

L'Horizon d'un instant

Peintures de Claire Chesnier

Pour Pierre Cendors, écrivain franco-irlandais né en 1968, c'est « l'instant qui détermine la vie ». *L'Horizon d'un instant* dit une volonté de rendre à son intensité singulière chaque moment de notre vie errante : « Ne cherchons pas à quitter l'instant avant que n'advienne son incandescence. Laissons en nous son gisement continûment s'accroître. » Telle est la visée : approcher le point d'incandescence de chaque instant, se défaire des logiques temporelles ordinaires, décentrer son regard et son écoute.

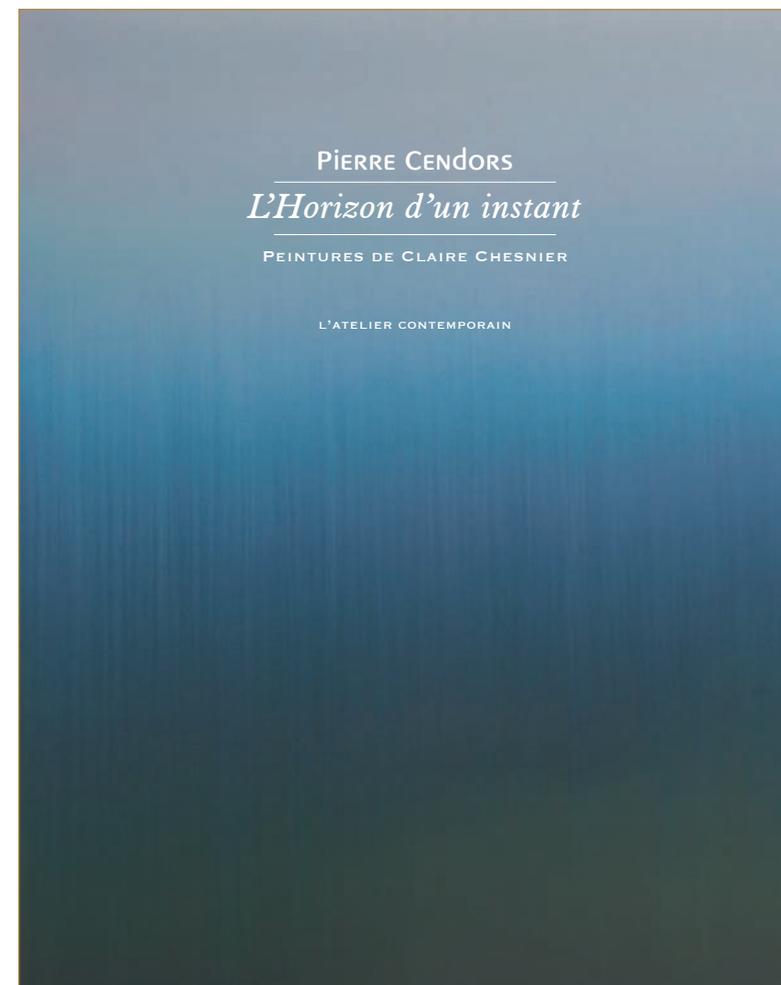
« Prêter une intense écoute aux présences non humaines : celle des hordes nuageuses au-dessus des terres, celles des pierres, des sources et des forêts massées au sol, que cingle inépuisablement l'averse des lumières. » Pour laisser passer entre les lignes ces hordes nuageuses, ces averses lumineuses, ces nuits anciennes, Pierre Cendors joue avec l'étendue muette des pages. « Seul nous parle ce qui est sans parole », dit une voix venue des profondeurs d'une page blanche. Comme pour nous encourager à lire de la même manière qu'on regarde les nuages, la lumière, les étoiles, en écoutant ce qui parle avant toute volonté de parler.

J'écris comme j'avance à travers champs, en chemin vers la forêt. Je quitte la maison de l'homme ; je délaisse ses routes, l'affairement de son pas.

Me déleste de sa trop pesante saisie du monde. Chaque foulée, en m'éloignant peu à peu de sa société, m'entraîne là, où celle-ci n'a « rien à faire », là, dans une aire non-utilitaire de l'être, dans une zone frontalière originelle. Là, où l'on surprend – rafraîchi – la vie grandir silencieusement en présence.

L'homme nomme cette vagrance du langage : littérature. Littératage eût mieux convenu. Littératage au sens où l'entendait Beckett : « être un artiste est échouer comme nul autre n'ose échouer [...] l'échec constitue son univers et son refus désertion, arts et métiers, ménage bien tenu, vivre. » Littératage pour dire la nécessité vitale qu'il y a à savoir rater la cible en paille que la société nous enseigne, dès l'enfance, arc et flèches en main, à clouer sur notre vie.

Comment exprimer l'urgence de ce ratage quand il s'agit surtout de ne pas figer – en nul point régnant de son vol – ce qui prenant souffle et élan en nous, ouvre plus que les voies respiratoires de l'archer, dans son grand rapport avec l'instant : chaque instant : cet instant... en voyage dans l'inconnu ?



PIERRE CENDORS
L'Horizon d'un instant

PEINTURES DE CLAIRE CHESNIER

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Septembre 2022

16 × 20 cm

96 pages

7 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-122-8



PIERRE CENDORS

Seuil du seul

Photographies de Jacques Mataly



Écrit au fil des pas, *Seuil du seul* est le récit d'une randonnée solitaire en Écosse, sur l'île de Skye, et le carnet d'une descente en soi, d'une catabase poétique.

Qu'est-ce que voyager au sein des solitudes sinon un désapprentissage de la société? Et qu'est la vie en société, pour la plupart, sinon la perte, jour après jour, d'un grand dialogue avec le vivant, un dialogue direct, nu, sans poétisme? On découvre alors avec Ishmaël, le narrateur de *Moby Dick*, que: «rien ne peut plus contenter sinon la plus extrême limite de la terre». L'unique manière de réengager ce dialogue implique de se distancier du social, en voyageant – en soi et dans un territoire – en commençant par faire le vide. Faire le vide pour que la force à

L'identité ne résume pas ce que nous sommes, comment nous vivons, en quoi nous croyons.

Mieux qu'une nationalité, une profession, une opinion, nous habite une horde mouvante venue d'une incontinuité des profondeurs.

nouveau abonde. Faire le vide comme afflue la source dans le lit asséché d'une rivière, comme l'hiver prépare le printemps. Faire le vide pour retrouver le goût sauvage de ses propres rivages ouverts aux vents du large.

Ce livre – celui qui y parle l'annonce – ne se veut ni *une énième poétique* ni *un renouveau lyrique de l'Utopie*. Il dédaigne de définir et plus encore de tenir la moindre position: Un positionnement, uniquement. *Un positionnement sans volonté d'occuper une position, d'asseoir un pouvoir sur autrui, d'exercer une influence sur une audience, de cultiver une quelconque dépendance ni d'augmenter sa propre importance*. Dès lors, comment qualifier cet ensemble de fragments, entrecoupé du récit d'une marche de plusieurs jours sur l'île de Skye? Poétique, aphoristique, didactique, c'est un *vade-mecum* qui semble exiger du lecteur de délaissier le livre sitôt lu, une initiation pas à pas qui ne demande rien tant qu'à être dépassée, un traité de pensée sans maître. L'enjeu de ce cheminement auquel l'auteur invite: non pas renouer avec son *moi profond*, mais, justement débarrassé de ce *défait d'optique* qu'est le *faux prestige de l'identité*, entrer en dialogue avec la part ignorée, nocturne, originelle, fluctuante, inassignable et donc réellement vivante qui constituerait le fonds de l'homme et l'espace de la poésie.



PIERRE CENDORS

Seuil du seul

PHOTOGRAPHIES DE JACQUES MATALY

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mars 2022

22 x 22 cm

80 pages

8 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-054-2



PIERRE CENDORS

Tractatus Solitarius. Le retour du Loup des steppes

Dessins de Christine Sefolosh

Chaque homme voit le jour quelque part, peu importe où, sur une île, dans un village ou une ville, mais sa véritable naissance, s'il ne meurt avant, a lieu plus tard dans sa vie. Elle a lieu en lui, autrement dit : nulle part. Nous y sommes. Où ça ? Nulle part. Précisons-le : ni en un autre monde ni en une psychose, nulle part, ici, à l'intérieur de nous-mêmes mais aux antipodes de notre moi, ici, à ses confins où l'homme que nous prétendons être ne joue aucune part en celui que nous sommes originellement.

Écrit en résonance au *Loup des steppes* d'Hermann Hesse, ce traité de solitude donne voix aux confins sauvages, aux régions souterraines, à la part non-humaine de l'homme. Celui qui parle ici en disant Je cherche à se perdre, non dans l'étourdissement du monde, mais dans un silence primordial. Faisant retour sur lui-même, il s'engage sur une voie qui se perd en

chemin et aboutit nulle part, antipode antérieur au moi, zone ignorée de l'être, point absolu, degré zéro – paysage intérieur où nous attendent des forces inusitées.

Tout à la fois hommage poétique, récit d'une échappée, carnet d'un voyage intérieur, traité de déraison et écrit chamanique, le texte de Pierre Cendors exprime un appel radical à se traverser soi-même pour regagner l'universel.

«[...] Le texte de Pierre Cendors demande-t-il à être lu comme un exercice spirituel qui ne peut pas finir, et ne finira pas. La voie de la solitude, en effet, est une kénose, à savoir un dépouillement, un renoncement à toute puissance, un abaissement de l'être, un travail de déprise jamais acquis. Une tâche sans fin à laquelle s'applique l'adage taoïste: le chemin est le but. Il n'y a pas de début, pas de fin, nous prévient le narrateur. Seulement un voyage au long cours, tout un périple dans les Hautes-Terres intérieures de l'homme.»

(Patrick Corneau, *Le lorgnon mélancolique*)



PIERRE CENDORS

Tractatus Solitarius

LE RETOUR DU LOUP DES STEPPES

DESSINS DE CHRISTINE SEFOLOSHA

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2019

14 x 22 cm

96 pages

7 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-85-8



MICHEL COLLOT

André du Bouchet. Une écriture en marche

Michel Collot explore les principales étapes de l'itinéraire d'André du Bouchet et les divers aspects de son œuvre. Il l'a placée sous le signe d'une « écriture en marche », liée à un parcours de l'espace, comme le révèle le travail des carnets, à une pratique singulière de la traduction, et au dialogue avec des poètes admirés (Hölderlin, Reverdy, Celan). Il interroge le rapport qu'André du Bouchet a noué de longue date avec la peinture, notamment avec celles de Giacometti et de Tal Coat :

elle a contribué à infléchir son écriture et sa relation au monde, en le rendant particulièrement attentif à la matière des mots et des choses et à la mise en page de ses textes. Dans sa poésie, l'expérimentation formelle est inséparable de l'expérience sensible. Michel Collot montre comment cette double visée se décline selon des modalités diverses, en fonction des différents genres pratiqués par Du Bouchet, comme le recueil de poèmes, le « livre d'artiste », ou la prose fragmentaire.

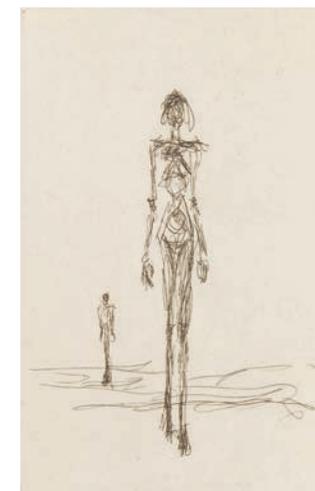
Il y a près de vingt ans qu'André du Bouchet nous a quittés.

Je n'ai pas voulu tarder plus longtemps à réunir et à refondre en un livre les textes que je lui ai consacrés, restés dispersés dans des publications parfois épuisées ou devenues introuvables. Ils témoignent de la relation que j'ai nouée très tôt avec son œuvre et dont je voudrais ici retracer l'histoire.

«André du Bouchet. Une écriture en marche se conçoit et s'offre comme un geste remplissant deux devoirs: celui de rassembler, repenser et retravailler dans le sens d'un "vrai livre" beaucoup des textes que Michel Collot avait publiés au cours des années; et celui qui consiste à examiner, montrer, avec la plus grande clarté possible, sans rien réduire de sa subtilité et de sa fertilité, le riche et essentiel entretissement des éléments d'une poétique à la fois mouvante et constante qui sous-tend et orchestre une pratique à bien d'égards inclassable et originale.

Celle d'une poésie dite 'en marche', à la recherche d'un réel paradoxalement échappant au langage et à l'image, insituable, aveuglant, quoique là, pressenti, viscéralement senti et ontologiquement central, exigeant une poursuite simultanément rupture et relancement, indétermination et impulsion, indéfiniment. [...] Un livre d'une grande élégance critique qui caresse et repense avec sensibilité et rigueur une des très grandes fascinations d'une vie entière.»

(Michaël Bishop, *Europe*)



Michel Collot

André du Bouchet

UNE ÉCRITURE EN MARCHÉ

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mars 2021

14 × 22 cm

240 pages

33 illustrations

25 €

ISBN: 978-2-85035-030-6



MANUEL DAULL

Toute une vie bien verticale

Photographies de Stephan Girard
Prière d'insérer de Christian Estèbe

je suis cet homme — cet homme qui ne connaît pas de modèle — pour qui tout est modèle — un petit traité du paradoxe à mon échelle — qui ne prend rien pour acquis, ni ce qu'on lui dit comme vérité, ni les lectures et autres interprétations du monde qu'on lui livre tous les soirs à vingt heures — qui parfois en entend le factuel — qui se surprend, à ne rien comprendre de ce qui parle souvent au plus grand nombre — qui ne comprend pas pourquoi, je veux dire les intentions, ou qui les comprend trop, ce qui lui rend les choses insupportables.

Dans ce livre, il y a des trains, des gares, des citées, des gens, de la violence, de la solitude et de la beauté. Dans ce texte, il y a une écriture vraie qui bat la mesure comme le tic-tac régulier d'une montre en or.

Il y a de la mort, de la vie, c'est une histoire, c'est un livre pour vivre, c'est un livre pour être tenu par des mains amies. »

(Christian Estèbe)

«Je crois ne pas me tromper en avançant que les écrits de Manuel Daull lui ressemblent, tout en ressemblant à... rien, soit à... quelque chose, de vraiment singulier, et d'assez durassien par moments: un mélange d'insistance et de fugacité, de fureur et de délicatesse, de largesse et de retrait, dans les sourires, la tristesse, la douceur, le silence, l'attention, le regard, le noir, la lumière, le murmure des eaux – des textes qui résonnent longtemps, et qui défient les genres: parole autobiographique tressée à des biographies fictives.»

(Sabine Huynh, *Diacritik*)



«Il y a quelque chose de l'ordre d'une vocation dans la mission que se donne Manuel Daull: "je passerai ma vie à la raconter, cette vie des gens dans le train du quotidien". Que faire en effet de sa vie lorsqu'on est poète, si ce n'est offrir sa voix à ceux qui n'en ont pas, "la voix comme le sang partagés"? "Je suis cette femme née nulle part", "je suis cet homme qui arrête de courir". Parler d'eux, parler pour eux, être un poète qui dit "je" pour toutes les "vies imaginaires" des muets, des laissés pour compte, un Marcel Schwob grevé d'un souci humaniste, un homme qui parle la langue des femmes et aussi celle des oiseaux, et qui partage sa voix comme saint François ému se défait de son manteau: "mes bras comme couverture"?»

(Élodie Bouygues, *Poezibao*)



Manuel Daull

TOUTE UNE VIE BIEN VERTICALE

Photographies de Stephan Girard

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2015

14 × 22 cm

156 pages

28 illustrations

15 €

ISBN : 979-1-092444-24-7



CÉDRIC DEMANGEOT

Pornographie

Lecture de Victor Martinez

Sous-titré *Ébauche d'un livre du mal*, *Pornographie* justifie son titre de la façon la plus sobre qui soit, en s'ouvrant sur une définition. Il s'agira, nous laisse-t-on entendre, à la fois d'un *traité sur la prostitution* et d'une *représentation de choses obscènes destinées à être communiquées au public*, prostitution et obscénité devant être entendus en leur sens étendu, c'est-à-dire moral. *Pornographie* fait descendre la poésie dans les domaines du monstrueux contemporain. Mais non pour quintessencier le sublime de l'atroce, la beauté des charognes : le recueil de Cédric Demangeot est un écrit de combat. Écrit de combat, cela veut dire d'abord écrit de luttes. Sans mentionner de circonstance précise, les cycles de poèmes quadrillent l'espace politique. Ils relatent l'insurrection, l'affrontement entre dissidence et pouvoir, s'attaquent au culte viril de la matraque ; ils fustigent l'abrutissement par la télévision et moquent sardoniquement l'apathie générale face à la catastrophe environnementale. Mais poésie de combat demeure poésie, et c'est sur ce terrain que Cédric Demangeot

*regarde Chérie, le paysage
impeccable – impeccablement quadrillé
par police et d'autoroutes – un peu
comme dans notre enfance mais
en plus parfait encore – en plus pur –
oui : le paysage est de plus en plus pur –
et le monde de plus en plus parfait
depuis que la race exsangue règne
sur toute la surface du connaissable
et que les matières de synthèse ont
l'avantage*

vide la querelle. Ce qui importe ici est moins de « condamner » que de mettre crûment la langue de tous à l'épreuve. Ce n'est pas en poète inquisiteur que parle Demangeot, mais du sein même des horreurs qu'il réproûve. Un « livre du mal », donc, au sens où il lui prête langue pour le forcer à se montrer.



CÉDRIC DEMANGEOT

Pornographie

LECTURE DE VICTOR MARTINEZ

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2023
14 × 22 cm
336 pages
25 €

ISBN : 978-2-85035-057-3



CÉDRIC DEMANGEOT

Obstaculaire

Dessins d'Ena Lindenbaur



Je dors mal.

Je dégonde la caisse.

La caisse crie.

Je la dégonde encore.

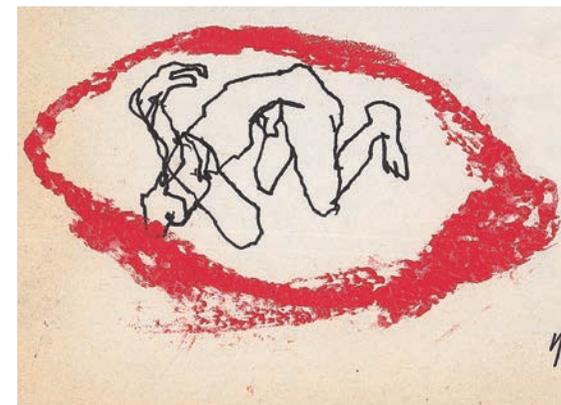
Elle ne crie plus la caisse.

Comment dormir pareil silence.

Les poèmes, souvent brefs, isolés, « dégonvés » en effet, atteignent un degré de concentration qui ne laisse debout qu'une échine sonore, une syntaxe disloquée, un enchaînement de mots raréfiés, des indurations d'images. Dépouilles tressaillantes d'un effort de parole qui se rompt sous l'effet de sa propre tension, ils laissent pourtant entrevoir qu'on ne peut révéler qu'au prix de ce déchirement.

Les cinq sections du recueil – autant de directions empruntées par cette même quête sous-jacente de l'inconnaissable – présentent des inspirations et des formes diverses, côtoyant l'aphorisme, le récit, la dédicace ou le poème de circonstance, sans jamais toutefois se départir de cette qualité de parole qui fait de Cédric Demangeot un poète irremplaçable.

Obstaculaire. Il fallait bien ce néologisme difficile pour qualifier l'élan violent et contrarié qui enfante ici comme ailleurs la poésie de Cédric Demangeot. Nom, comme « ossuaire », ou adjectif, comme « oraculaire », il nomme avec une sécheresse exacte ce singulier appareillage de la parole dont le moteur est l'empêchement, le mouvement la butée, et qui ne fonctionne qu'en se brisant pour laisser voir sa mécanique détruite.



CÉDRIC DEMANGEOT

Obstaculaire

DESSINS D'ENA LINDENBAUR

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mars 2022

14 × 22 cm

128 pages

5 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-056-6

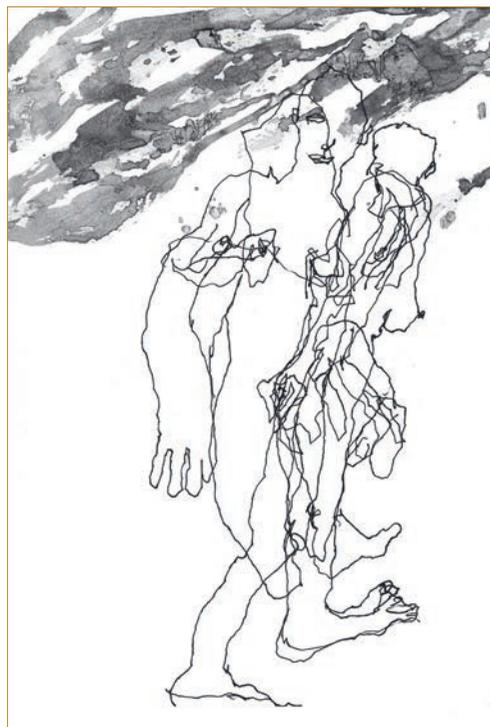


CÉDRIC DEMANGEOT

Le Poudroiment des conclusions

Dessins d'Ena Lindenbaur

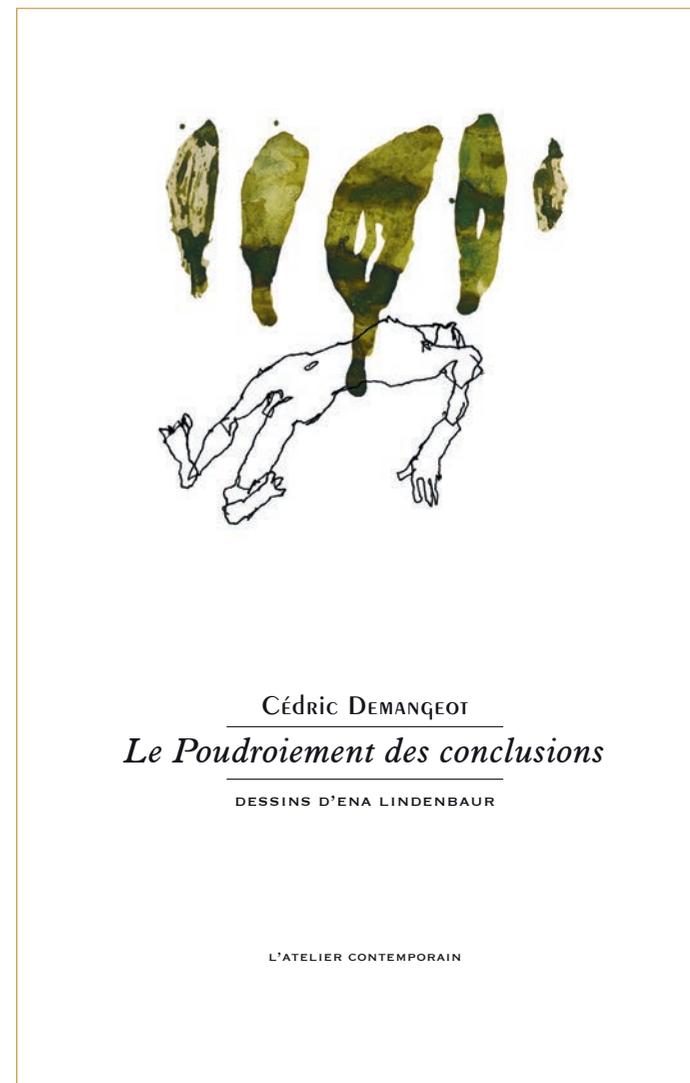
Lorsqu'au moyen du langage – et conformément à ce qu'il attend de nous depuis l'origine – on a détruit le moi, détruit le sens, détruit le décor, détruit la mémoire, détruit l'Histoire et détruit l'art, ce qu'il reste alors de misérable et d'indestructible entre nos mains, ou dans nos bouches, ou sous nos yeux réinventés par ce travail c'est : la poésie – du moins la possibilité de son commencement – (re)connaissable



*à sa couleur inquiète, à sa peau pulsatile,
à ce goût de charbon jeune qui complique
la salive à l'instant d'embrasser ou de dire.*

Matière sèche issue d'une entreprise systématique de pulvérisation, ces aphorismes, proses et vers, appauvris et saisissants, sont la preuve vivante de la grande vigueur que sait garder la poésie même lorsqu'elle se voue – et peut-être parce qu'elle s'y voue – à un dessein de négativité.

C'est que cette voie de dénuement veut aller à rebours de tout ce qui nous parle « la bouche pleine de mort » ; et celui qui l'emprunte, se dépouillant sciemment de toute chance de retour, raffine, réduit et amenuise une langue par laquelle il tente de rallier, fût-ce au prix de l'impossible, la haute, la très haute idée qu'il se fait de la vie. « Un espoir : se dissoudre – avec l'Histoire dont on est l'étranger – dans le poudroiment des conclusions. »



Février 2020

14 × 22 cm

144 pages

6 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-96-4



CÉDRIC DEMANGEOT

Pour personne

Dessins d'Ena Lindenbaur
Lecture d'Alexandre Battaglia



Ouvrage-matrice situé au seuil de l'œuvre de Cédric Demangeot, à part dans la production de son auteur et jusqu'à présent inédit, *Pour personne* part d'une défiance à l'endroit du poème pour s'engager, avec une défiance non moins grande, dans la voie de la narration. Anti-poésie, anti-récit : double impasse, passe étroite, d'où doit émerger un possible recommencement.

Et de fait, quelque part entre la première partie, où un narrateur refuse féroce-ment à son récit tout personnage et finit néanmoins par introduire un certain jean personne, et la seconde, journal intime dudit jean personne, dans lequel alternent anecdote, pensée,

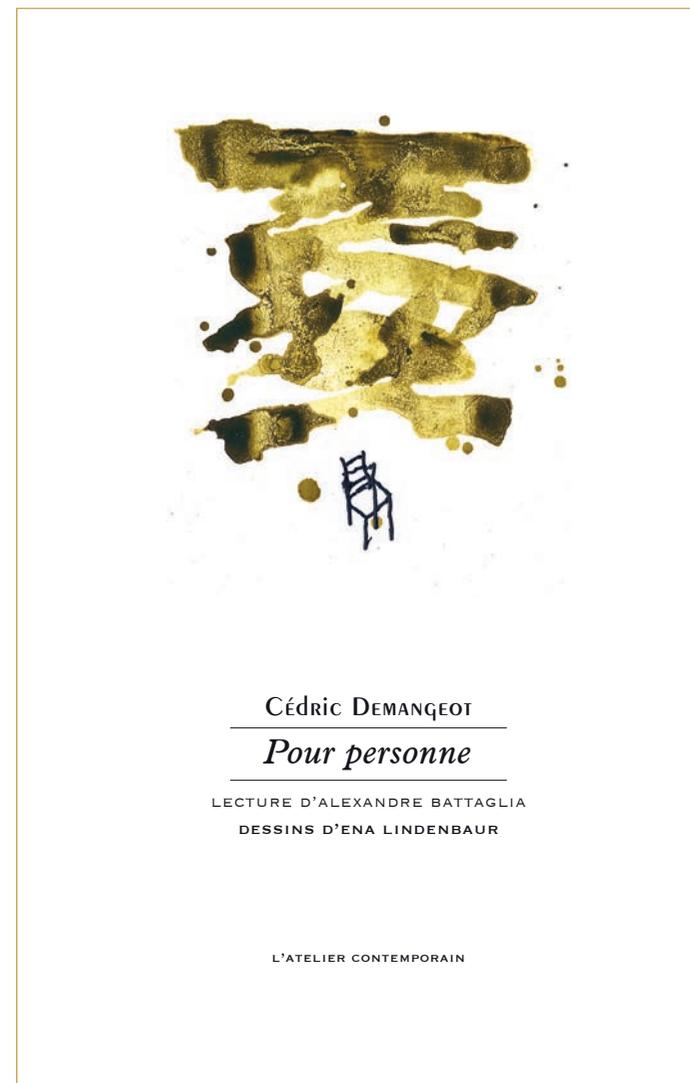
humeur, maxime, pastiche, portrait, lettre et même poème ; quelque part dans ce coq-à-l'âne tragique et jubilatoire, dans ce ruban de Möbius, dans ce grand huit d'écriture, dans ce chemin de chaussetrappes et vertiges, entre la prose du monde et l'intériorité de la poésie, la parole se retrouve, se libère et dégage, pour elle-même comme pour son lecteur, une nouvelle perspective.

Stop. Assez de ce travail et de ces confitures. Assez joué à l'homme.

J'ai l'impression d'être pris dans les fils visqueux, dans l'œuvre étranglée de l'araignée. La langue comme glu mortelle. Dire non à l'empire de l'histoire et du style, aux domesticités. Se méfier aussi du poème. Méchant penchant.

Pas là pour ça. Justement pour le contraire. Au besoin, recommencer.

Partir de zéro. S'il faut un drame, jouons celui des recommencements.



Août 2019

14 × 22 cm

128 pages

20 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-95-7



OLIVIER DOMERG

La Verte traVersée

Photographies de Brigitte Palaggi

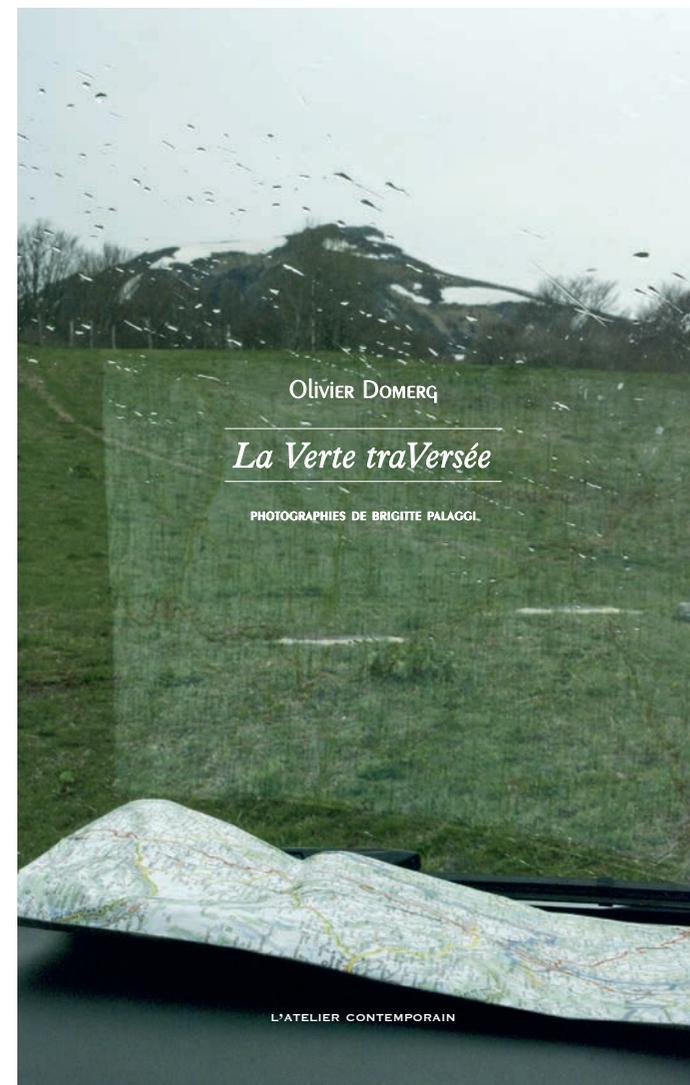
Écrivant sur le paysage, Olivier Domerg invite le lecteur, à une découverte des monts du Cantal qui redeviennent, au printemps, ce « jardin d'altitude », qu'exhaussent et, à la fois, adoucissent, le retour et le foisonnement du vert (herbage et feuillaison). C'est, d'abord, comme cela, qu'il faut entendre le titre du livre, cette « Verte traVersée » : littéralement, la traversée d'un département dédié en majeure partie à l'élevage, et, donc, essentiellement constitué de prairies, de pacages et de forêts, au moment où celui-ci est « le plus vert » ; où s'affirme sa plus grande « viridité », comme disait Rimbaud. Cette *traversée* se voudra, dès lors, un hommage à la couleur du règne Végétal (herbe, plantes et arbres) et, d'une certaine façon, un hymne au paysage et à tout ce qui le compose.



Voici, donc, la traversée seconde,
Quatre-vingt kilomètres environ
Sur les contreforts cantalous des Monts,
À l'heure, plus tardive, du fait de
La température et de l'altitude,
Du bourgeonnement diffus des feuillus
(Frênes, chênes et hêtres entrevus) ;
Et de la coloration des pâtures,
Colonisées par les fleurs des champs ;
Pissenlits, au premier rang desquelles,

Si « on ne croit », bien sûr, « que ce qu'on voit » :
Le JAUNE immensément envahissant !
Ou bien, si l'on ne voit que ce qui croît ;
Élisant ce ton, ce ton qui détonne :
JAUNE invasif, hissant son monochrome,
Rajeu- ou rajau-nissant les Vallées
Et Versants débonnaires et replets
De ces Monts, devenus, à leur insu,
« Monts d'or » – de la couleur des boutons – OR
Ce jaune est aussi celui des genêts,
[...]

« Chant désespéré, louange de la nature,
hymne à la beauté, éloge du vert,
"Cette verve de la verte illusion" est une odyssée
de l'œil à travers le vert du Cantal,
l'odyssée d'une percée mouvementée dans un
règne végétal cachant difficilement son déclin. »
(Jean-Pascal Dubost, *Poezibao*)



Septembre 2022

14 × 22 cm

312 pages

23 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-088-7



CHRISTIAN DOTREMONT

Abrupte fable

Préface de Georges A. Bertrand

Édition établie et présentée par Stéphane Massonet



Né en 1922 à Tervuren en Belgique, Christian Dotremont fut un adolescent qui aiguisa sa révolte poétique à l'ombre de Rimbaud. Rédigeant ses premiers poèmes au collège jésuite, ceux-ci invoquent l'école buissonnière et la liberté pour aller découvrir la vie et les jeunes filles qui se trouvent derrière les murs du bague. Très vite, il rencontre le surréalisme et découvre Paris sous l'occupation, où il écrit certains des plus beaux poèmes d'amour du XX^e siècle, tout en fréquentant Éluard, Picasso et Cocteau. De la ville surréaliste aux grandes étendues du Nord, Christian Dotremont trace quelques lignes zigzagantes qui relient la forêt des Cobra aux paysages de Laponie, où il traque la progression de quelques racines en vue de conquérir la préhistoire de l'écriture. Là, dans son village lapon, le poète réapprend lentement à vivre en approfondissant avec le logogramme de nouvelles formes d'écriture.

C'est une nuit d'été que j'ai pour la première fois entendu la forêt parler, je me suis arrêté pour que le bruit de mes pas, — j'ai dominé mon émotion pour que le battement de mon cœur — ne se mêlent pas à cette voix tumultueuse de feuilles, — craquante de branches et glissante de mousse, — et palpitante d'odeurs et d'oiseaux, — claire d'été mais sourde de nuit. Je n'ai pourtant pas compris, — je n'ai rien compris, — je n'étais pas habitué, — et de mon côté je n'ai rien dit.

Tu étais avec moi lorsqu'une autre forêt, — une autre nuit — d'un autre été, m'a parlé, — elle parlait à toi premièrement, — elle nous parlait, — mais c'était la même voix, je l'ai tout de suite reconnue. Toi, tu aurais pu la comprendre, facilement, — tu connais les forêts par cœur, — et moi j'aurais pu, puisque tu étais là, — comprendre quelque chose, — juste assez pour deviner grand'chose. Mais voilà, nous n'avons l'un et l'autre entendu que la voix, tant notre amour nous occupait de son silence — et de sa chanson à lui.

J'étais seul l'autre nuit, — à regarder la forêt, — par la fenêtre, — puisque nous ne vivons plus que deux et je me disais que tu étais à un bout de la forêt, — et que moi j'étais à l'autre bout, — et qu'il n'y avait au fond qu'une forêt — dans le monde, — entre nous, — et j'espérais que d'arbre en arbre allait capricieusement voler ta voix, — mon amour, — jusqu'à mon amour. La forêt, tant je la regardais, a parlé, mais voilà je ne l'ai pas comprise, — tant je t'écoutais.



CHRISTIAN DOTREMONT

Abrupte fable

PRÉFACE DE GEORGES A. BERTRAND

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR STEPHANE MASSONET

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mai 2022

14 × 22 cm

256 pages

13 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-074-0



ANDRÉ DU BOUCHET

Entretiens avec Alain Veinstein

Ce recueil des entretiens qu'André du Bouchet donna à Alain Veinstein, de 1979 à 2000, le dernier ayant été enregistré quelques mois avant sa mort, eurent pour destination (à l'exception de deux d'entre eux publiés dans *L'Autre journal* et *Libération*) différentes émissions de France Culture : « Les Nuits magnétiques »,

« Poésie ininterrompue », « Surpris par la nuit », « Du jour au lendemain »... C'est ici pour la première fois que nous donnons leur retranscription. André du Bouchet parlait avec Alain Veinstein sans souci des circonstances particulières de l'enregistrement – reconnaissable entre toutes, les lecteurs peuvent aujourd'hui retrouver sa voix.

Chez ce poète qu'on a souvent considéré comme obscur, hermétique, je n'ai jamais vu que de la clarté, « la clarté poussée à son extrême », comme il le disait du Coup de dés. Une clarté qui m'a toujours paru illuminer dans un même mouvement sa relation aux mots et aux autres, comme à toutes choses de ce monde. [...]

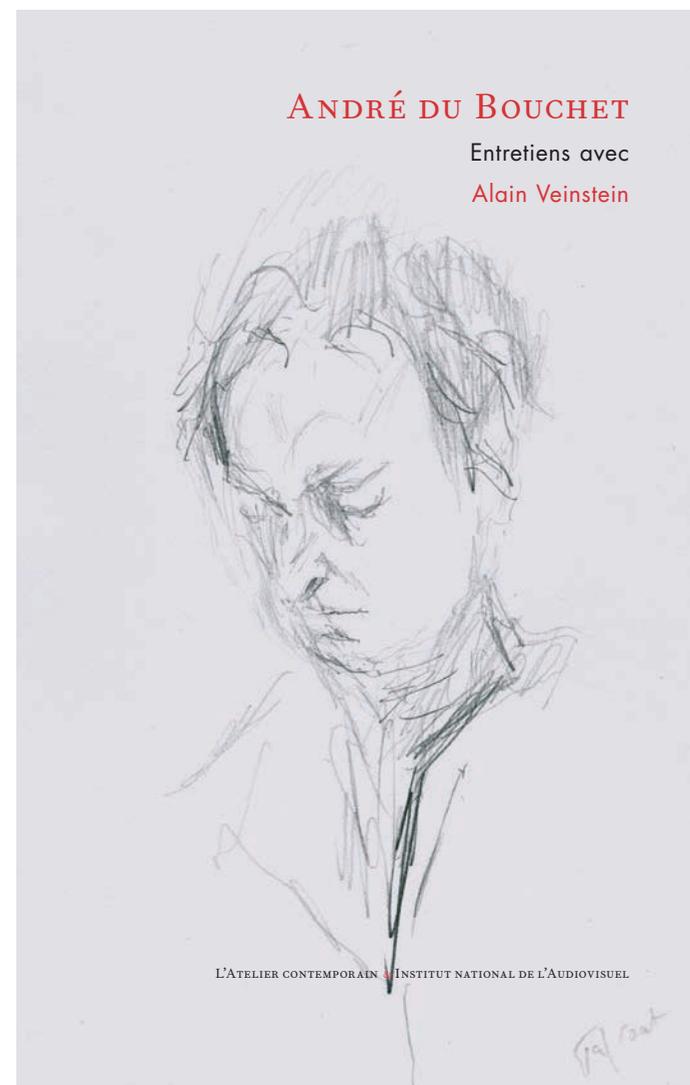
Le mot relation me paraît central s'agissant d'André du Bouchet. Relation à la langue, qui est celle d'un ordre face au démesuré. Quelques mots pris dans la banalité même, collant de près à la réalité telle que l'appréhende tout un chacun, mais des mots détournés au point de n'être plus reconnus par ceux qui les emploient couramment.

Il opposait la relation à la communication qui envahit aujourd'hui complaisamment les discours sans jamais vraiment passer à l'acte.

(Alain Veinstein)

« André du Bouchet parle comme s'il se parlait à lui-même. Et celui qui l'interroge devient alors intervieweur et interviewé. On voit André du Bouchet marcher avec un carnet dans la main et, quelquefois, noter des mots, tracer des lignes sur les blancs. Veinstein le questionne, transporté dans un autre monde par le marcheur. Et, progressivement, on le comprend: être "poète" signifie s'écarter de l'écriture programmée pour en créer une autre. [...] Plus que les micros et les sons, on ressent dans ces pages, avec la même force, la création du silence entre deux hommes. »

(Silvia Baron Supervielle, *Les Lettres françaises*)



Janvier 2016

14 × 22 cm

128 pages

20 €

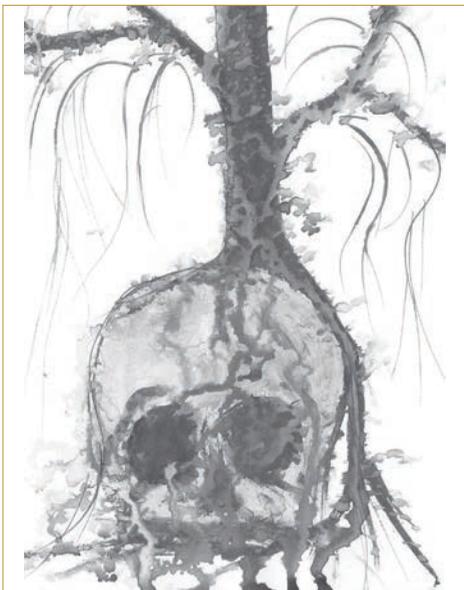
ISBN: 979-10-92444-32-2



JEAN-PASCAL DUBOST

Phrases de la mort

Dessins de Hervé Bohnert
Lecture de François Boddaert

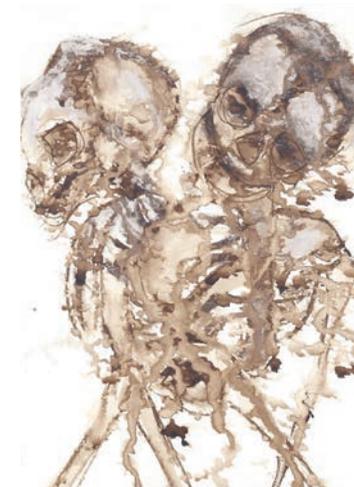


*Ho lecteur, que je suppose raisonnable,
En ces pages tu pourras lire des phrases
Dispersées en vrai vrac cinq carnets durant
Comme contrainte et quinze mois ce pendant.
Maintes modiques phrases à faire danser
Dans la tête & à lire dans le désordre
Pour se bien rappeler cela que la mort
Est tout & rien & que c'est du grand pareil.
Venez tous donc & hommes & femmes & enfants,
Jeunes & vieux, petits & grands, ou faibles &
forts,
Venez, & lisez, prenez, puis très passez —*

Nos rapports à la mort : ils sont aussi nombreux que variés, uniques – voilà donc quelques centaines de phrases pour dire ce qui demeure pour tous et chacun, depuis la nuit du temps, indécible et terrifiant, et qui occupe, finalement, toute notre vie. [...]

Livre étonnant par sa construction, le systématisme de ses recherches, son humour, le mélange des genres linguistiques, de la

trivialité la plus commune à la richesse et la jouissance de l'ancien français auquel l'œuvre précédente de Jean-Pascal Dubost nous a habitués. Ce texte est lui-même en constante métamorphose, il est celui de l'inconstance des hommes pris dans la constance de la mort. Le seul fil narratif qui soit s'il en fallait un, est le fil de l'écriture, qui ne tient qu'à un fil, mais solide, ambigu, poétique.



JEAN-PASCAL DUBOST
Phrases de la mort

LECTURE DE FRANÇOIS BODDAERT
DESSINS DE HERVÉ BOHNERT

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2022
14 × 22 cm
208 pages
8 illustrations
25 €

ISBN : 978-2-85035-020-7



JEAN-PASCAL DUBOST

Lupercales

Dessins de Aurélie de Heinzelin

Lecture de Lambert Schlechter

Les Lupercales (*Lupercalia*) furent un rite célébré pendant l'antiquité romaine : chaque année, le 15 février, des prêtres luperques (*luperci*), revêtus d'une peau de bouc sacrifié, parcouraient les rues de Rome pour flageller de leurs lanières (découpées dans la peau du bouc) les femmes de la ville, accompagnant leurs coups de lanières d'un grand rire. Ce rite avait pour dieu Luperkus, mais aussi parfois Faunus, mi-homme mi-bouc, et rendait hommage à sa ferveur et sa puissance sexuelles ; c'est l'ancêtre de la saint Valentin. Il avait pour fonction, selon les textes anciens, de favoriser la fécondité des femmes, ou de purifier les femmes enceintes, ou encore d'éloigner les loups prédateurs des troupeaux des bergers.

Le texte des *Lupercales* se réapproprie le mythe et le transforme en conte érotique joyeux, où, se fouettant les sens, deux entités mi-divines mi-humaines, Luperca et Luperkus, hantent la légendaire forêt de



Brocéliande, élaborent leur propre légende d'un amour courtois érotique. Aucune frontière ne sépare le mythe, le conte et la légende. Célébrer le corps érotique sur le ton de la joie et de l'enthousiasme, à contre-poil de la tendance actuelle à le mélancoliser, sinon à l'assombrir voire à le couvrir d'un vocabulaire grossier, ordurier ou outrancièrement cru ; célébrer le corps joyeux et la langue du désir et le désir de la langue fut la ligne de conduite de l'écriture de ce texte.

La légende de nos deux bas-ventres, la légende de nos anus, la légende de nos sens, la légende de nos oreilles et de nos bouches et de nos langues et de nos mains et de nos doigts, la légende de Cyprine et Sperme, la légende de nos épidermes et poils, la légende de nos positions, la légende de nos rires et cris et hurlements et brames, la légende du rut et du coït, la légende de nos onanismes échangés, la légende de la fente et de la queue, la légende de Luperca Paillardine et de Luperkus Couillardin, la légende de nos matinales et vespérales et nocturnales, la légende de Volupté, la légende de nos désirs et de nos jouirs : la légende des sexes.



JEAN-PASCAL DUBOST

Lupercales

LECTURE DE LAMBERT SCHLECHTER

DESSINS D'AURÉLIE DE HEINZELIN

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2019

14 × 22 cm

136 pages

9 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-79-7



JEAN-PASCAL DUBOST

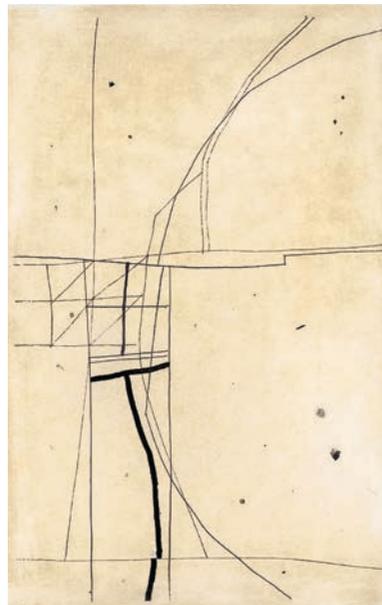
Du travail

Dessins de Francis Limérat

Je vis et travaille en forêt de Paimpont, en Brocéliande, assavoir que l'écriture est mon travail au même titre que celui de tout corps de métier. Ce travail, contrairement au commun cuider qui associe travail et pénibilité, travail et lutte des classes, travail et vivement la retraite, s'il n'est une sinécure, le travail d'écrire quotidiennement et soucieusement, sans vacances ni repos et avec cure, n'en demeure pas moins un haut plaisir (non dissimulé) (sinon revendiqué), ne souffrant d'aucune ordinaire pénibilité. Pour ce, je vis de peu, et travaille beaucoup, issant de la forêt pour vadrouiller de-ci de-là quand nécessité oblige, m'allant où on a l'attention de m'inviter pour partager à haute voix le fruit de mes noces cérébrales ou pour célébrer le plaisir au travail (d'écrire) ; ainsi vais-je ressources quérant. En résidence dans ma recluserie forestière, je me rends cependant et aussi et fort volontiers en résidence hors forêt les quelques fois où cela m'est proposé. Gourmand innutritif, je me régale de Littérature, le reste n'est que littérature.

D'où vous vient votre inspiration ? Sous l'aiguillon de cette lancinante question, tant de fois brandie par ses lecteurs-auditeurs, par ses pairs et par le sens commun, Jean-Pascal Dubost entreprend une défense & illustration du travail poétique. Lors d'une résidence en Ardèche, il lance deux chantiers attenants : vingt

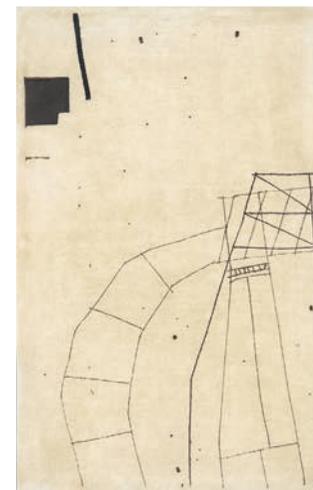
poèmes-réponses, qui répondent moins qu'ils ne déjouent, détournent et déboutent la question, plus un journal, pour mesurer au plus près l'avancée de sa tâche. Car le poème, ici, est fruit du faire, quelquefois sans savoir ; et le poète, ni inspiré ni divin ni enthousiaste, se fait profus et prolifique par un joyeux labeur.



«Jean-Pascal Dubost se délecte de la richesse de la langue, de la royauté de cette matière première qu'il ne cesse d'ausculter, d'interroger ou de mâcher à plaisir. Il réfléchit avec l'étymologie, forge des néologismes, multiplie les médiévismes, autrement dit s'ingénie à faire bouger la langue dans la langue.

Chez lui, tout s'organise autour du couple lire/écrire et de citations qui provoquent ou déclenchent le désir d'écriture.»

(Richard Blin, Le Matricule des Anges, n° 203)



JEAN-PASCAL DUBOST

Du travail

DESSINS DE FRANCIS LIMÉRAT

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2019

14 x 22 cm

160 pages

22 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-80-3



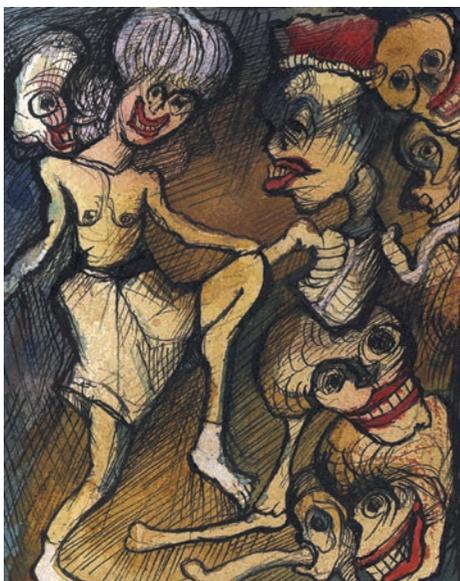
LES CŒURS DES ROIS

Hanns Heinz Ewers

Gravures de Stefan Eggeler.
Dessins de Denis Pouppeville.
Édition établie, traduite et commentée
par Vincent Wackenheim

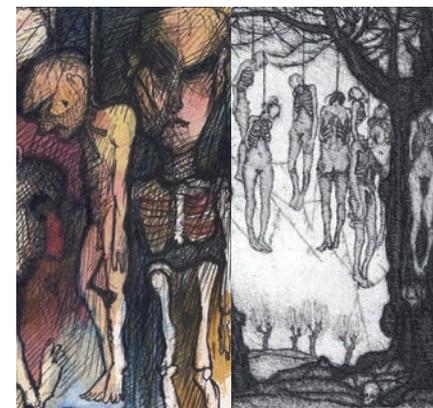
La légende veut que le peintre Martin Drölling, né en Alsace en 1752, venu à Paris vers 1779, soit entré en possession en 1793, lors de la profanation des tombes royales, de quelques-uns des cœurs des rois, dans le but de les utiliser comme « Mummie », coûteuse substance alors prise des artistes, car permettant d'obtenir un rendu des couleurs incomparable.

Cette invraisemblable affaire, très sujette à caution, tout à la fois sulfureuse, inquiétante et propre à stimuler l'imagination, sera reprise et sublimée en 1908 par l'écrivain allemand Hanns Heinz Ewers, considéré comme un des maîtres du fantastique au tournant du siècle, dans une manière de conte intitulée *Die Herzen der Könige*, dont la version française paraît dès 1911. On y retrouvera le personnage de Martin Drölling, sous les traits d'un peintre torturé par la mission qu'il crut être sienne, de montrer dans ses tableaux la déchéance des rois, en y mêlant pour moitié leurs cœurs momifiés.



Ce texte, ici reproduit en fac-similé, dérangeant et drôle, fut réédité à Vienne en 1922, accompagné de six magistrales gravures de l'artiste autrichien Stefan Eggeler. Sous le titre *Les Cœurs des rois*, une seconde traduction française, commenté par Vincent Wackenheim, est aujourd'hui proposée, enrichie des créatures de Denis Pouppeville, qui ne craignent pas de se mesurer au monde obscur de Hanns Heinz Ewers.

La vue de ce tableau vous fait frémir ? Celui dont le cœur a servi pour cette peinture était d'une autre trempe – lui se serait réjoui de voir ce cœur, s'il avait pu l'admirer, tel qu'il est représenté maintenant ! [...] Voyez-vous, je me suis approprié l'âme de chacun de vos ancêtres. Tous ont habité ici dans ce vieux corps qui se tient devant vous, les Louis et les Henri, les François, les Charles et les Philippe. J'étais obsédé par eux, comme par des démons, j'étais obligé de commettre à nouveau tous leurs crimes. Voici en quoi consistait mon travail.



HANNS HEINZ EWERS

Les Cœurs des rois

GRAVURES DE STEFAN EGGELER
DESSINS DE DENIS POUPPEVILLE
ÉDITION ÉTABLIE ET COMMENTÉE PAR
VINCENT WACKENHEIM

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Novembre 2022

16 × 20 cm

184 pages

36 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-087-0



JEAN FOLLAIN

Petit glossaire de l'argot ecclésiastique

Dessins de Frédérique Loutz

Postface d'Élodie Bouygues

Amateur d'insolite, Jean Follain rassemble dans les années soixante un argot de métier pour le moins étonnant : celui des membres du clergé. Ce geste anthologique est à la fois celui d'un historien et d'un poète. Il manifeste le désir de

sauvegarder une langue singulière, dont il admire l'invention poétique, mais déjà précaire, soumise aux bouleversements à venir aussi bien de l'Église que de la société française tout entière, juste avant les révolutions de mai 68.

Barabas. Nom donné à l'un des deux bars où avaient accès les Pères du récent Concile.

Baratin. Nom donné également à ce même bar.

Bar Jésus. Nom encore donné à ce même bar.

Bar Jonas. Nom donné à l'autre bar, où avaient aussi accès les Pères du même Concile.

Il est indiqué, dans les textes sacrés, que Simon Pierre, l'Apôtre, était fils de **Jonas**. Or, en araméen (la langue parlée en Judée au temps du Christ), bar signifie fils.

« Lorsque le *Petit Glossaire de l'argot ecclésiastique* paraît en 1966 chez Jean-Jacques Pauvert, Jean Follain souligne avec une certaine fierté que personne avant lui n'avait entrepris pareille collection linguistique. Près de cinquante ans plus tard, le projet est resté unique en son genre : la réédition de cet ouvrage constitue donc une aubaine pour les amateurs d'insolite. Le choix de l'éditeur à l'époque, sa réputation sulfureuse, ainsi que le voisinage d'écrivains subversifs (la même année paraissent notamment *Ma Mère* de Georges Bataille et les *Carnets de Sade*), pouvaient inciter à assimiler le Glossaire à un ouvrage pour le moins provocateur. Il n'en est rien. Ce livre est empreint de drôlerie, et révèle une curiosité éclectique dans le domaine des sciences humaines, chez un auteur plus connu pour son écriture poétique et ses proses d'enfance. »

(Élodie Bouygues)

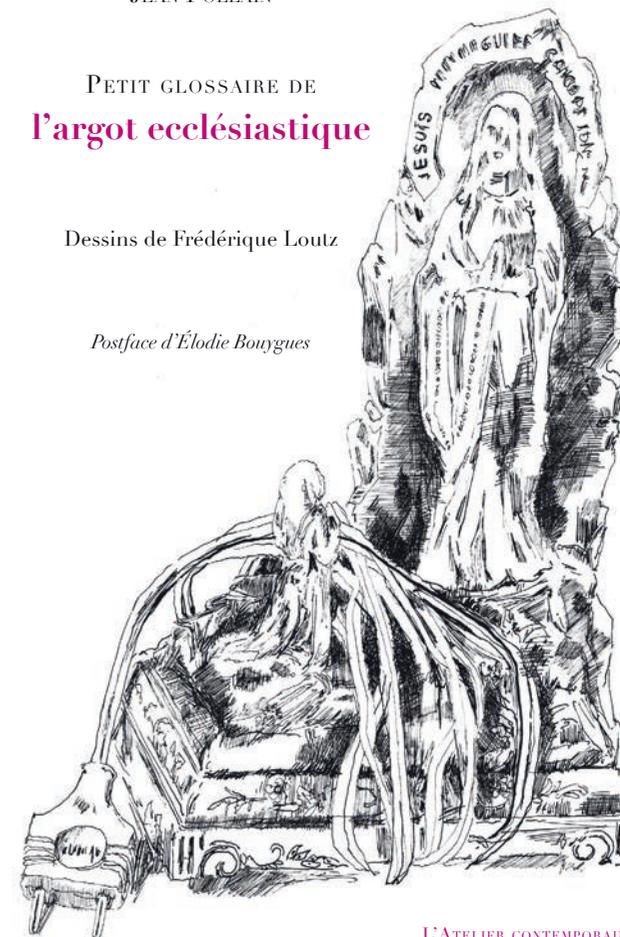


JEAN FOLLAIN

PETIT GLOSSAIRE DE l'argot ecclésiastique

Dessins de Frédérique Loutz

Postface d'Élodie Bouygues



L'ATELIER CONTEMPORAIN

Novembre 2015

14 × 22 cm

88 pages

40 illustrations

15 €

ISBN : 979-10-92444-26-1



CHRISTOPHE FOURVEL

Ce qu'il aurait fallu

*Il aurait fallu que les intellectuels se trompent un peu moins souvent.
Que l'on soit capable de ne pas acheter des produits Ferrero ou Nestlé quand nous sommes
en colère contre Ferrero ou Nestlé. Que nous ayons un peu plus de suite dans les idées.
Il aurait fallu se méfier des effets du bifidus actif. Et des hyperactifs qui ne savent pas quoi
faire pendant les RTT.*

Inspiré du *Je me souviens* de Georges Perec, *Ce qu'il aurait fallu* égrène une à une les incongruités du monde contemporain. À travers une litanie où se retrouvent aussi bien événements politiques que sociaux et culturels, figures politiques ou sportifs, Christophe Fourvel souligne ces aberrations qui, acceptées de tous ou presque, ponctuent notre quotidien. Il espère ainsi désigner les écueils à éviter pour bâtir un monde meilleur, qui « réhabiliterait une certaine qualité de vie et mettrait au placard les ersatz, les faux-semblants, les paillettes... ».

« Dans la recherche de notre part de responsabilité, Ce qu'il aurait fallu [...] s'annonce comme symptomatique de notre mélancolie actuelle, du mélange d'abattement fataliste et de révolte qui fait de nous des cyclothymiques. Se profile une litanie de compromissions que l'on se rappelle avec reproche avoir tolérées ou vis-à-vis desquelles nous avons commis la faute d'avoir été trop peu regardant. Ainsi, il aurait fallu que les gens refusent dans les bars de s'asseoir sur des chaises Coca-Cola, Ice Tea, Red Bull ou je ne sais quoi d'autres. Que chacun refuse de poser son cul sur une publicité. [...] Il aurait fallu qu'il n'existe pas de raviolis en boîtes. De carottes déjà

râpées. Que la mention Vu à la télé n'ait jamais été déposée. Avec ce tableau à charge c'est la recherche d'une origine, une généalogie de la chute qui se dessine. Il aurait fallu se méfier des cadeaux Bonux. Il aurait fallu que Calvin Klein ne produise pas de Tee shirts sur lesquels il est simplement écrit Calvin Klein. Sans doute nous n'avions pas pris la mesure de ce qui dans un geste anodin se profilait de perversités. Nous n'avons pas vu le piège se resserrer. Nous avons consenti, nous y sommes amusés, nous sommes pris au jeu, avons accueilli naïvement les séductions, les insinuations. »

(Jérémy Liron, Les pas perdus)

CHRISTOPHE FOURVEL

Ce qu'il aurait fallu

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Il aurait fallu se méfier des cadeaux *Bonux*.

Il aurait fallu que *Calvin Klein* ne produise pas des tee-shirts sur lesquels il est simplement écrit *Calvin Klein*.

Mars 2017
11 × 18 cm
16 pages
5 €

ISBN : 979-10-92444-57-5

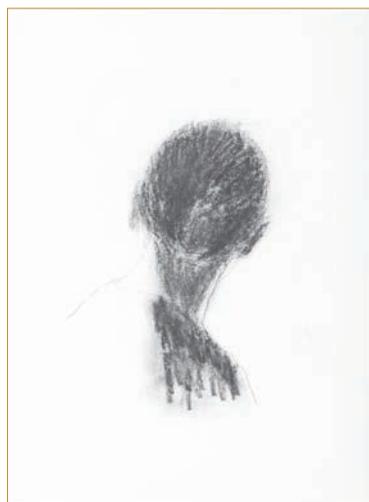


CHRISTOPHE FOURVEL

Tant de silences

Dessins de Jean-Pierre Schneider
Lecture de Jean-Marie Blas de Roblès

Un jour ou l'autre, nous éprouvons ce que des millions de personnes ont éprouvé avant nous. Nous nous effaçons dans un silence sans âge. Le même, peut-être, qui envahit le peintre vénitien Tiziano devant sa Vénus D'urbino ; le réalisateur italien Ettore Scola, au crépuscule de sa vie ; Liliane, l'héroïne d'un film de Jacques Rozier, au milieu d'une danse d'été. Ou bien nous demeurons aussi glacés que quiconque devant l'image de l'horreur nazi.

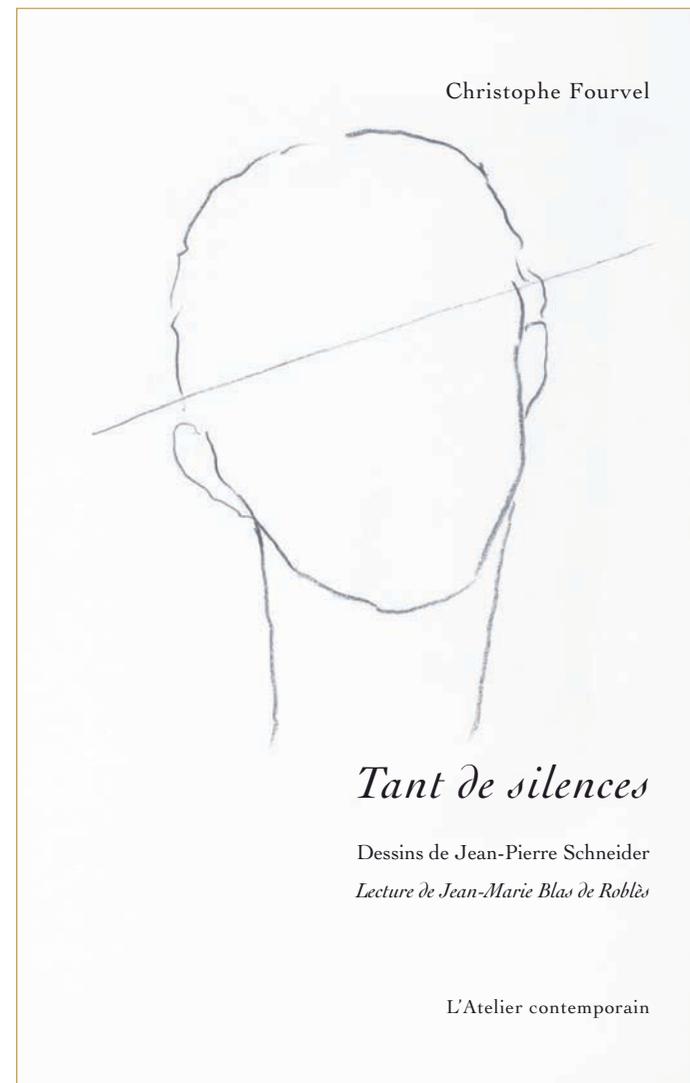


Ce livre, se veut d'abord un inventaire des silences qui nous saisissent un jour ou l'autre, en tant que disciple, père, mère, enfant, amant, humain.

Ensuite, il sera question de musique. D'une seule musique. Christophe Fourvel nous dévisage avec une acuité qui place son texte au rang des plus beaux et des plus clairvoyants jamais écrits. Silence : ce qui est dit lorsqu'on ne dit rien. Lorsqu'un regard suffit à exprimer l'amour ; une seule étoile morte, toute la cosmologie du désastre. Loin des tréteaux où l'on crie et de la foule où l'on se pousse, écrit Flaubert, s'il y a encore çà et là, sur la terre, des cœurs avides que tourmente sans relâche le malaise de la beauté, qui toujours sentent en eux ce désespérant besoin de dire ce qui ne peut se dire et de faire ce qui se rêve, c'est là pourtant, comme à la patrie de l'idéal, qu'il leur faut courir et qu'il leur faut vivre. Ce désespérant besoin de dire ce qui outrepassé les limites du langage, c'est le murmure des poètes confrontés au silence

de la barbarie, cette autre facette de la beauté nue ; le bégaiement, tenace et intraitable, des cœurs avides qui tentent, vaille que vaille, de répondre au mutisme du ciel ou à la surdité des hommes.

(Jean-Marie Blas de Roblès)



Christophe Fourvel

Tant de silences

Dessins de Jean-Pierre Schneider
Lecture de Jean-Marie Blas de Roblès

L'Atelier contemporain

Avril 2016

14 × 22 cm

128 pages

13 illustrations

20 €

ISBN: 979-1-092444-39-1



MARIK FROIDEFOND

Oyats

Dessins de Gérard Titus-Carmel



*J'écris d'ici
de ce lieu sans âge
établi dans notre regard
(bogue de silence)
où nous serons où nous étions
à toi je m'adresse
bouche citerne et corps souvenir
je parle à l'horizon que nous fûmes*

Cette voix qui s'annonce et qui situe son lieu a traversé bien des espaces. Partant des horizons effarants des steppes de la vieille Asie, elle a pensé trouver refuge dans l'austérité géométrique d'un cloître de silence, loin du fracas et des mythes, avant d'être rabattue vers les régions ambiguës de l'enfance.

Itinéraire poétique en cinq stations, premier recueil de son auteur, *Oyats* relate ainsi un lent cheminement vers la parole, via des imaginaires où le fantasmatique et le vécu se mêlent. Semblable aux roseaux des sables auxquels il doit son titre, que le vent arrache et emporte pour les replanter au loin, ce livre exprime la nécessité de rompre pour mieux persévérer, d'interroger ses héritages pour inventer son souffle propre.

«Il y a d'abord du bruit et de la fureur dans Oyats. [...] Tout commence en effet par un galop, des roulements de tambours, des sifflements de flèches et de sabres, une cavalcade d'Asie ponctuée de ruades à travers le paysage des légendes et leurs fables millénaires: clarté opalescente de la lune / les masques comiques se confondent avec ceux des démons. Et puis, sans qu'on s'y attende vraiment, à cette "scène inaugurale" succède un espace de silence et de paix. Le silence et sa règle minérale où s'entend la respiration de la pierre et où affleure bientôt l'oisive quiétude / de l'érosion centrale. Et si vivre, c'était ça? Courir dans la steppe, dépasser la horde, s'éloigner de la tribu, pour mieux apprivoiser la possibilité d'un visage... Vivre par et pour les mots lorsque, au profit d'un instant de répit dans la folle chevauchée, on se demande, parvenu dans le cloître du cœur, si ça bat encore».

(Didier Pobel, *Quinzaines*)



MARIK FROIDEFOND

Oyats

DESSINS DE GÉRARD TITUS-CARME

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Juin 2019

14 × 22 cm

112 pages

5 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-93-3



CHRISTIAN GAILLY & GÉRARD TITUS-CARMEL

Le dernier voyage

Je viens de réentendre, de réécouter. J'en sors, là. La chose me laisse sans voix. Une telle diversité dans les registres de l'expression de la douleur me contente et m'épuise. Me contente avec pleinement l'illusion du don. M'épuise parce qu'elle me prend tout. Alors comment faire ? Écrire en écoutant ? Impossible, la place est prise. Immédiatement après, comme je le fais, là, maintenant ? Non plus. C'est trop près. Il faut donc comme toujours parler d'autre chose. Se déplacer sensiblement. Comme pour examiner une question sans réponse. Y regarder de plus près mais de plus loin, de côté. Comme tu sais, à chaque fois, on s'aperçoit. La question sans réponse n'est pas une question. C'est une réponse. J'allais dire c'est déjà une réponse. C'est déjà ça.

(Christian Gailly à Gérard Titus-Carmel, le 15 juillet 1993)

Banni, exclus, exilé, chassé, l'impossible destin commun de la langue avec celle de l'autre, l'irritante et taraudante certitude du vide qu'elle nous promet, nous assigne à ce sort-là. Que dire sinon le chanter ? semblent nous enjoindre, de conserve ou de concert, les Müller, Schubert et autres Patzak.

(Gérard Titus-Carmel à Christian Gailly, le 12 septembre 1993)

Une correspondance, qui est un plaisir de lecture, entre deux figures importantes de la littérature contemporaine : Christian Gailly, écrivain du « groupe des éditions de Minuit », et Gérard Titus-Carmel, écrivain, poète, peintre, aux multiples facettes.

Au fil de ces lettres échangées durant l'été 1993, l'histoire d'une amitié courant vers sa fin – non sans être traversée, malgré tout, « d'éclairs de chaleurs », de traits d'humour, d'admiration partagées.

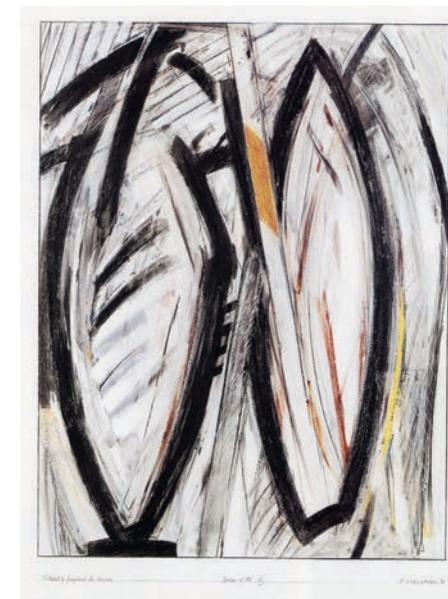
Une plongée dans l'atmosphère romantique du *Winterreise* de Franz Schubert, dans les pas de deux amis, fins mélomanes ; qui, s'ils ne parlent pas toujours directement de musique, n'en font pas moins sentir l'essence de ce chant singulièrement moderne, chant de la solitude et de l'errance inexorables.

Un récit inédit de Gérard Titus-Carmel en guise d'introduction : hommage posthume, émouvant, sincère, à son ami Christian Gailly, qu'il n'a jamais revu après leur rupture en 1994, bien que sa présence continue à l'habiter secrètement.

CHRISTIAN GAILLY

GÉRARD TITUS-CARMEL

Dernier voyage



L'ATELIER CONTEMPORAIN

Août 2023

14 × 22 cm

104 pages

15 €

ISBN : 978-2-85035-124-2

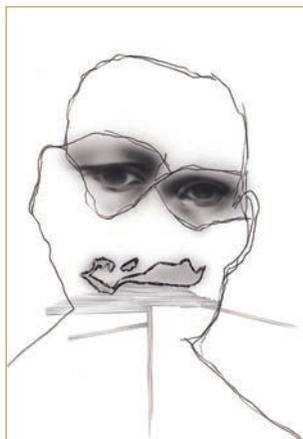


CHRISTOPHE GROSSI

Corderie

Dessins de Daniel Schlier
Lecture d'Emmanuelle Pagano

Lors d'un séjour sur l'Île de Ré, un homme, qui s'apprête à devenir père pour la seconde fois, se met à bâtir un atelier, rebaptisé « corderie », dans lequel il va tendre toutes sortes de fils, de cordes et de câbles. Dans ce nouvel espace, s'animeront toute une communauté composée de ceux qui l'entourent mais aussi de ses aïeux, d'artistes d'hier et d'aujourd'hui, de silhouettes ou encore de personnages de fiction. Si la première voix de ce texte est celle d'un « père-fils » du XXI^e siècle, une deuxième, celle de la « corderie » – plus intemporelle et lyrique –, rassemble des dizaines de récits possibles. Sur le fil des jours, au rythme des congés, la voix des vivants, tel un chœur antique, s'entremêle à celle des morts.



Après *Ricordi* en 2014, le deuxième mouvement du cycle « Fils et ficelles » questionne, sous la forme d'un récit, la filiation, l'héritage et la transmission à partir du souvenir et de l'oubli, de l'ordinaire et de sa transfiguration.

« Avant de lire le livre de Christophe Grossi, je ne savais pas ce qu'était une corderie, alors, en préambule de ma lecture, j'ai cherché la signification de ce mot : une corderie est une usine où l'on fabrique des cordes, des cordages. Mais après avoir lu le livre, je ne savais à nouveau plus ce qu'était une corderie : Christophe Grossi nous amène ailleurs que dans la corderie familiale, ailleurs tout en y restant, attaché aux liens de la lignée. »
(Emmanuelle Pagano)

Nous autres dans la corderie, qui progressons lentement en équilibre instable et n'avons pas encore chuté, nous sommes entourés de tas d'ancêtres invisibles aux yeux des non voyants, des ancêtres dont nous avons peut-être oublié les langues mais pas le langage. Portés par eux, habités par leur histoire, la violence de leur existence, leur trajectoire et leur ellipse, parfois nous nous sentons vieux d'eux et si nous parlons d'eux c'est bien parce qu'ils parlent en nous. Mais à chaque nœud évité, enjambé, nous nous appliquons à les dénouer, à les couper, à recoudre ce qui peut l'être.
Quand l'un de nous est arrêté dans sa course, il descend et se couche sur la pierre froide. Cette nouvelle position lui permet de mieux percevoir ce qui entre et sort de la corderie : les tensions et les marées, les vibrations, la musique des corps et la marche des nuages, les voix chahutées aussi, à bout de souffle parfois ou proche du canal.



CHRISTOPHE GROSSI

Corderie

LECTURE D'EMMANUELLE PAGANO

DESSINS DE DANIEL SCHLIER

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2018

14 × 22 cm

144 pages

6 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-48-3



CHRISTOPHE GROSSI

Ricordi

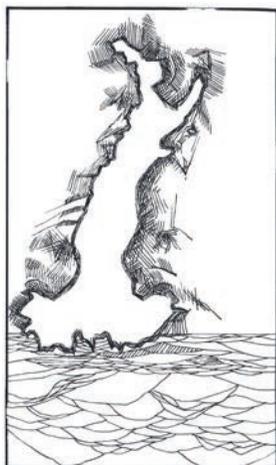
Dessins de Daniel Schlier
Prière d'insérer d'Arno Bertina

103. Mi ricordo qu'elle avait rapporté de son village natal ce goût pour les réunions de famille et les repas bruyants, arrosés, en chanson.

104. Mi ricordo de vingt années de despotisme et des quarante mille civils et militaires morts ou déportés.

105. Mi ricordo de la bande sonore de Rocco e i suoi fratelli de Luchino Visconti – musique de Nino Rota, chanson interprétée par Elio Mauro.

106. Mi ricordo qu'on aimerait aimer, qu'on détesterait détester.

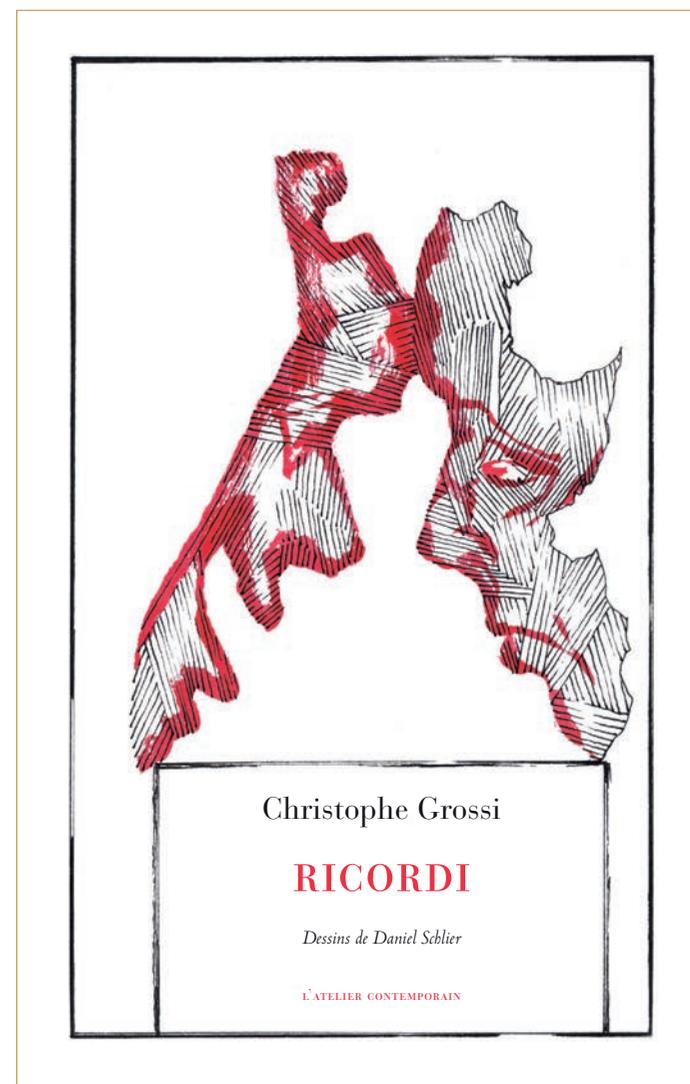


Parce que toute histoire est trouée et chaque souvenir un récit, parce que je ne pouvais accepter que la perte des origines italiennes soit synonyme d'abandon ou de disparition, les ricordi – ces souvenirs qui appartenaient à d'autres que moi et sont désormais aussi les miens – ont jailli dans le désordre, entre liste et litanie, à la manière de Joe Brainard ou de Georges Perec. Ici, Mi ricordo ne veut pas dire « Je me souviens » mais « Je se souvient » : de Turin, d'Alba, des Langhe, d'histoires d'amour, de mensonges, de trahisons, d'amnésies, de volontés d'oubli et de désirs de fuir, d'Antonioni, Bolis, D'Arzo, De Sica, Fenoglio, Loren, Luzi, Magnani, Mangano, Pasolini, Patellani, Pavese, Rossellini... Tout ce qui est écrit dans Ricordi a réellement eu lieu en Italie dans les années 40-60, à quelques débordements près, et tout est vrai – sauf les souvenirs.

«Écrire se situe ici entre le funambulisme et la corderie: art de l'équilibre et de la torsion, art de la filature des souvenirs qui ne nous appartiennent pas en propre, pour espérer se retrouver à la fin.

Ricordi révèle ce cheminement en apnée et à tâtons que tout écrivain entreprend dans les zones silencieuses de sa mémoire. Les perles improbables rapportées de cette plongée n'existeraient pas sans le mensonge qui fait battre le cœur de l'écriture. Mentir et écrire.»

(Sabine Huyhn, *La Quinzaine*)



Octobre 2014

14 × 22 cm

112 pages

10 illustrations

15 €

ISBN : 979-10-92444-13-1



EUGÈNE GUILLEVIC

Écrits intimes

Carnet, cahier, feuillets 1929-1938

Préface de Michaël Brophy

16 janvier 1929

Je me crois poète – parce qu'en moi je porte un monde –
et je ne le suis pas parce que je ne peux pas l'exprimer,
le réaliser.

16 février 1929

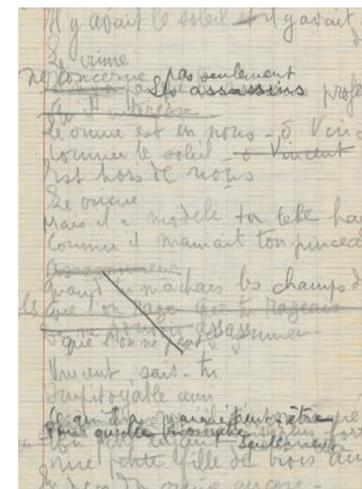
De moi sortira ma voix basse :
Tu verras que je dirai de belles choses !
Ma voix sera grave et sombre,
Et pourtant ceux qui chanteront avec moi
Auront la joie.

« Comme tout carnet ou cahier intime, ceux de Guillevic lui permettent de mieux s'ausculter, d'écouter et méditer la jaillissante abondance, cette "multiplicité", de sa vie psychique, à peine admise, secrète, mais qu'il s'efforce d'analyser même si on n'[en] consigne que la surface. Persiste, constante, mais évasive, car le moi ne se livre pas si facilement, la recherche de sa propre authenticité, la mouvante vérité d'une ambition qui s'affirme imperceptiblement, au-delà des théories, fondée plutôt sur l'expérience, elle-même en perpétuel devenir. »

(Michaël Bishop, *Poezibao*)

Dans ces carnets et feuillets inédits des années 1929-1938, Guillevic n'est pas encore le poète qu'il désire devenir. Il s'exhorte, se tempère, s'observe, se compare, se corrige. Il regarde en lui et autour de lui. Convaincu qu'il a une vocation, il doute de pouvoir la réaliser et il en souffre. Seuls exemples connus chez lui d'une forme d'écriture qu'il abandonnera bientôt au profit du

seul poème, ces notations brutes et abruptes nous découvrent un écrivain au seuil de son œuvre. S'exerçant à tout rendre concret et palpable dans un univers pour lui sans hiérarchie, Guillevic est habité par la nécessité non pas de se dire, mais de dire le monde et d'en inscrire l'équation dans un langage qui le pénètre et tente de révéler des instantanés de l'être au cœur de la matière.



Guillevic

Écrits intimes

CARNET, CAHIER, FEUILLETS 1929-1938

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR MICHAËL BROPHY

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2019

14 × 22 cm

144 pages

23 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-86-5



BRUNO KREBS

Styx

Bitumeuse bannière de prière hissée dans les ténèbres – « Hollandais volant » manœuvré par allègres morts-vivants, Styx sème doute crucial. Car le narrateur c'est bien *vous*, puisqu'il est *je* – et vous dépossède de tout, identité comprise. Alors, issu comme lui de nulle part, vous n'irez *nulle part*, puisque vous irez *partout*. Ulysse, vous croyez séduire les sirènes, quand délurées succubes elles vous entraînent au fond des abysses. Orphée, Thésée ou Jonas, vous imaginez défier Hadès, Minotaure ou Kraken, quand leur cancer vous gangrène moelle et cervelle – tandis qu'une spectrale, obsédante parentèle ressuscite et vous harcèle sans relâche. Ultime périple? Même pas. Juste récurrent *mal de mer* à naviguer

de Pétaouchnok à perpète (explorer villes, plages et bouts du monde quand vos défunts employeurs s'obstinent à vous renvoyer au *diable vauvert*, cornaquer ingérables, libidineux ados). Un cathartique humour noir structure cette Odyssée volontiers burlesque, ponctuée de tsunamis et autres prophétiques submersions. Langage paradoxal, son régime du double sens et de la *double peine* ricoche entre deux rives, jongle entre deux états (le réel et le surréal, le souvenir et sa transfiguration) dont il fusionne les échos *ad libitum*. Fantasmagoriques jeux de miroirs, capricieuses diableries (Gogol, Kafka, Buster Keaton) déforment et propulsent cette amoureuse, aventureuse version d'un mythe archaïque.

Plages et hôtels se vident.

*Grandes marées rongent derniers pouces de sable –
se retirant disséminent bancs, lacs et lacs noirs.*

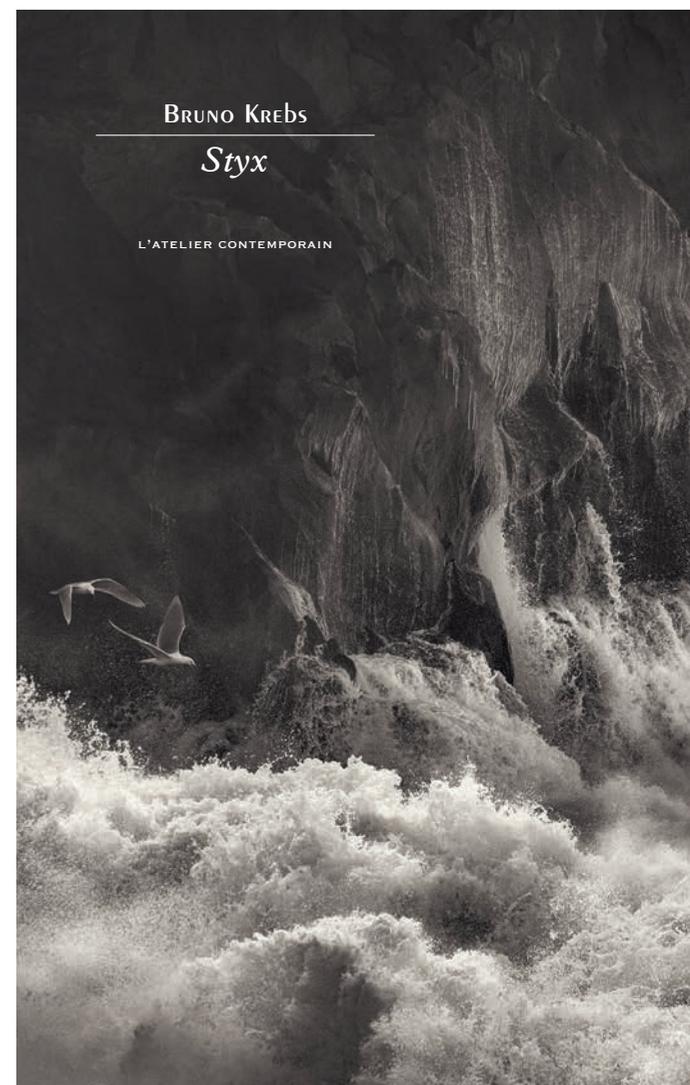
*Notre chambre, baie vitrée donne sur flots si
proches, leurs embruns la constellent parfois.*

*Laineuse, moelleuse moquette, il y ferait bon faire
l'amour si, à travers cet écran grandeur nature,
vagues mauvaises, grondements et fumées ne
distrayaient constamment notre attention.*

*« Dans une langue elliptique mais
qui se révèle chatoyante, Styx, de
Bruno Krebs, épouse les dérives
d'un grand voyageur conservant
le goût de l'aventure malgré les
morts qui sans cesse le réclament.*

*[...] L'auteur de Dans la nuit des
chevaux (Gallimard, 2003), en
quête, comprend-on in fine, d'un
père qui fut peintre, poursuit ici
une vérité qui ne saurait être que
poétique. Et le lecteur s'enivre d'une
volupté rhapsodique, étrange, mais
indéniable. »*

(Bertrand Leclair, Le Monde)



Septembre 2021

14 × 22 cm

296 pages

20 €

ISBN : 978-2-85035-045-0



BRUNO KREBS

Dans les prairies d'asphodèles

Dessins de Cristine Guinamand

Lecture d'Antoine Emaz

Folie bien douce folie qui comme un lait bleuté m'embarrasse la langue, me tapisse gorge et poumons.

Car je me suis senti pousser des ailes ce matin : duveteuses, floconneuses et puissantes, elles m'ont propulsé au travers de cette vaste lande où je cours, vole, effleurant pierres, mousses et fleurs sans jamais perdre haleine depuis ce matin que j'arpente ce pays désert, doré continuellement d'une apaisante lueur.

Vienne bientôt le soir, et dans les ténèbres insensiblement parmi les nuées m'élèverai – peau glacée par une bienfaisante bruine dont je happerai le nectar bouche ouverte, planerai halluciné rieur, ballotté dans les courants silencieux, rémiges frémissantes n'aurai anti-Dédale d'aucun rayon à craindre l'échauffement ni la brutale clarté – et quand viendra l'aube m'engourdir les muscles, par paliers gracieux saurai redescendre vers les cimes d'un chêne accueillant, pour m'y reposer – jusqu'au crépuscule.



Ce petit recueil, totalement hors normes dans la production de l'auteur, se déploie en deux volets – comme deux ailes de papillon :

Dans les prairies d'asphodèles puise aux sources de l'onirisme et de l'enfance, à travers une prose délibérément concise ; *Jours*, à l'inverse, explore une forme élégiaque pour traduire des visions très concrètes – enchaînant atmosphères urbaines, puis bucoliques.

Mais une même déchirure baigne ces textes conçus comme une « lamentation », rédigés en hiver ou au printemps, aux tables de cafés parisiens.

Même cheminement quotidien, vers la lumière et la libération.

Même omniprésence de la nature, qui impose son souffle anesthésiant à la douleur – et plie l'écriture au chant des mots.



BRUNO KREBS

Dans les prairies d'asphodèles

LECTURE D'ANTOINE EMAZ

DESSINS DE CRISTINE GUINAMAND

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Novembre 2017

14 × 22 cm

96 pages

12 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-46-9

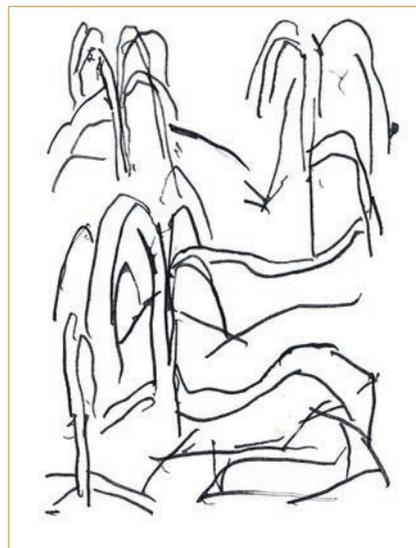


BRUNO KREBS

L'Île blanche

Dessins de Monique Tello

mer frigide longue jetée noire
deux trois cargos amarrés
tendent leurs câbles
pâtés en boîte chips et petits pains
rayons obscurs javellisés on piétine
chacun déballe ses devises
les caissières sortent leurs calculettes
fin de journée elles aussi ont pris leurs billets
grand week-end et croisière en perspective

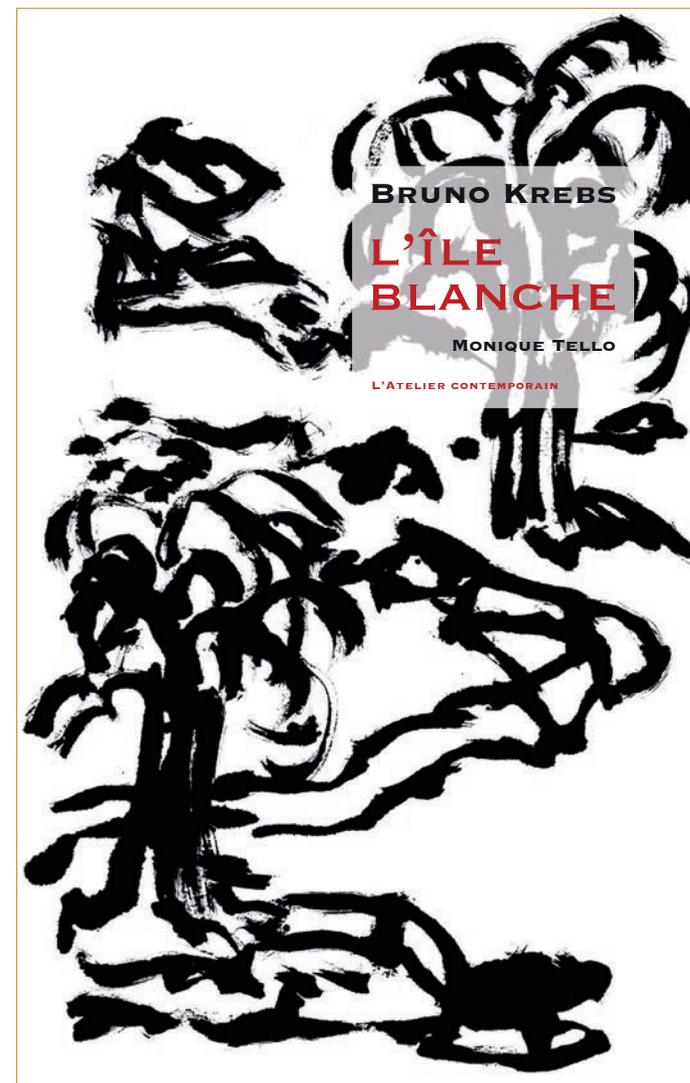


«Les séquences de rêve s'enchaînent avec des séparations à peine marquées, sans ordre perceptible [...] dans une incohérence somme toute logique des lieux, des personnages, des situations. Le lecteur est embarqué avec le "je" dans une odyssée aux multiples trajets et aventures dramatiques ou loufoques, jouissives ou oppressantes. Une œuvre à part, solitaire, remarquable.»

(Antoine Emaz, CPP)

Dans ces plus de deux cents pages de vers libres et aériens, le lecteur circulera avec aisance entre monde des morts et des vivants, squelettes encore verts et filles bien en chair, monde du rêve et de l'éveil, fantaisie burlesque et cauchemar. Avec le narrateur, il traverse le temps vécu, tout à tour familial et mondain ; marche, danse, court, nage, vole presque : *La brise gonfle mon pantalon je marche en suspension.* Mais ici l'on aime aussi et tue, poursuit et fuit, en bateau, vélo, car, ou train ; dialoguant au passage avec divers autres pittoresques auxquels on s'adresse, répond, qui s'apitoient, qu'on écoute ou réprimande. Et l'on slalome de ligne en ligne comme au long d'une partition musicale, dirigé vers le ciel pur du Nord et ses *marbrures roses écharpées de nuées*. Âmes compassées s'abstenir : ce récit est un courant d'air, mi-blizzard mi-sirocco, qui saisit en raccourci, à partir du chatoisement de ses péripéties propres, l'errance et la quête de tout un chacun, rappelé, avec un sourire poli mais exigeant, à revenir d'urgence à lui-même.

(Claude Birman)



Février 2015

14 × 22 cm

216 pages

12 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-02-5



ROBERT LEBEL

La troisième horloge

Poésies et récits, 1943-1986

Édition établie et présentée par Jérôme Duwa

Essais de François Di Dio, Alain Fleischer, Pierre Klossowski, Joyce Mansour, Patrick Waldberg

Entretien de l'auteur avec Nicole Zand



Critique d'art, expert en peinture ancienne au sein de l'Hôtel des ventes Drouot, mais aussi électron libre de la nébuleuse surréaliste, premier historiographe de son ami Marcel Duchamp, Robert Lebel est un personnage singulièrement insaisissable. « Quel genre de type est ce Robert Lebel ? Je n'arrive pas vraiment à le saisir. » Telles auraient été les paroles de Marcel Duchamp à Jacques Lacan. Ce volume permet de cerner une de ses multiples facettes, celle du poète, en rassemblant pour la première fois ses poèmes et ses récits.

Pour Robert Lebel, l'écriture poétique et sa gratuité vertigineuse se placent sous le signe d'une fascinante « troisième horloge », décrite dans son récit *L'inventeur du temps gratuit*. Le narrateur de cette histoire troublante, déambulant dans un quartier new-yorkais désert, pénètre par hasard dans les bureaux de « A. Loride and Company », du nom d'un homme excentrique qui aurait inventé le « temps gratuit », temps qui ne peut se gagner ni se perdre, qui passe sans qu'on puisse en faire usage ni en dire rien d'arrêté.

À en croire ce dernier, il existerait trois horloges. Une première horloge, « exacte », celle du temps social qui régit l'humanité affairée. Une deuxième horloge, « dérégulée », celle du temps vide qui tourmente quelques solitaires. Et, enfin, une très étrange « troisième horloge », détournant le cours de la temporalité sociale, mais subrepticement et invisiblement : « C'est à l'intérieur même du temps social, et non à l'écart, ce qui déjà serait édifiant, que nous créerons, sans nécessairement le laisser entendre, des zones de refus et de légèreté. » Dès lors, écrire implique de refuser toute posture littéraire grandiloquente, en retrait, installée, pour renouer avec le domaine du murmure, de l'inutile, du secret.



Robert Lebel

La troisième horloge

Poésies et récits, 1943-1986

édition établie et présentée par
Jérôme Duwa

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2023

16 × 20 cm

432 pages

42 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-111-2



KRISTELL LOQUET

L'Aumaille

Dessins de Daniel Dezeuze



on a l'impression de s'être trompé d'époque, d'être né trop tard pour avoir le temps de les saisir comme il faut, les nôtres [...] on dit les nôtres comme s'ils nous appartenaient mais c'est plutôt nous qui leur appartenons puisqu'ils nous ont faits et que nous gardons leur survivance en nous



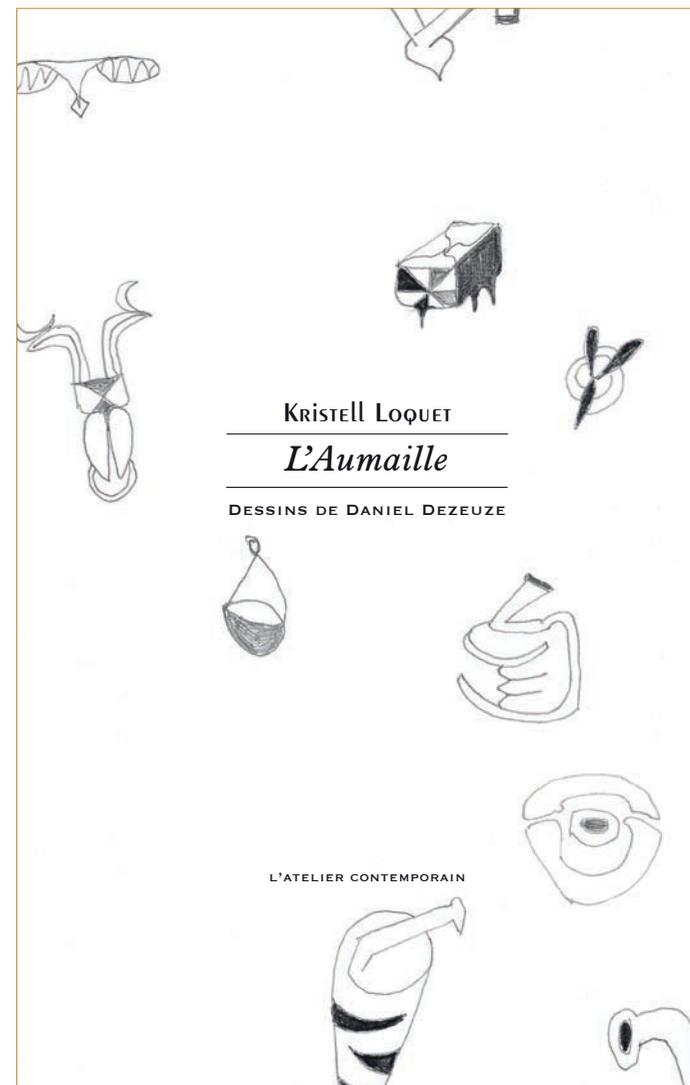
L'Aumaille est le récit de quelques souvenirs d'enfance qui racontent la place que mes défunts proches occupent dans ma vie. Ce récit n'est pas celui d'une vie passée avec des fantômes, mais plutôt la tentative de faire revivre mes proches et les « décors » qui les ont entourés et qui m'ont vu grandir. L'écriture est précisément la possibilité de faire resurgir de la mémoire ce qui semblait effacé depuis longtemps. En mourant, en quittant leur vie, mes proches m'ont permis de faire revivre des bribes de la mienne. J'ai plongé dans ma mémoire comme Alice dans le terrier du lapin blanc et, au fur et à mesure de cette descente dans les profondeurs du souvenir, j'ai croisé des êtres, des animaux, des paysages, des objets de toutes sortes qui m'ont aidée à formuler une petite histoire ou représentation de la campagne, de la condition paysanne, du corps féminin paysan, de mon corps féminin présent, des croyances populaires, du bon sens commun, tels que j'ai pu les percevoir depuis mon endroit, ma sensibilité.



« Aumaille » viendrait du latin *animalia*, qui désigne les grands animaux, ceux de la ferme, et renvoie en écho à l'anima, à l'âme. Laumailler c'est en même temps le nom de jeune fille de la grand-mère paysanne, longuement évoquée en ces pages, qui avait charge de l'entretien du cimetière du village. Ne serait-ce donc pas aussi un dérivé de « lamer » : « couvrir d'une pierre tombale » ?

Plein de ces recoupements de la mémoire intime, celle des jours passés à la ferme de ses grands-parents, et de la mémoire collective, transmise dans le parler, les gestes et les choses, le récit de Kristell Loquet ne cherche pas, quant à lui, à sceller le tombeau des défunts proches et à adresser un adieu à un mode de vie en déshérence. S'il les scrute si intensément, ce n'est pas déploration du passé, mais volonté de réincarner cette âme vivace et de la perpétuer à l'avenir.

Tendu entre jadis et demain, l'enfance et l'enfancement, ce récit sans capitales ni points finaux, émaillé des dessins de Daniel Dezeuze, est de fond en comble un récit de transmission.



Janvier 2022

14 × 22 cm

128 pages

10 illustrations

15 €

ISBN : 978-2-85035-017-7

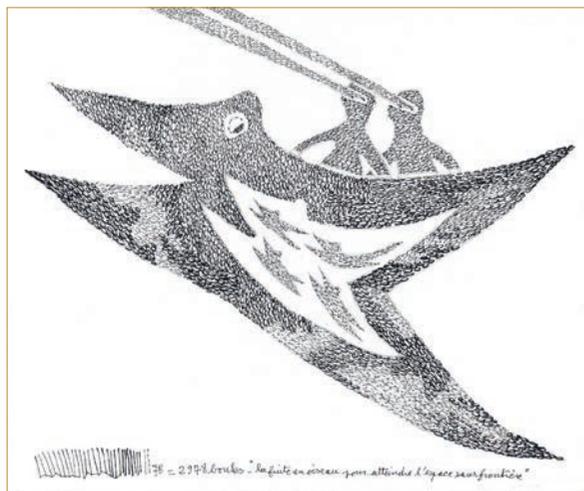


KRISTELL LOQUET

Une lettre, un suspens

Dessin de Jean-Luc Parant

Comme son titre le suggère, ce livret autobiographique de Kristell Loquet se divise en deux moments qui se répondent par-delà un « suspens » : en fait, un silence de plus de quinze années. La première partie est une « lettre au père » réellement écrite par l'auteure après sa rencontre avec celui qui est encore son compagnon aujourd'hui, le poète et artiste Jean-Luc Parant, de quelque trente ans son aîné, avec l'intention déclarée de rompre le malaise familial et le silence délétère causés par cette différence d'âge. La seconde, née d'une tentative impossible de reprendre la lettre initiale, tâche d'élucider cette impossibilité en prenant la juste mesure du temps écoulé et d'un bouleversement, à savoir l'accident vasculaire qui a failli coûter la vie à Jean-Luc Parant en 2017.



Difficile de s'imaginer comment un instant peut bouleverser tous les précédents.

Comment quelques minutes peuvent changer brusquement le sens d'une vie.

Vivant – mort – survivant, passant d'un état aux deux autres en quelques instants seulement. Jean-Luc rescapé d'une mort promise et donc renaissant, au point de remettre à zéro le compteur du temps écoulé d'une première vie. Au point d'inverser notre différence d'âge. Comme si je n'avais plus 34 ans de moins que Jean-Luc mais qu'au contraire il avait maintenant, à son tour, 39 ans de moins que moi, lui-même ressuscité quelques jours avant mon trente-neuvième anniversaire. L'un prenant la place de l'autre comme dans l'alternance des pas d'un corps en marche, une jambe chassant l'autre indéfiniment.

Kristell Loquet

UNE LETTRE, *n suspens*

Lettre à mon père

Quand tu parles du fiancé de ma sœur, tu l'appelles par son seul prénom ; et quand tu parles du mien, tu dis Jean-Luc Parant.

Quand ma sœur te présente son fiancé, tu dis ensuite qu'il est « poli et bien élevé, en tout cas ». Alors je n'ose pas te présenter Jean-Luc parce que j'ai peur des

1

Septembre 2019

14 × 22 cm

32 pages

1 illustration

5 €

ISBN : 979-10-92444-97-1



CLAUDE LOUIS-COMBET

Le Nu au transept

Images d'Yves Verbièse

On était alors début septembre et l'été se prolongeait en superbes journées ensoleillées, agrémentées déjà d'une pointe de brume mélancolique. Le jeune théologien sentait se rétrécir et bientôt se refermer sur lui cette extraordinaire parenthèse de vie toute comblée par l'insistance d'une présence de femme destinée à lui seul, selon toute apparence. De fait, personne d'autre que lui ne s'était jamais trouvé dans l'immensité ouverte de la cathédrale, ni à prier, ni à passer par là, à l'heure où Maria promenait sa nudité, parmi les statues des saints, des anges et des diables, à la lumière fluente des vitraux, des cierges allumés dans les chapelles, ou des ors rutilant sur l'autel et un peu partout dans le chœur. Comme si elle n'avait été envoyée de je ne sais quel quartier de l'au-delà non pour distraire le priant solitaire mais plutôt pour l'enfoncer en lui-même à la recherche de son âme totale, la fille de Bourges – car enfin elle n'était pas sortie de son apparence élémentaire – ne semblait être là, et se montrer, se pavaner presque, que pour le seul regard de Joseph.

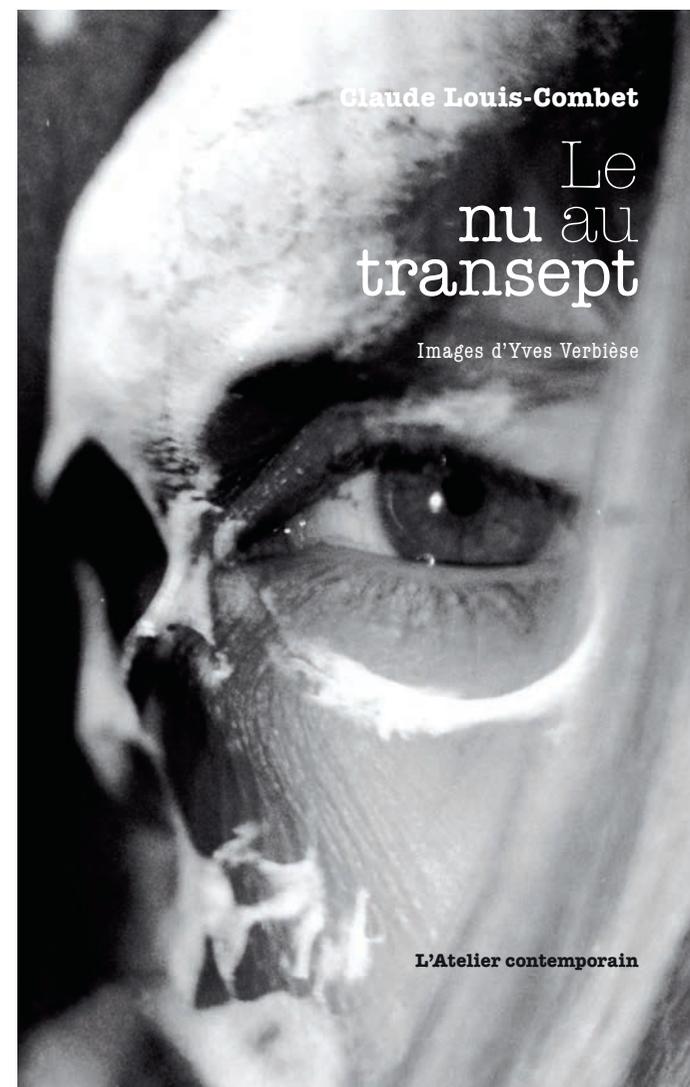


Est-ce une apparition ?
Est-ce la vision matérialisée d'un fantasme érotique ?

Est-elle de chair ou d'imaginaire ?

Une forme féminine, aussi nue qu'Ève, notre mère à tous, hante l'espace de la cathédrale de Bourges et sème le désordre dans l'esprit d'un jeune militaire, étudiant en théologie et futur prêtre.

Claude Louis-Combet, né à Lyon en 1932, a cultivé avec une constance qui ne s'appliquait pas aux vérités de la foi mais à la mémoire des sensations et émotions, son goût pour les vieilles églises partagées, comme l'âme, entre lumière et ténèbres, épaisseur sensuelle de la pierre et du décor et rigueur de l'architecture. La contemplation, en laquelle fusionnent érotique et mystique, entre largement dans l'esprit de ses mythobiographies inspirées par les vies de saints.



Novembre 2014

14 × 22 cm

96 pages

12 illustrations

15 €

ISBN: 979-1-092444-14-8



CLAUDE LOUIS-COMBET

Suzanne et les Croûtons

Suzanne et les Croûtons est avant tout inspiré d'un récit biblique, dans lequel la jeune femme est surprise dans son bain par des vieillards lubriques. Ici, Suzanne n'est plus aussi chaste. Infirmière dans un hospice,

elle se prête au jeu des vieillards pensionnaires, ces croûtons séniles et impuissants pris dans les élans d'une luxure collective. Le récit se fait grotesque, plein de dérisions face au fantasme et à l'érotisme ambiant.

Comme s'ils n'étaient là, depuis toujours, qu'afin de se tenir au plus près et de la contempler, elle, la chaste Suzanne, du fond de leur impotence et de leur nullité, offrant l'ombre de leur désir et son vide derrière le souvenir, on les avait rassemblés, formant chapitre d'hôpital général, section des vieux Croûtons, dans la grande maison du bord de l'eau, ou bordeleau, intitulée Clinique du

Confluent. Et ils savaient qu'ils n'en sortiraient pas, sinon les pieds devant, et que c'était la dernière étape, la dernière pause avant la fin des travaux – ce pour quoi ils pouvaient se dire que tout était permis, dans l'absence de tout au-delà de leur attente. Aussi leur négligence à se présenter correctement était totale. La plupart avait renoncé à la toilette matinale : ils ne se rasaient plus, ils ne se peignaient plus, ils avaient cessé même de laver les extrémités exposées de leur corps. Ils arboraient des mines truandesques, tantôt épanouies en faces rubicondes, tantôt décharnées, creusées et torturées en lames et lamelles de peau grisâtre et hirsute. À toutes les heures du jour et de la nuit, ils aplatissaient leur gueule contre les parois de verre du long couloir par lequel passerait bientôt Suzanne, selon les obligations obscures e son service. Ils s'appliquaient, dans le vide de toute raison, à minauder à son intention, inventant des mimiques excessives, surannées et déplacées, plutôt faites pour évoquer les puissances infernales que pour séduire la vierge des vierges, ainsi quand ils aggravaient le sourire de leur bouche édentée en tirant sur les commissures des lèvres, ou quand ils laissaient pendre leur langue, comme des chiens assoiffés, ou encore lorsqu'ils mimaient, d'une main tremblante et approximative, les gestes d'une caresse obscène, tellement appliquée, tellement persévérante dans son illusion fantasmagorique, qu'ils s'en tiraient des larmes à la surface de leurs yeux chassieux.

Claude Louis-Combet

Suzanne les Croûtons

Le récit biblique de la mésaventure de la chaste Suzanne calomniée par ^{un groupe de} vieillards lubriques a donné lieu à maintes illustrations picturales ou littéraires. Il est devenu un véritable topos dans la culture occidentale. Le texte, ici offert au lecteur, s'inspire bien de la légende, mais sur le mode de la dérision, de la fabulation grotesque, ~~grotesque~~ érotique et fantasmagorique. Suzanne se fait complice des regards qui assaillent sa pudeur, et les vieillards, ~~et~~ tout entiers réduits à leur impuissance de croûtons, basculent dans ~~leur~~ luxure déliée de luxure collective.

C. L.-C.



L'Atelier contemporain

Novembre 2013

14 x 22 cm

88 pages

15 €

ISBN: 979-10-92444-03-2



ODILE MASSÉ

Forêt des mots

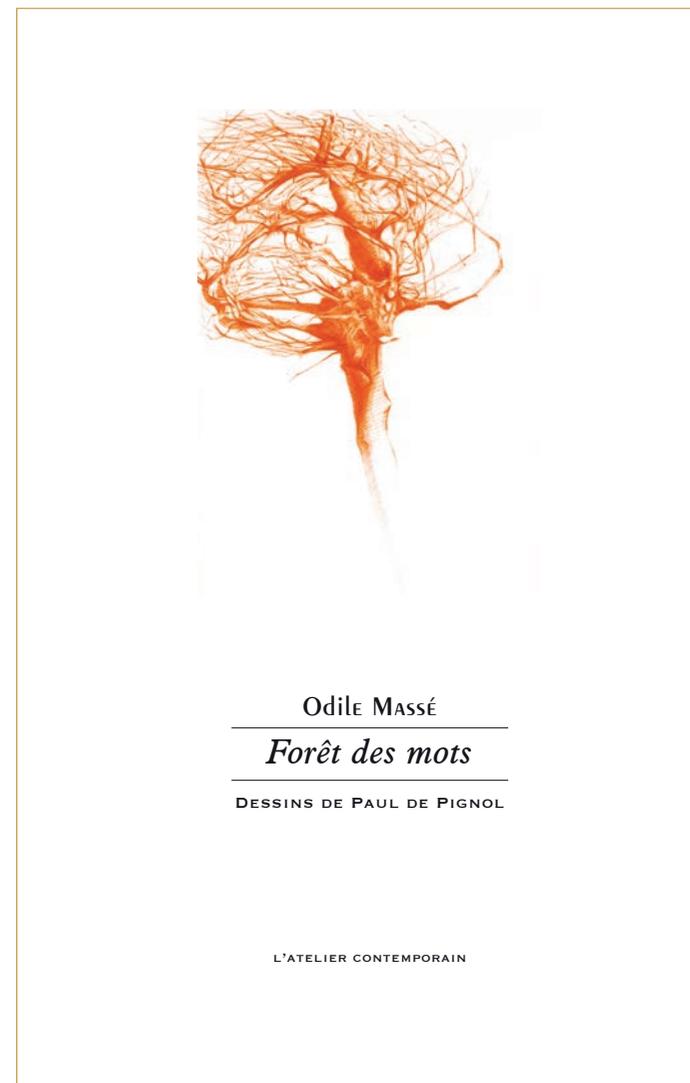
Dessins de Paul de Pignol

Nous restions immobiles sans savoir s'il fallait chuchoter ou crier pour détourner la peur, comme emmurés vivants dans la forêt vivante qui croissait imperceptiblement, à chaque moment un peu plus grande, majestueuse, infinie pour ainsi dire, et qui se balançait dans le vent – ou peut-être, pensais-je avec terreur, peut-être faisait pour nous le vent en agitant branches et feuilles au-dessus de nos têtes –, et je ne savais pas comment survivre entre les arbres, ne savais rien de la forêt ni des hommes ni du vaste monde, ne savais pas grand-chose en vérité, et pas plus que les autres ne savais jusqu'où, derrière les arbres dressés pour nous faire peur, jusqu'où s'étendait la forêt de l'ogre.

Qui parle ici ? Des parleurs, ou la parole elle-même ? *Forêt des mots* fait alterner deux écritures. Dans l'une, narrative, poétique, et de loin de la plus brève, un « je » anonyme décrit l'errance d'un « nous », communauté, tribu dont il se fait le porte-parole au cœur d'une forêt sans issue. L'autre, dialoguée, théâtrale, espace uniquement verbal campé par les voix qui l'animent, met en présence un nombre indéfini de « je » eux aussi dépourvus de nom, eux aussi égarés parmi les arbres, les brumes, la nuit, et qui palabrent en essayant de se doter d'une cause et d'un destin communs. Ces deux espaces communiquent-ils ? Au



lecteur d'en décider : si certains éléments l'indiquent, toutefois le ton de l'un pourrait être celui d'une sombre épopée, tandis que l'autre relève presque de la farce. Drame, comédie, conte, épopée du langage ou satire de l'humanité à travers son langage, *Forêt des mots* est inclassable mais il n'est certes pas dénué d'échos avec les faits les plus contemporains, les plus universels, dès lors qu'ils impliquent les us et abus de la langue. Comme les voix qui le peuplent, le livre porte catégories, lieux communs et bavardages, belles promesses et nobles mots à la lumière, avant qu'ils s'y dissolvent et retombent dans le magma de la parole.



Odile Massé

Forêt des mots

DESSINS DE PAUL DE PIGNOL

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Février 2022

14 × 22 cm

160 pages

6 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-043-6



ODILE MASSÉ

L'Envol du guetteur

Dessins de Christine Sefolosh
Lecture de Claude Louis-Combet

Comme dans un conte, il faut ici traverser l'épreuve des rêves, entrer dans la nuit, remonter le chemin de la mémoire et son cortège d'interdits, rencontrer les monstres tapis dans la pénombre, coudoyer le désir, déchiffrer les signes d'un monde toujours incertain, affronter l'ogresse primitive – alors, peut-être, la métamorphose aura lieu et le guetteur, débarrassé de son obscurité, pourra s'envoler enfin.

*Parfois, quand le ciel est clair et l'espace diffus,
je tente d'atteindre la stupeur minérale — ou du moins, je m'y entraîne : planté au centre de l'allée,
couvert de mie de pain, j'ouvre grand les bras.
Je ne bouge pas.*

La chaleur monte, je sens la sueur sourdre du fond de mon corps, elle glisse contre mon dos, épaisse, visqueuse, elle glisse encore, s'accroche aux vertèbres et, depuis mes aisselles, coule le long de mes flancs, coule, descend, hésite sur l'arrondi des bourrelets, stagne un peu dans leurs plis, s'amollit, s'accumule et tout à coup déborde, goutte à goutte, jaillissant au-dehors où ma chemise bâille sur mon ventre, mon ventre blanc comme un ver blanc que piquent les oiseaux, juste au-dessus de la ceinture où la sueur m'irrite, coule, gicle, tombe avec acharnement, entre toile et peau, tandis que la chaleur me donne le vertige.



«Odile Massé excelle à faire palpiter tous les invisibles dont nous sommes faits, à s'enfoncer dans la chair de la nuit, la mémoire primordiale en quête des émotions originelles et des figures obsédantes qui la hantent. Il suffit de lire ses livres pour sentir, éprouver la continuité organique qui associe le présent à la part la plus archaïque de l'être et dont le rêve est le grand révélateur. Elle sait donner voix aux ombres qui ont franchi la mémoire des mythes et vivent clandestinement dans le fond sans fond du trou où glisse le temps et où se perdent toutes les raisons. C'est souvent d'une exquise cruauté, d'un raffinement brutal et tout en cohabitations occultes de gestes d'anges et d'élans meurtriers.»

(Richard Blin, *Le Matricule des anges*)



Odile Massé

L'Envol du guetteur

DESSINS DE CHRISTINE SEFOLOSHA
LECTURE DE CLAUDE LOUIS-COMBET

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2018

14 × 22 cm

144 pages

11 illustrations

25 €

ISBN : 979-10-92444-65-0



ODILE MASSÉ

La Nue du fond

Dessins de Maïke Freess

Lecture d'Olivier Apert



Je descendais en moi-même, toujours plus profondément, je flottais dans des régions inabordables où les petits hommes couraient sur moi en toute ignorance. Parfois je remuais lentement, je respirais, poitrine soulevée par le souffle qui me traversait. J'écoutais leurs voix monter en moi et dont mon corps immense se faisait l'écho, j'écoutais comme ils jactaient, comme ils jargonnaient, gueulaient, murmuraient, comme ils parlaient à tort et à travers, pinaillant, discutant, papotant à l'envi, comme ils criaient en tous sens, toujours prêts à danser sur moi ou creuser des trous dans ma chair, des trous pour planter des choux, pour chercher des poux, des enfants perdus, des trous pour y tomber, galopant d'un bout à l'autre de moi-même avec de grands trépignements, et ils couraient, menaçaient

et sortaient les crocs, ils bataillaient de bon cœur sur ma peau. En fait, ils avaient peur. Moi, les yeux fermés, je soufflais sur eux la clameur, je rêvais au fond de moi.

Quand on habite le monde, il arrive que ses désordres traversent le corps. Il arrive que le corps en soit engrossé. Il arrive qu'alors les humains croissent et multiplient à la surface du corps, qu'ils y creusent des trous, y mènent grand tapage, criant, bataillant, cavalant avec entrain, et ça fait mal au ventre, oui. Mais ce sont de tout petits humains en vérité, de tout petits humains très effrayés, qui tremblent de peur au fond du monde qui les porte.

« Comme elle est cruelle, Odile Massé (enfin plutôt la voix qu'elle porte), délicieusement cruelle, exquisément cruelle : on en mangerait. Oui, on en mangerait de cette cruauté-là, de cette cruauté archaïque qui revient du fond des temps, remonte du fond des rêves en ressuscitant les peurs les plus primitives sous forme de contes amoraux, en exhumant les pulsions les plus voraces –, vitalemment voraces. »

(Olivier Apert)



Odile MASSÉ

La Nue du fond

DESSINS DE MAÏKE FREESS
LECTURE D'OLIVIER APERT

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2018

14 × 22 cm

96 pages

8 illustrations

20 €

ISBN: 979-10-92444-66-7



ODILE MASSÉ

Sortir du trou

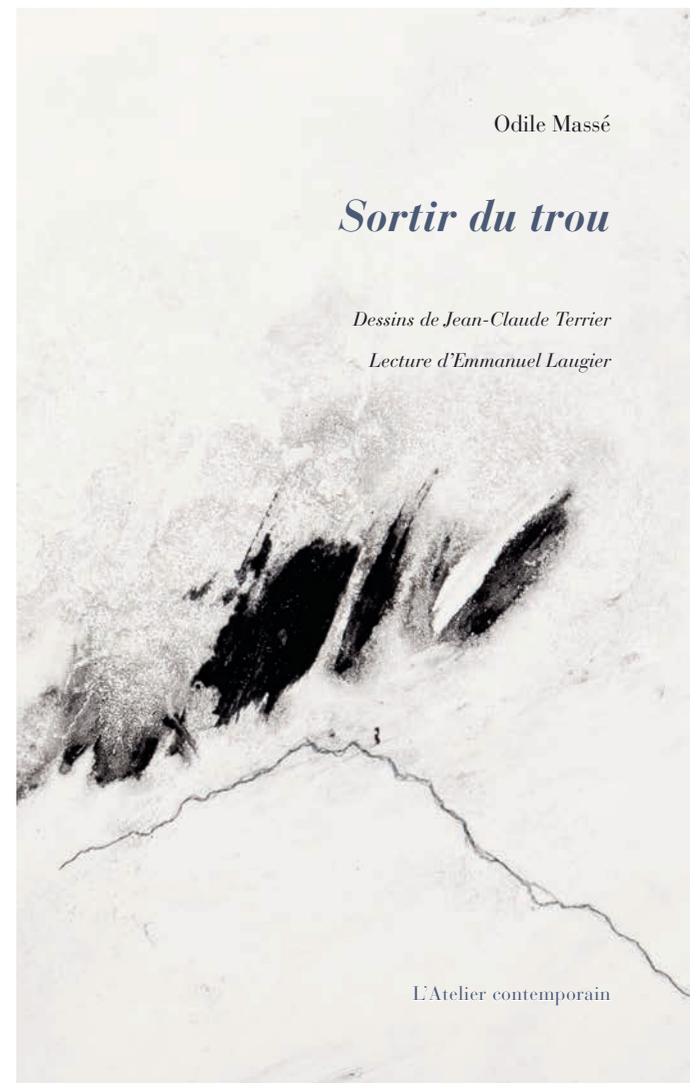
Dessins de Jean-Claude Terrier

Lecture d'Emmanuel Laugier



Pendant longtemps, j'ai vécu en regardant les humains se comporter comme des bêtes féroces, en dépit de tous leurs efforts pour paraître civilisés – et je vivais au milieu de cet immense festin qui se joue en nous depuis toujours, depuis Cronos, depuis les contes de fées, en passant par les rapports amoureux et les relations familiales. Mais tandis que j'écrivais, mes ogres et mes ogresses, qui avaient bon appétit, se sont tous entredévorerés. Alors, il n'est plus resté qu'un trou – un vide, une lacune. C'est ainsi que le Je qui parle dans ce récit est au centre d'un noir opaque et n'a aucun repère tangible, aucun son, aucun souvenir concret, aucun sexe défini, aucune autre histoire à raconter que son expérience immédiate : que reste-t-il et comment exister quand on n'est peut-être rien ? Comment renaître à soi-même ? Je est peut-être un animal, une vieille idole, une cervelle blessée, un corps en formation ou le cul d'une oubliette, Je est peut-être un autre – peu importe. Voilà que Je, loin d'entrer en introspection, se met à explorer le vide. Je pars en quête. Je a peur, mais ne manque pas de courage et va de l'avant, quitte à parfois tourner en rond. Je questionne, invente. Je cherche des sensations, de l'humain, de la mémoire. Je découvre des matières et des limites. Et Je s'applique par tous les moyens à

sortir de ce trou. Mais Je n'a que peu de moyens à sa disposition, Je n'a que la force de son imaginaire. Je descends dans la caverne. Je se fraie un chemin parmi les images et les fantômes. Je s'exerce, tâtonne, remue, farfouille dans les commencements, remonte du plus profond. Je parle, mais voudrait que le verbe se fasse chair. Et Je devient sa propre matrice. Je porte la mémoire du monde, Je veut recréer le monde, Je veut faire partie des vivants. Et Je m'a prise par la main, et à sa suite j'ai vu des merveilles dans le noir et fait mille et mille tentatives moi aussi, mille tours, mille ratures pour enfin m'éveiller et sortir du trou. Car toute cette histoire est bien réelle. Aussi réelle qu'un rêve.



Odile Massé

Sortir du trou

Dessins de Jean-Claude Terrier

Lecture d'Emmanuel Laugier

L'Atelier contemporain

Mars 2016

14 × 22 cm

88 pages

9 illustrations

15 €

ISBN: 979-10-92444-37-7



KARINE MIERMONT

Vies de forêt

**PRIX PAYSAGES ÉCRITS 2022,
DÉCERNÉ PAR LA FONDATION FACIM**

Quatre bêtes qui courent dans le grand pré, fuient le bruit de la traque sur le versant d'en face, un petit cerf ferme la marche, il y a eu un coup de feu quelques minutes avant. Pas de gelée ce matin, les sols sont encore verts, mélange vert et jaune, roux, orange. Noisetiers font des buissons de petits troncs et de branchages larges et roux. Sapins et épicéas impassibles, mais impression de vert plus sombre qu'à la belle saison. Grand érable aux branches recouvertes d'un lichen céladon, donc clair, et extrémités de branchettes rousses, pousses de l'an prochain ? Il faudrait vérifier. Hêtres dessinés par des mousses vertes sur les troncs et les plus grosses ramures, lichen céladon sur tout le reste. Piquets et ficelles du parc à vaches, esseulés eux aussi. Paysage seul. Toujours seul peut-être le paysage, dure plus longtemps que nous. Avant et après soi. Le paysage, le pays. La géographie, l'espace. Dès que seul, on écrit. Ça parle.

Vallées, forêts et monts vosgiens à la lisière de la Lorraine et l'Alsace : Karine Miermont traverse ces lieux depuis une trentaine d'années, travaille à leur protection. Les sensations vécues dans ces espaces, les expériences et surtout le désir, la poussent à raconter les vies de ceux qui y habitent : arbres, herbes, lichens, pierres, eau, animaux, hommes et femmes : « Toutes ces présences qui ouvrent des récits, des histoires ». Par l'observation, l'analyse, de telle source, tel arbre, tel cerf, pourtant familiers, l'auteure s'ouvre à l'étonnement et à la contemplation. Si l'élément naturel sature chaque page de ce récit, ce n'est pas tant pour le décrire, faire état de recherches très précises que pour en relater l'expérience sensible, existentielle, et ainsi la mettre à portée du lecteur.

«Je suis retourné dans la montagne vosgienne par le biais de Vies de forêt, de Karine Miermont, qui pénètre au cœur de ce massif, humain autant que sauvage. D'un chapitre à l'autre, elle alterne finement les descriptions poétiques du vent sur la prairie, ou d'une famille de sangliers à la queue leu leu, et une étude précise de la vie foisonnante qui se cache sous les arbres. Ses pensées s'envolent dans le passé pour entrevoir les Vosges à l'ère primaire, hautes comme l'Himalaya avant d'être recouvertes par la mer. [...] Elle montre aussi l'interaction des activités humaines, végétales et animales qui a fait de cette montagne ce qu'elle est [...]. Elle saisit ainsi la réelle beauté de cette forêt humaine si différente, malgré les apparences»

(Benoît Duteurtre, *Marianne*)



KARINE MIERMONT

Vies de forêt

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Mars 2022
14 × 22 cm
176 pages
20 €

ISBN : 978-2-85035-064-1



KARINE MIERMONT

Marabout de Roche

Les flocons qui continuent de tomber vers 7 heures le matin un dimanche il me semble, le silence de la neige qui accompagne le silence du dimanche matin très tôt, la lumière inhabituelle, la Fabrique dans le cocon de la neige quelques instants et moi à la fenêtre qui regarde en me demandant si mes voisins d'en face et tous les autres de la Fabrique sont là et réveillés pour voir, regarder cet inhabituel paysage de nous, et écouter ce silence. Je voudrais ne rien oublier des signes de Denis, des traces, signes et traces que je connus, qui ne le résumant ni ne le décriraient précisément ou complètement, non, juste qui le dessinent un peu, et comme en creux. Il aimait bien être en creux, là et pas là, proche et distant, passé, présent et futur, riant pour ne pas désespérer, mon voisin.

Pendant presque vingt ans, Karine Miermont a pour voisin de palier un homme connu que, somme toute, elle connaît peu : Denis Roche. À sa mort, le besoin prend Karine Miermont de reconstituer – de souvenirs en photographies, de bribes de conversations en lectures, de marabout en bout de ficelle – l'image de celui dont la disparition révèle soudain toute l'importance. C'est donc ici une sorte de « tombeau de Roche » qu'érige avec délicatesse Karine Miermont : hommage qui tient autant du témoignage que de l'essai d'exégèse, reconstitution « de fil en aiguille » d'une personnalité plutôt côtoyée que connue, portrait en mosaïque de celui qui eut lui-même à cœur,

dans ses photographies et ses *Essais de littérature arrêtée*, de fixer les traces de son passage dans le temps.

C'est dans cette distance à son sujet, dans ce mixte de retenue et d'intimité que l'ouvrage acquiert sa dimension propre : celle d'un récit. À travers l'évocation de ses rencontres avec Roche, c'est l'histoire de sa propre accession à l'écriture que retrace l'auteure, aiguillonnée par ce modèle lointain avec lequel ses affinités profondes se révèlent au fil de l'enquête. Et dans ce dialogue rabouté et sans cesse repris avec l'ami et soutien disparu, Karine Miermont donne la pleine mesure d'une figure d'homme et d'artiste.

«Ce livre est le journal d'un voisinage intellectuel, artistique et amical. D'une écriture inventive et impeccable, c'est la meilleure invitation à découvrir l'univers du poète en même temps qu'un objet singulier.

Sur le mode du marabout-de-ficelle s'égrènent, à la manière des boîtes vitrées dans laquelle Denis Roche "exposait" des souvenirs, les travaux et les jours d'un des poètes majeurs de la modernité»

(Jean-Didier Wagneur, *Libération*)



KARINE MIERMONT

Marabout de Roche

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Août 2021

14 × 22 cm

176 pages

2 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-047-4



JACQUES MOULIN

Corbeline

Dessins d'Ann Loubert



*Corbeline est la chanson
La chanson du corbeau en glanure
Par les champs et les combes*

*Il y a là une fascination pour le corbeau, élargie aux corvidés, pies,
geais, choucas.*

*Une fascination saisie par l'écriture — poème, vers libre, prose
poétique.*

*Il s'agit de dire l'oiseau par toutes ses plumes, par toutes ses
crailleries.*

*Corbeline — une herbe à corbeau accrochée à son cri. La traversée
du mot corbeau, par les sons les lettres et les sens, fait écho à
beaucoup d'autres noms d'oiseaux. Martinet, mésanges, hérons,
grèbes huppés, guépriers et vautours... Tous oiseaux observés
attendus espérés rêvés aimés écrits.*

On peut faire affût ou rencontre. Bouche bée et frissons d'ailes.

*On entre dans la libre volière du ciel et de la page. Les mots s'y posent avec l'oiseau ou bien se tiennent
menus dans le filet du poème.*

*«Jacques Moulin active la langue afin de se jeter
dans "l'émotion des mots-sons". Il aime creuser
l'image acoustique comme l'image graphique
des mots jusqu'à scruter l'alphabet des noms du
corbeau, de l'alouette qui perd une de ses ailes dans
son nom. Il aime la faire glisser, dériver. Un mot, des
mots et qu'ils aillent ensemble dans la magie sonore
de ces blancs, arêtes où ils trouvent à scintiller et
à éclairer la saillie de l'autre mot et ainsi de suite
jusqu'à ce que se mette en place le mouvement*

*musical d'un chant. Jacques Moulin joue à merveille
de l'homophonie, de ces sonorités qui se retrouvent,
s'écartent à un phonème près parfois. Les
alchimistes appelaient ça "la langue des oiseaux".»*

(Alain Freixe, Europe)

*«Les oiseaux de Jacques Moulin sont des oiseaux-
musiques qui nous ouvrent à la fois l'écoute et
l'époque.»*

(Alexis Pelletier, Poesibao)



JACQUES MOULIN

Corbeline

MONOTYPES D'ANN LOUBERT

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Septembre 2022

14 × 22 cm

176 pages

12 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-089-4

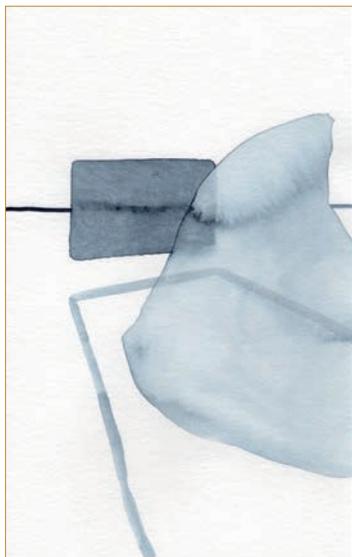


JACQUES MOULIN

L'Épine blanche

Dessins de Géraldine Trubert

Lecture de Michaël Glück



Deuil 15. Date première. Le carnet d'après décès s'ouvre au quinze. D15 comme à la bataille navale. Denise destroyer ou dragueur de mines. Deuil discipline d'écriture et devoir de notation. Le fils veut noter. Consigner l'essentiel avec des stop télégraphiques. Ça fait morsure plage déserte ou charivari d'eau songe-t-il. Une certitude sa mère est morte. Cadavre qu'on pourrait épousseter comme un objet. Mais va-t'en savoir. Il l'a bien vue pourtant. Pour la voir encore il faut sans doute fermer les yeux.

Jaboc cherche à retrouver sa mère – morte – en consignnant quelques notes très brèves sur des carnets de deuil. D. comme deuil d'épine blanche et comme Denise. La mère dans le souvenir comme dans la vie se tient le plus souvent face au littoral d'une ville normande portuaire. Le fils en aime la porosité calcaire. Tout remonte alors par la vertu de la craie et des marées et leurs façons de déposer leurs matières sur les

grèves : le père la mère la guerre le préau l'école primaire le silex et la brique.

Trois sources d'écriture construisent le texte : le carnet, la prose, le poème.

La mère est veuve depuis toujours dirait-on, tant le père est loin dans le temps des morts. Le fils est fils unique. Le père est l'incarnation des douleurs de guerre et du gâchis des vies. Des villes aussi écrasées sous les bombes. La mère tient bon comme les phares qu'elle peut observer depuis son appartement maritime. Puis la vieillesse qui fragilise. Puis la mort qui laisse le fils dans la nécessité d'écrire. De retrouver la mère – voix et corps – dans la poussée étincelante des aubépines en fleurs et toujours épineuses.

« L'abécédaire va jusqu'à D. Combinatoire, cabbale. Deuil discipline d'écriture et devoir de notation. Dans les premiers mots, dès les premiers mots d'après la chute (le corps chu, cadavre, Une certitude sa mère est morte.)

s'entend ressac, mouvements et images, la mer, la grande origine (l'origyne), s'entendent les genèses. On reçoit les lettres de la mère, avec ces lettres on apprend à écrire, on commence à écrire avec et dans les lettres de la mère. »

(Michael Glück)



JACQUES MOULIN

L'Épine blanche

LECTURE DE MICHAËL GLÜCK
DESSINS DE GÉRALDINE TRUBERT

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Septembre 2018

14 × 22 cm

128 pages

3 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-70-4



JACQUES MOULIN

Portique

Dessins d'Ann Loubert

Prière d'insérer de François Bon

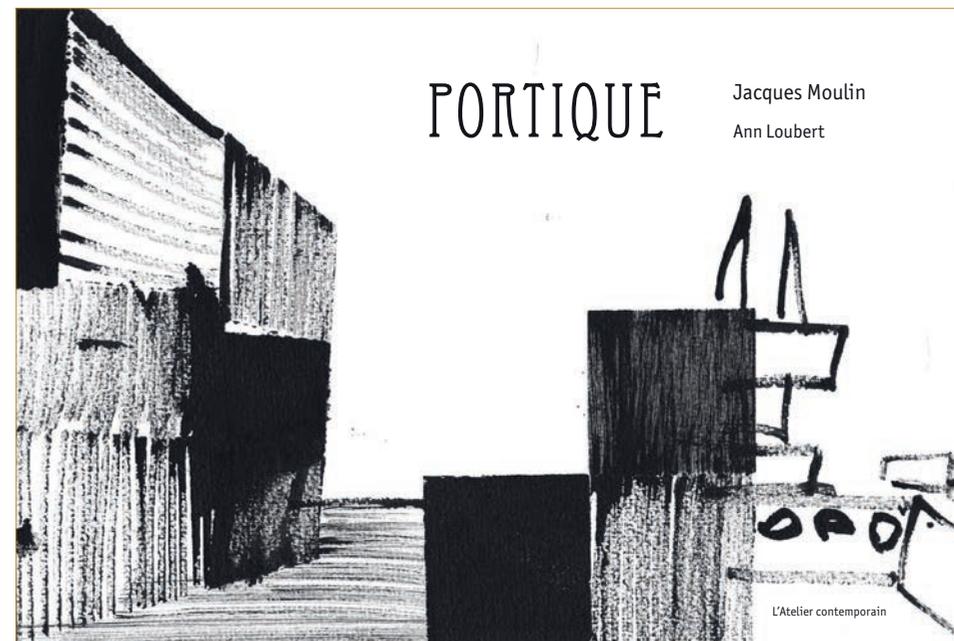
Un échafaudage permanent de conteurs qui se balancent à hauteur d'immeubles entre les pinces des portiques. Dans les grincements des poulies et les effluves de cambouis. Docks et dockers. Le corps à l'épreuve du fer. Un ballet de cavaliers hauts sur pneus alimente les grues qui alimentent les plateformes des porte-conteneurs. C'est mécanique parallélépipédique tendu précis comme un poème. L'accès aux ports comme un chemin pour le poème. Le poème conduit au risque de la technique pour creuser son effet de balancement sur le quai la page. Un poème-portique s'écrit. Les mots sont dans les boîtes. Chaque boîte fait un poème. Le poème-portique visite le monde et l'histoire cherche la langue des ports. Ne marchande pas. Le



*Ça a commencé par une histoire de marchandises
De manipulations de charges Un transport de
denrées Zénon de Cittium fait naufrage avec sa
cargaison Échouage au Pirée À peine débarqué
file en direction des colonnades de l'Agora L'Agora
c'est aussi une sorte de quai des affaires Peu de
discussions métaphysiques ce jour-là Du negotium
De l'agitation Agios et dispositions de boîtes en
puzzles sur le sol Zénon est venu là se perdre dans
le labyrinthe des portiques le rythme obsédant
des arcades Le cri du « i » dans les poulies Il
arpente l'Agora cou penché comme un bec de grue
agacée par la brise de mer...*

porte-conteneurs fait glisser le poème. Le portiqueur cherche l'ange. Le peintre l'accompagne. L'élévation du geste jusqu'au pourtour des grues.

« Qui de nous pour ne pas être fasciné à la géométrie des ports? Nous savons reconnaître et saluer de longtemps la beauté des villes, la beauté de l'objet industriel, la puissance fabuleuse de la mer. Mais que nous déambulions sur un port, et tout se rejoint. Le bateau est ville, la grue attrape le ciel, la main de l'homme est dans le moindre arrangement nécessaire ou à l'abandon des couleurs et des choses, et chaque barque ou chalutier ou cargo est en soi un monde, emportant comme la totalité de l'humanité à son bord, sous l'horizon qui de toute façon le dépassera. » (François Bon)



Octobre 2014

22 × 14 cm

64 pages

5 illustrations

10 €

ISBN: 979-1-092444-12-4



JACQUES MOULIN

À vol d'oiseaux

Dessins d'Ann Loubert

Prière d'insérer de Jacques Demarcq



« Pourquoi des poètes, depuis lurette, sont fascinés par les oiseaux ? Plus que par les vaches, lapins, mulots ! Parce qu'ils – mouettes, merles, corneilles, alouettes, goélands, buses, rouges-gorges, mésanges, étourneaux, martinets, pies, hérons – apportent un autre monde : à vif avec la vie, fragile et léger, changeant, mélangé, sans prévention. Pas besoin d'imaginer, suffit d'observer. Ce que fait Jacques Moulin : dans son jardin, son cerisier au printemps ; les champs autour, l'hiver inondés ; au bord de la rivière. Ils sont là, bavards discrets, farouches effrontés, égarés parfois, toujours remuants. Le poème ne les attrape pas ; il joue avec eux, à être eux un peu : "Tu rêvais à cette agilité de plume". La pensée picore des instants volatiles, où les mots volettent avec des sourires surpris, incroyables. Et Moulin de retrouver le rondel des anciens, dont les ailes tournent avec son nom. Jusqu'à cette merveille : un héron, suscitant un poème élané, échassier final, d'une tranquille vivacité. »

(Jacques Demarcq)

*Loiseau vole dans ses plumes sans plus de dents
qu'un enfant pour mordre l'air. Passereau passera
emportant dans son sac tous les outils qu'il faut jabot
gésier gravier et un œil qui ronde. Trois doigts bien
en avant et puis l'autre en arrière passereau dans le rang
tout un ordre dit-on conirostre ou corvidé.*

*De loiseau jusqu'à nous un lien crémeux d'urine.
C'est l'onction des plus hauts. Loiseau est pneumatique
et écrit chaque jour ses messages de fiente
aux paraphes des vents.*

*« Moulin écrit en bord de falaise
l'abrupt du poème à la manière
d'un enfant qui n'a pas le vertige
pour "mordre l'air". Sur cette ligne de
crête, on comprend alors que Moulin
rejoigne les oiseaux, leur à tire-d'aile
et leurs plongées ou envols.
Car aucune assignation n'est possible
dans l'univers illimité et pourtant
si concret de cette aire de jeu. »*

(Serge Martin, Europe)

Jacques Moulin

À vol d'oiseaux

Ann Loubert



L'Atelier contemporain

Octobre 2013

14 × 22 cm

88 pages

7 illustrations

15 €

ISBN : 979-1-092444-01-8



JEAN-LUC PARANT

Nous sommes tous des migrants

Dessins de Mark Brusse

Lectures de Kristell Loquet, Marielle Macé



Nous avons tous migré sur la terre car nous sommes beaucoup plus originaires des tours que fait la terre autour du soleil et de la terre qui tourne sur elle-même que de la terre qui ne tourne pas ; beaucoup plus originaires du ciel où tournent toutes les planètes que d'un pays ou d'un autre pays. Nous tournons, surtout nous tournons, nous tournons tous, nous traversons le temps. Nous ne sommes pas originaires d'un pays ou d'un autre, partout où nous sommes nous tournons et le temps passe, le temps passe, le même temps passe pour chacun. Nous vivons, nous mourons, nous traversons l'espace, les distances sans fin qui nous entourent.

Celui qui pense tenir sous ce titre un manifeste, un plaidoyer, celui-là ne fait pas fausse route ; mais qu'il oublie pour un moment ce qu'il entend jour après jour au sujet du « fait migratoire ». L'échelle de temps et d'espace de ce long poème en prose, cette épopée, cette cosmogonie, excède littéralement à l'infini ces représentations journalières. Car les acteurs de cette histoire, vraiment, c'est nous : nous dans l'illimité de l'univers, nous sur la terre

qui tourne sur elle-même et autour du soleil ; nous dans la perpétuelle succession du jour et de la nuit, dans la lignée interminable de nos ascendants et de nos descendants ; nous, venus d'on ne sait où, on ne sait quand, avec nos yeux qui toujours nous reportent au loin et nos jambes qui toujours les suivent - nous tous migrants, donc, et même pas tant par devoir de conscience que par constitution, par notre vrai destin commun.

« Derrière ce titre aux accents politiques s'ouvre un espace qui excède, littéralement à l'infini, l'intelligence étroite que nous pouvons avoir du mot de migration. Car le texte de Jean-Luc Parant, un poème en prose au long cours, et comme d'une seule venue, élargit le phénomène à une dimension cosmique. L'exposé ordinaire du « fait migratoire » et ses accents paniques, qui scandent binairement une division entre « eux » et « nous », se dissolvent ici en de longues périodes soutenues par un « nous » unifié, sujet d'un récit poétique des origines et du devenir du genre humain. »

(Marielle Macé)



JEAN-LUC PARANT

Nous sommes tous des migrants

LECTURE DE MARIELLE MACÉ

DESSINS DE MARK BRUSSE

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Septembre 2019

14 × 22 cm

96 pages

5 illustrations

20 €

ISBN : 979-10-92444-98-8



ÉRIC PESSAN & PATRICIA CARTEREAU

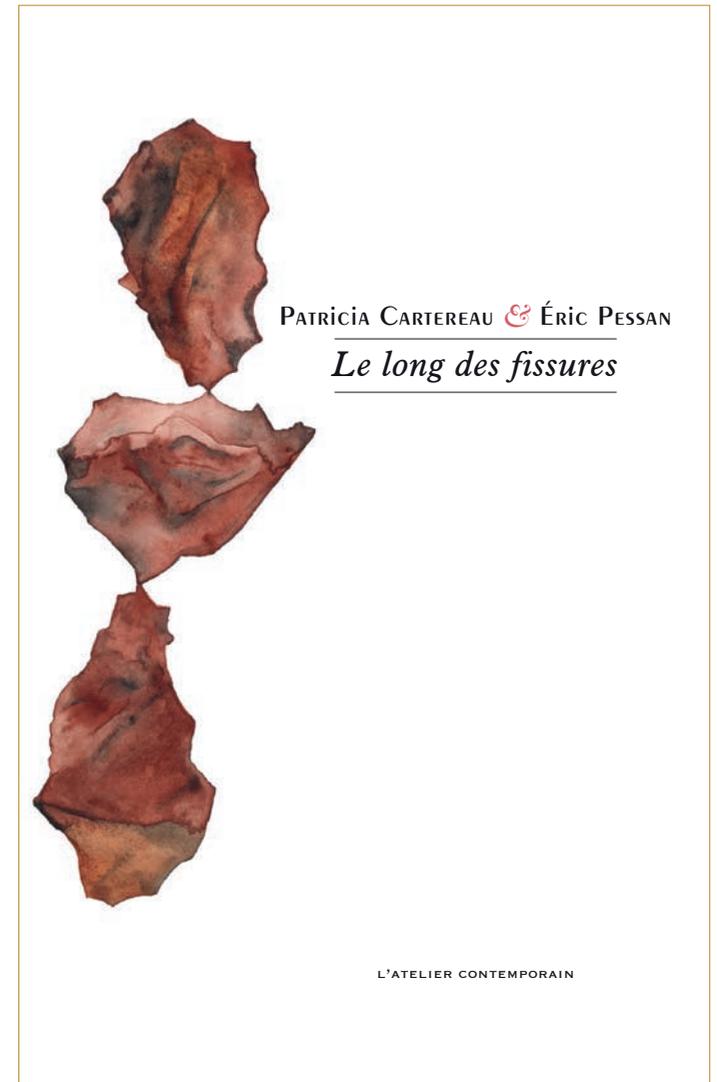
Le long des fissures



Été 2018, la canicule bat des records en Europe, en Amérique du Nord ou dans l'est de l'Asie, l'artiste Patricia Cartereau et l'écrivain Éric Pessan invités à Marseille décident de parcourir à pied les 365 km du GR 2013. Étape par étape, ils croisent leurs pratiques, écrivent et dessinent seuls ou ensemble, cherchent l'étonnement et la joie dans les paysages comme dans les rencontres animées par une conviction : « on ne va pas se laisser abattre ». L'artiste et l'écrivain croisent leurs pratiques, écrivent et dessinent seuls ou ensemble, décidant de ne pas signaler qui a écrit quel extrait, qui a dessiné tel

fragment du paysage. Textes et dessins (aquarelles, crayons de couleur, encre de chine) du long des fissures témoignent d'un été passé à marcher alors que le climat fait obstacle, deux regards s'additionnent pour chercher l'étonnement et la joie dans les paysages comme dans les rencontres.

Je ne marcherai pas du petit matin à la tombée de la nuit pour l'exploit d'avoir avalé d'un trait plusieurs plis de la carte. Je n'ai pas de comptes à régler avec mon corps, je n'ai pas envie de me valoriser par mon courage. Je ne pratique aucun sport, je n'ai aucun entraînement, je marche – en définitive – pour la joie de la fatigue, pour ces moments où j'arrête de marcher afin que le panorama me saute aux yeux, pour les pensées que la marche m'offre, et – je l'ai déjà noté – parce que parfois lorsque je marche, je ne pense plus du tout.



PATRICIA CARTEREAU & ÉRIC PESSAN

Le long des fissures

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Janvier 2023

14 × 22 cm

152 pages

45 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-103-7



ÉRIC PESSAN

La Hante

Dessins de Patricia Cartereau

Prière d'insérer de Christian Garcin

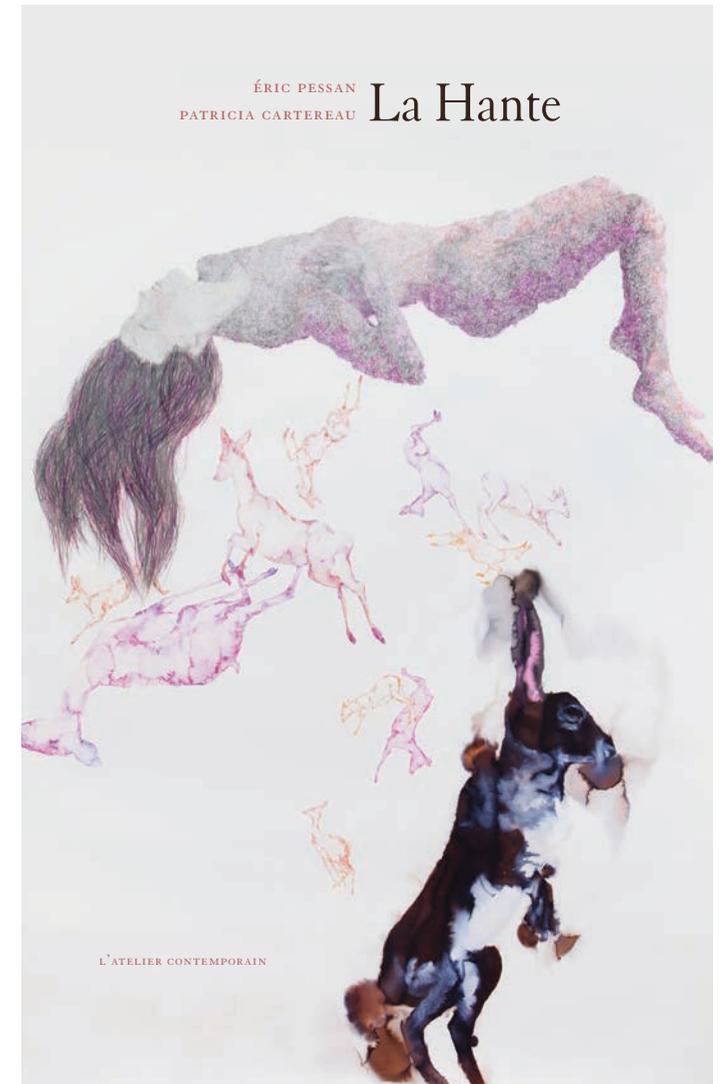
Les bottes ont beau être étanches, l'humidité commence à se faire sentir. Il est à l'affût. Il aime bien ça, l'affût. Ne pas bouger. Attendre. Ne pas s'essouffler à parcourir des kilomètres derrière les chiens qui gueulent. Gaspiller un temps que l'on dit partout précieux. Et surtout ne penser à rien. Écouter juste les piailllements des oiseaux et le croassement monotone d'un corbeau et le passage d'un avion de tourisme et le glissement du temps. Il ne fait rien d'autre qu'attendre. À dix mètres, sur sa droite coule une rivière boueuse et brune. Elle a quitté son lit à cause des fortes pluies de ces dernières semaines. Il attend.



« Il y a dans ces récits d'Éric Pessan la richesse obscure des mythes, l'exaltation de la poursuite haletante et la terreur immémoriale de la fuite dans l'épaisseur des bois. Il y a aussi des solitudes d'enfants confrontés à ce qui est trop vaste pour eux, c'est-à-dire le monde, et dans ce monde les règles violentes et sanglantes édictées par d'autres. Car toujours il y a des enfants perdus, aussi bien dans les forêts sombres des contes que dans les récits et romans d'Éric Pessan : des enfants qui n'ont d'autre choix que d'observer le réel autour d'eux pour tenter de le maîtriser mieux afin de le rendre habitable, sinon confortable. Dans un monde de plus en plus urbain, rationnel, technologique et lisse, [...] nous éprouvons le besoin de retrouver d'autres scènes, de plonger dans les gouffres de nuit qui persistent à s'ouvrir sous nos pieds et au-dedans de nous-mêmes, et de nous remémorer d'où nous venons : de la chasse antique, de la fuite

millénaire, du désir de prédation et de la nécessité de trouver un abri, de l'excitation et de la terreur, de l'odeur du sang, de la peur et des bois humides. Les textes réunis ici rôdent autour de cette sauvagerie primordiale qui nous constitue au plus profond et qui n'en finit pas de nous hanter. »

(Christian Garcin)



Octobre 2015

14 × 22 cm

176 pages

46 illustrations

25 €

ISBN : 979-1-092444-27-8



LIVANE PINET

Les Pierres filantes

Qu'attendait-elle de cette journée supplémentaire ? Lui avait-on annoncé de la visite pour aujourd'hui ? Qu'importe. Elle ne connaissait personne. On lui apportait des chocolats, ou un livre. Elle remerciait poliment, comprenant que ce don était un signe d'affection peut-être réel - le signe d'un lien, en tout cas. Mais les visages qu'elle scrutait jusqu'à les plonger dans la gêne (cela ne lui échappait pas) demeuraient d'insondables énigmes. Elle avait cessé d'interroger ces personnes, car ce qu'elles lui racontaient dans la gaieté ou la tristesse lui était totalement étranger. Et voir, ou revoir ces figures qui attendaient peut-être quelque chose d'elle, ou dont elle-même attendait quelque chose, mais elle ne pouvait savoir quoi, lui devenait une torture. Elle commençait à deviner, par ailleurs, que ses visiteurs avaient pour consigne de lui taire ce qu'elle aurait voulu savoir. Quoi ? Que voulait-elle savoir ? Qui étaient ces personnes, probablement capables de lui révéler qui elle était elle-même ? Que pourrait-elle faire d'un tel savoir ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

A l'appel d'une voix chère, une femme se réveille dans une chambre d'hôpital. Elle se met en chemin. Dehors, le monde sort d'un cataclysme ; la vie reprend ses droits, parcimonieuse, précaire. Guidée par son intuition et le désir de retrouver une présence qu'elle n'a peut-être que rêvée, cette femme amnésique gagne la campagne, fait de brèves rencontres, s'endort dans une forêt. Son voyage, de station en station, prend une allure initiatique.

Le mystère qui traverse le premier roman de Livane Pinet n'est pas de ceux qui se résolvent au bout d'un récit à suspense ou qui s'éclairent d'une lecture par clefs. Ce mystère, poétique, est celui d'un face-à-face avec une présence qu'on ne sait déchiffrer et dans laquelle on devine cependant comme une traduction de l'essence même des choses. L'innocence de son héroïne ouverte à tous les signes, livrée à toutes les atteintes d'un monde au bord de la catastrophe, et s'avançant pourtant sans crainte à sa rencontre, ressemble à une page blanche sur laquelle s'inscrit la difficile leçon d'un univers dont se révèle surtout l'opacité.



LIVANE PINET

Les Pierres filantes

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Juin 2020

14 × 22 cm

144 pages

20 €

ISBN: 978-2-85035-005-4



FRANCIS PONGE – CHRISTIAN PRIGENT

Une relation enragée

Correspondance croisée 1969-1986

Édition de Benoît Auclerc

«Benoît Auclerc a ici recontextualisé avec beaucoup de soin tous ces échanges baignant dans l'atmosphère des années 70: explosion des revues, affrontements esthétiques et politiques en un moment où le débat d'idées occupait l'espace public avec de sanglants affrontements entre l'avant-garde et le conservatisme littéraire.»

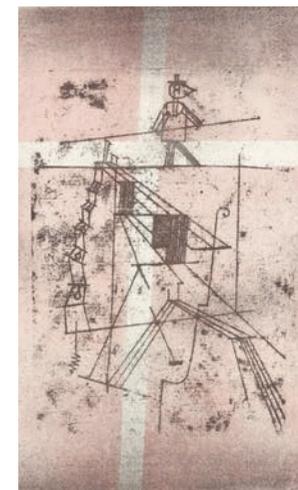
(Jean-Didier Wagheur, *Libération*)

Francis Ponge a soixante-dix ans lorsque, en août 1969, il reçoit d'un étudiant de Rennes un mémoire consacré à son œuvre. Cet étudiant, c'est Christian Prigent, alors âgé de vingt-trois ans et fondateur de la toute nouvelle revue *TXT*. L'un espère faire reconnaître définitivement la modernité de son œuvre et lui assurer des héritiers ; l'autre, cherchant son

écriture, évolue très vite sur le plan esthétique et politique. Et *Tel Quel* n'est pas loin. Correspondance entre un « grand écrivain » et un « jeune homme », cette suite d'une centaine de courriers étalés entre 1969 et 1986 a cependant bien peu en commun avec les *Lettres à un jeune poète*, et documente surtout notre histoire littéraire récente. Elle éclaire la réception d'une œuvre qui entend incarner « un apport aussi radical (pour le moins !) que celui d'Artaud ou de Bataille à la mutation en cours » et témoigne de l'effervescence intellectuelle et politique de l'après-68, laquelle sera la cause majeure de la rupture entre les deux hommes. Transmission ambiguë au-delà d'un fossé générationnel ? Tel est peut-être ce que donnent à voir ces lettres. Ou, pour reprendre l'expression de Benoît Auclerc : « relation enragée ».

Quand j'avais 20 ans, en 1965, j'écrivais des poésies subjectives, normalement ornées d'images, parfois « engagées », venues d'influences variées (le surréalisme, Char, puis les beatniks américains...). Comme tout le monde, en somme. Mai 68 est passé par là. J'ai vu ce que tout cela avait de scientifiquement obsolète, de politiquement impuissant, d'artistiquement vain. J'ai cherché autre chose. Via la théorie littéraire (celle de la revue *Tel Quel*). Et en lisant attentivement Artaud, Bataille et (surtout) Francis Ponge : son « parti pris » objectiviste des « choses » et son « compte tenu » de la matière verbale. Son « matérialisme », disons. Ce fut pour moi comme une cure de désintoxication de l'idéalisme lyrique. Ça m'a donné des outils pour penser la question de la « poésie » et quelques chances de trouver pour mon propre compte de nouvelles voies d'écriture.

(Christian Prigent)



FRANCIS PONGE / CHRISTIAN PRIGENT

Une relation enragée

CORRESPONDANCE CROISÉE 1969-1986

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR BENOÎT AUCLERC

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Août 2020

14 × 22 cm

224 pages

25 €

ISBN : 978-2-85035-018-4



MATHILDE RIBOT

Un siècle de femmes

Qu'est-ce qu'être une femme dans un petit village rural avant la Grande Guerre, puis dans les décennies suivantes, puis enfin dans la grande modernité ?

Ce qu'on pourrait imaginer être le chant « glorieux » vers la liberté et l'émancipation se révèle plus nuancé que prévu. La demande légitime d'égalité n'a-t-elle pas mené ces héroïnes vers une aliénation plus subtile et plus radicale qu'auparavant ? Suivre Émilienne, Colette et Nathalie dans leurs destinées respectives, c'est tenter de comprendre une époque où le vide est possiblement le grand tout.

On ne naît pas impunément sous le regard froid de sa mère.

C'est une époque où l'on ne sait rien des nouveau-nés, ils ne sont que des êtres en devenir, faits pour être éduqués, élevés au sein d'un milieu qui a tous pouvoirs sur lui.

C'est ainsi.

Le jour de la naissance de Colette, personne n'a pensé que le refus obstiné d'Émilienne à prendre son enfant dans ses bras pouvait prêter à conséquence. Les femmes de la famille, Marie, Lucie, se sont penchées sur Colette avec de grands sourires et l'ont aimée, tout naturellement.

Mais les débuts sont parfois décisifs ou augurent de quelque chose qui détermine une vie entière.

On peut dire qu'il en sera ainsi pour Colette mais tout ne s'est pas joué là, en ce jour pluvieux de mars.

Il reste quelques années à passer pour solidifier ce qui s'est manifesté dès les premières heures.

« Il y a dans ce livre autre chose qu'une critique sociale, aussi incisive et ample soit cette dernière. Il y a, à des moments, un chant profond sous les éclats de son amertume: y passent l'odeur des pins des landes; la rumeur, soudain, de la mer derrière les arbres; et l'ombre qui gagne les maisons désertées; puis, aux limites de la perception, les expériences restituées de la tristesse des corps, du vieillissement des désirs, du désarroi des solitudes inéclairées. Il y a ainsi chez Mathilde Ribot un silence qui grandit dans sa phrase brève — la mémoire retentissante d'un monde enfoui sous le spectacle tout extérieur qu'on lui a substitué. Et ce sont alors des événements littéraires de très belle prose, d'échos remués dans la diction, qui fraient loin en avant de l'écriture. Disons que lorsque le récit se fait parole, que le roman se fait poème, alors la liberté de l'esprit vient témoigner contre l'oubli et donner, par-delà le constat du désastre historique, le bien résistant d'une promesse sans contenu. Un siècle de femmes est un livre frémissant d'indignations et de cinglantes pensées, mais aussi de tonalités émouvantes. »
(Jérôme Thélot, Europe)



MATHILDE RIBOT

Un siècle de femmes

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Avril 2023
14 × 22 cm
160 pages
20 €

ISBN : 978-2-85035-110-5



GÉRARD TITUS-CARMEL

Ajours

Un rêve autobiographique

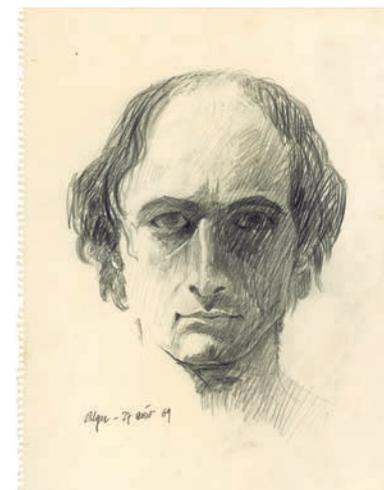
Exhumant une boîte de photographies datées de son enfance, Gérard Titus-Carmel se retrouve face à celui qu'incontestablement il fut mais qu'il estime avoir sans retour cessé d'être. Comment justifier cette immixtion de l'altérité dans le rapport à soi-même ? Comment accorder la netteté du souvenir, que ces images renforcent, avec la conviction qu'elles sont celles d'un autre ? Par quel procédé rendre compte de cette impression apparemment paradoxale : il a fallu arriver où l'on se tient pour pouvoir se reconnaître là d'où on est parti ; revendiquer ici la « solitude » comme sa condition essentielle pour pouvoir, là-bas, en identifier les ferments ?

La réponse de l'artiste à ce problème tient dans les pages de ce qu'il nomme « rêve autobiographique ». Ni autobiographie, ni mémoires, *Ajours* se veut une entreprise mémorielle où la vérité serait non celle du souvenir, mais celle de l'écriture elle-même, dotée d'exigences propres.

Depuis longtemps me tentait l'idée d'écrire quelques pages sur certains épisodes de mes premières années, qui m'ont toujours semblé confuses, sinon mystérieuses. Période trouble de silences butés, de noms propres tenus secrets, de non-dits : la mort du père, si jeune, l'absence de lignée (ou, plus simplement, d'une famille – je ne sais rien de mes grands-parents ni de mon proche entourage), les déménagements soudains, une gêne dans les regards, les pieux mensonges, les cachotteries et les embarras, puis les colères sans objet, ceci pour résumer l'atmosphère toujours pesante de vivre dans cette certaine épreuve d'être qui fut le milieu naturel où je pris pied sur le monde. Voilà pour les éléments du décor. J'avais d'abord préféré oublier ces années ternes qui sentaient la lessive et les relents des dimanches sans issue. En revanche, ce que je n'ai pas oublié, c'est l'affligeante misère des abords et du cadre journalier, autant que la sécheresse des sentiments. Ce dont je me souviens aussi, c'est l'impératif appel que je ressentais pour l'art et les choses de l'esprit, bien loin des préoccupations environnantes, ce qui me rendait rétif face à la médiocrité ambiante et me rendait d'autant plus ombrageux. Triste, j'allais chercher la beauté, ou l'idée que je m'en faisais, dans les images de mes premiers albums, puis dans les films de mousquetaires et de pirates, plus tard dans les salles du Louvre et dans les livres. J'avais dix ans, j'étais sans âge.

« Les souvenirs même, aussi précis soient-ils dans leur remémoration, ne sont pas là pour soutenir des certitudes. La mémoire ici discourt et divague, détaille ou s'évanouit dans une succession de séquences où se lisent en parallèle, durant une longue partie du livre, des « scènes d'enfants » (d'une part et, de l'autre, des méditations en italique devant chaque photographie choisie. Cette excavation de la mémoire permet à Gérard Titus-Carmel de développer une prose entretissée d'allusions, d'écarts, de repentirs, qui dessine par sa sincérité un autoportrait d'écorché vif. »

(Marc Blanchet, *Poëzibao*)



GÉRARD TITUS-CARMEL

Ajours

UN RÊVE AUTOBIOGRAPHIQUE

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Septembre 2021

14 × 22 cm

752 pages

64 illustrations

25 €

ISBN : 978-2-85035-048-1



GÉRARD TITUS-CARMEL

Écrits de chambre et d'écho

Préface de Thomas Augais

Si Gérard Titus-Carmel s'est d'abord fait connaître par le dessin, la peinture et la gravure, on aurait tort de croire qu'il situe l'écriture au rang d'une pratique secondaire. Plus juste est de dire qu'elle est l'autre montant d'une porte qui s'ouvre sur un seul et même « vertige ». Recueillant l'intégralité des textes qu'il a consacrés à la littérature, et formant un pendant à ses écrits sur l'art, rassemblés en 2016 dans *Au Vif de la peinture, à l'ombre des mots*, le présent livre doit donc se lire comme un autre point de vue dans une perspective identique.

J'entends pratiquer l'exercice de l'écriture avec ce même sentiment d'être toujours au bord du gouffre et de n'avoir rien à pardonner à cette vaste blancheur sur laquelle je me tiens également penché. Les textes succèdent aux textes, je connais une folie d'écrire – sur la poésie, sur la peinture ; sur des auteurs de la marge, somptueux et dédaignés, ou insuffisamment fréquentés ; sur des peintres hors-norme, qu'il est de bon ton d'aimer trop tard, et souvent pour de mauvaises raisons. Sur la beauté et son fracas ; sur l'absence. Et il arrive parfois, comme en un muet retour d'écho, que la peinture heurtant le mur du silence qu'elle révèle, demande à son tour la trêve, qu'elle exige un peu d'air et des mots pour l'accompagner ; et qu'elle commande le projet d'un poème à ses côtés, d'une suite de poèmes, d'un livre, même, pour se mesurer à sa construction et ne plus se sentir trop seule. Elle se conforte alors des mots comme d'une parole amie, bienvenue à ses abords et qui l'aide à se comprendre.

Ces Écrits de chambre et d'écho sont à entendre comme ils ont été rédigés au fil du temps, mais toujours dans le silence particulier de l'écart ménagé dans le travail journalier du peintre, qui attend de la confiance des mots un signe clair de ralliement (pour dire : une complicité), afin de socler l'imaginaire qui sous-tend (et qui arme) une même entreprise : textes de campagne, donc, rêveries et digressions, arrêts sur image et commentaires où s'énonce une forte amitié pour le livre et la poésie, études et récits pris au piège du pur plaisir d'écrire pour se poser en écho à celui de peindre. D'une rive à l'autre : d'un côté la forme en sa présence, de l'autre la langue en son hommage. Les deux offerts au même vertige que suscite le sentiment de n'avoir rien à pardonner à cette vaste blancheur d'être où se polit l'absence.



GÉRARD TITUS-CARMEL
Écrits de chambre et d'écho

PRÉFACE DE THOMAS AUGAIS

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Septembre 2019

14 × 22 cm

648 pages

30 €

ISBN : 979-10-92444-87-2



FRANCK VENAILLE

Avant l'Escaut

Poésies & proses, 1966-1989

Édition de Stéphane Cunescu

Préface de Marc Blanchet

« Vers et proses entremêlés pour la poésie, presque l'inverse pour les ouvrages en prose ! D'un côté comme de l'autre, son écriture s'impose, avec un rien de virtuosité, une imprégnation quelque peu baroque et un lyrisme pétri d'objectivité. Les « formes récits » quant à elles ne se départent pas d'un ton poétique qui déplace la narration pour la porter au plus près du mouvement libre et affranchi du poème. Les essais sont pareillement ambigus dans leurs formes. L'œuvre de Franck Venaille est celle d'un artiste dégagé de toute obligation et assignation ; elle avance avec sa propre intempérance, sa propre nécessité. »

(Marc Blanchet)

Errance sur les routes de la côte belge, d'hôtel en hôtel, errance dans la nuit de Paris ou de Bruxelles, leurs lieux interlopes et leurs néons criards, errance dans la mémoire trouble des crimes de la guerre d'Algérie : telles sont les atmosphères dans lesquelles nous plonge la poésie de Franck Venaille. Qui fut, comme l'écrivait son ami Lucien Becker, « un des rares poètes qui sache dire des mots de tous les jours », qui sache dire « tout le tragique existant n'importe où et dans n'importe quoi ».

Avant l'Escaut rassemble dix œuvres poétiques parues entre 1966 et 1989. Chacune

tente à sa manière de s'approcher du cœur tragique des choses, de recueillir « cette plainte, comme une sonorité bleue qui proviendrait des murs ». Pour laisser venir cette sonorité bleue, l'écriture se fait essentiellement fragmentaire, consentant à ses lacunes, ses heurts, ses déchirures. Franck Venaille résumait ainsi sa manière d'envisager la poésie : « *Ce qui reste de. Morceau d'une chose, d'un être, d'une existence. Fragments, manière de concevoir l'écriture pour restituer ainsi le caractère heurté, déchiré de toute fiction.* » C'est ce qu'il cherche inlassablement : se laisser tourmenter, mais aussi se laisser mener vers la sainteté, par « *ce qui reste de.* »

FRANCK VENAILLE

Avant l'Escaut

Poésies & proses, 1966-1989

ÉDITION DE STÉPHANE CUNESCU PRÉFACE DE MARC BLANCHET

PAPERS D'IDENTITÉ (1966) L'APPRENTI FOUDROYÉ (1969) POURQUOI TU PLEURES, DIS POURQUOI TU PLEURES? PARCE QUE LE CIEL EST BLEU... PARCE QUE LE CIEL EST BLEU! (1972) CABALLERO HÔTEL (1974) NOIRE: BARRICADENPLEIN (1977) LA GUERRE D'ALGÉRIE (1978) JACK-TO-JACK (1981) LA PROCESSION DES PÉNITENTS (1983) CAVALIER CHEVAL (1986) OPERA BUFFA (1989)



L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2023

14 x 22 cm

720 pages

19 illustrations

30 €

ISBN : 978-2-85035-123-5



VINCENT WACKENHEIM

Bestioles

Dessins Denis Pouppeville

Que le lecteur prête bien l'oreille au grincement de ce coup d'archet d'initial. Car si ce recueil de textes sacrifie à l'hommage animalier, c'est entièrement selon ses termes. Il ne faudra donc pas être surpris d'y découvrir ensuite un éloge de la cochonaille et des anchois salés – de découvrir, aussi, que Vincent Wackenheim est fabuliste, et que ses bestioles, c'est nous (pas « de notre côté » du tout). On découvrira encore, avec moult étonnement, l'immense passion de Jean Paulhan pour les tatous. On goûtera un *revival* de la chanson de geste en pas moins de trois épisodes, et puis une exhumation consciencieuse des recettes fort frugales du XIX^e siècle. On lira l'édifiante idylle de Madame Roll et de Monsieur Mops ; la très morale histoire de l'adoption d'une girafe par un ménage parisien ; un satirique récit de week-end entre amis qui dégénère en pugilat de rhinocéros... Bref : on trouvera, partout dans *Bestioles*, en la piquante compagnie des dessins de Denis Pouppeville, un régal bien saignant de langue et une intelligence mordante ; un esprit moraliste, vivace, acide, truculent et égrillard.



Je ne suis pas dupe, et me garde de toute sentimentalité : à l'instar de celui des hommes, le monde animal fait preuve d'une infinie cruauté, ainsi ces apocalyptiques scènes où l'on voit des gnous, massés sur la rive d'un fleuve africain, s'apprêtant à passer de l'autre côté. Nombre d'entre eux seront éventrés par d'opportunistes crocodiles, qu'une horloge biologique a fait venir là, tapis dans l'eau, les yeux affleurant, attendant simplement que les gnous se décident à traverser. Ce n'est qu'une question de temps, tu passes, je te mange. [...] Le commentateur animalier s'extasie devant cette tuerie (la dure loi de la nature, ce sont là, admiratif, les mots qu'il emploie) qui veut que les crocodiles dévorent les

gnous, à date fixe, de toute éternité. Avec comme justification, la sélection naturelle, la nécessité d'éliminer ceux qui n'auraient pas pu rejoindre les verts pâturages de l'autre côté de l'eau. Croissez et multipliez, avait dit l'Éternel, ça vaut pour les gnous, les crocodiles, et les hommes. Le concours d'entrée à l'École polytechnique procède de la même façon (le fameux struggle for life), à cette différence que les gnous sont désormais assis sur les mêmes bancs que les crocodiles, et pareillement habillés. Notre face-à-face avec les bêtes est une partie de cache-cache. Nous nous contentons de les voir disparaître, et faute de mieux, nous les mangeons, en signe de reconnaissance. Chacun de son côté.



VINCENT WACKENHEIM

Bestioles

DESSINS DE DENIS POUPEVILLE

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Octobre 2020

14 × 22 cm

144 pages

16 illustrations

20 €

ISBN : 978-2-85035-014-6



À PARAÎTRE

... dans la **collection Écrits d'artistes**, des livres de Jean Bazaine, Jean-Louis Bentajou, Marcel Broodthaers, François Dilasser, Sam Francis, Jean Hélion, Per Kirkeby, Édouard Pignon, Jean-Pierre Pincemin, Boris Zaborov...

... dans la **collection &**, des livres de Eugène Carrière & Auguste Rodin, Jacques Dupin & Joan Miró...

... dans la **collection Essais sur l'art**, des livres de Paul Audi, John Berger, Paul Bernard-Nouraud, Alain Borer, Jean Clay, Jean Daive, Georges Duthuit, Renaud Ego, Claude Esteban, David Freedberg, Jean Frémon, Marion Grébert, Patrick Guyon, Yannick Haenel, Robert Lebel, Yves Michaud, Daniel Payot, Christine Peltre, Gaëtan Picon, Emmanuel Rabu, Robert Storr, Jérôme Thélot, Frédéric Valabrègue, Vincent Wackenheim, Kenneth White...

... dans la **collection Phalènes**, des livres de Guy Boley, Christian Garcin, Yannick Haenel, Claude Louis-Combet...

... dans la **collection Squiggle**, des livres de Laurent Fassin, Christophe Fourvel, Christian Jouvenot, Francis Marmande, Blandine Ponet...

... dans la **collection Studiolo**, des livres de John Berger, Constantin Brancusi, Jean Frémon, Théophile Gautier, Robert Lebel, Jean-Claude Lebensztejn, Alain Lévêque, Bernard Noël, Eugenio d'Ors, Gaëtan Picon, Frédérick Tristan...

... dans la **collection Constellations**, des livres de Jean Cassou,
Fouad El-Etr, Margit Rowell, David Sylvester, Germain Viatte...

... dans la **collection Photographie**, des livres de Marc Blanchet,
Stephan Girard, Hervé Gloaguen, Jérôme Schlomoff, Stéphane Spach...

... **Hors collection**, des livres de Patrick Bailly-Maître Grand, Ann Loubert,
Valère Novarina...

... dans la **collection Littératures**, des livres de Xavier Bazot,
François Bordes, Ludovic Degroote, Olivier Domerg, Jean-Pascal Dubost,
Antoine Emaz, Jean Follain, Romain Frezzato, Albane Gellé, Gérard Haller,
Emmanuel Laugier, Julia Peker, Marie-Anne Toulouse...

INDEX

A

Gilles Aillaud: 50, 246
Estèla Alliaud: 204
Jean-Louis Andral: 254
Olivier Apert: 436
Aurélié Arena: 234
Dore Ashton: 84
Claire Aslangul-Rallo: 234
Benoît Auclerc: 460

B

Henri Alexis Baatsch: 286
Francis Bacon: 52, 294
Jean-Christophe Bailly: 206,
364
Georg Baselitz: 54, 144
Joël Bastard: 338
Georges Bataille: 262, 264
Jean-Louis Baudry: 136, 338,
350
Alice Baxter: 116
Jérôme Bazin: 234
Xavier Bazot: 352
Annette Becker: 234
Hans Bellmer: 56
Bernard Belluc: 274

Frédéric Benrath: 116

Jean-Louis Bentajou: 58

John Berger: 118, 354

Yves Berger: 118

Katya Berger Andreadakis:
118

Pierre Bergounioux: 96, 338

Marie-Laure Bernadac: 206

Christian Bernard: 64

George Besson: 120

Pierre Bettencourt: 228

Maurice Betz: 286

Daniel Blanchard: 356

Philippe Blanchard: 288

Marc Blanchet: 316, 318,
340, 468

Jean-Marie Blas de Roblès:

404

Bernard Blatter: 122

François Boddaert: 392

Patrick Bogner: 320

Hervé Bohnert: 392

Yve-Alain Bois: 192

François Bon: 358, 448

Pierre Bonnard: 60, 62, 222,
266

Yves Bonnefoy: 124, 184, 224

Stéphane Bordarier: 64

François Bordes: 360

Alain Borer: 268, 270

Alain Borne: 272

Lionel Bourg: 338

Élodie Bouygues: 400

Marine Branland: 234

Michaël Brophy: 414

Jacques Brosse: 126

Baptiste Brun: 274

Mark Brusse: 340, 452

Pierre Buraglio: 66, 154

Michel Butel: 362, 364

C

Damien Cadio: 340

Agnès Callu: 138, 184

Giovanni Careri: 206

Patricia Cartereau: 366,
454, 456

Pierre Cendors: 368, 370,
372

Éric de Chassey: 80

Claire Chesnier: 204, 368

Céline Chicha-Castex: 222

Jean Claus: 226
Philippe Cognée: 358
Marcel Cohen: 140, 338
David Collin: 346
Michel Collot: 330, 374
Philippe Comar: 68
Héloïse Conésa: 330
Bérénice Constans: 340
Clark Coolidge: 84
Leonardo Cremonini: 126
Stéphane Cunesco: 468

D

Dado: 70, 72, 322
Jean Daive: 142, 144
Éric Darragon: 94, 98
Manuel Daull: 376
Régis Debray: 126
Ludovic Degroote: 338, 366
Lin Delpierre: 324
Cédric Demangeot: 378,
380, 382, 384
Muriel Denis: 230
Damien Deroubaix: 340
Louis-René Des Forêts: 228
Maryline Desbiolles: 146,
340
Philippe Descola: 204
Marc Desgrandchamps: 232
Pascal Dethurens: 148, 150
Daniel Dezeuze: 424
Philippe Di Meo: 172
Hervé Di Rosa: 274

Michel Dieuzaide: 110
Sylvie Doizelet: 92
Olivier Domerg: 152, 386
Jeanne Dorn: 240
Christian Dotremont: 74,
388
André du Bouchet: 144,
374, 390
Gilles du Bouchet: 340
Jean-Pascal Dubost: 392,
394, 396
Jean Dubuffet: 128, 130,
200, 276, 300

Jean-Numa Ducange: 234
Thierry Dufrêne: 234
Vincent Dulom: 204
Armand Dupuy: 154, 232
Chantal Duverget: 120
Jérôme Duwa: 86, 422

E

Stefan Eggeler: 398
Renaud Ego: 100, 156, 162,
278
Bernadette Engel-Roux: 58
Antoine Emaz: 338, 418
Christian Estèbe: 376
Hanns Heinz Ewers: 398

F

Laurent Fassin: 258
Valérie Favre: 340
Alain Fleischer: 136, 422

Jean Follain: 400
Michael Foucat: 152
Thieri Foulc: 76
Christophe Fourvel: 402,
404
Sam Francis: 78
Maïke Freess: 436
Jean Frémon: 192, 294, 296,
338
Marik Froidefond: 124, 406
Monique Frydman: 80

G

Christian Gailly: 408
Jean Galard: 158
Christian Garcin: 338, 456
Albane Gellé: 366
Karim Ghaddab: 206
Patrice Giorda: 82, 340
Stephan Girard: 376
Marie Gispert: 90, 234
Michaël Glück: 446
Frédérique Goerig-
Hergott: 54
Jean-Jacques Gonzales:
326, 328
Fanchita Gonzalez Batlle:
354
Christine Gouzi: 104
Marion Grébert: 160
Christophe Grossi: 410, 412
Emmanuelle Guattari: 360
Stéphane Guégan: 68

Guillevic: 414
Cristine Guinamand: 340,
418
Philip Guston: 84

H

Yannick Haenel: 52
Simon Hantaï: 86
François Hartog: 206
Auréli de Heinzelin: 394
Fabrice Hergott: 192
Alexandre Hollan: 224, 338,
340, 342

J

Philippe Jaccottet: 330
Élisabeth Jacquet: 236
Laurent Jenny: 164, 166
Christian Joschke: 234
Alain Jouffroy: 144, 278, 280
Nathalie Jungerman: 128,
140

K

Philippe Kaenel: 234
Katz: 94
Aglaja Kempf: 88
Pierre Klossowski: 142,
228, 422
Oskar Kokoschka: 88
Käthe Kollwitz: 90, 92, 234
Guillaume Kosmicki: 208

Bruno Krebs: 338, 416, 418,
420

L

Arnaud Labelle-Rojoux:
208
Morgane Lafagne: 234
François Lallier: 284
Stéphane Lambert: 168, 214
Jack Lang: 208
Emmanuel Laugier: 438
Jacques Laurans: 340
François Laut: 324
Fabrice Lauterjung: 204,
206, 208
Clément Layet: 50
Yves Le Fur: 204, 274, 282
Jean Le Gac: 340
Robert Lebel: 422
Béatrice Leca: 362
Jean-Pascal Léger: 110
Eugène Leroy: 94
Alain Lévêque: 60, 62, 170,
222, 244, 266, 340
Thomas Lévy-Lasne: 340
Francis Limérat: 396
Ena Lindenbaur: 378, 380,
382
Jérémy Liron: 96, 232, 340,
358
Anne Longuet Marx: 238
Kristell Loquet: 424, 426,
452

Bernard Lortholary: 286
Ann Loubert: 334, 338, 340,
344, 346, 360, 444, 448,
450
Claude Louis-Combet: 338,
428, 430, 434
Frédérique Loutz: 400
Christopher Lucken: 116
Markus Lüpertz: 98

M

Marielle Macé: 452
Alain Madeleine-
Perdrillat: 244
Giorgio Manganelli: 172
Joyce Mansour: 422
Clémentine Margheriti:
340, 346
Francis Marmande: 184
Victor Martinez: 378
Olivier Masmonteil: 340
Odile Massé: 432, 434, 436,
438
Stéphane Massonet: 56, 74,
388
Jacques Mataly: 370
Henri Matisse: 120
Pierre Matisse: 132
Patrick Mauriès: 254
Corinne Mercadier: 126
Yannick Mercoyrol: 174
Véronique Merlin-
Anglade: 242

Juliette Mermet: 234
Yves Michaud: 78, 108,
204, 342
Karine Miermont: 440, 442
Catherine Millet: 274
Yves Millet: 330
Joan Miró: 132
Bernard Moninot: 100
Gérard Mordillat: 82
Marcel Moreau: 128
Jacques Moulin: 176, 338,
344, 444, 446, 448, 450

N

Valère Novarina: 130

O

Farhad Ostovani: 102, 122,
240, 242, 244, 340

P

Emmanuelle Pagano: 410
Brigitte Palaggi: 386
Jean-Luc Parant: 340, 426,
452
Daniel Payot: 178, 334, 338
Lucienne Peiry: 276
Christine Peltre: 180
Hervé Perdriolle: 274
Denis Pernot: 234
Emmanuel Pernoud: 106,
234
Sylvie Pertoci: 90

Nicolas Pesquès: 182, 228,
246
Éric Pessan: 338, 454, 456
Gaëtan Picon: 184, 284
Paul de Pignol: 432
Livane Pinet: 458
Serge Plagnol: 340
Francesca Pollock: 248
Francis Ponge: 144, 460
Michel Potage: 340
Denis Pouppeville: 398,
470
Christian Prigent: 186, 460

Q

Régis Quatresous: 54,
88, 98

R

Dominique Rabaté: 228
François Raison: 206
Roland Recht: 112, 138, 206,
334
Mathilde Ribot: 462
Rainer Maria Rilke: 286
Denys Riout: 274
Chiara Ripamonti: 234
Georges Roque: 80
Christian Rosset: 206
Georges Rouault: 104
John Ruskin: 288

S

Camille Saint-Jacques:
104, 106, 202, 204, 206,
208
Armelle de Sainte Marie:
202
James Sacré: 336
Nathalie Savey: 328
André Scala: 288
Lambert Schlechter: 392
Daniel Schlier: 338, 408, 410
Jean-Claude Schneider:
186, 336
Jean-Pierre Schneider:
338, 402
Élisa Sclaunick: 130
Louis Scutenaire: 290
Christine Sefoloshia: 370,
432
Véronique Serrano: 220
Pierre Skira: 252, 338
Philippe Sollers: 182
Stéphane Spach: 330, 332
Anne de Staël: 114
Éric Suchère: 84, 188, 202,
204, 206, 208
Michel Surya: 260, 262
David Sylvester: 190, 292,
294
Amarante Szidon: 68, 70,
320

T

Pierre-Alain Tâche: 120,
192, 336
Pierre Tal Coat: 108, 142
Monique Tello: 336, 418
Antoine Terrasse: 58
Jean-Claude Terrier:
338, 436
Jérôme Thélot: 100,
194, 222, 240, 296, 326,
330, 332, 336
Michel Thévoz: 202, 298,
300, 302, 304, 306
Gilles A. Tiberghien: 272
Bertrand Tillier: 206, 232
Gérard Titus-Carmel:
110, 122, 176, 214, 216,
338, 404, 406, 462, 464

Frédéric Tristan: 196,
308
Marc Trivier: 50
Anne Tronche: 70
Géraldine Trubert: 444

V

Frédéric Valabrègue:
248, 336
Alain Veinstein: 388
Franck Venaille: 336,
466
Yves Verbièse: 426
Jean-Charles Vergne:
202, 206
Germain Viatte: 198,
320
Pierre Vilar: 128, 226

Hugo Vitrani: 206
Bernard Vouilloux:
182, 226

W

Vincent Wackenheim:
250, 396, 468
Patrick Waldberg: 420
Jean-Claude Walter:
224
Pierre Wat: 62, 64, 228
Catherine Wermester:
232
Kenneth White: 310

Z

Nicole Zand: 420
Alexis Zimmer: 332

REMERCIEMENTS

Comme nombre de maisons, «L'Atelier contemporain» a, ou a eu, plusieurs hôtes: si certains d'entre eux ont plus que d'autres œuvré à son édification, tous ont contribué à définir son identité. Artistes et écrivains sont évidemment au cœur de ce projet, mais aussi graphistes, photgraveurs, imprimeurs, diffuseurs, distributeurs, libraires, bibliothécaires, journalistes, partenaires financiers, stagiaires... Je tiens à les remercier tous très chaleureusement.

Mes pensées vont plus particulièrement vers Franck Basseville, Caroline Dorn, Béatrice Joyaud, Ann Loubert, Jacques Moulin, Jean-Marc Nigon, Régis Quatresous, Juliette Roussel, Vincent Wackenheim.

Mais aussi, Marie-Laure Alvès, Marie Antunes Serra, Marc Avelot, Lucie Barthod, Denis Bendele, Thomas Benhamou, Bianca Bido Arduino, Pascal Blanchard, Nicole Bolard, Muriel Bonicel, Leïla Brett, David Collin, Vincent Corpet, Éric Dehaene, Muriel Denis, Catherine Deyrolle, Jeanne Dorn, Renaud Ego, Kaïs Ezzine, Chantal de Galbert, Antoine de Galbert, Dominique Gential, Florent Georgesco, Jean-Jacques Gonzales, David Gubanski, Stéphane Hamann, Fabrice Hergott, Nathalie Jungerman, Alice Kremer, Emmanuel Laugier, Guy Léopold, Philippe Masson, Vincent Meyer, Vera Michalski, Afifa Monkachi, Vincent Patin, Lucienne Peiry, Nicolas Pesquès, Jeanne Porte, Mathilde Ribot, Liza Riznikova et l'imprimerie Jelgavas Tipogrāfija, Henri Roffé, Marie-Odile et Francis Roussel, Camille Saint-Jacques, Jacques Schibler, Nicolas Simonin, Olivier Stéphane, Jérôme Thélot, Christian Thorel, Juliette Unternehr, Clément Willer...

Et pour leur soutien attentif, le Centre national du livre, la DRAC et la Région Grand Est, la Fondation Antoine de Galbert, la Fondation Meyer, la Fondation La Poste, la Fondation Jan Michalski, la Pearl Collection.

François-Marie Deyrolle



Nous excellons dans
l'impression des couleurs,
comme sur ce livre du plus grand
peintre paysagiste letton
Vilhelms Karlis Purvītis
(1872-1945).

Livre : "Purvītis"
Imprimé par : Jelgavas tipogrāfija

Nous imprimons de magnifiques

LIVRES D'ART



Découvrez
notre savoir-faire
en scannant le QR code
ou en allant sur :
www.jt.lv/fr/beaux-livres

JELGAVAS
TIPOGRĀFIJA
L'IMPRIMERIE



Conception graphique: Juliette Roussel
Impression: Jelgavas Tipogrāfija

© L'Atelier contemporain, janvier 2024
ISBN 978-2-85035-136-5
www.editionsateliercontemporain.net

